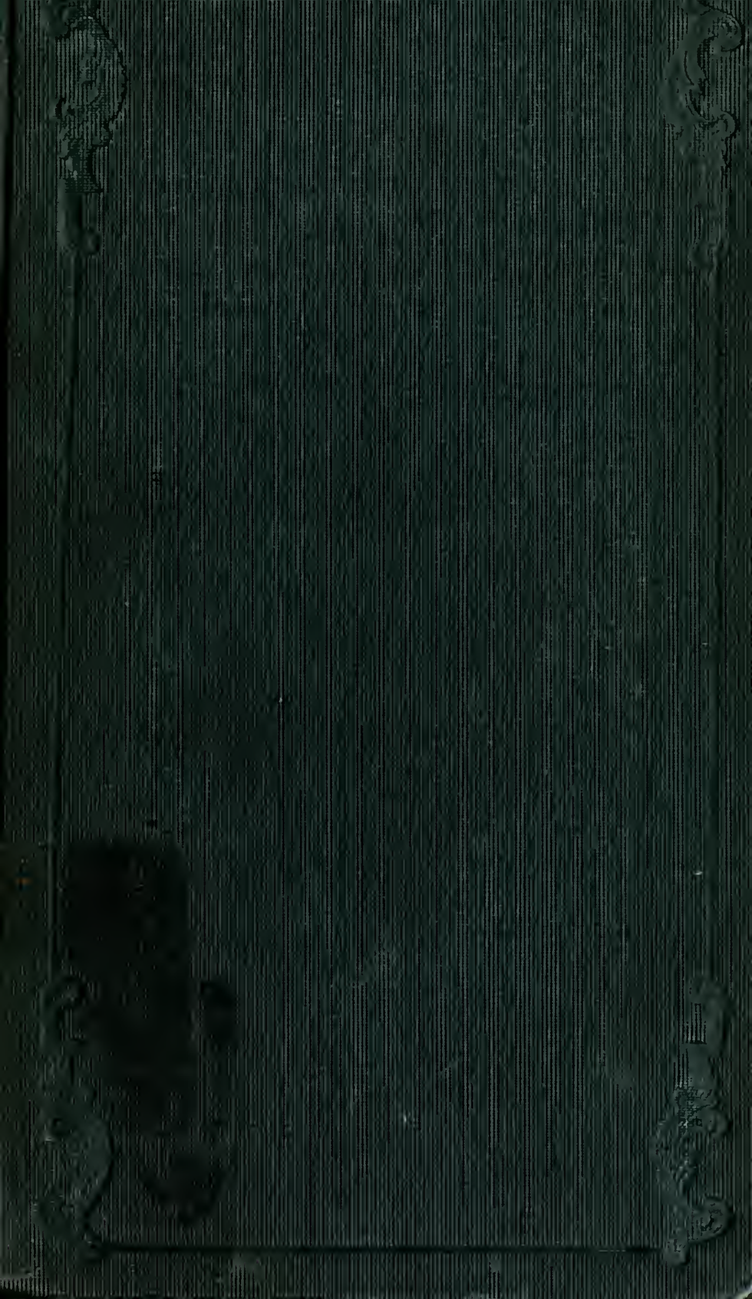
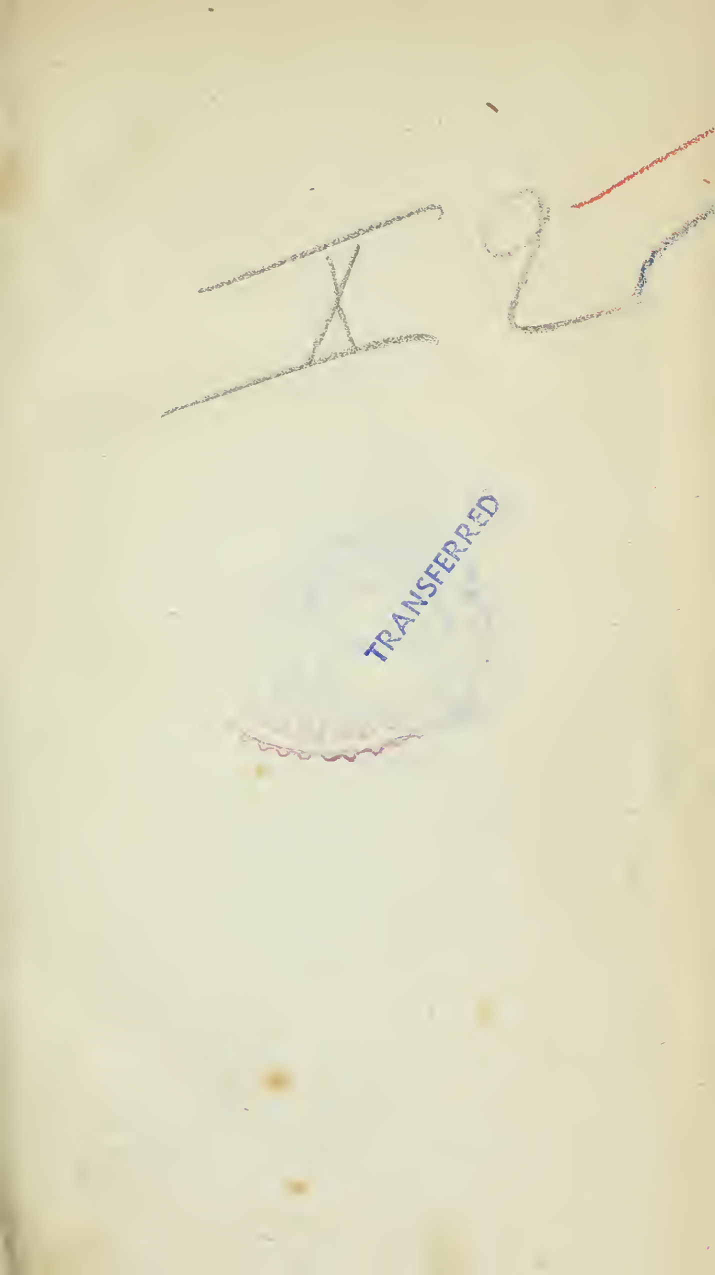





TRANSFERRED

VIES CHOISIES

DES

PRINCIPAUX SAINTS.

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
rue du Croissant-Montmartre, 12.

VIES CHOISIES
DES
PRINCIPAUX SAINTS

TRADUITES DE BUTLER

PAR GODESCARD,

disposées

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AVEC UN PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES ARRIVÉS DANS CHAQUE SIÈCLE.

A. M. D. G.

TOME PREMIER.



A PARIS,
AU BUREAU DU MONITEUR DES VILLES
ET DES CAMPAGNES,
RUE CASSETTE, N. 20.
1837.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les éditions multipliées qui ont été faites des *Vies des Pères, des Martyrs*, etc., par Alban Butler, sont sans contredit le plus bel éloge que l'on puisse faire de cet ouvrage. Quoiqu'il soit déjà bien répandu, il serait cependant à désirer qu'il le fût encore davantage. Mais le nombre de volumes dont il se compose en a élevé nécessairement le prix au dessus des facultés de beaucoup de lecteurs. Il est vrai qu'il en a été fait un abrégé en quatre volumes in-12; mais il faut convenir qu'on n'y retrouve plus le savant et judicieux Butler. Nous avons pensé qu'il n'était pas impossible de rendre l'ouvrage moins volumineux sans le dépouiller de son plus bel ornement, et d'y faire des retranchements assez considérables, de manière cependant qu'ils ne pussent pas causer des regrets aux lecteurs instruits.

Pour atteindre ce but nous avons supprimé, 1° presque toutes les vies abrégées, qui ne contiennent guère que les dates, souvent même incertaines, de la naissance et de la mort du saint; 2° les vies détaillées de plusieurs autres saints peu connus en France, parcequ'on ne trouve leurs noms dans aucun de nos calendriers; nous savons par l'aveu qui nous à souvent été fait que la lecture de ces vies a peu d'attrait pour la piété des fidèles. Néanmoins, comme il se trouve dans quelques-unes de ces vies des traits intéressants, nous les avons recueillis et placés à la suite des autres vies, sous le titre de *Traits détachés.*

Quant aux notes que l'auteur a ajoutées aux vies d'un grand nombre de saints, nous avons conservé, 1° celles qui ont paru nécessaires à l'intelligence du texte; 2° celles qui renferment quelques traits édifiants ou qui contiennent quelque observation utile; mais celles qui n'ont d'autre objet que des discussions en matière de science, telles que la géographie, la chronologie ou l'histoire, nous les avons supprimées comme peu utiles au plus grand nombre des lecteurs, et étrangères au but que nous nous sommes proposé; 3° nous avons conservé encore les notices sur plusieurs personnages célèbres qui, sans être portés sur le catalogue des saints que l'Eglise honore d'un culte public, se sont cependant distingués par leurs vertus, leurs écrits ou par des services importants rendus à la religion. On en trouvera même plusieurs sur des hommes fameux qui en ont été les ennemis déclarés, tels que Mahomet, Julien l'Apostat, parcequ'elles peuvent servir à l'histoire de l'Eglise et à l'étude de la théologie. Nous les avons recueillies principalement dans l'intérêt des ecclésiastiques. C'est encore dans le but de leur être utiles que nous avons ajouté aux vies des docteurs et des Pères de l'Eglise les réflexions de l'auteur sur leurs écrits, avec l'indication des différentes éditions qui en ont été faites; par ce moyen ils seront aidés à faire un bon choix des ouvrages des Pères pour se former une bibliothèque.

Nous avons retranché une grande partie des réflexions morales que l'auteur a ajoutées aux vies des saints; il nous a semblé qu'elles n'étaient nullement nécessaires, parceque tout lecteur pieux, après avoir

lu attentivement la vie d'un saint, devra se sentir porté à faire de lui-même, sans qu'on les lui suggère, les réflexions analogues aux besoins de son ame : aidé de la grâce, il dira avec S. Augustin : *Ce que tant d'autres ont fait pourquoi ne le ferai-je pas moi-même?* Il faut convenir d'ailleurs que ces réflexions, quoiqu'elles ne manquent pas de solidité, ressemblent trop les unes aux autres, et qu'elles ont en général un certain caractère de sécheresse et de sévérité peu en harmonie avec les livres de piété qui sont entre les mains des fidèles, savoir : les ouvrages de S. François de Sales, du B. Alphonse Liguori, de sainte Thérèse, de Croiset, etc. , où l'on trouve cette onction qui touche et gagne les cœurs, et qui inspire un nouveau courage pour la pratique des vertus.

Il nous reste maintenant à exposer le plan que nous avons suivi: au lieu de classer, comme l'auteur, les vies des saints selon l'ordre du calendrier, nous avons adopté l'*ordre chronologique.* Il nous a paru préférable, 1° parcequ'il aide beaucoup à conserver la mémoire des faits et des événements; 2° parcequ'au moyen de cette disposition le lecteur aura le double avantage de trouver en un seul ouvrage le tableau édifiant des vertus des plus grands saints et une histoire de l'Eglise, au moins en ce qui concerne les matières qui peuvent intéresser davantage la piété chrétienne. Ainsi il verra : 1° dans les vies des apologistes de la religion, avec quelle solidité de preuves les attaques des païens ont été repoussées; 2° dans les vies des papes, des docteurs et autres écrivains ecclésiastiques, la naissance des hérésies, leurs progrès,

leur réfutation et leur condamnation ; 3° dans les vi des évêques, surtout de ceux qui ont occupé les pl grands siéges, quelle a été dans les différents siècl la discipline de l'Eglise et les changements que l différence des temps , des lieux et des mœurs or rendus nécessaires. Par la lecture de cet ouvrage o aura acquis aussi une notion suffisante des conciles tant œcuméniques que provinciaux, des causes d leur convocation, de leurs diverses opérations et de heureux résultats qu'ils ont produits pour le maintien de la foi et la réforme des mœurs.

Afin de donner à notre travail une forme d'histoire plus caractérisée, nous avons placé en tête de chaque siècle un précis historique des principaux événements qui s'y sont passés. Ce précis aidera le lecteur à classer dans sa mémoire les dates des faits et des événements les plus importants.

Quoique nous ayons suivi l'ordre chronologique dans la disposition des vies des saints, rien n'empêchera cependant de les lire selon l'ordre du calendrier : on le pourra aisément au moyen d'une table que l'on trouvera à la fin du dernier volume de l'ouvrage.

Malgré les suppressions et les changements qui ont été faits, nous ne craignons pas d'avancer que l'ouvrage d'Alban Butler n'aura rien perdu de son mérite, au moins sous le rapport de la piété ; nous croyons même pouvoir répondre qu'il aura acquis un nouveau degré d'intérêt et d'utilité pour les lecteurs auxquels il est destiné.

VIES CHOISIES

DES

PRINCIPAUX SAINTS.

LES SEPT MACHABÉES ET LEUR MÈRE,

MARTYRS DE L'ANCIENNE LOI.

(1er août.)

Les sept frères appelés Machabées étaient des Juifs recommandables par leur attachement à la loi et par la sainteté de leur vie. Ils furent martyrisés avec leur mère durant la persécution d'Antiochus-Epiphanes, roi de Syrie.

Les Juifs étaient revenus de la captivité de Babylone la première année du règne de Cyrus. Ils eurent la liberté de se réunir en corps de république, de se gouverner par leurs propres lois, et de suivre les observances de leur religion. Artaxerxès-Longimanus donna encore plus d'étendue à leurs priviléges ; mais ils restèrent soumis jusqu'à un certain point à la domination de la Perse, et ils partagèrent le sort de cet empire sous Alexandre-le-Grand, puis sous les Séleucides, rois de Syrie.

Antiochus III, le sixième de ces rois, fut surnommé le Grand à cause de ses conquêtes dans l'Asie mineure, et parcequ'il avait réduit sous son obéissance la Médie et la Perse, qui peu après se

soumirent de nouveau aux Parthes; mais il essuya dans la suite les plus terribles disgrâces, surtout dans les guerres contre les Romains, qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait à l'occident du Mont-Taurus. Il fut aussi obligé de leur livrer ses galères et ses éléphants, de leur payer pendant douze ans un tribut de mille talents, de leur donner cent quarante mille boisseaux du plus pur froment, et d'envoyer à Rome vingt otages, entre autres son fils Antiochus.

Il y avait deux fameux temples, l'un de Diane et l'autre de Jupiter Belus, dans l'Elymaïde, province de Perse située entre la Médie et le golfe Persique, et gouvernée par ses propres rois depuis la mort d'Alexandre. Antiochus, se voyant sans ressource et dans une grande disette d'argent, marcha vers ce pays, et pilla pendant la nuit le temple de Jupiter Bélus. Mais les habitants le poursuivirent dans le dessein de reprendre leur trésor; l'ayant joint, ils l'attaquèrent et lui ôtèrent la vie. Les Juifs avaient rendu plusieurs fois des services importants à ce prince et à plusieurs de ses prédécesseurs. Six mille d'entre eux tuèrent, avec le secours du ciel, cent vingt mille hommes de cette armée de Galates qui attaqua la Babylonie, et contre laquelle les Syriens et les Macédoniens n'avaient osé combattre. Aussi reçurent-ils pour récompense de grandes faveurs du roi de Syrie.

Séleucus III, fils et successeur d'Antiochus-le-Grand, eut d'abord pour eux les mêmes sentiments que son père, et les favorisa quelque temps. Les Juifs jouissaient alors d'une telle considération que des princes souverains recherchaient leur ami-

tié, et envoyaient de magnifiques présents au temple de Jérusalem. Séleucus fournissait lui-même tout ce qui était nécessaire à l'entretien de la maison du Seigneur. Une paix profonde régnait par toute la Judée, et la loi s'observait avec exactitude sous le grand-prêtre Onias III. Mais la mésintelligence qui se mit entre lui et Simon, homme puissant de la tribu de Benjamin et gouverneur du temple, plongea toute la nation dans les plus grands malheurs. Cette brouillerie occasionna de la part de Simon l'animosité la plus vive. Celui-ci, ne pouvant exécuter ses desseins, résolut de se servir même du zèle d'Onias pour le perdre. Il alla trouver Apollonius, gouverneur de Célésyrie et de Palestine sous Séleucus, et lui dit qu'il y avait dans le temple de Jérusalem des trésors immenses dont il pouvait s'emparer pour le service du roi. Le gouverneur informa Séleucus de l'avertissement qu'on lui avait donné; et comme le prince ne savait où trouver de l'argent pour payer le tribut qu'il devait aux Romains, il fut charmé d'apprendre cette nouvelle. Il envoya un ordre à Héliodore pour qu'il eût à se saisir des richesses du temple des Juifs, et à les transporter à Antioche.

Héliodore, étant arrivé à Jérusalem, informa Onias du sujet de son voyage. Le grand-prêtre lui fit les remontrances les plus fortes touchant l'entreprise dont il était chargé. Il lui représenta qu'il n'y avait dans le temple que des choses consacrées à Dieu, et que les biens qu'on pourrait y trouver étaient des dépôts des veuves ou des orphelins. Héliodore, résolu d'exécuter les ordres du roi, entra dans le temple avec une troupe de gens armés;

mais lorsqu'il était sur le point d'enlever le trésor il vit paraître un homme à cheval qui semblait avoir des armes d'or. Le cavalier fondit sur lui avec impétuosité, et le cheval le frappa en lui donnant plusieurs coups des deux pieds de devant. En même temps parurent deux autres jeunes gens pleins de force et de beauté, brillants de gloire et richement vêtus, qui se tenaient auprès d'Héliodore, le fouettaient chacun de son côté, et le frappaient sans relâche. L'officier du roi tomba par terre à demi mort, et tous les assistants furent saisis de frayeur. On l'emporta dans une chaise presque sans vie, et il resta dans cet état jusqu'à ce que, par les prières d'Onias, qui offrit pour lui un sacrifice, il eût recouvré la santé. Etant retourné à Antioche, il raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé; puis il ajouta en parlant au prince : « Si vous avez quelque ennemi ou quelqu'un qui ait formé des desseins sur votre royaume, envoyez-le en ce lieu, et vous le verrez revenir déchiré de coups, si néanmoins il en revient, parcequ'il y a véritablement quelque vertu divine dans ce temple. »

Le ciel ne tarda pas à punir le roi de son entreprise sacrilége par la main même de celui auquel il en avait confié l'exécution. Séleucus était convenu avec les Romains de leur envoyer en otage son fils Démétrius, alors âgé de dix ans, à la place d'Antiochus, son autre fils, qu'il voulait faire revenir en Syrie. Héliodore profita du temps où les deux héritiers de la couronne étaient absents; il empoisonna le roi, et se mit sur le trône. Le jeune Antiochus, qui revenait de Rome, apprit à Athènes la nouvelle de cette révolution. Il implora le secours

d'Eumènes, roi de Pergame, et d'Attale, frère de ce prince, qui, l'ayant mené en Syrie avec une armée puissante, chassèrent l'usurpateur et le mirent en possession des états de son père.

Antiochus prit le titre d'*Epiphanes* ou *illustre* : mais celui de *méprisable*, que Daniel lui avait donné dès avant sa naissance, lui convenait beaucoup mieux. Selon Diodore de Sicile il courait souvent les rues d'Antioche avec une troupe de libertins, se liait avec tout ce qu'il y avait de gens perdus d'honneur, s'enivrait avec des personnes de la lie du peuble, et faisait mille extravagances sans égard pour la décence et pour la dignité de son caractère royal. Au libertinage et à l'ivrognerie il joignait une prodigalité extraordinaire qui absorbait ses revenus en mille dépenses superflues et ridicules.

Joshua ou Jésus, frère du grand-prêtre Onias, fit beaucoup de mal aux Juifs. Emporté par ses projets ambitieux, il changea son nom en celui de Jason pour plaire aux Grecs. Il alla trouver Antiochus-Epiphanes, auquel il promit quatre cent quarante talents d'argent s'il voulait lui procurer la souveraine sacrificature, et expédier un ordre pour qu'Onias fût déposé et conduit à Antioche. Il obtint ce qu'il demandait. A peine se vit-il maître qu'il enfreignit ouvertement plusieurs articles de la religion judaïque. Il donna à Antiochus cent cinquante autres talents d'argent pour avoir la liberté d'établir à Jérusalem un gymnase où l'on formerait la jeunesse aux exercices des Grecs, et de faire les habitants de cette ville citoyens d'Antioche. Par l'espérance de ce droit de bourgeoisie il précipita dans

l'apostasie un grand nombre de Juifs, que la vanité ou l'intérêt et leur commerce avec les païens avaient déjà disposés à préférer les avantages du monde à la gloire de servir fidèlement le Seigneur.

Trois ans s'étaient passés de la sorte lorsqu'un autre Juif, appelé Onias, changea son nom en celui de Ménélaüs. Il était frère de ce Simon dont nous avons parlé. Ayant acheté d'Antiochus la souveraine sacrificature en donnant trois cents talents d'argent par dessus ce que Jason en avait donné, il fut encore plus méchant que celui qu'il venait de supplanter. Il engagea les Juifs à quitter leur religion pour suivre celle des païens. Il fit condamner à mort le grand-prêtre Onias, qui était à Antioche. On vit alors dans le ciel des signes redoutables qui annonçaient les malheurs dont Jérusalem était menacée. Ces malheurs commencèrent par les séditions qu'excitèrent Jason et Ménélaüs.

Sur le bruit qui s'était répandu qu'Antiochus avait été tué dans la guerre d'Égypte, Jason vint du pays des Ammonites à la tête de mille hommes, et s'empara de la ville et du temple de Jérusalem; mais il fut bientôt obligé de se retirer. Il apprit qu'Antiochus vivait, et qu'il marchait avec son armée contre Jérusalem. Ce prince, à son arrivée, déchargea le poids de sa fureur sur les Juifs; il en tua quatre-vingt mille en trois jours, en vendit quarante mille comme esclaves aux nations voisines, et en fit prisonniers un égal nombre. Ce ne fut pas tout encore; il osa entrer dans le temple, qui était le lieu le plus saint de toute la terre, ayant pour conducteur Ménélaüs, l'ennemi des lois de sa patrie, et prendre avec ses mains crimi-

nelles tout ce qu'il y avait de plus sacré en vases et en autres choses destinées au service ou à l'ornement de la maison du Seigneur. Il emporta aussi dix-huit cents talents; après quoi il s'en retourna promptement à Antioche. Il établit gouverneur de Judée Philippe, originaire de Phrygie, homme encore plus cruel que lui. Son orgueil était porté à un tel comble qu'il s'imaginait pouvoir naviguer sur la terre et faire marcher ses troupes sur la mer.

Peu de temps après il se mit à la tête d'une armée nombreuse, ne se proposant rien moins que de conquérir toute l'Égypte. Il se rendit maître de tout le pays jusqu'à Memphis, où un grand nombre de villes ou de provinces vinrent se soumettre à lui. Il tourna ensuite sa marche contre Alexandrie; mais lorsqu'il était au village d'Eleusine, à quatre milles de cette ville, il rencontra trois ambassadeurs du sénat romain, qui lui ordonnèrent de suspendre tout acte d'hostilité et de mettre fin à la guerre. Ils lui ajoutèrent que s'il refusait d'obéir les Romains ne le regarderaient plus comme leur allié et leur ami. Popilius, l'un d'entre eux, l'entendant demander la liberté de délibérer avec son conseil, l'environna dans un cercle qu'il traça sur le sable, et lui dit d'un ton ferme : « Vous ne sortirez point « de ce cercle avant que vous n'ayez accepté ou « rejeté la proposition que je vous fais. » Antiochus étonné répondit qu'il ferait ce que la république demandait de lui.

Outré de ce contre-temps, il ramena son armée, mais résolu de se venger sur les Juifs. A son retour il envoya en Palestine Apollonius avec vingt-

deux mille hommes, et lui ordonna de piller Jérusalem. Apollonius, étant arrivé, dissimula d'abord le véritable motif de son voyage, et parut à l'extérieur n'avoir que des pensées de paix. Mais le jour du sabbat suivant, lorsque tout était tranquille, il fit répandre ses soldats dans les différents quartiers de la ville, avec ordre de massacrer tout ce qu'ils rencontreraient. Les Juifs se laissèrent impunément égorger dans la crainte de violer le sabbat. Il y en eut environ dix mille qui échappèrent au massacre général, et qui furent emmenés captifs. Quelques-uns prirent la fuite. Apollonius, après avoir pillé la ville, y fit mettre le feu. Les murailles furent démolies, le culte du Seigneur abandonné et le saint lieu profané. On dédia le temple à Jupiter Olympien, et l'on mit la statue sur l'autel des holocaustes, conformément à la prophétie de Daniel. On commença à offrir des sacrifices à cette idole le jour de la naissance du roi, lequel tombait le 25 du mois casleu, qui répond à une partie de nos mois de novembre et de décembre. Vers le même temps le temple qu'avaient les Samaritains sur le mont Garisim fut dédié à Jupiter l'Hospitalier; ce qui donnait à entendre que ce peuple n'était point originaire du pays, mais qu'il y était venu s'y établir. Un grand nombre de Juifs apostasia; mais il y en eut aussi qui aimèrent mieux perdre la vie que d'abjurer leur religion.

On voyait de toutes parts des autels, des statues et des bois consacrés aux mystères impurs du paganisme. On obligeait les Juifs de sacrifier sous peine de la vie; en sorte que toute la Palestine n'était qu'un théâtre affreux d'idolâtrie, de débauches

et de carnage. On était condamné à mort pour garder quelque observance de la loi. Deux femmes ayant été accusées d'avoir circoncis leurs enfants furent menées publiquement par toute la ville, ayant ces enfants pendus à leur mamelle, et ensuite on les précipita du haut des murailles. D'autres s'étant assemblées dans des cavernes voisines, et y célébrant secrètement le jour du sabbat, Philippe, gouverneur de Jérusalem, qui en fut averti, les fit tous consumer par les flammes sans qu'ils osassent se défendre à cause du grand respect qu'ils avaient pour l'observation du sabbat. Les persécuteurs brûlèrent aussi les livres de la loi, et condamnèrent à mort ceux chez lesquels on les trouva ou qui marquaient de l'aversion pour les superstitions païennes. Cependant il y en eut plusieurs qui refusèrent constamment d'obéir à ceux qui voulaient leur faire manger des viandes impures, et ils aimèrent mieux mourir que de transgresser la loi du Seigneur.

Éléazar fut un d'entre ceux qui se distinguèrent le plus par leur zèle et par leur courage. C'était un des principaux docteurs de la loi. Il avait quatre-vingt-dix ans. Un certain mélange de douceur et de majesté que l'on remarquait sur son visage inspirait à tous ceux qui l'approchaient beaucoup de vénération pour sa personne et de confiance en sa vertu. Les persécuteurs entreprirent de pervertir ce saint homme dans l'espérance qu'il leur serait facile ensuite de gagner tous les autres, qui se fortifiaient et s'animaient mutuellement par ses exemples. Comme ils cherchaient moins à le tourmenter qu'à le séduire, ils employèrent successivement

les menaces et les caresses. Mais voyant qu'ils ne réussissaient point, ils eurent recours à un acte de violence ridicule; ils lui ouvrirent la bouche de force pour y mettre de la chair de pourceau. Ils ne considéraient pas que le consentement seul fait le crime dès qu'une action où le cœur n'a point de part ne peut être proscrite par le Seigneur. Éléazar fut invincible, et, préférant une mort pleine de gloire à une vie criminelle, il alla volontairement et de lui-même au supplice. Quelques Gentils ou Juifs apostats de ses amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le prirent à part, et le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice selon le commandement du roi, et que par ce moyen on le sauvât de la mort. Mais Éléazar, considérant ce que demandaient de lui un âge et une vieillesse si vénérables, ces cheveux blancs qui relevaient la grandeur d'ame qui lui était naturelle, cette vie innocente et sans tâche qu'il avait menée depuis son enfance, répondit qu'il aimait mieux descendre dans le tombeau que de faire ce qu'on lui proposait. « Il est indigne de l'âge où nous sommes, dit-il, d'user de cette fiction; elle serait cause que plusieurs jeunes gens s'imaginant qu'Éléazar à l'âge de quatre-vingt-dix ans aurait passé de la vie des Juifs à celle des païens seraient eux-mêmes trompés par cette feinte dont j'aurais usé pour conserver un petit reste de cette vie corruptible. Par là j'attirerais une tache honteuse sur moi et l'exécration des hommes sur ma vieillesse; car encore que j'échappasse présentement au supplice des

hommes je ne pourrais du moins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma vie ni après ma mort. En mourant courageusement je paraîtrai digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté en souffrant avec constance et avec joie une mort honorable pour le sacré culte de nos lois très saintes. » Aussitôt qu'il eut achevé ces paroles on le traîna au supplice. Étant près d'expirer sous les coups dont on l'accablait, il jeta un grand soupir, et dit : « Seigneur, qui avez une science toute sainte à laquelle on ne peut échapper, vous savez qu'ayant pu me délivrer de la mort je souffre dans mon corps de très vives douleurs, mais que dans l'ame je sens de la joie de les souffrir pour votre crainte. » Il mourut ainsi en laissant non seulement aux jeunes gens, mais encore à toute sa nation, un grand exemple de vertu et de fermeté dans le souvenir de sa mort.

Le martyre d'Éléazar fut suivi de celui de sept frères qui souffrirent l'un après l'autre avec une constance invincible les plus affreux tourments. Leur mère, d'un courage au dessus de son sexe, était avec eux et les exhortait à la mort en langue hébraïque. Enfin après les avoir vus tous expirer elle termina elle-même sa vie dans les supplices. La victoire de ces saints athlètes fut d'autant plus glorieuse qu'ils triomphèrent d'Antiochus en personne. Il paraît que ce prince était venu à Jérusalem dans l'espérance que par le poids de son autorité et par de barbares raffinements de cruauté il vaincrait la constance de ceux qui avaient résisté ux artifices et aux tortures employés par ses ministres. Quelques auteurs ont prétendu que nos

saints martyrs souffrirent à Antioche et non à Jérusalem; mais il est plus vraisemblable que cette dernière ville fut le théâtre de leurs combats ainsi que des autres événements rapportés à cet égard dans les livres saints.

Les sept frères ayant été arrêtés avec leur mère par l'ordre d'Antiochus, on les tourmenta pour les contraindre à manger de la chair de pourceau contre la défense de la loi. Mais l'aîné d'entre eux dit au roi : « Que nous demandez-vous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays. » Antiochus, furieux de ce discours, commanda qu'on fît chauffer sur le feu des poêles et des chaudières d'airain, et lorsqu'elles furent toutes brûlantes il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds à la vue de ses frères et de sa mère. Après qu'il l'eut fait ainsi mutiler il commanda qu'on l'approchât du feu, et qu'on le fit rôtir dans la poêle pendant qu'il respirait encore; et tandis qu'on le tourmentait les autres frères s'encourageaient l'un l'autre avec leur mère à mourir constamment, parceque Dieu, qui est glorifié par la fidélité de ses serviteurs, prend plaisir à les voir souffrir pour la défense de la vérité.

Le premier étant mort de la sorte, les bourreaux se saisirent du second, et, lui ayant arraché la peau de la tête avec les cheveux, ils lui demandaient s'il voulait manger des viandes qu'on lui présentait plutôt que d'être tourmenté dans tous les membres de son corps; mais, sur la réponse qu'il fit qu'on ne le verrait jamais transgresser la loi, il

souffrit les mêmes tourments que le premier. Étant près de rendre l'esprit, il dit au roi : « Vous nous faites perdre la vie présente ; mais le souverain du monde, pour la gloire duquel nous mourons, nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle. »

On insulta ensuite au troisième. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt. En même temps il étendit ses mains, et dit avec confiance : « J'ai reçu ces membres du ciel, mais je les méprise maintenant pour la défense des lois de Dieu, parceque j'espère qu'il me les rendra un jour. » Le roi et ceux qui l'entouraient ne purent s'empêcher d'admirer le courage de ce jeune homme, qui n'avait que du mépris pour les plus affreux tourments.

Après la mort de celui-ci on traita le quatrième de la même manière. Lorsqu'il fut près d'expirer il parla de la sorte : «Il nous est plus avantageux d'être tués par les hommes dans l'espérance que Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant : quant à vous, votre résurrection ne sera pas pour la vie.»

Les bourreaux ayant pris le cinquième, ils le tourmentèrent comme les autres. Alors, regardant le roi, il lui dit : « Vous faites tout ce que vous voulez, parceque vous avez reçu la puissance parmi les hommes, quoique vous soyez un homme mortel. Mais ne vous imaginez pas que Dieu ait abandonné notre nation. Attendez seulement un peu; vous verrez quelle est la grandeur de sa puissance, et de quelle manière il vous traitera, vous et votre race. »

Après celui-ci on mena le sixième au supplice. Lorsqu'il fut près d'expirer il dit : «Ne vous trompez pas vainement vous-même. Si nous souffrons

c'est parceque nous l'avons mérité, ayant péché contre notre Dieu; et ainsi nous nous sommes attiré ces fléaux épouvantables. Mais ne vous imaginez pas que votre conduite demeurera impunie après avoir entrepris de combattre contre Dieu même. »

Cependant leur mère, plus admirable qu'on ne peut dire, voyant périr ses enfants en un même jour, souffrait constamment leur mort à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu. Remplie d'une sagesse toute céleste et d'un courage plus qu'héroïque, elle sut retenir les larmes que la nature voulait lui arracher. Il ne lui échappa rien qui pût décourager ses enfants. Elle ne s'occupait que des moyens de leur assurer la victoire; de là ces exhortations enflammées qu'elle leur faisait pour les animer à la persévérance: « Je ne sais, leur disait-elle, comment vous avez été formés dans mon sein; car ce n'est point moi qui vous ai donné l'ame, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps; mais c'est le Créateur du monde qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'être à toutes choses; c'est lui aussi qui vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes. »

Antiochus, croyant que tout devait céder à son pouvoir, ne pensait qu'à l'affront qu'il prétendait avoir reçu de la part des saints martyrs, et il était prêt à porter sa vengeance aux dernières extrémités; mais sa fureur se changea en désespoir quand il vit que des sept frères il n'en restait plus qu'un, et qu'il n'était qu'un enfant. Il résolut de faire un

dernier effort pour vaincre au moins celui-là. Il eut donc recours aux caresses, dont les tyrans ont fait si souvent un usage dangereux. Il lui assura avec serment qu'il le rendrait riche et heureux, qu'il le mettrait au rang de ses favoris, qu'il remplirait tous ses désirs, pourvu qu'il abandonnât les lois de ses pères. Mais comme ce jeune homme était inébranlable, le roi appela sa mère; puis, affectant une compassion feinte, il l'exhorta à inspirer d'autres sentiments à son fils, afin de sauver au moins ce dernier rejeton de sa famille. Celle-ci, s'étant retournée vers son fils, lui dit en langue de son pays, qu'Antiochus n'entendait point: « Mon cher fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri trois ans de mon lait, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes; je vous conjure de regarder le ciel, la terre et toutes les autres choses qui y sont renfermées, et de bien comprendre que Dieu les a créées de rien ainsi que tous les hommes. C'est là le Dieu que vous adorez; ayez-le devant les yeux, et vous ne craindrez point ce cruel bourreau. Montrez-vous digne de vos frères; comme eux recevez la mort de bon cœur, afin que je vous revoie de nouveau avec eux dans cette miséricorde que nous attendons de la bonté divine. » Lorsqu'elle parlait encore le jeune homme se mit à crier: « Qu'attendez-vous de moi? Je n'obéis point au commandement du roi, mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse. Pour vous, ajouta-t-il en s'adressant à Antiochus, vous qui êtes la cause de tous les maux dont on accable les Hébreux, vous n'éviterez pas la main

de Dieu.' Quant à nous, c'est pour nos péchés que nous souffrons toutes ces choses; et si le Seigneur notre Dieu s'est mis un peu en colère contre nous pour nous châtier et nous corriger, il se réconciliera de nouveau avec ses serviteurs. Mes frères, après avoir supporté une douleur passagère, sont entrés dans l'alliance de la vie éternelle. J'abandonne comme eux mon corps et mon ame pour la défense des lois de mes pères, en conjurant le Seigneur de se rendre bientôt favorable à notre nation, et de nous contraindre par les tourments et par diverses plaies à confesser qu'il est le seul Dieu. Mais la colère du Tout-Puissant, qui est tombée justement sur notre nation, finira à ma mort et à celle de mes frères. » Alors le roi, enflammé de colère, fit éprouver sa cruauté à celui-ci encore plus qu'à tous les autres. Il mourut, ainsi que ses frères, dans la pureté de son innocence, avec une parfaite confiance en Dieu.

La mère, restée seule au milieu des membres épars de ses enfants, soupirait après le moment de leur être réunie, et demandait à Dieu la grâce de partager leur souffrance et leur couronne. Antiochus, honteux de céder et incapable de se laisser attendrir, ordonna qu'on fît souffrir de cruelles tortures à cette femme généreuse, et qu'on la mît à mort. Tous ces saints martyrs consommèrent leur sacrifice l'an du monde 3837, le 145ᵉ de l'ère des Séleucides, le 164ᵉ avant Jésus-Christ.

Antiochus, couvert de honte et de confusion d'avoir été vaincu par une femme et par sept enfants, quitta la Judée après avoir toutefois donné des ordres pour l'anéantissement de la religion judaïque.

Mais Dieu déconcerta ses projets, et les fit même servir à sa ruine et à sa perte. Les Juifs se relevèrent, et leur république redevint très florissante. Cette révolution fut principalement l'effet du courage des enfants de Matathias, qui après la profanation du temple avaient quitté Jérusalem, et s'étaient retirés sur les montagnes voisines de Modin, leur patrie.

Matathias était un saint prêtre de la famille de Joarib, qui occupait le premier rang dans les vingt-quatre classes désignées par David pour servir successivement dans le temple. Il descendait d'Aaron par Éléazar, et était fils de Jean, qui avait eu pour père Simon, fils d'Asmonée, duquel les princes de cette famille, qui régnèrent depuis en Judée, furent appelés Asmonéens. Il était alors fort âgé, et avait avec lui ses cinq fils, Jean, surnommé Gaddis; Simon, surnommé Thasi; Judas, appelé Machabée; Éléazar et Jonathan. Les officiers d'Antiochus étant venus à Modin pour forcer les Juifs à renoncer à leur religion, il se rendit dans cette ville, et exhorta ses compatriotes à ne point obéir à des ordres impies. Pour lui, il déclara généreusement aux officiers qu'il resterait toujours fidèle au Seigneur. Animé du même zèle que Phinées, il tua un Juif apostat qui allait sacrifier à une idole, puis s'enfuit dans le désert, où il fut suivi par ceux qui étaient encore attachés à la loi. Étant mort l'an 166 avant Jésus-Christ, il fut remplacé par son fils Judas Machabée.

Celui-ci, à la tête de six mille hommes, défit et tua Apollonius, gouverneur de Samarie, qui était venu l'attaquer avec une armée nombreuse. Séron,

gouverneur de la Célésyrie sous Ptolomée-Macron, ayant marché contre lui avec un nouveau corps de troupes, eut le même sort qu'Apollonius. Philippe, gouverneur de Jérusalem, envoya demander du secours à Antioche. Antiochus était absent, et se trouvait pour lors au-delà de l'Euphrate. Lysias, qu'il avait établi régent de son royaume, envoya quarante mille hommes d'infanterie à Ptolomée-Macron avec Nicanor et Gorgias, deux officiers fort habiles dans le métier de la guerre. Mais Judas battit Nicanor, et brûla le camp de Gorgias. Timothée, gouverneur du pays au-delà du Jourdain, s'étant avancé avec Bacchide, général très expérimenté, il les vainquit en bataille rangée, et leur tua vingt mille hommes. A cette nouvelle Lysias partit d'Antioche pour venir en personne dans la Judée. Son armée était composée de soixante mille hommes d'infanterie et de cinq mille de cavalerie. Judas, assisté du secours du ciel, remporta sur lui une victoire complète, et l'obligea de s'enfuir à Antioche. Vainqueur de ses ennemis, il purifia le temple, en célébra la dédicace durant huit jours, et rétablit le culte du vrai Dieu. Cette dédicace se fit le 25 du mois casleu, l'an 160 avant Jésus-Christ, le second du gouvernement de Judas, le jour même auquel le temple avait été profané lorsque trois ans auparavant Antiochus y fit élever la statue de Jupiter Olympien.

Les succès de Judas Machabée rendirent partout son nom redoutable. Ses exploits contre trois rois de Syrie et contre les autres ennemis du peuple de Dieu effacèrent tout ce que l'histoire profane rapporte de ses plus célèbres héros. Son courage et ses

autres qualités guerrières étaient de beaucoup relevés par ses vertus et son zèle pour la religion de ses pères. Il mourut sur le champ de bataille l'an 157 avant Jésus-Christ, après avoir commandé six ans les armées des Juifs.

Nous avons rapporté que l'apostat Ménélaüs avait usurpé la souveraine sacrificature. Il fut condamné à mort par Antiochus IV, ou Eupator, fils d'Antiochus-Épiphanes. Alors Alcime, autre apostat, de la famille d'Aaron, se fit établir grand-prêtre par Démétrius-Soter, qui s'était frayé un chemin au trône en assassinant Antiochus-Eupator et le régent Lysias. Il prit les armes contre sa patrie, et tâcha d'anéantir la religion de ses pères. Son intrusion fit qu'Onias III, auquel la souveraine sacrificature appartenait, se retira à Alexandrie, et Ptolomée-Philométor lui permit de bâtir un temple à Héliopolis pour les Juifs Hellénistes, 169 ans avant Jésus-Christ.

Après la mort d'Alcime, qui termina misérablement sa vie, Jonathan, qui avait été élu chef du peuple de Dieu à la place de Judas Machabée, son frère, fut élevé à la souveraine sacrificature, conformément à ce que prescrivait la loi. Simon, son frère, lui succéda dans ces deux dignités. Jean Hircan, fils et successeur immédiat de Simon, se distingua par sa vertu, sa sagesse et sa valeur; il agrandit son état en y ajoutant l'Idumée, la Samarie et la Galilée. Aristobule et Alexandre Jannée, ses fils, prirent le diadème et le titre de roi environ 107 ans avant Jésus-Christ; mais ils dégénèrent de la vertu de leurs ancêtres. L'orgueil, l'hypocrisie et la corruption commencèrent alors à s'in-

troduire parmi les Juifs, et ces vices préparèrent la voie au plus grand de tous les crimes, au crucifiement du fils de Dieu, par lequel ce peuple ingrat combla la mesure de ses iniquités.

Les vrais disciples de Moïse triomphèrent également, soit lorsqu'ils moururent glorieusement pour la défense de leur religion, soit lorsqu'ils remportèrent des victoires sur les infidèles qui voulaient arracher cette religion de leurs cœurs. Quelle différence entre leurs combats et celui que leur persécuteur eut à soutenir avec lui-même dans ses derniers moments! Antiochus, qui avait consumé tous ses trésors en folles dépenses, s'avança avec cinquante mille hommes au-delà de l'Euphrate dans le dessein de revenir chargé de riches dépouilles. Ayant tenté de piller le temple de Persépolis et celui d'Elymaïde, il fut honteusement repoussé par les habitants du pays. Il tourna sa marche du côté de la Babylonie. Il était peu éloigné d'Ecbatane lorsqu'il apprit que Judas Machabée avait défait Lysias, qu'il s'était emparé des places fortes de la Judée, et qu'il avait renversé l'idole placée dans le temple. Transporté de fureur, il dit qu'il allait lui-même à Jérusalem, et qu'il en ferait le tombeau des Juifs. Il commanda donc à celui qui conduisait son char de toucher sans cesse et de hâter son voyage. Mais à peine eut-il prononcé ces paroles que Dieu le frappa d'une maladie incurable; il se sentit tout à coup attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles, et d'une colique qui le tourmentait cruellement. Transporté d'une nouvelle fureur contre les Juifs, il donna des ordres pour que l'on précipitât encore

son voyage. Mais lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité il tomba de son chariot, et eut le corps tout meurtri de cette chute. Ainsi celui qui, s'élevant par son orgueil au dessus de la condition de l'homme, s'était flatté de pouvoir même commander aux flots de la mer se vit porter tout mourant dans une chaise, attestant publiquement la toute-puissance de Dieu qui éclatait en sa propre personne. Il sortait des vers de son corps, et les chairs lui tombaient par lambeaux avec une odeur si infecte que toute l'armée n'en pouvait souffrir la puanteur. Cet homme, qui s'imaginait auparavant être capable d'atteindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvait dans un tel état que personne ne pouvait le porter à cause de l'infection horrible qui sortait de son corps. Etant devenu insupportable à lui-même, il fit venir ses amis, et leur dit : « Le sommeil est éloigné de mes yeux ; mon cœur est tout abattu, et je me sens défaillir à cause du grand chagrin dont je suis saisi. J'ai dit au fond de mon cœur : A quelle affliction suis-je réduit? en quel abîme de tristesse me vois-je plongé, moi qui auparavant étais si heureux et si chéri au milieu de la puissance qui m'environnait? Je me souviens présentement des maux que j'ai faits dans Jérusalem... Je reconnais donc que c'est pour cela que je suis tombé dans tous ces maux, et l'excès de ma tristesse me fait maintenant périr dans une terre étrangère. » Il promet de rendre Jérusalem libre, de lui accorder les plus beaux priviléges, de l'égaler à la ville d'Athènes; il s'engage à orner de dons précieux le temple qu'il avait voulu piller auparavant, à y augmenter le nombre des vases sacrés, à

fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices, et même à se faire Juif, et à parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Mais son repentir n'était fondé que sur des motifs temporels, ce qui a fait dire à l'écrivain sacré : *Cet impie priait le Seigneur, de qui il ne devait point recevoir de miséricorde.* Il mourut cent soixante ans avant l'ère chrétienne.

PREMIER SIÈCLE DE L'ÉGLISE. *

§ 1. VIES DES SAINTS QUI ONT PRÉCÉDÉ LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT SUR LES APÔTRES.

—

SAINTE ANNE,

MÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

(26 juillet.)

Sainte Anne, dont le nom, qui est hébraïque, signifie *gracieuse*, épousa S. Joachim, et de ce mariage naquit la sainte Vierge. Ils sont l'un et l'autre publiquement honorés dans l'église des premiers siècles. S. Jean Damascène donne de grands éloges à leur vertu. L'empereur Justinien I[er] fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de sainte Anne vers l'an 550. On lit dans Codinus que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Le corps de la sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 710, et c'est depuis ce temps-là que plusieurs églises d'occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques. Il s'est opéré un grand nombre de miracles par son intercession, et l'on en trouve l'histoire dans le recueil des Bolandistes. Dieu voulut montrer par ces prodiges combien il approuvait la dévotion des fidèles envers une sainte qui fut un

* On ne donne pas ici de précis historique des événements les plus remarquables du commencement du premier siècle, parcequ'on les connaît assez par la lecture de l'Evangile et par celle du Traité des fêtes.

modèle accompli de vertu pour les personnes engagées dans l'état du mariage.

Ce fut sans doute un grand honneur pour sainte Anne que d'être destinée à donner au monde la mère de Dieu, mais il lui revient beaucoup plus de gloire d'avoir formé le cœur de Marie à la vertu et à l'innocence. Elle fut dans les mains de Dieu le principal instrument de notre salut en préparant ce vase d'élection que le Saint des saints devait employer pour remplir les vues de son amour. L'église célébrera dans tous les âges la piété maternelle de sainte Anne, et la gloire de sa fille rejaillira sur elle de génération en génération. Puisse son exemple réveiller le soin des pères et des mères! Leur devoir le plus sacré est d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur; par là ils honorent Dieu, perpétuent la gloire de son nom sur la terre, et se sanctifient eux-mêmes. S. Paul est formel sur cet article. Il dit que les parents ne se sauvent qu'autant qu'ils s'appliquent à bien élever leurs enfants. Il ne voulait point qu'on admît au service des autels ceux dont les enfants ne justifiaient point par une conduite édifiante l'éducation chrétienne qu'ils avaient dû recevoir.

Eh! pourquoi tant d'empressement pour procurer des honneurs et des richesses à ses enfants? Pourquoi tant de soins pour leur donner les grâces du corps et leur inspirer le goût de la frivolité, tandis qu'on néglige de les former à la vertu, qui seule peut les rendre heureux? Cette réflexion faisait verser des larmes au philosophe Cratès, quoique païen de religion. Il eût souhaité monter sur le lieu le plus élevé de sa ville pour crier ensuite de

toutes ses forces : Citoyens, à quoi pensez-vous? Tout votre temps se passe à amasser des richesses pour vos enfants, et vous ne prenez aucun soin de cultiver leurs ames, comme s'il était plus important de leur laisser des biens que de la vertu. »

LA NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE.

(24 juin.)

L'Eglise, dit S. Augustin, célèbre ordinairement la fête des saints au jour de leur mort, lequel est, à proprement parler, le véritable jour de leur naissance, celui où ils entrent dans la vie éternelle. La Nativité de S. Jean-Baptiste, ajoute le même père, a été exceptée de la règle générale. La raison en est que le précurseur du Messie fut sanctifié dans le sein de sa mère, en sorte qu'il était saint en venant au monde. S. Bernard et les plus célèbres théologiens montrent qu'il ne s'agit pas là d'une sainteté purement extérieure ou d'une simple destination à la piété, mais du don de la grâce sanctifiante par la rémission du péché originel, grâce qui fut communiquée à Jean par la présence de Jésus-Christ dans la visite que la sainte Vierge fit à sainte Elisabeth.

La naissance de S. Jean-Baptiste fut un mystère qui causa au monde une grande joie, parcequ'elle lui annonçait la proximité de sa rédemption; elle fut en même temps accompagnée de divers prodiges. La puissance divine était souvent intervenue d'une manière extraordinaire dans la naissance de quelques prophètes; mais elle éclata surtout dans

celle du saint précurseur, que la dignité de son ministère futur et le degré éminent de grâce et de sainteté auquel il était élevé rendaient, selon l'oracle de la vérité même, infiniment supérieur à tous les patriarches et à tous les prophètes.

Zacharie, son père, était un saint prêtre de la famille d'Abia, une des vingt-quatre que composaient les enfants d'Aaron, ainsi divisés afin qu'ils exerçassent tour à tour dans le temple les fonctions sacerdotales. Elisabeth, sa mère, descendait aussi d'Aaron; mais on ne peut guère douter qu'elle ne fût née d'une femme de la tribu de Juda, puisque l'Ecriture l'appelle *cousine* de la sainte Vierge. Nous lisons dans l'Evangile qu'ils étaient justes l'un et l'autre, c'est à dire qu'ils possédaient cette vraie vertu qui emporte le parfait accomplissement de la loi, et qui ne cherche point à cacher des passions favorites sous une apparence extérieure de régularité. *Ils marchaient sans reproche dans la voie de tous les commandements et de toutes les ordonnances du Seigneur.* Ce n'est qu'à cette marque qu'on peut distinguer les vrais serviteurs de Dieu. Il paraît que Zacharie demeurait à Hébron, ville sacerdotale située dans un pays montueux, à l'occident de la tribu de Juda, et environ à quatre lieues de Jérusalem.

Lorsque David régla le service du temple, dont la construction était reservée à son fils, il divisa les prêtres en vingt-quatre classes, qui devaient tour à tour y exercer les fonctions sacerdotales, chacun une fois la semaine. La classe composée de la famille d'Abia, et d'où sortait Zacharie, était reconnue pour la huitième du temps de David. C'était

une coutume parmi les prêtres de chaque famille, qui se trouvait à tour de service, de choisir par la voie du sort ceux qui devaient paraître au temple pendant la semaine. Le sort étant tombé sur Zacharie, c'était à lui à offrir les parfums matin et soir sur l'autel d'or, dans la partie intérieure du temple appelé *le saint* ou le sanctuaire. Ce sacrifice avait été prescrit comme un emblème de l'hommage que Dieu exige de ses créatures, au commencement et à la fin de la journée.

Un jour que Zacharie offrait les parfums, et tandis que le peuple priait dans le parvis, l'ange Gabriel lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel. Zacharie en fut troublé, et la frayeur le saisit tout à coup. L'ange le rassura en lui disant que sa prière avait été exaucée, et que sa femme, quoïque stérile, concevrait et enfanterait un fils ; il ajouta que ce fils devait porter le nom de Jean et qu'*il serait grand devant le Seigneur.* La grandeur dont il est ici question n'a rien de commun avec celle qui est fondée sur les avantages du monde, et qui, outre sa fragilité, renferme encore mille piéges, et est la source secrète d'un poison fatal. Qu'est-ce après tout que cette grandeur qui dépend de l'opinion ? Ne sait-on pas combien peu il faut compter sur le jugement des hommes ? Incapables de connaître les choses en elles-mêmes, il arrive rarement qu'ils en soient de justes appréciateurs, et il n'est que trop commun qu'ils leur donnent des noms contraires à leur nature : de là vient qu'ils appellent lumière ce qui n'est que ténèbres, et doux ce qu'il y a de plus amer. Qu'heureux est celui qui est grand aux yeux de Dieu ! On peut dire de lui, sans

craindre de se tromper, qu'il jouit d'une véritable grandeur.

Quelle gloire pour notre saint d'avoir été loué par la vérité même! Le nom de *Jean*, qui lui fut donné par ordre du ciel, signifie *plein de grâce*. Choisi de Dieu pour être le précurseur du Rédempteur du genre humain, destiné à être cette voix qui devait annoncer aux hommes le Verbe éternel, et cet astre du matin qui devait servir d'avant-coureur au soleil de justice et à la lumière du monde, il était bien juste qu'il fût orné de toutes les vertus dans le degré le plus éminent. Les autres saints sont quelquefois distingués par des caractères particuliers: mais Jean fut favorisé d'une surabondance de grâces extraordinaires; il fut prophète et plus que prophète, étant né pour montrer au monde celui que les anciennes prédictions n'avaient laissé qu'entrevoir obscurément, et à travers une longue suite de siècles. Son innocence et ses austérités, son amour pour la prière et la retraite, sa charité et son zèle tinrent, à la vérité, du prodige; mais ce fut son humilité qui mit, pour ainsi dire, le comble à sa grandeur.

Comme il n'y a point de sacrifice plus agréable à Dieu que les prémices du cœur de l'homme, l'ange ordonna, de la part du ciel, qu'immédiatement après sa naissance l'enfant fût consacré au Seigneur par une marque visible qui annonçât sa destination; en conséquence il enjoignit à Zacharie de ne faire boire à son fils ni vin, ni liqueur capable d'enivrer, donnant par là à entendre qu'on ne peut partiquer la vraie vertu sans mener une vie mortifiée. Il ajouta qu'il serait rempli du Saint-Esprit dès

le ventre de sa mère. Une telle sainteté préparait Jean-Baptiste à l'importante fonction de prédicateur de la pénitence, qu'il devait exercer pour retirer les enfants d'Israel de l'état du péché, pour leur inspirer les dispositions des patriarches, leurs ancêtres, et pour en faire un peuple parfait aux yeux du Seigneur, afin que par là ils fussent disposés à recevoir le salut que le Messie allait leur apporter. En effet, il était choisi pour marcher devant le Sauveur, dans cet esprit et cette vertu dont Elie sera animé, lorsqu'il viendra préparer les hommes à son second avénement.

La circonstance de l'âge d'Elisabeth, qui, selon le cours ordinaire de la nature, ne pouvait plus avoir d'enfants, rendait plus éclatant le miracle de la naissance de Jean-Baptiste. Dieu l'avait ordonné ainsi afin que ce saint fût le fruit d'une prière longue et ardente, qui est le canal ordinaire des grâces. Que les parents apprennent de là avec quelle assiduité et quelle ferveur ils doivent s'adresser à Dieu pour attirer ses bénédictions tant sur eux que sur leurs enfants.

Zacharie fut saisi d'étonnement à la vue de l'ange, et ne pouvait revenir de la surprise que lui causaient les choses merveilleuses qu'il entendait. Il demanda un signe capable de lui garantir la vérité des promesses qui lui étaient faites. L'ange lui accorda sa demande, et, pour lui montrer en même temps que la vision seule aurait dû suffire pour dissiper tous ses doutes, il lui dit qu'il allait devenir muet dans le moment, et qu'il ne pourrait plus parler jusqu'à la naissance de son fils. Après l'expiration de son service, qui arriva le jour du sabbat suivant,

il quitta le temple et retourna dans sa maison.

Cependant Elisabeth ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait conçu. Elle était dans le sixième mois de sa grossesse lorsque la sainte Vierge l'honora d'une visite. La présence du Rédempteur du monde sanctifia Jean-Baptiste encore renfermé dans le sein de sa mère. Ce dernier, par un privilége extraordinaire, reçut dès lors l'usage de la raison. Il connut Jésus-Chrit avant que de voir la lumière, et il se sentit comme inondé de consolations intérieures en la présence de celui que les prophètes n'avaient pu voir, même en esprit, sans éprouver les plus vifs transports : aussi lisons-nous dans l'Evangile qu'il tressaillit de joie dans le sein de sa mère.

Enfin Elisabeth mit son fils au monde au bout de neuf mois. Huit jours après, on prépara tout pour le circoncire. Toute sa famille voulait qu'on lui donnât le nom de son père ; mais Elisabeth, inspirée par le ciel, dit qu'il fallait l'appeler Jean. Zacharie ayant été consulté demanda des tablettes, et écrivit dessus que Jean devait être son nom. Au même instant il recouvra l'usage de la parole. Le premier usage qu'il en fit fut d'éclater en sentiments d'amour et de reconnaissance, et de bénir le Seigneur, qui par son infinie miséricorde avait daigné visiter son peuple et apporter la lumière aux nations assises dans les ténèbres de la mort. Le cantique sublime qu'il prononça en cette occasion fait tous les jours partie de l'office de l'église ; mais il ne peut être agréable à Dieu qu'autant que nous le réciterons avec ferveur, et que nous tâcherons d'entrer dans les mêmes dispositions que Zacharie. Ce n'est que par cette ferveur dans la prière que

nous pourrons conserver le précieux trésor de la grâce. Nous devons nous souvenir que nous le portons dans des vases fragiles, qui ne manqueront pas de se briser au milieu des écueils à travers lesquels nous marchons, si nous ne nous tenons continuellement sur nos gardes. La conduite de Jean-Baptiste, qui se retire dans le désert dès ses premières années, nous fournit à cet égard les plus importantes instructions.

Séparé du commerce des hommes, le saint se consacre entièrement aux exercices de la prière, et mène une vie très austère. Il portait un vêtement fait de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins. Il ne se nourrisait que de ce qu'il trouvait dans le désert, comme de sauterelles et de miel sauvage (1). Les sauterelles dont il est question étaient d'une grande espèce; on les apprêtait pour en faire une sorte de nourriture, qui n'était pourtant qu'à l'usage des pauvres; mais S. Jean-Baptiste les mangeait toutes crues et sans le moindre assaisonnement.

La retraite de ce saint a fourni aux pères la matière de plusieurs réflexions. «Jean, dit Origène, alla dans le désert, où l'air est plus pur, les cieux plus à découvert, et où Dieu se communique avec

(1) Le miel sauvage est celui qui se trouve dans les arbres où les abeilles fabriquent souvent leurs rayons, dans la Palestine et dans d'autres pays. Les sauterelles n'étaient point dans la classe des choses immondes, comme on le voit par le Lévitique, c. 2, v. 22. Les anciens en parlent comme d'une nourriture ordinaire en Afrique, en Perse, en Syrie et en Palestine. Les voyageurs modernes assurent qu'en quelques pays on porte au marché une grande quantité de sauterelles, et que le peuple s'en nourrit après les avoir fait frire dans de l'huile ou sécher au soleil.

plus de familiarité. Son but était d'y vaquer à la prière dans la compagnie des anges, jusqu'à ce que le temps de sa mission fût arrivé. Là, continue-t-il, il manquait de tout secours humain ; il n'avait pas même une pauvre chaumière pour se garantir de l'intempérie des saisons. Il ne crut pas que la fonction de prédicateur de la pénitence dût le fixer pour toujours parmi les hommes ; il continua de demeurer dans le désert. Il semble, ajoute S. Jérôme, que la tendresse de ses parents, qui d'ailleurs étaient riches, eût dû le retenir; mais il n'envisageait que les dangers qui se rencontrent au milieu du monde. Il alla donc vivre dans le désert, et dédaigna d'arrêter sur des objets étrangers ses yeux qui ne souhaitaient voir que Jésus-Christ. Son vêtement était grossier; des sauterelles et du miel sauvage lui servaient de nourriture, parceque toutes ces choses portent à la vertu et à la continence. »

Le saint choisit pour demeure une affreuse solitude, de peur que le commerce du monde ne souillât la pureté de son cœur. Il pratiqua les austérités de la plus rigoureuse pénitence parceque la vraie vertu ne se trouve que dans les croix et la mortification. Quel sujet de honte pour tant de prétendus chrétiens qui mènent une vie toute terrestre, et qui, au lieu de réprimer leurs inclinations vicieuses, ne sont occupés qu'à rechercher ce qui peut flatter leurs sens ! Il semble qu'ils aient renoncé au bonheur que Jésus-Christ a promis à ceux de ses disciples qui feraient de sa parole l'unique règle de leur conduite.

LES SAINTS INNOCENTS.

(28 décembre.)

Le monde persécuta Jésus-Christ et lui déclara la guerre immédiatement après sa naissance. Nous ne devons pas nous attendre à en être mieux traité que notre divin maître. Il nous avertit lui-même que, le monde l'ayant haï le premier, il nous haïra aussi; mais il est encore plus dangereux par ses caresses que par ses violences. Hérode, qui persécuta Jésus-Christ, était la figure de Satan et du monde.

Ce prince jaloux et ambitieux avait déjà sacrifié à ses soupçons et à ses craintes Marianne, sa femme, les deux enfants qu'elle lui avait donnés et tous ses meilleurs amis. Ayant appris des mages, venus de fort loin pour chercher et adorer Jésus-Christ, que le Messie, prédit par les prophètes, était né parmi les Juifs, il craignit qu'il ne le dépouillât un jour de son royaume, tant les pensées des hommes charnels sont éloignées des voies de Dieu! Il eut recours, à son ordinaire, aux artifices de la politique et de la dissimulation; il feignit de vouloir aussi adorer l'enfant, afin d'acquérir les connaissances dont il avait besoin pour lui ôter plus sûrement la vie. Mais Dieu se joua de ses desseins aussi impies que barbares; il avertit les mages de ne point retourner auprès de lui.

En même temps un ange ordonna de sa part à Joseph de prendre l'enfant et sa mère, et de fuir en Egypte. Le seigneur de l'univers fuyant aussitôt

qu'il est né, quel spectacle pour notre foi! Que n'eurent pas à souffrir Joseph et Marie d'un voyage long et pénible! Que feront-ils dans un pays où ils sont étrangers? Privés de secours, que n'ont-ils pas à redouter de cette extrême pauvreté!

Suivant une ancienne tradition des Grecs, dont parlent Sozomène, S. Athanase et d'autres auteurs, Jésus en entrant en Egypte renversa toutes les idoles de ce royaume: ce qui vérifia la prédiction d'Isaïe. Joseph et Marie ne surent point de l'ange combien de temps durerait leur exil. Apprenons de là à nous soumettre à la providence, et à adorer la volonté toujours sainte de celui qui règle tous les événements avec une bonté et une sagesse infinies.

Hérode voyant que les mages l'avaient trompé entra dans une grande colère, et fut encore plus troublé par la crainte. Pour venir plus facilement à bout de se défaire de celui qui lui faisait ombrage, c'est à dire du Messie, *le Désiré de toutes les nations*, il forma l'horrible projet de massacrer tous les enfants de deux ans et au dessous qui se trouveraient dans Bethléem et dans le pays d'alentour. On voit par là de quoi l'ambition est capable. Les soldats chargés d'exécuter l'ordre donné par Hérode se rendirent à Bethléem et dans les environs, y mirent à mort tous les enfants qui avaient l'âge désigné. Les cris, tant des mères que des enfants, furent tels que S. Matthieu applique à cet événement la prophétie de Jérémie, conçue en ces termes: «On a entendu dans Rama une voix lamentable, des pleurs et de grands cris, Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant point recevoir de consolation parcequ'ils ne sont plus.» Cette prophétie, qui regarde plus immédia-

tement la captivité de Babylone, eut son entier accomplissement dans le massacre des Innocents. Rama, dont parle S. Matthieu, était un village peu éloigné de Bethléem, et le tombeau de Rachel était dans un champ qui en dépendait. De plus, il est probable que le massacre s'étendit jusqu'à la tribu de Benjamin, qui se trouvait dans le voisinage, et qui descendait de Rachel. Si l'on s'en rapporte à la liturgie des Ethiopiens et au calendrier des Grecs, il périt quatorze mille enfants; mais ce nombre paraît excessif, et il n'y a point de raisons solides qui portent à l'admettre.

Rien de plus heureux que la mort de ces enfants, si on la considère avec les yeux de la foi. Ils eurent la gloire de mourir pour Jésus-Christ dans un âge où ils ne pouvaient encore invoquer son nom; ils furent les prémices de ses martyrs, et ils triomphèrent du monde avant même de le connaître; ils ne reçurent la vie que pour la sacrifier et acquérir une immortalité bienheureuse. Non seulement ils moururent pour Jésus-Christ, mais ils moururent en sa place. Peut-être que s'ils eussent vécu plus long-temps la plupart d'entre eux auraient été pervertis par le monde. Quelles actions de grâces ne rendront-ils pas au Seigneur pendant toute l'éternité pour avoir exercé une telle miséricorde à leur égard! Ce mystère de grâce n'était point connu de leurs mères, et c'est pour cela qu'elles pleuraient sans vouloir recevoir de consolation. Souvent il nous arrive comme à elles d'être inconsolables dans certains accidents, qui sont des effets de la miséricorde divine envers nous.

Hérode ne survécut pas long-temps à son crime, et ce royaume qu'il avait craint de perdre lui fut arraché par la mort. Il fut attaqué d'une maladie extraordinaire qu'on regarda comme une punition du ciel. Le désespoir occasionné par le souvenir de ses crimes augmentait son mal. Il avait une faim dévorante que rien ne pouvait apaiser. Ses intestins étaient pleins d'ulcères où il s'engendra des vers ; tous ses membres étaient dans des convulsions violentes et continuelles ; il s'exhalait de son corps une odeur si infecte qu'on n'osait approcher de lui. Antipater apprit dans la prison où il était renfermé l'horrible maladie de son père. Il proposa à l'officier chargé de le garder de lui rendre la liberté pour qu'il pût s'assurer la couronne. Hérode, qui fut instruit de tout, entra dans une fureur étrange qui le mit hors de lui-même, et sur-le-champ il envoya couper la tête à son fils. Antipater ne fut pas le seul qu'il fit périr pendant le cours de sa maladie ; il chargea Salomé, sa sœur, et Alexis, son mari, de faire massacrer immédiatement après sa mort les principaux d'entre les Juifs, qui se rassemblèrent par son ordre dans le cirque de Jéricho. « Ils me haïssent, leur dit-il, et ils apprendront avec joie que je ne vis plus ; je veux qu'à ma mort la nation soit dans un deuil général. » Il mourut cinq jours après son fils Antipater.

On lit dans un auteur païen du cinquième siècle qu'Auguste, ayant appris qu'Hérode en ordonnant le massacre des enfants n'avait point épargné son propre fils, dit qu'*il vaudrait mieux être le porc que le fils de ce prince*. Il faisait allusion à l'usage où

étaient les Juifs de ne point tuer de porcs parceque leur loi leur défendait de manger la chair de cet animal. L'auteur cité a réuni des faits qu'il fallait séparer, parcequ'on apprit à Rome, à peu près dans le même temps, le massacre des enfants et la mort d'Antipater.

Les parents, les tuteurs, les ministres de la religion doivent s'appliquer particulièrement à instruire les enfants des vérités de l'Evangile et des maximes de la piété chrétienne. C'est un devoir dont rien ne peut les dispenser. Il ne faut point attendre que les enfants soient parvenus à l'âge de raison : ils sont susceptibles d'instruction dès leurs premières années ; ils peuvent former des actes d'amour, de foi, d'espérance. En se proportionnant à la faiblesse de leur intelligence, en se servant d'exemples, d'images, de comparaisons, on leur rendra sensibles les vérités qu'ils doivent connaître. Avec une certaine gravité mêlée de douceur on viendra insensiblement à bout de fixer leur attention, on leur fera surtout sentir que la doctrine qu'on leur enseigne est nécessaire pour les rendre éternellement heureux; que c'est « le fils unique de Dieu qui nous l'a apportée du ciel ; que la reine de Saba vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon ; mais que nous avons dans Jésus-Christ un sage bien supérieur à Salomon. » Il faut surtout s'armer de patience, et ne pas craindre de revenir sur les mêmes choses. Malheur à ceux qui regarderaient cette fonction comme vile et méprisable; c'est par là que s'est établi et que se soutient le christianisme ; les premières leçons produisent du fruit dans le temps. Un bon catéchiste

est plus utile qu'on ne pense. Le pape Paul III, dans une bulle où il recommande la fonction de catéchiste, déclare qu'*il n'y a rien qui contribue davantage au salut des ames*; on peut ajouter qu'il n'y en a point de plus nécessaire et de plus sublime. S. Augustin, S. Chrysostome, S. Cyrille, etc., travaillaient avec autant de zèle que d'assiduité à instruire les enfants et les ignorants, et ils étaient persuadés qu'ils ne pouvaient faire de leurs talents un usage plus utile et plus glorieux. C'était dans la même vue que les apôtres parcouraient l'univers. « Je suis, disait S. Paul, redevable aux sages et aux simples. Nous nous sommes rendus petits parmi vous, comme une nourrice qui aime tendrement ses enfants, dans l'affection que nous ressentions pour vous, nous aurions souhaité de vous donner non seulement la connaissance de l'Evangile, mais aussi notre propre vie. » Jésus-Christ lui-même a fait de cette fonction le principal objet de son ministère: l'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres. » Nous ne pouvons douter qu'il ne prît un grand intérêt au salut des enfants : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume de Dieu est à eux... Puis les embrassant et leur imposant les mains, il les bénissait. » Le pieux et savant Gerson, chancelier de l'église de Paris, avait le plus grand zèle pour l'instruction des enfants, et composa un ouvrage sur cette matière. Après le concile de Constance, où il avait paru avec éclat, il se retira dans la ville de Lyon; il y rassemblait tous les jours les enfants dans l'église Saint-Paul, et continua cette bonne œuvre jusqu'à sa dernière maladie. Sentant appro-

cher sa dernière heure, il les rassembla pour la dernière fois, et leur fit répeter tout d'une voix ces paroles : « Mon Dieu, mon créateur, ayez pitié de Jean de Gerson, votre pauvre serviteur. »

SAINT-JOSEPH.

(19 mars.)

S. Joseph descendait en ligne droite des plus grands rois de Juda et des plus illutres d'entre les anciens patriarches ; mais il tire sa principale gloire de ses vertus, et surtout de son humilité. Aucun historien n'a écrit sa vie, et nous ne savons de lui que ce que le Saint-Esprit a bien voulu nous en apprendre. Dieu l'ayant destiné à être le père nourricier de son fils, *manifesté selon la chair*, le donna pour époux à la sainte Vierge. Quelques auteurs ont avancé qu'il était veuf d'une première femme, dont il avait eu plusieurs enfants ; savoir, S. Jacques *le mineur*, et ceux que l'Evangile appelle *les frères du Seigneur ;* mais ils se trompent : ces frères du Seigneur étaient les cousins-germains de Jésus-Christ, étant nés du mariage de Marie, sœur de la sainte Vierge, avec Alphée, lequel vivait encore quand le Sauveur fut crucifié. S. Jérôme assure que S. Joseph a toujours été vierge, et il est constant qu'après avoir été uni à sa sainte épouse il vécut toujours dans la plus parfaite continence. Le ciel avait présidé à un mariage qui entrait dans l'accomplissement de ses desseins. Marie en devenant mère n'avait plus rien à craindre de la calomnie pour son honneur ; elle trouvait de plus, dans Joseph, un aide qui par-

tageait avec elle le soin de pourvoir à la subsistance de son fils, un compagnon qui l'assistait dans ses voyages, un consolateur qui lui adoucissait le sentiment de ses peines. Quelle ne dut pas être la pureté et la sainteté de celui que le ciel avait choisi pour être le gardien de la plus pure et de la plus sainte des vierges !

Il paraît que S. Joseph ignora assez long-temps le prodige que le Saint-Esprit avait opéré dans Marie; il s'aperçut pourtant, à la fin, de sa grossesse. La conduite qu'il avait tenue, jointe à l'éminente sainteté de Marie, fit naître en lui des réflexions qui le jetèrent dans la plus grande perplexité. Comme il était *juste* et rempli de charité pour le prochain, il résolut de la quitter secrètement, sans la condamner, ni même l'accuser. De pareilles dispositions ne restèrent pas sans récompense. Lorsqu'il se préparait à exécuter son dessein un ange lui apparut en songe. Il venait, non pour lui faire des reproches, mais pour dissiper ses doutes et ses craintes, en lui révélant que la grossesse de Marie était miraculeuse et que la vertu du Très-Haut avait formé dans son chaste sein le corps adorable du Sauveur du monde. La conduite de S. Joseph est bien propre à confondre tous ces chrétiens qui, sur de simples conjectures ou sur le témoignage trompeur des sens, se livrent aux soupçons les plus injurieux, et déchirent ensuite impitoyablement la réputation de leurs frères.

Enfin arriva le temps où Marie mit au monde le Rédempteur du genre humain, *le désiré des nations*. Joseph fut le premier de tous les hommes qui eut le bonheur de l'adorer. Il faudrait avoir son cœur

pour comprendre ce qu'il dut alors éprouver, et pour se former une juste idée de la dévotion, du respect et de l'amour avec lesquels il adora le Sauveur, qui voulait bien être réputé son fils. Quelle fidélité à correspondre aux desseins du Père éternel, qui l'avait chargé tout à la fois de nourrir *le Verbe fait chair* et de garder sa bienheureuse mère! « C'est là, dit S. Bernard en parlant de S. Joseph, c'est là ce serviteur fidèle et prudent que notre Seigneur a établi sur sa famille pour être le soutien et la consolation de sa mère, pour père nourricier et son digne coopérateur dans l'exécution de ses desseins miséricordieux sur la terre... Quel bonheur pour lui de voir non seulement Jésus-Christ, mais encore de l'entendre, de le tenir dans ses bras, de le porter d'un lieu à un autre, de le caresser, de l'embrasser, de le nourrir, d'être admis dans la participation de ces ineffables secrets qui ont été cachés aux yeux du monde! O prodige d'élévation! ô dignité incomparable, s'écrie le pieux Gerson en s'adressant à S. Joseph! La mère de Dieu, la reine du ciel vous appelle son seigneur; le Verbe fait chair vous appelle son père, et vous obéit. O Jésus, ô Marie, ô Joseph, qui formez sur la terre une glorieuse trinité, en qui l'auguste Trinité du ciel met toutes ses complaisances, que peut-on imaginer ici-bas d'aussi grand, d'aussi bon, d'aussi excellent! »

Mais ce qu'il y a de plus admirable dans S. Joseph c'est qu'au milieu des grâces extraordinaires dont il est favorisé il conserve l'humilité la plus profonde: il vit dans l'obscurité comme le dernier des hommes; il cache les vérités ineffables dont il est honoré;

il ne publie rien des mystères incompréhensibles qui viennent de s'accomplir ; il ne cherche point à les pénétrer, et laisse à Dieu le soin de les manifester dans le temps fixé par ses décrets ; il ne pense qu'à correspondre aux vues de la Providence sur lui, et se borne uniquement à ce qui le regarde. Quoiqu'issu du sang des anciens rois de Juda, il se plaît dans une condition vile aux yeux du monde, et n'a d'autre ambition que de fournir par le travail de ses mains aux besoins communs de la sainte famille.

Joseph fut l'instrument dont Dieu se servit pour sauver l'enfant Jésus de la fureur d'Hérode. Ce prince cruel et jaloux ayant résolu le massacre des Innocents, un ange apparut à Joseph, et lui ordonna de se lever, de prendre Jésus, de fuir en Egypte, et d'y rester jusqu'à ce qu'il fût averti d'en sortir. Une fuite aussi soudaine ne déconcerta point le saint ; il obéit sur-le-champ, sans même s'informer du temps marqué pour leur retour. Il est aisé de juger de ce qu'il eut à souffrir en traversant de vastes déserts et des pays inconnus avec un enfant et une tendre Vierge. S. Chrysostome remarque, à cette occasion, que Dieu traita S. Joseph comme il a coutume de traiter ses serviteurs : il leur envoie des épreuves pour purifier leurs cœurs des souillures de l'amour-propre, de manière toutefois qu'il mêle à leur amertume la douceur des consolations. « Joseph, dit ce père, est inquiet en voyant la grossesse de Marie ; mais un ange vient le tirer de ses perplexités. Il se réjouit à la naissance de Jésus ; mais cette joie est suivie d'une grande crainte. Hérode et toute la ville de Jérusalem conspirèrent

contre les jours de l'enfant. La joie renaît à l'adoration des mages, mais elle est troublée par une nouvelle crainte : il faut fuir dans une terre inconnue. »

Nous lisons dans les pères qu'à l'entrée de Jésus en Egypte les oracles devinrent muets, et que les statues des faux dieux tremblèrent, furent même renversées en plusieurs endroits, conformément à ce passage du dix-neuvième chapitre d'Isaïe : *Les idoles d'Egypte seront ébranlées devant sa face.* Les pères attribuent encore au séjour que le Sauveur fit en Egypte cette merveilleuse fécondité qui y produisit, durant plusieurs siècles, une multitude innombrable de saints.

Après la mort d'Hérode Dieu avertit Joseph par une vision de retourner en Judée avec l'enfant et sa mère. Il obéit avec sa promptitude ordinaire ; mais ayant appris, à son arrivée, qu'Archélaüs avait succédé à Hérode, il eut peur que le fils n'eût hérité de tous les vices du père. Il ne voulut donc point s'établir dans son royaume, malgré toutes les facilités qu'il y eût trouvées pour l'éducation du saint enfant ; ainsi, conformément à l'ordre que Dieu lui donna en songe, il se retira dans la Galilée, qui était de la domination d'Hérode Antipas, frère d'Archélaüs. Il choisit pour sa demeure la ville de Nazareth, où la naissance de Jésus avait fait moins de bruit. En fidèle disciple de Moïse, il allait tous les ans célébrer la Pâque à Jérusalem. Il n'avait plus rien à craindre d'Archélaüs, exilé par Auguste, qui avait fait de la Judée une province de l'empire romain.

Jésus ayant atteint sa douzième année alla cé-

lébrer la Pâque à Jérusalem avec ses parents. Après la fête Marie et Joseph reprirent la route de Nazareth, ne doutant point que Jésus ne fût resté avec les personnes de leur connaissance et de leur compagnie. Ils ne s'aperçurent de son absence qu'au bout d'un jour. Pénétrés de la plus vive douleur, ils retournèrent à Jérusalem. Ils le cherchèrent trois jours, consécutifs et le trouvèrent enfin dans le temple, assis au milieu des docteurs de la loi, les écoutant et leur faisant des questions dont la sagesse ravissaient d'admiration tous ceux qui étaient présents. Joseph et Marie furent eux-mêmes saisis d'étonnement. «Mon fils, lui dit sa mère, encore toute accablée de la douleur que lui avait causée la privation de sa divine présence, mon fils, pourquoi en avez-vous agi de la sorte avec nous? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions fort affligés.»

Jésus leur répondit que sa qualité de Messie l'obligeait à s'employer aux choses qui regardaient le service de son père, et que par conséquent le temple était le lieu où l'on devait le trouver. Il donnait à entendre par ces paroles qu'il n'avait paru en public que pour procurer la gloire de son père et pour préparer les princes de la synagogue à le recevoir, en leur faisant comme toucher au doigt que les oracles des prophètes, au sujet de la venue du Messie, allaient avoir leur accomplissement. Nous devons observer ici que le même Jésus, qui n'avait point communiqué à Joseph et à Marie le dessein qu'il avait de rester dans le temple pour obéir au Père éternel, leur était soumis dans toutes les autres choses. Il partit donc avec eux de Jérusalem pour se rendre à Nazareth.

Comme l'Ecriture ne nous apprend plus rien de S. Joseph, il faut qu'il soit mort avant les noces de Cana et le commencement de la mission publique du Sauveur. On ne peut douter qu'il n'ait eu le bonheur d'expirer entre les bras de Jésus et de Marie. C'est pour cela qu'on invoque S. Joseph pour obtenir la grâce d'une bonne mort et la présence spirituelle de Jésus à cette heure qui décide de l'éternité.

On lit à l'église, le jour de la fête de S. Joseph, l'histoire du patriarche du même nom, qui fut surnommé le *sauveur de l'Egypte* pour avoir délivré ce pays des horreurs de la famine; mais notre saint mérite ce surnom à bien plus juste titre, puisque Dieu le choisit pour conserver la vie au *Sauveur du monde*, qu'un tyran cruel voulait mettre à mort. *Allez à Joseph*, disait Pharaon aux Egyptiens. Ne nous semble-t-il pas entendre une voix intérieure qui nous dit, *Allez à Joseph*, adressez-vous à lui avec confiance? Que n'obtiendra-t-il pas d'un Dieu fait homme, qui a bien voulu le regarder comme son père et lui obéir sur la terre?

Le pieux Gerson avait une grande dévotion à S. Joseph, et il tâchait de l'inspirer aux autres, comme on le voit par ses lettres et par ses sermons. Il écrivit sa vie en vers et composa un office en son honneur. Sainte Thérèse choisit le même saint pour le principal patron de son ordre. Voici comment elle en parle dans le sixième chapitre de sa vie : «Je choisis le glorieux S. Joseph pour mon patron, et me recommande à lui en toutes choses. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien demandé à Dieu par

son intercession que je ne l'aie obtenu. Jamais je n'ai connu personne qui l'ait invoqué sans faire des progrès notables dans la vertu. Son crédit auprès de Dieu est d'une merveilleuse efficacité pour tous ceux qui s'adressent à lui avec confiance. » S. François de Sales a employé son dix-neuvième entretien à recommander la dévotion envers S. Joseph et à louer ses vertus, surtout sa virginité, son humilité, sa constance et son courage.

Les Syriens et les autres Orientaux font la fête de S. Joseph le 20 juillet; mais on la fait le 19 mars dans les églises d'occident. Les papes Grégoire XV et Urbain VIII ordonnèrent, l'un en 1621 et l'autre en 1642, que cette fête fût d'obligation.

Quelle vie que celle que menaient Marie et Joseph dans leur pauvre cabane! Toujours ils jouissaient de l'aimable présence de Jésus, toujours ils brûlaient pour lui de l'amour le plus tendre, toujours ils travaillaient et vivaient pour lui. Eux seuls pourraient nous dire quelle impression faisait sur leur âme le bonheur de le voir, de l'entendre, de le posséder. O vie vraiment céleste! O anticipation de la bienheureuse éternité! O conversation toute divine! Nous pouvons malgré notre faiblesse imiter Marie et Joseph, et participer à leur bonheur, du moins jusqu'à un certain point. Ce que nous avons à faire pour cela c'est de marcher sans cesse en la présence de Dieu, de contracter la sainte habitude de converser souvent avec Jésus et de réfléchir sur son infinie bonté, pour allumer en nous le feu sacré de son amour. Aimons-nous véritablement Jésus-Christ? Ceux qui l'aiment se revêtent de son esprit,

imitent ses exemples, cherchent Dieu en tout et regardent comme perdu tout le temps qui n'a point été employé avec lui ou pour sa gloire.

LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

(29 août.)

Dieu suscita Jean-Baptiste pour être le précurseur de son fils, et pour préparer les hommes par la pénitence à recevoir le Rédempteur que les prophètes avaient prédit de siècle en siècle depuis le commencement du monde, exhortant sans cesse le peuple choisi à croire et à espérer en celui qui seul devait sauver le genre humain. Les grâces dont le ciel le combla répondirent à sa haute destination, et furent proportionnées à la sublime fonction qu'il devait exercer, et qui était de beaucoup supérieure à celle des patriarches et des prophètes les plus célèbres. Quelques-uns de ces derniers furent sanctifiés dès leur naissance; mais ils ne le furent pas d'une manière aussi merveilleuse ni aussi abondante.

Fidèle à l'impression de l'esprit de Dieu, Jean-Baptiste se retira dans le désert pour mieux conserver son innocence et cultiver les dons extraordinaires dont il avait été favorisé. Il y resta depuis son enfance jusqu'à l'âge de trente ans, uniquement occupé des exercices de la pénitence, de la prière et de la contemplation. Cette précaution, de la part d'un saint que la grâce avait si extraordinairement privilégié, est bien capable de faire rentrer en eux-mêmes ceux qui exposent témérairement leurs enfants

à l'air contagieux du monde dans un âge où le feu des passions s'allume avec tant de facilité, ou qui, au lieu de les élever dans la pratique des vertus chrétiennes, et de leur inspirer l'amour des occupations sérieuses autant que leur faiblesse peut le permettre, flattent leurs penchants déréglés, et les portent au vice par leurs mauvais exemples et par leurs maximes pernicieuses. Ce n'est pas que l'on veuille assujettir les jeunes gens à quitter entièrement le monde, à l'exemple de Jean-Baptiste : mais au moins faut-il qu'ils apprennent de lui à sanctifier leurs premières années, à éviter les piéges qui leur sont tendus de toutes parts, et à jeter les fondements de cet édifice spirituel auquel ils sont obligés de travailler tant qu'ils seront sur la terre. Qu'ils regardent ce saint comme le modèle de cette innocence et de cette ferveur qui les feront croître continuellement en sagesse et en piété. Son exemple doit être aussi proposé à ceux qui sont appelés de Dieu aux fonctions du saint ministère. Quelle témérité ne serait-ce pas que de vouloir pénétrer dans le sanctuaire avant de s'y être long-temps préparé dans la retraite, par la prière, la pénitence et l'humilité, et de s'y être solidement établi dans la pratique de ces vertus !

S. Jean-Baptiste reparut dans le monde à sa trentième année, qui était l'âge où les prêtres et les lévites de l'ancienne loi commençaient à entrer dans l'exercice de leurs fonctions. Les prophètes l'avaient annoncé long-temps auparavant, comme un messager qui précéderait le Seigneur pour lui préparer la voie, qui inspirerait aux hommes de vifs sentiments de componction de leurs péchés, et les dis-

poserait à recevoir dignement celui qui venait les sauver. Isaïe et Malachie, dans les prédictions qui le regardent, font allusion à ces officiers que des princes envoient devant eux dans leurs voyages, et qu'ils chargent de préparer ce qui leur est nécessaire, d'aplanir les chemins raboteux et d'ôter tout ce qui pourrait s'opposer à leur passage.

Ce fut par révélation que Jean apprit l'importante fonction à laquelle il était destiné. Il commença à l'exercer dans le désert de la Judée, c'est à dire dans la partie située sur les bords du Jourdain, du côté de Jéricho, qui était peu habitée. Revêtu d'un habit de pénitent, il prêchait aux hommes l'obligation où ils étaient d'expier leurs iniquités par les larmes de la componction, et leur annonçait le Messie qui allait bientôt paraître au milieu d'eux. Le peuple le reçut comme l'ambassadeur du Très-Haut, et sa voix fut comme une trompette céleste qui avertissait tous les hommes de prévenir la rigueur des jugements du Seigneur, et de se disposer à profiter de la miséricorde qui leur était offerte. Plusieurs pharisiens vinrent aussi l'écouter; mais il reprit sévèrement l'orgueil et l'hypocrisie qui les rendaient indociles et les aveuglaient sur leurs vices. Il eut aussi parmi ses auditeurs des soldats et des publicains, qui en général étaient des hommes livrés au libertinage, à la violence et à l'injustice. Il les exhortait tous à faire des œuvres de charité et à réformer leurs vices ; il baptisait dans le Jourdain ceux qu'il trouvait dans ces dispositions.

La loi prescrivait aux Juifs plusieurs purifications corporelles; mais il n'y en avait point eu jusqu'alors qui renfermât des figures aussi intéressantes que

le baptême de Jean. Cette cérémonie représentait la manière dont nos ames sont purifiées du péché et des habitudes vicieuses, pour avoir droit au royaume spirituel de Jésus Christ; elle était l'emblème de l'effet intérieur d'une pénitence sincère. Elle n'avait cependant ni la vertu, ni l'efficace du sacrement de la régénération, que le Sauveur institua depuis; elle n'en était même qu'une espèce de figure. Le baptême de Jean était un rit passager, en vertu duquel ceux qui étaient sous la loi recevaient quelques priviléges spirituels qu'ils n'avaient point auparavant, par le ministère de celui qui était le précurseur du Messie et le héros de la nouvelle alliance. Aussi les pères le regardaient-ils comme un passage de la loi à l'Evangile. En un mot il ne rendait point les Juifs chrétiens, mais il les préparait à le devenir. Il n'était pas même conféré au nom de Jésus-Christ ou en celui du Saint-Esprit, qui n'avait point encore été donné.

Il y avait environ six mois que Jean prêchait et baptisait lorsque le Sauveur vint le trouver de Nazareth, et se présenta parmi ceux qui lui demandaient le baptême. Jean, l'ayant connu par révélation, fut pénétré de respect pour sa personne sacrée, et ne voulut point le baptiser; mais il fut à la fin obligé de lui obéir. Le Sauveur des pécheurs se confondit avec eux quoiqu'il fût sans tache. Son but, dit S. Ambroise, était de sanctifier les eaux, et de leur donner la vertu de purifier les hommes de leurs péchés. S. Augustin et S. Thomas pensent qu'il institua alors le baptême, qu'il fit peu après administrer par ses disciples, les ayant lui-même baptisé le premier.

Les prédications de Jean-Baptiste, jointes à une sainteté éminente et à des marques visibles d'une mission extraordinaire, lui attirèrent un respect profond et une grande autorité parmi les Juifs. Il y en eut même plusieurs d'entre eux qui commencèrent à le regarder comme le Messie, qui, selon les prédictions des anciens prophètes et une tradition répandue chez tous les peuples de l'orient, devait paraître en Judée vers ce temps-là. Le saint précurseur déclara qu'il ne faisait que baptiser les pécheurs dans l'eau pour les disposer à une nouvelle vie par la pénitence; mais que bientôt ils en verraient paraître un au milieu d'eux qui les baptiserait avec l'effusion du Saint-Esprit, qui l'emporterait infiniment sur lui en pouvoir et en excellence, et qu'il n'était pas digne de lui rendre les derniers services. Cependant l'impression que ses discours et sa conduite avaient faite sur les Juifs était si puissante qu'ils lui envoyèrent de Jérusalem une ambassade solennelle, composée de prêtres et de lévites, pour savoir de lui s'il n'était point le Christ. La véritable humilité tremble dès qu'on lui parle d'honneurs qu'elle ne mérite point, et plus les hommes applaudissent à celui qui la possède, plus il s'anéantit dans l'abîme de sa bassesse. Cette disposition lui fait désirer ardemment que Dieu seul soit loué et glorifié pour ses dons. Aussi Jean-Baptiste *confessa et ne nia point; et il confessa qu'il n'était point le Christ.* Il ajouta aux députés qu'*il n'était ni Elie ni un prophète.*

Il était pourtant Elie en esprit, puisqu'il était le précurseur du fils de Dieu; il l'emportait même en dignité sur l'ancien Elie, qui n'avait fait que le figu-

rer. Il était aussi un prophète et plus qu'un prophète, puisqu'il était chargé, non de montrer le Christ dans le lointain, mais de le montrer présent parmi les hommes. Mais il oublie sa dignité, uniquement occupé d'en remplir les devoirs; il s'humilie sous la main de celui qui, par sa grâce, avait été l'auteur de son élévation. Ainsi, parcequ'il n'est point Elie en personne, ni un prophète, dans la signification qu'on donne à ce terme, il ne veut prendre aucun de ces deux titres.

Pressé de dire qui il était, il s'appelle *la voix de celui qui crie dans le désert*. Il désire d'être oublié, il se croit indigne qu'on le nomme ou qu'on pense à lui. Il recommande seulement à ses auditeurs d'écouter les avertissements que Dieu leur donne par sa bouche. Une voix n'est qu'un son, c'est un pur néant. Que l'humilité rend les saints éloquents dans la manière d'exprimer les sentiments qu'ils ont de leur bassesse! C'est une obligation pour un prédicateur de l'Evangile de prendre à cet égard S. Jean-Baptiste pour modèle. Il doit renoncer à tout retour sur lui-même, et n'employer le pouvoir qu'il a reçu que pour que Dieu soit connu, aimé, servi et glorifié dans toutes et par toutes les créatures; il doit être simplement une voix; mais une voix de tonnerre, qui réveille dans le cœur de tous les hommes le sentiment profond de leurs misères spirituelles et l'amour des devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu. S. Augustin inculquait cette maxime, et l'éclaircissait par une similitude tirée des mythologistes païens. « Il est rapporté, dit-il, dans les fables, qu'un loup ayant entendu la voix d'un rossignol s'imagina que c'était quelque gros animal;

mais que s'étant approché, et ayant vu un corps si petit, il dit : Tu n'es que voix, et conséquemment tu n'es rien. Voilà, continue-t il, l'idée que nous devons avoir de nous-mêmes. Laissons le monde nous mépriser et le compter pour rien : contentons-nous d'être la voix de Dieu, et rien de plus. »

Lorsque Jean baptisa Jésus il déclara qu'il était le Messie ; il fit la même déclaration quand les Juifs vinrent de Jérusalem pour le consulter. Ayant vu une autre fois le Sauveur venir à lui, il l'appela l'*Agneau de Dieu*. Sa foi parut aussi dans les questions que lui firent ses disciples sur le baptême de Jésus et en plusieurs autres circonstances. Il baptisa d'abord dans le Jourdain, sur les bords du désert de la Judée; il passa ensuite de l'autre côté du fleuve, et s'arrêta à Béthanie ou Bethabara, mot qui signifie *maison de passage*; il vint enfin à Ennon, près de Salim, lieu où il y avait beaucoup d'eau, et qui était situé dans la Judée, près du Jourdain. Les ministres de la parole sainte ne sauraient trop considérer la manière dont S. Jean s'acquittait de sa commission: semblable à un ange du Seigneur, il n'*était touché ni par les bénédictions ni par les malédictions ;* il n'avait en vue que la gloire de Dieu, et ne prêchait que Jésus-Christ. Sa charité lui gagnait les cœurs, et son zèle lui donnait une autorité à laquelle ses auditeurs ne pouvaient résister. Supérieur à toutes les considérations humaines, il n'épargnait aucun vice ; il reprenait avec une généreuse liberté l'hypocrisie des pharisiens, les profanations des saducéens, les extorsions des publicains, les rapines et la corruption des soldats, l'inceste d'Hérode lui-même.

Le tétrarque Hérode Antipas, allant à Rome, dans la seizième année de Tibère, qui était la trente-troisième de Jésus-Christ, logea sur la route dans la maison de son frère Hérode Philippe. Devenu amoureux d'Hérodiade, sa belle-sœur, il lui découvrit sa passion criminelle. Celle-ci l'écouta et consentit à l'épouser, mais à condition qu'il renverrait sa femme, qui était fille d'Arétas, roi des Arabes. Hérode Antipas promit tout; et l'automne suivant, à son retour de Rome, il s'occupa des moyens de se défaire de sa femme. Cette princesse, informée de ce qui se tramait contre elle, s'enfuit secrètement et se retira chez son père. Hérode se crut en liberté par cette retraite volontaire, et osa, au mépris de toutes les lois divines et humaines, épouser sa belle-sœur, qui avait eu des enfants de son frère Philippe, lequel vivait encore. Jean-Baptiste le reprit fortement, ainsi que sa complice, du scandale qu'ils causaient l'un et l'autre par leur adultère et leur inceste. Il ne balança point de dire au prince: *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.* Hérode le craignait et le respectait; il avait plusieurs fois rendu hommage à sa sainteté, en se conformant à ses avis. Mais, d'un autre côté, il ne pouvait souffrir qu'il attaquât sa passion favorite, et il était vivement piqué de la liberté avec laquelle il reprenait sa conduite. En même temps qu'il le vénérait comme un saint il le haïssait comme un censeur importun, et ces deux sentiments se disputaient la victoire dans son cœur. Sa passion cependant croissait de jour en jour: elle était nourrie par les flatteries des courtisans, et par les clameurs et les artifices d'Hérodiade, qui mettait tout en œuvre pour

perdre celui qui voulait traverser son ambition, et qui la troublait dans ses plaisirs criminels. Hérode, par complaisance pour elle, fit emprisonner le saint. Il fut, selon Josèphe, renfermé dans le château de Machérus, à deux lieues au-delà du lac Asphaltite, sur les frontières de l'Arabie Pétrée. Le saint précurseur ayant entendu parler dans sa prison des miracles et de la prédication de Jésus, lui envoya deux de ses disciples pour leur propre instruction; il ne doutait point que le Sauveur ne leur fît voir qu'il était le Messie, et que ses réponses ne les guérissent de leurs préjugés, et ne les portassent à s'attacher à lui.

Cependant Hérode respectait toujours le serviteur de Dieu; il l'envoyait souvent chercher, et se plaisait à l'entendre, quoiqu'il se sentît troublé lorsqu'il l'avertissait de ses fautes. D'un autre côté, Hérodiade ne cessait d'aigrir son amant contre lui, et soupirait après le moment où elle pourrait s'en défaire. Enfin l'occasion qu'elle avait tant désirée se présenta.

Il y avait environ un an que Jean-Baptiste était en prison lorsque Hérode, pour célébrer le jour de sa naissance, donna un magnifique festin dans le château de Machérus à la principale noblesse de la Galilée. La danse de Salomé et d'autres circonstances de cette fête montrent jusqu'à quel point la corruption régnait à la cour d'Hérode. Les nations civilisées de l'antiquité proscrivaient la danse des festins; elles la regardaient comme la marque d'une ame efféminée, comme la suite d'un excès de mollesse et d'amour pour la volupté. C'est sous cette idée que la représenta l'orateur romain en justi-

fiant le roi Déjotarus, dont les ennemis voulaient ternir la réputation à cet égard. Pourrait-on, dit-il, croire capable d'une telle extravagance un homme qui s'est distingué dès sa jeunesse par la gravité de ses mœurs? Il avait précédemment employé les mêmes moyens pour laver Muréna d'une pareille accusation. Malgré la dépravation que le luxe introduisit parmi les Romains ces maximes de l'ancienne sévérité subsistaient encore du temps de Tibère et de Domitien. Ces deux princes, qu'on ne regardera certainement pas comme des réformateurs rigides, chassèrent quelques patriciens du sénat pour avoir dansé; le premier bannit de Rome les comédiens et les danseurs de profession, tant leur art paraissait incompatible avec la pureté des mœurs.

Pour revenir à Salomé, qu'Hérodiade avait eue de Philippe son mari, elle plut tellement à Hérode en dansant qu'il lui promit avec serment de lui donner ce qu'elle demanderait, fût-ce la moitié de ses états. S. Ambroise et les autres pères prennent de là occasion de montrer le danger de la passion pour la danse et de faire sentir qu'elle a coutume d'attirer après soi la corruption des mœurs. (1) Salomé,

(1) Pour infirmer l'autorité des pères relativement au danger des danses, on affecte de représenter ces saints docteurs comme des hommes qui ne connaissaient point le monde, et on ose les taxer d'un rigorisme outré. Nous opposerons aux adversaires que nous avons en vue le témoignage des courtisans désabusés de la vanité du siècle, et celui de plusieurs grands hommes de l'antiquité païenne. Ils doivent être contents de leur manière de raisonner. Citons un ou deux exemples.

Roger de Rabutin, comte de Bussi, vécut plusieurs années à la cour de France avec dignité et avec applaudissement. Il est

flattée de la promesse du prince, alla consulter sa mère sur la nature de la demande qu'elle devait faire. Hérodiade, aveuglée par l'ambition et dévorée par une flamme impure, ne pensa qu'à la perte de celui qui la reprenait de suivre les désirs corrompus de son cœur ; elle dit donc à sa fille de demander la mort de Jean-Baptiste. Sa haine impa-

aussi connu par les productions licencieuses de sa jeunesse que par son repentir édifiant, qui précéda sa mort de plusieurs années. Qu'on lise son traité *de l'Usage de l'adversité,* qu'il adresse à ses enfants, et l'on y verra qu'il emploie les expressions les plus fortes pour les précautionner contre l'amour de la danse. Il leur assure que ce divertissement est très funeste à plusieurs, et qu'il le sait par sa propre expérience. Il finit par dire qu'un bal est à craindre, même pour un anachorète ; que peut-être ne serait-il pas si dangereux pour des personnes âgées, mais qu'il leur serait ridicule de s'y trouver ; que quant aux jeunes gens, ils y courent les plus grands risques pour leur innocence, quoi qu'en puisse dire la coutume ; qu'il faut, en un mot, convenir qu'un bal n'est point un lieu que doive fréquenter un chrétien.

Les anciens païens, quelque corrompus qu'ils fussent, regardaient la passion pour la danse comme l'école des passions les plus dangereuses. L'historien Salluste, ami de Jules César, et dont les mœurs ne valaient pas mieux que celles de ses contemporains, détestait cependant les vices que la mollesse avait introduits parmi les Romains de son siècle. Il dit dans son histoire, en parlant de Sempronia, qu'elle dansait trop bien pour une honnête femme ; *Psallere et saltare elegantiùs, quàm necesse est probæ.* (De Bello Catilin.) Un historien anglais a appliqué les mêmes paroles à la reine Elisabeth.

Lorsque S. Ambroise assure que ce que l'on peut dire de plus fort contre une femme est de l'appeler danseuse, il exprime les sentiments des Romains, ou plutôt ceux de toutes les nations. En effet la maxime qu'il établit est fondée sur l'expérience et dans la nature des choses. Plutarque attribue le premier enlèvement d'Hélène en Thrace par Thésée à ce que ce prince l'avait vue danser à Sparte avec des personnes de son sexe autour de l'autel de Diane. Salomé danse au festin d'Hérode, et Jean-Baptiste est mis à mort, etc.

tiente du moindre délai, lui faisant craindre que le prince ne rentrât en lui-même, elle lui persuada d'exiger que la tête du saint prisonnier lui fût apportée aussitôt. Une demande aussi extraordinaire fit frémir Hérode; il y acquiesça cependant, quoique avec répugnance. Ainsi les remords de la conscience se font souvent sentir, et trahissent même les coupables à l'extérieur, dans le temps qu'une habitude vicieuse ou une passion violente les entraîne dans le crime.

On ne conçoit pas d'abord comment Hérode se rendit à une pareille demande. La seule proposition qui lui en fut faite au milieu d'un festin et d'une fête solennelle devait révolter même un barbare. Nous lisons dans l'Evangile qu'il regardait Jean-Baptiste comme un homme juste, et qu'il craignait de s'attirer l'indignation du peuple qui avait une grande vénération pour l'homme de Dieu. C'était d'ailleurs un usage universellement établi de ne condamner et de n'exécuter aucun criminel le jour de la naissance du prince, ni dans les festins ou assemblées publiques qui se faisaient en signe de réjouissance; ces jours-là n'étaient signalés que par des grâces et des bienfaits. Flaminius, général romain, fut chassé du sénat par les censeurs pour avoir ordonné dans un festin de couper la tête à un criminel. Hérode cependant, malgré toutes ces considérations, eut la lâcheté de suivre sa passion; il chercha même à excuser son crime par des prétextes qui en faisaient encore mieux sentir l'énormité. Il allégua la religion du serment, comme si un serment pouvait obliger lorsqu'il a pour objet ce qui est défendu par la loi de Dieu. C'est un crime

de jurer en pareil cas, et l'on en commet un second lorsque l'on agit en conséquence du prétendu lien que l'on s'est imposé. Quel honneur Hérode ne se fût-il pas fait auprès des personnes désintéressées s'il avait eu le courage de prendre en main la défense de l'innocent? Mais, sourd aux cris de la conscience, de l'humanité et de la religion, il condamne Jean-Baptiste contre toutes les formalités prescrites par les lois : un soldat est chargé d'aller lui couper la tête dans la prison, et de l'apporter à Salomé. Celle-ci osa la prendre dans ses mains pour la présenter à sa mère. S. Jérôme rapporte qu'Hérodiade se fit un jeu barbare de percer la langue de ce grand homme avec un poinçon, comme Fulvie avait fait autrefois à celle de Cicéron.

Ainsi mourut le précurseur du Messie, un an avant celui qu'il avait annoncé comme le Sauveur du monde, et un peu plus de deux ans après le commencement de l'exercice public de sa mission. Josèphe, quoique Juif, a rendu de lui le témoignage le plus honorable : « C'était, dit-il, un homme doué de toutes les vertus, qui exhortait les Juifs à pratiquer la justice envers les hommes et la piété envers Dieu; il les invitait aussi à recevoir son baptême, les assurant qu'ils se rendraient agréables au Seigneur s'ils renonçaient à leurs péchés, et s'ils joignaient la pureté de l'ame à celle du corps. »

Cet historien ajoute que ceux de sa nation attribuèrent à la mort de Jean les malheurs qu'Hérode éprouva. En effet l'armée de ce prince fut peu de temps après taillée en pièces par Arétas, roi de l'Arabie Pétrée, qui, pour venger l'affront fait à sa

fille, se rendit maître du château de Machérus et d'une partie des états de son ennemi.

Caligula, ayant accordé à Agrippa le titre de roi de Judée, Hérodiade, également dominée par la jalousie et l'ambition, engagea Hérode Antipas à faire le voyage de Rome, afin d'obtenir la même faveur pour lui; mais il essuya un traitement bien différent de celui qu'il attendait. L'empereur était fort irrité contre lui, parcequ'il avait appris qu'il s'était ligué avec les Parthes contre les Romains, et qu'il avait fait des préparatifs pour armer soixante-dix mille hommes. Ainsi, au lieu de lui accorder une couronne, il le dépouilla de la puissance dont il jouissait, confisqua ses biens, et l'exila avec Hérodiade à Lyon dans les Gaules, dans la trente-huitième année de l'ère chrétienne, environ quatre ans après que le Sauveur eut paru devant lui à Jérusalem pour y être couvert d'opprobre et d'ignominie. Nous apprenons de Josèphe qu'Hérodiade et Hérode moururent dans une grande misère; on croit qu'ils finirent leurs jours à Lyon, quoique quelques modernes les aient fait passer en Espagne. On ne doit ajouter aucune foi au récit de Nicéphore Calixte et des Grecs des derniers temps, qui prétendent que Salomé, marchant sur la glace, elle se cassa sous ses pieds, et que s'étant réunie de chaque côté elle sépara sa tête du reste de son corps, qui s'était enfoncé dans l'eau.

Les disciples de Jean-Baptiste emportèrent son corps et l'enterrèrent honorablement. On croit que ce fut auprès du château de Machérus. On le porta depuis à Sébaste ou Samarie, et on l'y enferma dans le tombeau où étaient les ossements du pro-

phète Elisée : du moins ses reliques se trouvaient-elles dans cette ville au quatrième siècle.

S. Jean-Baptiste fut tout à la fois martyr, vierge, docteur, prophète, et plus que prophète. Jésus-Christ déclara lui-même qu'il était plus grand que tous les enfants des hommes. Les grâces signalées dont il fut favorisé prirent leur source dans son humilité, et cette vertu fut en lui le fondement de toutes les autres. Si nous voulons nous former sur cet admirable modèle travaillons de toutes nos forces à bâtir notre édifice spirituel sur le même fondement. Appliquons-nous à purifier nos ames du levain de l'orgueil, en implorant le secours du ciel, en tâchant de nous bien connaître nous-mêmes, et en produisant sans cesse des actes d'humilité. Le moyen d'acquérir cette connaissance salutaire est de faire des réflexions fréquentes et profondes sur notre néant, et la pratique des humiliations entretiendra et augmentera en nous le sentiment de nos misères et un mépris sincère de nous-mêmes.

---

§ 2. PRÉCIS HISTORIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS ARRIVÉS DEPUIS L'AN 33 DE JÉSUS-CHRIST JUSQU'A LA FIN DU PREMIER SIÈCLE.

Avant de monter au ciel Jésus-Christ avait donné à ses Apôtres le pouvoir, ou plutôt l'ordre de prêcher l'Evangile à toutes les nations ; ils commencèrent à remplir cette mission le jour de la Pentecôte, c'est à dire le dixième jour depuis l'ascension de Jésus-Christ, et le cinquantième depuis sa résurrection. Les Apôtres et les autres disciples,

avec Marie, mère de Jésus, et les saintes femmes qui l'avaient suivie, étaient tous rassemblés dans le cénacle, où ils persévéraient dans la prière, lorsque vers la troisième heure du jour on entendit tout à coup comme le bruit d'un vent impétueux. En même temps on vit paraître des langues de feu qui allèrent se reposer sur la tête de tous ceux qui étaient dans ce lieu. Aussitôt ils furent remplis du Saint-Esprit, ils commencèrent à parler diverses langues, et à publier hautement les merveilles qui venaient de s'opérer en eux.

Il y avait alors à Jérusalem un grand nombre de Juifs qui s'y étaient rassemblés de tous les pays du monde pour la fête de la Pentecôte. Au bruit du prodige, ils accoururent pour s'en assurer par eux-mêmes. Pierre, chef des Apôtres, prit de là occasion de leur prêcher l'Evangile et de leur faire connaître Jésus crucifié et ressuscité. Comme c'était l'Esprit saint qui parlait par sa bouche, son discours fut si efficace que trois mille de ses auditeurs crurent en Jésus-Christ et reçurent le baptême. (An de Jésus-Christ 33.)

Toute la multitude des nouveaux fidèles n'avait, selon l'expression de l'Ecriture, qu'un cœur et qu'une ame : aucun d'eux ne s'appropriait rien de ce qu'il possédait, mais ils mettaient tout en commun. Il n'y avait point de pauvre parmi eux, parce que ceux qui avaient des terres et des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, pour être distribué à chacun selon ses besoins. Ils étaient assidus à écouter la parole de Dieu; ils persévéraient dans la prière et dans la fraction du pain, c'est à dire dans la participation

de la divine Eucharistie. D'intempérants, d'ambitieux, d'avares, de voluptueux qu'ils avaient été pour la plupart, tous étaient devenus par le baptême des hommes nouveaux, des hommes doux et humbles de cœur, des hommes chastes et mortifiés, des hommes détachés des biens de la terre, et prêts à tout perdre et à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Jésus-Christ avait souvent annoncé à ses Apôtres qu'ils seraient persécutés ; aussi éprouvèrent-ils dès le commencement de grandes contradictions de la part des Juifs. Les princes des prêtres, peu touchés de l'éclat de leurs miracles, de l'innocence de leur vie et de la sainteté de leur doctrine, les firent mettre en prison et battre de verges. Mais les Apôtres, pleins de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ, semblaient prendre de nouvelles forces et s'animer d'un nouveau zèle à la vue des obstacles que l'enfer opposait aux progrès de l'Evangile.

Ce fut alors que fut lapidé par les Juifs S. Etienne, l'un des sept diacres établis par les Apôtres, et qui, le premier de tous les fidèles, eut l'honneur de donner sa vie pour Jésus-Christ. Quelque temps après, l'apôtre S. Jacques, frère de S. Jean-l'Evangéliste, fut décapité; et S. Pierre aurait eu le même sort si un ange ne l'eût tiré de prison la nuit même qui précéda le jour destiné à son supplice.

Vers ce temps arriva la conversion de S. Paul ; on en verra ci-après les détails dans sa vie.

L'Évangile, comme il a été dit, ne devait pas être annoncé seulement au peuple juif. Toutes les nations, d'après les oracles des prophètes, devaient

aussi être éclairées des lumières de la foi chrétienne. Le premier des gentils qui l'embrássa fut un officier romain de Césarée, nommé Corneille. Il craignait Dieu et faisait aux pauvres d'abondantes aumônes. Un jour qu'il était en prières un ange lui apparut et lui dit : Vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'au trône de la miséricorde divine. Ce que vous avez à faire c'est d'envoyer chercher à Joppé un certain Simon, surnommé Pierre ; il vous apprendra ce qu'il faut que vous fassiez pour être sauvé. » Aussitôt Corneille envoya à Joppé trois de ses serviteurs. Lorsqu'ils approchaient de la ville Pierre eut une vision, dans laquelle Dieu lui fit connaître que les gentils aussi bien que les Juifs étaient appelés à la connaissance de l'Évangile. Alors Pierre n'hésita plus à partir avec ceux qui le venaient chercher.

Cependant Corneille avait assemblé chez lui ses parents et ses amis. Dès qu'il aperçut Pierre, il se jeta à ses pieds comme pour l'adorer. Mais Pierre le releva et lui dit : « Levez-vous : je ne suis qu'un homme comme vous. » Puis adressant la parole à tous ceux qui s'étaient assemblés pour l'entendre, il leur fit connaître la vie, la doctrine et les miracles de Jésus-Christ. Il n'avait pas achevé son discours que le Saint-Esprit descendit visiblement sur ses auditeurs, et leur communiqua le don des langues. Pierre aussitôt les baptisa, et ces nouveaux fidèles furent comme les prémices de la conversion des gentils.

Les apôtres avaient d'abord exercé leur zèle dans la seule Judée, mais Dieu se servit de l'indocilité et de la méchanceté des Juifs pour obliger les pré-

dicateurs de l'Évangile à se disperser dans les différentes contrées de l'univers. (An 45.)

Fidèles aux dispositions du ciel, ils allèrent éclairer les nations plongées depuis tant de siècles dans l'idolâtrie. S. Pierre porta la doctrine évangélique en Syrie, et ensuite à Rome. S. Paul la porta dans l'Arabie, dans l'Asie Mineure, dans la Macédoine, dans la Grèce, d'où il alla rejoindre S. Pierre dans la capitale du monde. S. Thomas annonça Jésus-Christ dans les Indes; S. Jean dans l'Asie Mineure; S. André chez les Scythes; S. Philippe dans la haute Asie; S. Barthélemi dans la grande Arménie; S. Matthieu dans la Perse; S. Simon en Mésopotamie; S. Jude en Arabie; S. Matthias en Éthiopie. C'est ainsi que moins de trente ans après la première publication de l'Évangile le vrai Dieu eut des adorateurs dans toutes les parties de l'univers.

Les apôtres et les premiers disciples de Jésus-Christ ne se contentèrent pas d'annoncer l'Évangile de vive voix, ils le firent connaître aussi par plusieurs écrits, qui tous ensemble forment ce que nous appelons le nouveau Testament. Ces écrits sont les quatre Évangiles de S. Matthieu, de S. Marc, de S. Luc et de S. Jean; les Actes des apôtres par S. Luc; les quatorze épîtres de S. Paul; celle de S. Jacques, deux de S. Pierre, trois de S. Jean, une de S. Jude, et enfin l'Apocalypse de S. Jean.

Aux contradictions que les apôtres avaient éprouvées de la part des Juifs lorsqu'ils annoncèrent l'Évangile dans la Judée succédèrent bientôt de violentes persécutions de la part des empereurs romains; l'auteur de la première persécution géné-

rale fut l'empereur Néron. Ce prince insensé et cruel avait incendié la ville de Rome pour se donner le plaisir de la voir brûler; puis il rejeta cette action atroce sur les chrétiens qu'il haïssait d'ailleurs, parceque S. Paul avait fait des conversions jusque dans son palais. Néron ne se contenta pas des supplices ordinaires. Parmi un grand nombre de chrétiens qu'il fit mourir les uns étaient enveloppés de peaux de bêtes sauvages, exposés à des chiens de chasse; d'autres, revêtus de tuniques trempées dans la poix, étaient attachés à des poteaux; on y mettait le feu, et ils servaient ainsi de torches pour éclairer durant la nuit les jeux du Cirque.

Ce fut alors que S. Pierre et S. Paul, ayant été enfermés dans la prison du Capitole, convertirent leurs gardes et les baptisèrent avec quarante-sept prisonniers. S. Pierre fut condamné au supplice de la croix. Mais il demanda à être attaché la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin maître. S. Paul, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée.

Telle fut l'origine de la première persécution générale. Il est glorieux pour l'Église d'avoir eu Néron pour ennemi : le plus méchant des hommes méritait d'être le premier des persécuteurs.

Les Juifs, qui s'étaient rendus coupables de déicide contre la personne du Sauveur, ne devaient pas échapper à la vengeance divine : voici comment ils furent punis de cet horrible attentat. Comme ils avaient toujours porté avec peine le joug des Romains, ils se révoltèrent contre eux, et cette révolte fut la cause de la ruine de leur ville. Ce fut alors que les chrétiens qui s'y trouvaient se retirèrent

dans la petite ville de Pella, au milieu des montagnes de Syrie, suivant l'avis que notre Seigneur en avait donné à ses disciples. La division se mit entre les Juifs, et il se forma parmi eux différents partis qui commirent les plus grands excès.

Vespasien, général de l'armée romaine, laissait les Juifs se détruire eux-mêmes, pour en venir ensuite plus facilement à bout. Ayant été alors reconnu empereur, il chargea Titus son fils du siége de Jérusalem. Ce jeune prince vint camper à une lieue de la ville, et en ferma toutes les issues. Comme c'était vers la fête de Pâques, une grande multitude de Juifs s'y trouva renfermée, et bientôt la famine s'y fit sentir. La plupart des habitants étaient réduits à manger tout ce qu'ils trouvaient, et se l'arrachaient les uns aux autres. Les factieux, loin d'être touchés de ces maux, n'en paraissaient que plus furieux et plus obstinés à ne vouloir pas se rendre. Peu à peu la famine devint horrible : on fouillait jusque dans les égouts, et l'on dévorait les ordures les plus infectes.

Cependant Titus, qui s'était déjà rendu maître d'une partie de la ville, fit attaquer le temple et mettre le feu aux portes, en ordonnant néanmoins de conserver le corps de l'édifice. Mais un soldat romain prit un tison et le jeta dans un appartement intérieur : le feu prit aussitôt et consuma entièrement le temple, quelques efforts que fit Titus pour arrêter l'embrasement. Les Romains massacrèrent tout ce qui se trouva dans la ville, et mirent tout à feu et à sang.

Ainsi fut accomplie la prophétie de Jésus-Christ. Titus lui-même déclara que ce succès n'était point

son ouvrage, et qu'il n'avait été que l'instrument de la colère divine. Il périt durant le siége onze cent mille Juifs : le reste de ce peuple déicide fut vendu et dispersé dans tout l'univers, condamné par le Très-Haut à errer, sans princes, sans autels et sans sacrifices jusqu'à ce qu'à la fin des siècles il ouvre les yeux et reconnaisse son Dieu dans celui qu'il a crucifié.

La première persécution fut suivie de près par une seconde. Les chrétiens, il est vrai, avaient joui de quelque repos sous les empereurs pacifiques Vespasien et Titus. Mais Domitien, leur successeur, qui avait tous les vices de Néron, eut aussi sa haine contre le christianisme. Il publia un édit sanglant, et l'on peut juger de la manière dont cet édit fut exécuté par celle dont l'empereur traita les personnes les plus nobles de l'empire romain. Parmi une infinité de personnes de tout âge et de toute condition il fit mourir l'un de ses plus proches parents.

Mais ce qui rendit plus célèbre la persécution de Domitien ce fut le martyre de S. Jean : on le plongea dans une chaudière d'huile bouillante sans qu'il reçût aucun mal. Ce miracle arriva à Rome près de la porte Latine. S. Jean, ayant ainsi échappé à la mort, fut relégué par Domitien dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse. Ce saint apôtre après la mort de Domitien revint à Éphèse ; il y vécut jusqu'à la fin du premier siècle, et mourut avec la consolation de voir la semence de la foi porter des fruits dans tout l'univers.

§ II. VIES DES SAINTS DU PREMIER SIÈCLE, A DATER DE L'AN 33 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

—

S. ETIENNE, PREMIER MARTYR, DIACRE.

(26 décembre.)

On convient généralement que S. Etienne était un des soixante-douze disciples. En effet immédiatement après la descente du Saint-Esprit nous le voyons parfaitement instruit de la loi évangélique, orné de tous les dons de ce divin Esprit qui venaient d'être répandus sur l'Eglise, et extraordinairement favorisé du pouvoir d'opérer des miracles.

La multitude des fidèles, qui augmentait de jour en jour, était recommandable par la pratique de toutes les vertus. Ils se regardaient tous comme frères et n'avaient qu'un cœur et qu'une ame. Les riches vendaient leurs biens et en déposaient le prix dans un trésor commun, et les apôtres employaient ces fonds au soulagement des pauvres. Il s'éleva quelques plaintes à ce sujet, mais on fit bientôt cesser la cause qui les produisait. Les Grecs murmurèrent (1) contre les Hébreux, sous prétexte que leurs veuves étaient négligées dans la distribution journalière des aumônes.

(1) Ces Grecs étaient des chrétiens étrangers, nés et élevés dans des pays où l'on parlait principalement la langue grecque. C'était peut-être des gentils d'extraction, qui appartenaient au judaïsme en qualité de prosélytes avant qu'ils eussent embrassé la religion chrétienne. Il paraît certain que ces Grecs étaient des Juifs hellénistes.

Les apôtres pour arrêter le mal dans sa source assemblèrent les fidèles, et leur firent observer qu'ils ne pouvaient quitter les principales fonctions de l'apostolat pour prendre soin des tables. « Il n'est pas juste, dirent-ils, que nous quittions la prédication de la parole de Dieu pour avoir soin des tables. Choisissez donc, nos frères, sept hommes d'entre vous, d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit saint et de sagesse, à qui nous commettions ce ministère; et pour nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole. Ce discours plut à toute l'assemblée, et ils élurent Etienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, prosélyte d'Antioche. Comme tous ces noms sont grecs, quelques auteurs en ont conclu qu'on avait à dessein choisi des diacres parmi les Grecs afin d'apaiser plus sûrement les murmures. Mais cette conséquence n'est rien moins que certaine. Il arrivait souvent que les Hébreux changeaient leurs noms en des noms grecs qui avaient la même signification, et qui étaient plus faciles à prononcer pour ceux avec lesquels ils avaient à vivre. S. Etienne, comme l'observe S. Augustin, est nommé le premier parmi les diacres, comme S. Pierre l'est parmi les apôtres. C'est pour cela que Lucien lui a donné le titre d'archidiacre.

Les apôtres après avoir fait des prières imposèrent les mains aux sept diacres; et cette cérémonie leur communiqua le Saint-Esprit, pour les rendre dignes de devenir les ministres des saints mystères de Dieu. « Quoique l'institution de ces ministres, dit Stolberg, appelés en grec *diacres*, fut amenée

par les besoins temporels des pauvres, ils n'en étaient pas moins aussi ministres du salut, serviteurs de la parole, comme nous allons le voir dans Etienne, et ensuite dans Philippe... Dès les premiers temps de l'Eglise nous trouvons des diacres, que l'imposition des mains de l'évêque investissait des fonctions de leur ministère, subordonné à la prêtrise. Dès les premiers temps de l'Eglise ils aidèrent les évêques et les prêtres dans le service divin, prêchèrent l'Evangile, distribuèrent le pain béni pour l'évêque ou les prêtres, et administrèrent le calice consacré à la sainte communion. » Leur ordination se fit en vertu d'une commission générale ou particulière, que les apôtres avaient reçue de Jésus-Christ pour établir des lévites ou des ministres inférieurs qui pussent servir à l'autel. S. Paul parle des fonctions de ces ministres, et demande qu'ils aient presque les mêmes qualités que les prêtres et les évêques. S. Ignace, disciple des apôtres, ordonne aux fidèles de respecter les diacres comme les ministres de Dieu, comme les ministres des mystères de Jésus-Christ. « Il convient, dit-il ailleurs, que tous se conduisent *sous tous les rapports d'une manière respectueuse*, même envers les diacres comme ministres des mystères de Jésus-Christ ; car leur ministère ne consiste pas à distribuer le boire et le manger, mais à remplir d'augustes fonctions dans l'Eglise de Dieu. C'est pourquoi il est aussi de leur devoir d'éviter comme le feu toute espèce d'accusation. Que chacun à son tour respecte les diacres comme un commandement de Jésus-Christ, l'évêque comme le représentant du père, et les prêtres comme le conseil de Dieu et le collége des apôtres. »

Suivant S. Chrysostome, S. Etienne eut la primauté et la préséance parmi les diacres qui venaient d'être élus. Comme il était rempli du Saint-Esprit il prêchait l'Evangile avec un zèle intrépide, et des miracles dont on ne pouvait contester la vérité confirmaient la doctrine qu'il annonçait. « Cependant la parole du Seigneur se répandait de plus en plus, et le nombre des disciples augmentait fort dans Jérusalem. Il y en avait aussi beaucoup d'entre les prêtres qui obéissaient à la foi... Et quelques-uns de la synagogue, qui est appelée celle des affranchis, et des Cyrénéens, et des Alexandrins, et de ceux qui étaient de Cilicie et d'Asie, s'élevèrent contre Etienne et disputaient avec lui; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui. Alors ils subornèrent des gens pour leur faire dire qu'ils l'avaient entendu blasphémer contre Moïse et contre Dieu. Ils émurent donc le peuple, les sénateurs et les scribes; et se jetant sur Etienne ils l'entraînèrent et l'emmenèrent au conseil; et ils produisirent contre lui de faux témoins, qui disaient : Cet homme ne cesse point de parler contre le lieu saint et contre la loi; car nous lui avons entendu dire que ce Jésus de Nazareth détruira ce lieu-ci, et changera les ordonnances que Moïse nous a laissées. Et tous ceux qui étaient assis dans le conseil ayant les yeux sur lui, son visage leur parut comme le visage d'un ange. »

Alors le grand-prêtre lui demanda si ce que l'on disait de lui était véritable. Le saint diacre se leva, et tint devant l'assemblée le discours suivant : « Mes frères et mes pères, écoutez-moi. Le Dieu degloire apparut à notre père Abraham, lorsqu'il

était en Mésopotamie avant qu'il demeurât en Charan, et lui dit : Sortez de votre pays et de votre parenté, et venez dans la terre que je vous montrerai. Alors il sortit du pays des Chaldéens, et vint demeurer en Charan. Et après que son père fut mort Dieu le fit passer dans cette terre que vous habitez aujourd'hui, où il ne lui donna aucun héritage, non pas même pour asseoir le pied, mais il lui promit de lui en donner la possession, et à sa postérité après lui, lorsqu'il n'avait point encore de fils. Et Dieu lui prédit que sa postérité demeurerait dans une terre étrangère, où elle serait tenue en servitude et fort maltraitée pendant quatre cents ans. Mais j'exercerai, dit le Seigneur, ma justice contre la nation qui l'aura tenue en servitude ; et elle sortira enfin de ce pays-là, et viendra me servir en ce lieu-ci. Il donna ensuite l'alliance de la circoncision; et ainsi Abraham, ayant engendré Isaac, le circoncit le huitième jour. Isaac engendra Jacob, et Jacob les douze patriarches. Les patriarches émus d'envie vendirent Joseph, pour être mené en Egypte; mais Dieu était avec lui, et il le délivra de toutes ses afflictions ; et, l'ayant rempli de sagesse, il le rendit agréable à Pharaon, roi d'Egypte, qui lui donna la conduite de son royaume et de toute sa maison. Cependant toute l'Egypte et la terre de Chanaan furent affligées d'une grande famine, et nos pères ne pouvaient trouver de quoi vivre. Mais Jacob ayant ouï dire qu'il y avait du blé en Egypte, il y envoya nos pères pour la première fois. Et la seconde fois qu'ils y vinrent Joseph fut reconnu de ses frères, et Pharaon sut de quelle famille il était. Alors Joseph

envoya quérir Jacob, son père, et toute sa famille, qui consistait en soixante et quinze personnes. Jacob descendit donc en Egypte, où il mourut, et nos pères après lui. Et ils furent transportés en Sichem, et on les mit dans le sépulcre qu'Abraham avait acheté à prix d'argent des enfans d'Hémor, fils de Sichem. Mais comme le temps de la promesse que Dieu avait faite à Abraham s'approchait, le peuple s'accrut et se multiplia beaucoup en Égypte, jusqu'au règne d'un autre roi qui n'avait pas connu Joseph. Ce prince, usant d'une malice artificieuse contre notre nation, accabla nos pères de maux, jusqu'à les contraindre d'exposer leurs enfants, pour en exterminer la race. Ce fut en ce temps-là que naquit Moïse, qui était agréable à Dieu. Il fut nourri trois mois dans la maison de son père.

Et ayant été exposé ensuite, la fille de Pharaon l'emporta, et le nourrit comme son fils. Depuis, Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, et devint puissant en paroles et en œuvres. Mais quand il eut atteint l'âge de quarante ans, il lui vint dans l'esprit d'aller visiter ses frères, les enfants d'Israel. Et voyant qu'on faisait injure à l'un d'eux, il le défendit et le vengea en tuant l'Egyptien qui l'outrageait. Or il croyait que ses frères comprenaient bien que ce serait par sa main que Dieu les délivrerait; mais ils ne le comprirent pas. Le lendemain, s'étant rencontré lorsque quelques-uns d'eux se querellaient, et tâchant de les accorder, il leur dit : Mes amis, vous êtes frères, comment vous faites-vous injure les uns aux autres? Mais celui qui faisait injure à l'autre le rebuta, en lui

disant : Qui vous a établi prince et juge sur nous? Ne voudriez-vous pas me tuer, comme vous tuâtes hier cet Egyptien. Moïse s'enfuit en entendant cette parole, et demeura comme étranger au pays de Madian, où il eut deux fils. Quarante ans après, un ange lui apparut au désert de la montagne de Sina, dans la flamme d'un buisson qui brûlait. Ce que Moïse ayant aperçu, il fut étonné de ce qu'il voyait, et, s'approchant pour considérer ce que c'était, il entendit la voix du Seigneur, qui lui dit : Je suis le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Et Moïse, tout tremblant, n'osait considérer ce que c'était. Alors le Seigneur lui dit : Otez vos souliers de vos pieds, car le lieu où vous êtes est une terre sainte. J'ai vu et considéré l'affliction de mon peuple, qui est en Egypte; j'ai entendu leurs gémissements, et je suis descendu pour les délivrer. Venez donc maintenant, afin que je vous envoie en Egypte. Ce Moïse, qu'ils avaient renoncé, en disant : Qui vous a établi prince et juge? C'est celui-là même que Dieu envoya pour prince et pour libérateur, sous la conduite de l'ange qui lui était apparu dans le buisson. Ce fut lui qui les fit sortir, faisant des prodiges et des miracles en Egypte, dans la mer Rouge et au désert, durant quarante ans. C'est ce Moïse, qui a dit aux enfants d'Israel : Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi; écoutez-le. C'est lui qui, pendant que le peuple était assemblé dans le désert, s'entretenait avec l'ange, qui lui parlait sur la montagne de Sina. C'est lui qui était avec nos pères, et qui a reçu les paroles de vie pour nous les donner. Nos pères ne voulurent

point lui obéir; mais ils le rebutèrent, retournant de cœur en Egypte, et disant à Aaron. Faites-nous des dieux qui marchent devant nous; car nous ne savons ce qu'est devenu ce Moïse qui nous a tirés du pays d'Egypte. Ils firent ensuite un veau, et sacrifièrent à l'idole, mettant leur joie dans cet ouvrage de leurs mains. Alors Dieu se détourna d'eux, et les abandonna de telle sorte qu'ils adorèrent l'armée du ciel, comme il est écrit au livre des prophètes : Maison d'Israel, m'avez-vous offert des sacrifices et des hosties dans le désert durant quarante ans. Et vous avez porté le tabernacle de Moloch et l'astre de votre dieu Rempham, figures que vous avez faites pour les adorer. C'est pourquoi je vous transporterai au-delà de Babylone. Nos pères eurent dans le désert le tabernacle du témoignage, comme Dieu, parlant à Moïse, lui avait ordonné de le faire selon le modèle qu'il avait vu. Et nos pères l'ayant reçu, ils l'emportèrent, sous la conduite de Josué, au pays qui avait été possédé par les nations que Dieu chassa devant eux; et il y fut jusqu'au temps de David, qui trouva grâce devant Dieu, et qui lui demanda qu'il pût bâtir une demeure au Dieu de Jacob. Ce fut néanmoins Salomon qui lui bâtit un temple. Mais le Très-Haut n'habite point dans les temples faits par la main des hommes, selon cette parole du prophète : Le ciel est mon trône et la terre est mon marchepied. Quelle maison me bâtiriez-vous, dit le Seigneur, et quel pourrait être le lieu de mon repos? Ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choses ? Têtes dures, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles! vous résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes tels que

vos pères ont été. Quel est celui d'entre les prophètes que vos pères n'aient point persécuté ? Ils ont tué ceux qui leur prédisaient l'avénement du juste, que vous venez de trahir et dont vous avez été les meurtriers. Vous avez reçu la loi par le ministère des anges, et vous ne l'avez point gardée.

Ces reproches les piquèrent jusqu'au vif; ils entrèrent dans une rage qui leur déchirait le cœur, et ils grinçaient les dents contre le serviteur de Jésus-Christ. Etienne, les yeux levés au ciel, n'observait point ce qui se passait. Etant rempli du Saint-Esprit, il s'écria : *Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu.* Jésus-Christ lui apparaissait dans cette posture pour lui faire comprendre qu'il était prêt à le protéger, à le recevoir et à le couronner dans le séjour de la gloire. Cette vision lui inspira un nouveau courage; il ne soupirait plus qu'après la possession du bonheur céleste. Son ame était inondée d'une joie ineffable et ravie en extase. Les Juifs ayant entendu Etienne devinrent encore plus furieux; ils le traitèrent de blasphémateur, et résolurent de le mettre à mort sans autre forme de justice. Ils n'attendirent point qu'il intervînt une sentence, et n'eurent point recours au gouverneur romain, quoique ces formalités fussent alors requises pour faire mourir quelqu'un légalement. Ils se bouchèrent les oreilles pour ne point entendre ses prétendus blasphèmes; et, se jetant sur lui avec de grands cris, ils le traînèrent hors de la ville pour lui faire subir la peine portée contre les blasphémateurs. Les témoins qui, selon la loi, devaient jeter la première pierre, mirent leurs vêtements aux pieds de Saul, qui parta-

geait ainsi leur crime. Etienne pendant qu'on le lapidait priait en disant : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit.* S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après ces paroles il s'endormit dans le Seigneur. L'Écriture s'exprime ainsi pour nous montrer la douceur de la mort du juste. Une telle mort n'est en effet que le passage d'une vie pleine de misères à une vie éternellement heureuse. S. Augustin et les autres pères ont attribué la conversion de S. Paul aux prières du saint martyr, et l'ont regardée comme une preuve du grand crédit qu'il a dans le ciel. L'Église fit une grande perte dans la personne de S. Etienne ; mais elle en fut bien dédommagée par les avantages précieux que lui procura le martyre du saint diacre. Quelques fidèles enlevèrent son corps et l'enterrèrent d'une manière décente ; et, quoiqu'ils fussent persuadés que sa mort était un vrai triomphe, ils ne laissèrent pas de le pleurer long-temps. On découvrit miraculeusement ses reliques dans le cinquième siècle. Le prêtre Lucien, qui a donné l'histoire de cette découverte, dit que le saint avait été enterré environ à deux milles de Jérusalem, par les soins et aux frais de Gamaliel. Il paraît que S. Etienne souffrit vers la fin de l'année où Jésus-Christ fut crucifié.

LA CONVERSION DE S. PAUL.

(25 janvier.)

Le grand apôtre était Juif, de la tribu de Benjamin ; il fut circoncis le huitième jour d'après sa nais-

sance, et reçut le nom de Saul. Son père était de la secte des pharisiens, et bourgeois de Tharse, capitale de la Cilicie. Les habitants de cette ville ayant toujours montré beaucoup d'affection pour la maison des Césars, Cassius les dépouilla de leurs priviléges et de leurs terres; mais Auguste les dédommagea de cette perte par plusieurs bienfaits, et il leur accorda le droit de bourgeoisie romaine. S. Paul, né à Tharse, était donc citoyen romain, qualité qui emportait avec elle une distinction honorable, et qui procurait l'avantage de jouir des immunités accordées par les lois de l'empire. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Jérusalem, où Gamaliel, homme recommandable par son savoir et sa naissance, et qui paraît avoir été membre du sanhédrin, l'éleva dans la manière la plus exacte d'observer la loi de Moïse; aussi fut-il, dès sa jeunesse, très zélé à l'observer dans tous ses points; il en prend à témoin ses ennemis mêmes. Il s'attacha particulièrement à la secte des pharisiens, la plus sévère de toutes, mais aussi la plus orgueilleuse et la plus opposée à cet esprit d'humilité que l'Evangile recommande. Ce fut peut-être pendant ce temps-là qu'il apprit à faire des tentes, métier qu'il exerçait même en prêchant l'Evangile. Du moins il était d'usage chez les Juifs de faire apprendre un métier aux enfants tandis qu'ils étudiaient les saintes lettres, et cela pour deux raisons : la première, afin qu'ils se préservassent des dangers de l'oisiveté; la seconde, afin que leur corps fût, ainsi que leur esprit, occupé à quelque chose de sérieux.

S. Paul se distinguait au dessus de ceux de son âge par son zèle pour la loi et les traditions judaï-

ques : ce fut ce zèle peu éclairé qui le rendit un blasphémateur, un persécuteur et un des plus ardents ennemis de Jésus-Christ. Il consentit et fut présent à la mort de S. Etienne : il gardait les manteaux de ceux qui le lapidaient, le lapidant lui-même par les mains de tous les autres, selon la remarque de S. Augustin. Le même Père attribue la conversion de S. Paul, qui suivit bientôt après, aux prières que fit le saint diacre pour ses ennemis. « L'Eglise, dit-il, n'aurait jamais eu de Paul si Etienne n'avait prié. »

Les prêtres et les magistrats des Juifs excitèrent ensuite une violente persécution contre l'église de Jérusalem, et Saul était celui qui montrait le plus d'acharnement à perdre les disciples de Jésus-Christ. En vertu du pouvoir qu'il avait reçu du grand-prêtre, il arrachait les chrétiens de leurs maisons, les chargeait de chaînes, et les traînait en prison ; il les faisait battre de verges, et employait toutes sortes de tourments pour les contraindre à blasphémer le nom de Jésus-Christ. Les chefs de la synagogue ayant toujours représenté notre Sauveur comme ennemi de la loi de Moïse, il n'était pas surprenant qu'un pharisien zélé crût *qu'il n'y avait rien qu'il ne dût faire contre le nom de Jésus de Nazareth.* Enfin les violences auxquelles Saul se porta allèrent si loin que son nom seul répandait la terreur parmi les fidèles. Les persécuteurs ne se contentèrent pas de sévir contre la personne des chrétiens : ils les dépouillèrent de leurs biens et de ce qu'ils possédaient en commun, et les réduisirent à une telle misère qu'ils n'avaient plus pour subsister que les pieuses libéralités des églises les plus éloignées. La

fureur de Saul n'était point encore satisfaite ; il ne respirait au contraire *que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur.* Il alla donc trouver le grand-prêtre et le sanhédrin ou conseil des anciens, pour obtenir des lettres qui l'autorisassent à se saisir de tous les Juifs de Damas qui confessaient Jésus-Christ, et à les emmener à Jérusalem, où on les punirait avec une sévérité capable d'arrêter ceux qui seraient tentés de les imiter.

Mais, vains projets des hommes! Dieu, touché par les prières de S. Etienne et des autres fidèles persécutés, voulut *manifester* dans Saul *sa patience* et sa miséricorde ; il l'arrêta dans la plus grande impétuosité de son aveugle fureur, afin d'en faire un vase d'élection, et de le transformer en un apôtre qui devait avancer l'œuvre de l'Evangile plus que n'avait jamais fait S. Etienne lui-même. Comme il approchait de Damas vers le midi, une grande lumière venue du ciel, plus brillante que le soleil, l'environna lui et ceux qui l'accompagnaient : ils virent tous cette lumière, et tombèrent par terre saisis de frayeur. Alors Saul entendit une voix qui lui disait distinctement, sans toutefois que les autres qui l'entendaient aussi pussent la *comprendre : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* Saul répondit : *Qui êtes-vous?* Et le Seigneur lui dit : *Je suis Jésus de Nazareth que vous persécutez. Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon,* c'est à dire « de résister à quelqu'un plus puissant que vous. En persécutant mon Eglise, vous la rendez plus florissante, et vous ne faites de mal qu'à vous-même. » Ce doux reproche du Sauveur, accom-

pagné de l'onction intérieure de sa grâce, amollit la dureté de cœur de Saul, éteignit sa fureur, guérit son orgueil, et le changea en un homme tout nouveau. Il s'écria tout tremblant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* C'est comme s'il eût dit : Seigneur, comment ferai-je pour réparer le passé? Quel est le moyen de procurer votre gloire? Je m'offre à vous avec joie pour exécuter votre sainte volonté, et pour souffrir, si vous l'exigez, les afflictions, les opprobres, les persécutions, les tourments et toutes sortes de morts. Tel est le langage d'un pécheur véritablement converti : il ne s'en tient point aux paroles, ni à des désirs vagues et stériles; il triomphe généreusement du monde et de ses charmes, du démon et de ses artifices; il vide son cœur de toutes les affections terrestres, pour faire à Dieu le sacrifice entier de lui-même : mais n'oublions jamais qu'une véritable conversion est le plus grand œuvre de la grâce.

Jésus-Christ ordonna à Saul de se lever, et d'aller dans la ville, où un de ses serviteurs lui apprendrait ce qu'il avait à faire. Ce ne fut pas sans raison que Jésus-Christ ne l'instruisit point immédiatement par lui-même. Il l'envoya, dit S. Augustin, aux ministres qu'il avait établis dans son Eglise, et qu'il avait chargés de montrer la voie du salut. Le Sauveur, en renvoyant à ses ministres l'instruction d'un apôtre appelé d'une manière si extraordinaire, nous apprend par là qu'il faut chercher sa volonté dans l'enseignement des pasteurs qu'il a revêtus de son autorité pour être nos guides spirituels. C'était là l'unique moyen de détruire cette présomption et

cette orgueilleuse confiance en nos propres lumières, qui sont deux sources fatales d'erreurs et d'illusions.

Saul s'étant levé ne voyait rien, quoiqu'il eût les yeux ouverts. Cet aveuglement corporel, ménagé par la Providence, était une figure de l'aveuglement spirituel où il avait vécu ; il lui apprenait encore que désormais il devait être mort au monde, et ne plus occuper son esprit que de la contemplation des choses célestes.

Il fallut lui donner la main pour le conduire à Damas ; il semblait que Jésus-Christ le menait en triomphe. Il logea dans la maison d'un Juif nommé Judas ; il y demeura trois jours sans voir, sans boire, sans manger, et ignorant encore ce que Dieu exigeait de lui. On ne peut douter qu'il n'ait alors repassé dans l'amertume de son ame toutes les violences qu'un faux zèle lui avait inspirées contre l'Eglise, lorsque l'on pense qu'il ne prit aucune nourriture pendant ces trois jours, et qu'après plusieurs années d'apostolat il gémissait encore en se rappelant qu'il avait été un *blasphémateur* et un *persécuteur*. Il est certain que S. Paul ne fut pas converti par degrés comme les pécheurs ordinaires, et qu'un miracle de la grâce changea son cœur en un moment; mais il fallait un temps d'épreuves pour crucifier le vieil homme, pour en détruire tous les sentiments et pour préparer la voie à l'accomplissement des desseins miséricordieux que Jésus-Christ avait sur sa conquête.

Il y avait à Damas un disciple nommé Ananie, à la sainteté et à la vertu duquel les Juifs rendaient le plus glorieux témoignage. Le Seigneur lui appa-

rut dans une vision, et lui dit d'aller trouver Saul dans la maison de Judas, où il était en prières. Le nom de Saul fit trembler Ananie; car il savait tout le mal qu'il avait fait aux fidèles de Jérusalem, et pourquoi il venait à Damas. Le Seigneur lui réitéra le même ordre, et lui dit pour calmer sa frayeur : *Allez, parceque cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israel; car je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.* Nous voyons par là que les tribulations sont le partage des vrais serviteurs de Jésus-Christ. En même temps Saul voyait en vision un homme qui entrait et qui lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue. Ananie obéit, va trouver Saul, lui impose les mains, et lui dit : *Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit.* Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Ananie ajouta : *Le Dieu de nos pères vous a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le juste et pour entendre les paroles de sa bouche ; car vous lui rendrez témoignage devant tous les hommes de ce que vous avez vu et entendu. Qu'attendez-vous donc ? Levez-vous et recevez le baptême, et lavez vos péchés en invoquant le nom du Seigneur.* Saul se leva aussitôt pour recevoir le baptême, et ayant ensuite mangé il reprit ses forces. Il resta quelques jours avec les disciples de Damas, et se mit aussitôt à prêcher Jésus dans les synagogues, assurant qu'il était le Fils de Dieu. Tous ceux qui l'écoutaient étaient dans l'étonnement et disaient : *N'est-ce pas celui qui*

persécutait dans Jérusalem ceux qui invoquaient le nom de Jésus, *et qui est venu ici pour les emmener prisonniers?* Ce fut ainsi qu'un blasphémateur et un persécuteur fut changé en apôtre, et devint un des principaux instruments dont Dieu se servit pour la conversion du monde.

S. Paul ne se rappelait jamais sa conversion sans entrer dans les sentiments de la plus vive reconnaissance envers la divine miséricorde. L'Eglise, en instituant la fête de ce jour, a eu dessein de remercier Dieu d'avoir opéré un tel prodige, de donner un exemple de l'efficacité de la grâce de Jésus-Christ et de proposer aux pénitents le modèle d'une vraie conversion.

S. JACQUES LE MAJEUR,

APÔTRE.

(25 juillet.)

S. Jacques, fils de Zébédée et de Salomé, était frère de S. Jean l'évangéliste et proche parent de Jésus-Christ. On le surnomme *le Majeur* pour le distinguer de l'apôtre du même nom qui fut évêque de Jérusalem. Ce dernier est surnommé *le Mineur*, ou parcequ'il fut appelé à l'apostolat après S. Jacques *le Majeur*, ou parcequ'il était de petite taille, ou enfin à cause de sa jeunesse. Il paraît que S. Jacques vint au monde environ douze ans avant Jésus-Christ, et qu'il était beaucoup plus âgé que S. Jean son frère ; Salomé, sa mère, se nommait aussi Marie, et était sœur de la sainte Vierge. Les interprètes sont partagés sur ce qu'on doit entendre ici par le mot de *sœur ;* les uns le prennent à la let-

tre, tandis que les autres ne lui donnent point d'autre signification qu'à celui de *cousine-germaine*, ce qui s'accorde avec le génie de la langue hébraïque. Ces derniers ajoutent que la sainte Vierge était fille unique.

S. Jacques eut la Galilée pour patrie : il était pêcheur de profession, ainsi que son père et son frère. On croit qu'ils s'étaient tous trois établis à Bethsaïde, où S. Pierre demeurait aussi dans ce temps-là.

Jésus, traversant le lac de Génésareth, vit Pierre et André occupés à la pêche ; il les appela, il leur dit de le suivre, en leur promettant de les faire pêcheurs d'hommes. S'étant approché du rivage, il vit Jacques et Jean qui nettoyaient leurs filets dans une barque, avec Zébédée leur père ; il les appela aussi. Les deux frères quittèrent aussitôt leurs filets, leur barque et leur père, et le suivirent. Il est probable que dès avant cette vocation ils savaient que Jésus était le Christ ; ils pouvaient l'avoir appris ou par les entretiens qu'ils avaient eus avec S. Pierre, qui habitait dans la même ville, ou par d'autres moyens que nous ne connaissons pas. Quoi qu'il en soit, ils n'eurent pas plus tôt entendu la voix du Seigneur, ni connu sa volonté, qu'à l'instant ils abandonnèrent tout pour lui obéir. Ils ne s'amusèrent point à délibérer ; ils n'alléguèrent aucunes raisons pour différer ; ils ne pensèrent ni aux difficultés, ni aux conséquences que pourrait avoir leur conduite : leur sacrifice fut entier et parfait. Semblables à Abraham, ils préférèrent l'accomplissement de la volonté divine à l'avantage de rester au milieu de leur famille ; ils quittèrent tout ce qu'ils

avaient pour devenir les disciples de Jésus. Il paraît que Zébédée approuva la démarche de ses enfants, et l'on juge par ce qui est dit de Salomé dans l'Évangile qu'elle se dévoua elle-même au service du Seigneur. Les ames ferventes doivent être dans les mêmes dispositions de sacrifice que nos deux apôtres, et conséquemment bannir de leur cœur toute affection désordonnée, s'affranchir entièrement de l'esclavage des passions et être prêts à renoncer à tout pour la plus grande gloire de Dieu : aussi, de quels trésors de grâce l'Esprit saint ne comble-t-il pas de telles ames ! C'est ce qu'éprouvèrent les apôtres dont nous parlons.

Quoique Jacques et Jean se fussent mis à la suite de Jésus, et qu'ils ne perdissent rien de ses divines instructions, ils le quittaient encore de temps en temps, afin d'aller pêcher pour fournir à leur subsistance; mais ils ne se séparèrent plus de lui lorsqu'il eut si visiblement manifesté sa puissance dans cette pêche miraculeuse, où Pierre et André les appelèrent à eux pour qu'ils leur aidassent à tirer leurs filets qu'ils avaient jetés par l'ordre du Sauveur, et qui se trouvaient remplis d'une quantité prodigieuse de poissons.

L'an 31 de l'ère vulgaire, S. Jacques et S. Jean assistèrent à la guérison de la belle-mère de S. Pierre et à la résurrection de la fille de Jaïre : ils furent agrégés l'un et l'autre au collége des apôtres, que Jésus forma la même année. Le Sauveur leur donna le surnom de *Boanergès*, ou d'enfants du tonnerre, sans doute à cause de l'activité de leur zèle. Un jour qu'ils voulaient qu'il fît descendre le feu du ciel sur une ville des Samaritains où l'on

avait refusé de les recevoir, il les en reprit, et leur donna à entendre qu'ils ne devaient employer à l'égard des pécheurs d'autres armes que la douceur et la patience.

Jésus distingua Pierre, Jacques et Jean parmi les autres apôtres, et les combla de faveurs spéciales. Ils furent les seuls qu'il rendit spectateur de sa glorieuse transfiguration, et témoins de son agonie dans le jardin des Oliviers; mais, malgré l'exemple et les instructions du Sauveur, leurs esprits n'étaient point encore parfaitement éclairés, ni leurs cœurs entièrement purifiés. Leur vertu était toujours imparfaite, comme il paraît par le trait suivant. La mère de Jacques et de Jean, prévenue en faveur du mérite de ses fils, attendait beaucoup pour eux de l'honneur qu'ils avaient d'être proches parents de Jésus. Elle s'imaginait, d'après l'idée grossière que les Juifs s'étaient formée du Messie, qu'il allait établir une monarchie temporelle; elle pria donc le Sauveur de faire asseoir ses deux fils l'un à sa droite et l'autre à sa gauche dans son royaume. On voit par là ce que produit une tendresse mal entendue; elle aveugle les parents, elle leur fait flatter les passions secrètes de leurs enfants, et les porte à les excuser et à les entretenir dans le vice. On voit en même temps ce que c'est que l'ambition, puisqu'elle s'insinua dans le cœur même de ceux qui avaient été appelés à l'apostolat. Jacques et Jean s'étaient déguisé à eux-mêmes les dispositions intérieures de leur ame; ils n'y avaient vu qu'une noble émulation, accompagnée du désir de servir leur maître. C'est qu'il n'y a que les enfants de lumière qui puissent découvrir les piéges

de cet ennemi; il n'y a qu'une humilité sincère qui fasse discerner les prétextes spécieux sous lesquels se cachent l'orgueil et la cupidité.

On ne doute point que les deux fils de Zébédée n'eussent parlé par la bouche de leur mère. En effet, ce fut à eux que s'adressa la réponse de Jésus. *Vous ne savez*, leur dit-il, *ce que vous demandez*. Ce n'est point par ambition qu'on s'élève dans mon royaume, mais par l'humilité, les travaux et la patience. Il leur demanda donc s'ils pouvaient boire le calice des souffrances. *Oui, nous le pouvons*, répondirent les deux apôtres, qui comprirent alors à quelle condition Jésus leur offrait son royaume, et qui brûlaient de souffrir avec lui. Là-dessus le Seigneur leur dit qu'à la vérité ils auraient part à son calice, mais que, quant aux places de son royaume, il ne pouvait suivre d'autre disposition que celle qu'il avait arrêtée dans ses décrets, conjointement avec son père, et qui avait été réglée sur le degré d'amour et de patience avec lequel ses disciples souffriraient.

La vertu de ceux qui viennent de se donner à Dieu avec le plus de ferveur reste imparfaite jusqu'à ce que, par la pratique du renoncement et par l'esprit de prière, ils aient préparé leurs ames à recevoir avec plénitude les dons du Saint-Esprit. Cet esprit divin les éclaire d'une lumière nouvelle, et les remplit de cette ardeur de charité qui consume tout ce qu'il y a de terrestre dans leurs affections. Dans cet état, les vertus, même morales, acquièrent un degré sublime de perfection; l'humilité fait entrer l'ame dans une connaissance claire et intime de sa bassesse et de ses infirmités, et la

pénètre des plus vifs sentiments de mépris pour elle-même ; elle est comme transportée dans une nouvelle région, où, par les actes héroïques de piété qu'elle n'interrompt jamais, elle fait chaque jour les plus rapides progrès. Cette perfection, le Saint-Esprit la communiqua d'une manière miraculeuse aux apôtres, lorsqu'il descendit sur eux visiblement. Non seulement il grava la loi d'amour dans leurs cœurs, mais il leur donna encore plusieurs grâces extérieures, comme le don des miracles et celui de prophétie, pour les mettre en état de s'acquitter des fonctions importantes que Jésus-Christ leur avait confiées.

Après l'ascension de Jésus-Christ les apôtres travaillèrent de concert à répandre sa doctrine : mais les écrivains des premiers siècles ne nous ont laissé aucun détail sur les travaux de S. Jacques ; il paraît seulement qu'il quitta la Judée peu après le martyre de S. Étienne. On lit dans l'addition au catalogue des hommes illustres de S. Jérôme qu'il annonça l'Évangile aux douze tribus dispersées. Quoique les apôtres n'aient guère prêché que dans les lieux voisins de la Judée, durant les douze premières années du christianisme, S. Jacques put cependant aller en Espagne, et y porter le flambeau de la foi.

Nous apprenons de S. Épiphane que S. Jacques vécut toujours dans le célibat et dans la pratique de la mortification, qu'il s'interdit l'usage de la viande et du poisson, qu'il ne portait que des habits pauvres, et qu'il n'y avait rien que de très édifiant dans toute sa conduite. Il fut le premier des apôtres qui suivit son divin Maître par le martyre. Il souffrit à Jéru-

salem, où il était retourné la onzième année après l'ascension du Seigneur. Voici quelle fut l'occasion de sa mort.

Agrippa, petit-fils d'Hérode, avait été élevé à Rome sous le règne de Tibère; il y avait connu Caligula, et avait mérité la confiance de ce prince en flattant bassement ses passions. A peine Caligula fut-il parvenu à l'empire que, pour témoigner à Agrippa l'attachement qu'il avait pour lui, il lui donna le titre de roi avec les tétrarchats de Philippe et de Lysanias, lesquels pour lors étaient vacants. L'an 41 de Jésus-Christ, l'empereur Claude ajouta de nouvelles donations à celles que Caligula avait faites; en sorte que tout le pays précédemment possédé par Hérode fut mis sous la domination du nouveau roi. La cour d'Agrippa devint brillante; et l'appareil de la royauté fut plus magnifique que jamais dans toutes les provinces de sa dépendance. Il professait cependant la loi de Moïse, et, comme s'il en eût été un des plus ardents zélateurs, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jésus. Il savait bien que par là il gagnerait le cœur des Juifs; il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de Pâques de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. S. Jacques fut la première victime de sa politique. L'ayant fait arrêter quelques jours avant la fête, il ordonna qu'on lui tranchât la tête; ce qui fut exécuté dans la quatorzième année depuis la mort de Jésus-Christ.

Eusèbe rapporte, d'après Clément d'Alexandrie, que le dénonciateur du saint apôtre fut si frappé de

son courage et de sa constance qu'il se déclara chrétien lui-même, et fut condamné en même temps à être décapité. Comme on le conduisait au supplice avec S. Jacques, il lui demanda pardon de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. L'apôtre s'étant arrêté un instant, se tourna vers lui, et lui dit en l'embrassant : *La paix soit avec vous.* Ils furent décapités l'un et l'autre au même endroit. (1)

(1) Agrippa fut le premier persécuteur de l'Eglise. Ayant condamné S. Jacques à mort, il fit emprisonner S. Pierre, que Dieu tira miraculeusement de ses mains ; mais il ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance divine. La fête de Pâques passée, il retourna à Césarée dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de Claude ; il y fut suivi par un nombreux cortége de personnes de considération, tant de ses propres états que des pays voisins. Le second jour des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissue en argent, dont l'habileté de l'art relevait encore la richesse; elle tirait un nouvel éclat des rayons du soleil, qui venant à se réfléchir éblouissaient les spectateurs. Ceux-ci de leur côté marquaient une sorte de respect qui tenaient de l'adoration. Agrippa fit un discours fort élégant aux députés des Tyriens et des Sidoniens, qui étaient venus lui demander pardon d'une faute par laquelle leur nation avait quelque temps auparavant encouru sa disgrâce. Quand il eut cessé de parler les ambassadeurs et ces flatteurs qui environnent ordinairement les princes firent entendre des acclamations réitérées. Ce n'est point, s'écriaient-ils, la voix d'un homme, c'est la voix d'un dieu. Le roi, enivré de ces louanges impies, et entraîné par l'orgueil, oublia qu'il était né mortel ; mais à l'instant l'ange du Seigneur le frappa, et il ressentit dans les entrailles une douleur si violente qu'il ne pouvait la supporter. Sentant que sa maladie le conduirait au tombeau, il rejeta les louanges de ses flatteurs, et leur dit que celui qu'ils appelaient immortel était sur le point de mourir. Cependant il était toujours rempli des fausses idées qu'inspirent les grandeurs humaines, et il se rappelait encore avec satisfaction le souvenir de la splendeur dans laquelle il avait passé sa vie ; tant il est vrai qu'on meurt tel qu'on a vécu. Agrippa, après avoir langui cinq jours sans que les médecins pussent apporter le moindre adou-

Le corps de S. Jacques fut enterré à Jérusalem; mais peu de temps après ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria-Flavia, aujourd'hui El Padron, sur les frontières de la Galice. On découvrit ses reliques au commencement du neuvième siècle, sous le règne d'Alphonse *le Chaste*, roi de Léon; on les transporta par l'ordre de ce prince à Compostelle, qui est à quatre milles, et où le pape Léon III transféra le siége épiscopal d'Iria-Flavia. Ce lieu se nommait autrefois *ad Sanctum Jacobum, apostolum* ou *Giacomo Postolo*; et de là est venu, par abréviation, *Compostelle*. Il est célèbre par le concours extraordinaire de pélerins qui viennent y visiter le corps de S. Jacques, lequel se garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale.

Le père Cuper, un des continuateurs de Bollandus, prouve la vérité de la tradition de l'église d'Espagne touchant la translation du corps de S. Jacques à Compostelle; il donne aussi l'histoire authentique de plusieurs miracles opérés par l'intercession du saint apôtre, ainsi que celles de diverses apparitions par lesquelles il protégea visiblement les armées chrétiennes contre les Maures d'Espagne.

S. PHILIPPE,

UN DES SEPT PREMIERS DIACRES DE L'ÉGLISE.

(6 juin.)

Le nombre des fidèles s'étant considérablement

cissement à son mal, ni empêcher les vers de le ronger tout vivant, expira dans des douleurs qu'on ne peut imaginer et encore moins exprimer.

augmenté par les premiers discours de S. Pierre, les apôtres choisirent sept hommes remplis de sagesse et de l'esprit de Dieu, sur lesquels ils pussent se décharger du soin des pauvres afin de vaquer uniquement au ministère de la parole. On leur donna le nom de *diacres* ou de ministres. S. Philippe occupe la seconde place dans le catalogue qu'en donne S. Luc. Il était à Césarée, en Palestine, selon Isidore de Péluse.

Les fonctions de diacre ne furent pas restreintes à ce qui paraît avoir été la cause primitive de leur institution. Ils distribuaient aussi les divins mystères aux fidèles, qui y participaient quelquefois après le souper, comme on le voit par la première épître de S. Paul aux Corinthiens. Mais cette manière de recevoir l'eucharistie ne subsista pas long-temps; les apôtres ordonnèrent qu'on ne l'administrât plus qu'aux personnes qui seraient à jeun.

Les diacres furent ordonnés par l'imposition des mains, accompagnée de la prière. S. Paul exigeait qu'ils eussent les mêmes dispositions que les prêtres et les évêques, et qu'on ne les admît au ministère qu'après les avoir éprouvés. L'Écriture et les écrits des disciples des apôtres ne permettent pas de douter qu'ils n'eussent été institués pour assister les prêtres dans la consécration de l'eucharistie, et il est probable que ce fut en conséquence d'un commandement exprès du Sauveur.

S. Ignace, dans sa lettre aux Tralliens, appelle les diacres *ministres des mystères de Jésus-Christ.* Il ordonne aux Smyrnéens de *les respecter comme les ministres du Seigneur.* Dans ses autres lettres il les associe toujours aux prêtres et aux évêques.

S. Cyprien les qualifie de *ministres de l'épiscopat et de l'Église*. Nous allons marquer ici leurs fonctions ordinaires. 1° Ils servaient le prêtre à l'autel pendant la consécration de l'eucharistie : c'est ce que montrent les célèbres paroles de S. Laurent au pape Sixte, lesquelles sont rapportées par S. Ambroise. 2° Ils administraient le baptême en l'absence du prêtre. 3° Ils annonçaient la parole de Dieu.

S. Philippe excellait tellement dans la prédication de l'Évangile qu'il mérita le surnom d'*Évangéliste*, par lequel il est distingué dans les Actes des apôtres. Après le martyre de S. Étienne et la dispersion des disciples du Sauveur, il porta les lumières de la foi dans Samarie. Le peuple de cette contrée écouta ses discours attentivement. Un grand nombre se convertirent à la vue des miracles éclatants qu'il opérait en confirmation de la doctrine qu'il prêchait. En effet il guérissait les maladies les plus incurables et chassait les démons des corps des possédés.

C'était dans ce temps-là que Simon surnommé le *Magicien* jouait un rôle dans Samarie. Il était né à Gitton, petite ville du pays. Avant l'arrivée de S. Philippe il s'était acquis beaucoup de réputation en séduisant le peuple par ses prestiges. *Tous le suivaient depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient : Celui-ci est la grande vertu de Dieu.* Le démon se servait de lui pour opposer de prétendus prodiges aux miracles de Jésus-Christ, comme autrefois il s'était servi des magiciens de Pharaon pour empêcher l'effet des merveilles qu'opérait Moïse. Mais Dieu, en permettant que la fidélité de ses serviteurs soit mise à une pareille épreuve, four-

nit les moyens de découvrir et de confondre l'imposture. Il accorda donc à S. Philippe le pouvoir de faire des miracles si éclatants que le magicien en fut tout déconcerté et comme étourdi. Simon lui-même, voyant le peuple courir au saint, demanda le baptême, et crut, ou du moins feignit de croire en Jésus-Christ. Lorsqu'il eut été baptisé il s'attacha spécialement à Philippe, dans l'espérance qu'il recevrait le pouvoir de faire des miracles semblables à ceux qu'il lui avait vu opérer.

Les apôtres, ayant appris à Jérusalem ce qui se passait à Samarie, y envoyèrent S. Pierre et S. Jean pour imposer les mains aux nouveaux convertis, c'est à dire leur conférer le sacrement de confirmation, qui ne pouvait être administré que par des évêques. Dans ces premiers temps du christianisme la réception du sacrement de confirmation était ordinairement suivie de plusieurs dons extérieurs. Ce fut ce qui arriva pour lors aux Samaritains.

Simon, voyant les effets merveilleux que produisait l'imposition des mains faites par les apôtres, dit à ceux-ci en leur offrant de l'argent : *Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit.* Mais il lui fut répondu par S. Pierre : *Que votre argent périsse avec vous, vous qui avez cru que le don de Dieu pouvait s'acquérir avec de l'argent. Faites pénitence de cette méchanceté, et priez Dieu afin que, s'il est possible, il vous pardonne de cette pensée de votre cœur; car je vois que vous êtes rempli d'un fiel très amer, et que vous êtes engagé dans les liens de l'iniquité.* Cette mauvaise disposition empêcha Simon

de recevoir les dons du Saint-Esprit, ou du moins la grâce sanctifiante. Frappé cependant de la crainte des maux temporels, il dit à S. Pierre : *Priez vous-même le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous m'avez dit.* Le crime de Simon a fait donner le nom de *simonie* au péché que commettent ceux qui vendent ou achètent les choses spirituelles pour un bien temporel, péché qui est tout à la fois contraire et à la loi naturelle et à la loi de Dieu. Il est ordinairement désigné dans le droit canonique sous le nom d'*hérésie de Simon le magicien.* L'Écriture ne nous apprend plus rien de cet imposteur. On croit cependant que c'est de lui et de ses disciples qu'il faut entendre ce que disent S. Paul et S. Jude, et que c'est contre eux que S. Jacques prouve la nécessité des bonnes œuvres pour le salut. On croit encore qu'ils sont ces faux prophètes que S. Pierre a peints avec des couleurs si capables d'inspirer la terreur.

S. Philippe ressentit une grande douleur à la vue de l'hypocrisie de Simon le magicien, et des obstacles que cet imposteur mettait aux progrès de l'Évangile ; mais il se rappelait en même temps les contradictions que Jésus-Christ lui-même avait éprouvées de la part des pécheurs impénitents dans le dessein d'instruire ses disciples et de leur enseigner la patience et la douceur. Après tout, si les entreprises des hommes apostoliques n'étaient point traversées, la facilité du succès leur ravirait une partie du mérite qu'ils peuvent acquérir.

On croit que S. Paul était encore à Samarie lorsqu'un ange lui ordonna d'aller vers le midi, et de gagner le chemin qui conduisait de Jérusalem à

la ville de Gaze. Il trouva sur ce chemin un eunuque qui était le grand trésorier de Candace, reine d'Éthiopie. Comme il professait la religion des Juifs, il avait été visiter le temple de Jérusalem. Il était alors en route pour retourner dans son pays. Son amour pour les livres saints était si grand qu'il lisait dans son chariot le prophète Isaïe. Il en était alors à ce passage, où il est dit de Jésus-Christ : *Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond. Le jugement porté contre lui* dans les jours *de son abaissement a été aboli* par la gloire de sa résurrection. *Qui pourra expliquer sa génération*, ou la glorieuse résurrection de son humanité, qui sera comme une seconde naissance miraculeuse? S. Philippe donna à l'eunuque l'intelligence de ce passage, puis le baptisa, après l'avoir instruit parfaitement de la foi. L'eunuque s'en alla plein de joie dans son pays, et y publia la doctrine de Jésus-Christ, comme le dit S. Jérôme, d'après Eusèbe. Les Abyssins l'ont toujours regardé comme leur apôtre.

Quant à S. Philippe, il se trouva tout à coup transporté à Azot. Il y annonça Jésus-Christ, ainsi que dans toutes les villes où il passa jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Césarée, où il faisait ordinairement sa résidence. Ce fut dans cette maison que logea S. Paul, lorsqu'il vint dans cette ville en 58.

Il y avait quatre filles vierges, qui toutes prophétisaient. S. Jérôme dit qu'elles gardèrent leur virginité par vœu, ou du moins par dévotion. Le même père ajoute que le don de prophétie dont elles furent douées était la récompense de leur chasteté.

Il est probable que S. Philippe mourut à Césarée : on ne doit pas le confondre, comme l'ont fait quelques auteurs, avec S. Philippe, apôtre, qui mourut à Hiéraple.

S. BARNABÉ,

APÔTRE.

(11 juin.)

S. Barnabé est qualifié *apôtre* par les premiers pères de l'Église et par S. Luc lui-même, quoiqu'il ne fût pas du nombre des douze que Jésus-Christ avait choisis. On lui a donné ce titre parceque le Saint-Esprit l'avait appelé d'une manière singulière et parcequ'il avait eu beaucoup de part dans tout ce que firent les apôtres pour l'établissement du christianisme.

Il était de la tribu de Lévi, mais il était né dans l'île de Chypre, où sa famille possédait une terre. On sait que la loi ne défendait point aux lévites d'avoir un établissement et des biens hors de leur pays.

Le saint s'appela d'abord José ou Joseph. Après l'ascension du Sauveur les apôtres changèrent son nom en celui de *Barnabé*, terme qui signifie, selon S. Luc, *fils de consolation*. Il fut nommé ainsi, dit S. Chrysostome, à cause du talent admirable qu'il avait de consoler les affligés. S. Jérôme ajoute que *Barnabé* signifie encore *fils de prophète*, et que personne ne le méritait mieux que cet apôtre, qui excellait dans les dons prophétiques.

Nous apprenons des Grecs que ses parents l'en-

voyèrent dans sa jeunesse à Jérusalem, où il fréquenta avec S. Paul l'école du fameux Gamaliel, et qu'il fut un des premiers, ou même le principal des septante disciples de Jésus-Christ. Il eut par conséquent l'avantage d'entendre de la bouche du Sauveur les paroles de la vie éternelle.

C'est dans les *Actes des Apôtres* que l'Ecriture parle de lui pour la première fois. Il est dit au même endroit que ceux qui à Jérusalem reçurent d'abord la foi vivaient en commun; que les personnes d'entre eux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient, et en venaient déposer le prix aux pieds des apôtres afin de contribuer au soulagement des malheureux et de se rendre plus propres à suivre Jésus-Christ par une vie pénitente et mortifiée. S. Barnabé est le seul qui soit nommé en cette occasion. Ceci vient sans doute de ce qu'il possédait un bien considérable, et peut-être de ce qu'il fut le premier à donner l'exemple d'un si généreux mépris du monde; exemple qui eut depuis tant d'imitateurs et qui porta un si grand nombre de chrétiens à pratiquer à la lettre le conseil donné par le Seigneur à l'homme riche de l'Evangile.

Au reste il était libre à chacun de vendre ou de garder ses biens; mais dans le cas où l'on se déterminait à les vendre pour contribuer au soulagement des pauvres, on paraissait s'engager par un vœu, ou du moins par une promesse solennelle, de renoncer à toute profession temporelle pour embrasser un genre de vie plus parfait : aussi voyons-nous qu'Ananie et Saphire furent frappés de mort aux pieds de S. Pierre pour s'être réservé une par-

tie du prix provenant de la vente de leurs biens ; et l'apôtre ne leur reprocha autre chose sinon d'avoir menti au Saint-Esprit en prétendant tromper les ministres du Seigneur; quant aux suites qu'eut leur faute par rapport à l'éternité, c'est un point sur lequel les pères ne sont pas d'accord. Les uns espèrent qu'ils se seront repentis à la voix de S. Pierre, et qu'en conséquence leur faute leur aura été pardonnée, vu surtout qu'ils l'expièrent par un châtiment temporel; les autres, au contraire, craignent qu'ils ne soient morts dans l'impénitence et qu'ils n'aient été précipités dans l'enfer. Il y en a qui les accusent de s'être rendus coupables de sacrilége, en violant le vœu qu'ils avaient faits de vivre dans la pauvreté volontaire. S. Chrysostome, S. Basile et S. Isidore de Péluse observent que le dessein de Dieu, en frappant visiblement des coups de sa justice les premiers auteurs de quelque crime, est d'effrayer et d'instruire quiconque serait tenté de les imiter; que si la vengeance divine ne se manifeste point toujours par des effets sensibles, les pécheurs ne doivent pas se flatter pour cela de l'impunité, qu'il est une autre vie où ils subiront des peines proportionnées à leur malice et à leur endurcissement.

Pour revenir à S. Barnabé, il accompagna des plus parfaites dispositions l'offrande qu'il fit à Dieu de tous ses biens. Son zèle et sa piété le rendirent fort recommandable parmi les fidèles, et il avait beaucoup de part au gouvernement de l'Église.

S. Paul étant venu à Jérusalem trois ans après sa conversion, les fidèles se faisaient une peine de l'admettre dans leurs assemblées parcequ'il avait

persécuté l'Église naissante avec fureur. S. Barnabé, qui le connaissait particulièrement, le présenta à S. Pierre et à S. Jacques. Tel fut le poids de sa recommandation que le chef des apôtres le reçut dans sa maison et demeura quinze jours avec lui.

Environ quatre ou cinq ans après, les prédications de certains disciples, qu'on croit être Lucius de Cyrène, Manahen et Simon surnommé *le Noir*, ayant eu un grand succès à Antioche, il fut question d'envoyer dans cette ville quelqu'un d'un ordre supérieur et qui fût même, selon toutes les apparences, revêtu du caractère épiscopal pour confirmer les néophytes et pour donner une forme à la nouvelle Église. Le choix des apôtres tomba sur S. Barnabé. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche il ressentit la joie la plus vive à l'occasion du progrès qu'avait fait l'Evangile : il exhorta fortement les fidèles à la ferveur et à la persévérance ; il prêcha lui-même, et augmenta encore de beaucoup le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Bientôt il eut besoin d'un coopérateur qui l'assistât. S. Paul étant pour lors à Tarse, il alla l'y trouver, et l'invita à venir partager ses travaux à Antioche. S. Paul, charmé de la nouvelle qu'il apprenait, le suivit, et passa une année avec lui. Dieu donna de grandes bénédictions au zèle des deux apôtres. L'église d'Antioche devenait de jour en jour plus nombreuse, et ce fut dans cette ville que les fidèles commencèrent à porter le nom de *chrétiens*.

L'Ecriture appelle S. Barnabé un *homme bon* par excellence ; ce qui signifie qu'il possédait dans un haut degré la douceur, la simplicité, la bienfaisance, la piété et la charité. Elle ajoute qu'il

était *plein de foi* , c'est à dire plein de cette vertu qui, en même temps qu'elle éclairait son esprit sur la connaissance des vérités célestes, passait dans son cœur, animait toutes ses actions, lui inspirait une espérance vive et un ardent amour pour Jésus-Christ, le remplissait de courage au milieu des travaux du ministère, le pénétrait de joie dans les plus violentes persécutions. L'écrivain sacré dit encore que S. Barnabé était *rempli du Saint-Esprit*. Cela signifie que le Saint-Esprit possédait tout son cœur et toutes les affections de son cœur, qu'il le crucifiait au monde et à ses vanités, qu'il l'affranchissait des impressions de l'orgueil et de la vengeance, qu'il le rendait supérieur aux désirs de la chair, qu'il lui faisait mépriser les plaisirs et toutes les satisfactions des sens.

Une foi aussi parfaite fut récompensée par le pouvoir d'opérer les miracles les plus éclatants, et elle prépara S. Barnabé aux mérites de l'apostolat. On peut assurer que toute sa vie fut un martyre continuel, puisqu'il était tous les jours exposé aux persécutions et aux dangers pour la défense de l'Evangile; aussi les apôtres assemblés en concile à Jérusalem dirent-ils, en parlant de S. Barnabé et de S. Paul, qu'*ils avaient donné leurs vies pour le nom du Seigneur* Jésus.

Cependant la famine que le prophète Agabe avait prédite fit sentir ses ravages à l'Orient et surtout à la Palestine. Les fidèles d'Antioche recueillirent une somme considérable pour assister les frères de Judée qui étaient dans le besoin. S. Barnabé et S. Paul furent chargés de faire le voyage de Jéruralem et de remettre la somme aux

chefs de l'église de cette ville. La famine, au rapport de l'historien Josèphe, affligea la Judée durant l'espace de quatre ans.

Jean, surnommé *Marc*, revint à Antioche avec S. Barnabé. Ils étaient parents l'un et l'autre, puisque le premier était fils de Marie, sœur du second. La maison de cette sainte femme servait d'asile aux apôtres durant les persécutions, et leur fournissait un lieu sûr et convenable pour célébrer les divins mystères.

L'église d'Antioche devint alors très florissante; elle avait, outre nos deux apôtres, plusieurs prédicateurs, tous doués du don de prophétie, et ces prédicateurs étaient Simon, dit *le Noir*, Lucius de Cyrène, Manahen, frère de lait d'Hérode le tétrarque.

Comme ils étaient occupés du jeûne et du service du Seigneur, le Saint-Esprit leur fit dire par quelques-uns des prophètes de *séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avait destinés.* Le terme *séparer* signifie en cet endroit la même chose que *mettre à part* pour exercer des fonctions divines, que *tirer de toute occupation* qui n'a pas la gloire de Dieu pour objet. C'est en ce sens qu'il est dit des lévites et de S. Paul qu'ils étaient *séparés.* L'œuvre à laquelle le Saint-Esprit destinait les deux apôtres était la conversion des gentils.

Toute l'Eglise joignit le jeûne à la prière afin d'attirer la bénédiction du ciel sur cette importante entreprise. Après une telle préparation S. Barnabé et S. Paul reçurent l'imposition des mains, cérémonie par laquelle ils furent, selon quelques-uns, sacrés évêques. D'autres pensent, et leur sentiment

paraît plus probable, que les deux saints étaient déjà évêques, et que l'imposition des mains fut à leur égard un simple rit, par lequel on leur donna la commission de prêcher l'Evangile aux peuples idolâtres, et on les établit *apôtres des gentils*.

Paul et Barnabé, ayant reçu leur mission de la manière que nous l'avons dit, quittèrent Antioche après avoir pris Jean-Marc avec eux, et allèrent à Séleucie, ville de Syrie, située sur le bord de la mer; de là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre, et vinrent à Salamine, où ils prêchèrent Jésus-Christ dans les synagogues des Juifs; ils partirent ensuite pour Paphos, ville de la même île, fameuse par un temple dédié à Vénus. Ce fut là qu'arriva la conversion de Sergius-Paulus, proconsul romain. Les saints apôtres se rembarquèrent à Paphos, et firent voile vers Perge, en Pamphylie. Jean-Marc se sépara d'eux dans cette ville et retourna à Jérusalem. Ce qui le détermina à cette séparation fut qu'il était rebuté par les fatigues qu'entraînaient des voyages longs et pénibles, et découragé par les dangers auxquels leur mission les exposait de la la part des Juifs et des païens. S. Barnabé ressentit beaucoup de douleur à l'occasion de la démarche de son neveu.

De Perge, Paul et Barnabé prirent leur route vers Antioche de Pisidie: là ils prêchèrent dans les synagogues des Juifs; mais voyant que ceux-ci refusaient opiniâtrément de les écouter, ils leur dirent que puisqu'ils rejetaient la grâce qui leur était offerte ils allaient annoncer les paroles de la vie éternelle aux gentils, comme le Seigneur l'avait ordonné par ses prophètes. Les Juifs irrités les

firent chasser de la ville. Les deux saints se rendirent à Icône, métropole de la Lycaonie, où ils prêchèrent quelque temps. La malice des Juifs les obligea encore d'en sortir; ils pensèrent même être lapidés.

Ils dirigèrent leur course du côté de Listre, qui était dans la même province. Les idolâtres de cette ville, ayant vu S. Paul guérir miraculeusement un homme perclus de ses membres, s'écrièrent que les dieux étaient venus parmi eux. Ils donnaient à ce saint le nom de *Mercure*, parceque c'était lui qui portait la parole. Pour S. Barnabé, ils l'appelaient *Jupiter*, sans doute à cause de son extérieur plein de grâce et de majesté (1). Déjà ils se préparaient à leur offrir des sacrifices, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les deux saints les en empêchèrent; mais ces dispositions ne durèrent pas long-temps. Les Juifs soulevèrent les païens, qui portèrent la fureur jusqu'à lapider S. Paul. On croyait que cet apôtre était mort; mais quand les frères furent venus, apparemment pour l'enterrer, il se leva tout à coup, et retourna dans la ville. Il en partit le lendemain avec Barnabé, pour se rendre à Derbe. Ils y prêchèrent tous deux avec beaucoup de zèle, et y firent un grand nombre de conversions. Ils parcoururent de nouveau les villes

(1) S. Chrysostome et tous les anciens représentent S. Barnabé comme un homme d'un aspect vénérable et d'une beauté majestueuse; ils représentent au contraire S. Paul comme un homme d'une petite taille. S. Chrysostome s'exprime ainsi en parlant du dernier : «C'était un homme qui n'était haut que de trois coudées, mais qui cependant était élevé au dessus des cieux.

dont nous venons de parler, afin de confirmer les fidèles dans la doctrine qu'ils avaient embrassée, et d'établir des prêtres dans chaque église. Enfin, après leurs courses apostoliques, ils arrivèrent à Antioche de Syrie, où ils passèrent un temps considérable avec les disciples, étant remplis de joie et rendant grâce à Dieu, qui avait donné tant de succès à leur ministère.

Ce fut durant leur séjour dans cette ville que s'éleva la fameuse dispute sur l'observation des rits de la loi mosaïque. S. Barnabé, de concert avec S. Paul, s'opposa à quelques Juifs convertis, qui prétendaient qu'on était obligé de s'assujettir, même sous l'Evangile, aux pratiques de la loi ancienne. Cette affaire fut portée aux apôtres, qui pour l'examiner mûrement s'assemblèrent à Jérusalem, l'an 51 de Jésus-Christ. S. Paul et S. Barnabé furent confirmés dans leur mission, après avoir rendu compte du succès merveilleux qu'avaient eu leurs travaux parmi les gentils. Ils rapportèrent aux fidèles de Syrie et de Cilicie la lettre synodale du concile, qui exemptait les nouveaux convertis des observances légales.

Rien ne montre mieux l'humilité de S. Barnabé que cette déférence volontaire qu'il avait en tout pour S. Paul. Il avait été appelé le premier à la connaissance de Jésus-Christ; il passait pour le principal docteur de l'église d'Antioche; c'était lui qui avait présenté S. Paul aux apôtres; il lui cédait cependant en toute occasion l'honneur de porter la parole, ainsi que la prééminence. S. Paul de son côté ne cherchait à se distinguer que par son zèle à supporter ce qu'il y avait de plus pénible dans les

travaux du ministère. Ces deux saints étaient unis par les liens de la charité la plus tendre; et cette charité ne reçut aucune atteinte d'une diversité de sentiment qui parut entre eux, et qui les sépara l'un et l'autre.

S. Paul proposa à S. Barnabé de faire la visite des églises qu'ils avaient fondées en Asie. Barnabé y consentit, mais à condition que Jean-Marc, qui pour lors se trouvait à Antioche, viendrait avec eux. S. Paul fut d'un avis différent, et crut qu'ils ne devaient point s'associer un homme qui précédemment avait donné tant de preuves de son peu de courage. Les deux apôtres se séparèrent par une permission du Saint-Esprit, afin que l'Evangile pût être annoncé en un plus grand nombre de lieux.

Jean-Marc parut dans la suite tout autre qu'il n'avait été, et devint un modèle de ferveur et de fermeté dans les épreuves; il mérita même d'être compté parmi les prédicateurs les plus zélés. S. Paul, dans son épître aux Colossiens, parle de lui d'une manière fort honorable, et dans sa seconde épître à Timothée, qu'il écrivit quand il était en prison à Rome, il chargeait son disciple de venir le trouver et d'amener avec lui Jean-Marc, *qui pouvait beaucoup servir pour le ministère* de l'Evangile. Jean-Marc finit sa course apostolique à Biblis, en Phénicie. Il est nommé dans le martyrologe romain, sous le 27 septembre.

Après la séparation de S. Paul et de S. Barnabé le premier parcourut avec Silas la Syrie et la Cilicie; le second, ayant avec lui Jean-Marc, se rendit dans l'île de Chypre. L'Ecriture ne nous apprend plus rien sur le reste de la vie de S. Barnabé.

Ce saint, au rapport de Théodoret, rejoignit S. Paul, qui l'envoya à Corinthe avec Tite. Dorothée et l'auteur des *Récognitions* supposent qu'il fit un voyage à Rome. La ville de Milan l'honore comme son patron. Elle se fonde sur une ancienne tradition appuyée sur des monuments qui paraissent être du quatrième siècle, et qui portent que le saint prêcha la foi dans cette ville, et qu'il en fonda l'église.

Mais quelque étendu qu'eût le zèle de S. Barnabé, il se croyait principalement obligé de travailler à la sanctification de ses compatriotes. Ce fut parmi eux qu'il termina sa vie par le martyre. Alexandre, moine de Chypre, qui écrivait dans le sixième siècle, avait donné une relation de sa mort. Voici en substance ce qu'elle contenait. La foi ayant fait des progrès considérables dans l'île de Chypre par les prédications, les exemples et les miracles de l'apôtre, il arriva que des Juifs qui l'avaient persécuté en Syrie vinrent à Salamine, et soulevèrent contre lui les personnes les plus puissantes de cette ville. On arrêta le saint, qui, après avoir été insulté par la populace et avoir souffert plusieurs tortures, fut enfin lapidé.

Ses reliques furent trouvées dans la suite près de Salamine. Il y avait dans son cercueil une copie de l'évangile de S. Matthieu, en langue hébraïque, laquelle avait été écrite de la propre main du saint; elle fut envoyée à l'empereur Zénon, en 485, selon Suidas, et Théodore lecteur.

S. Paul parle de S. Barnabé comme vivant encore dans l'année 56, et S. Chrysostome suppose qu'il n'était point mort en 63. Il paraît que ce saint apôtre parvint à une extrême vieillesse.

S. JACQUES LE MINEUR,

APÔTRE.

(1er mai.)

S. Jacques, que l'on appelle *le Mineur* (1) pour le distinguer de S. Jacques, fils de Zébédée, est aussi connu sous le titre de *Juste*. Ce dernier surnom lui fut donné, au rapport d'Hégésippe et de Clément d'Alexandrie, à cause de son éminente sainteté. Il était fils d'Alphée et de Marie, sœur de la sainte Vierge.

On ne peut guère douter qu'il ne fût avec Jésus lorsqu'au commencement de son ministère il alla à Capharnaüm *avec ses frères*. L'année suivante il fut appelé à l'apostolat avec Jude, son frère. Le Sauveur étant ressuscité le favorisa d'une apparition particulière. Il lui communiqua aussi, selon S. Clément d'Alexandrie, ainsi qu'à S. Jean et à S. Pierre, le don de *science*, qu'ils communiquèrent à leur tour aux autres apôtres.

Nous apprenons de S. Jérôme et de S. Epiphane que le Seigneur, au moment de son ascension, recommanda à S. Jacques l'église de Jérusalem, et qu'en conséquence les apôtres l'établirent évêque de cette ville, lorsqu'ils se dispersèrent pour aller prêcher l'Evangile.

(1) Le surnom *le Mineur* paraît avoir été donné à cet apôtre ou parcequ'il fut appelé à l'apostolat après S. Jacques *le Majeur*, ou parcequ'il était de petite taille, ou enfin à cause de sa jeunesse. On pense communément qu'il était né quelques années avant Jésus-Christ.

S. Epiphane rapporte qu'il portait sur sa tête une marque distinctive de la dignité épiscopale. Polycrate, cité par Eusèbe, rapporte la même chose de S. Jean, et quelques autres le disent aussi de S. Marc (1). Il est probable que cela se fit à l'imitation du grand prêtre des Juifs.

Le saint évêque de Jérusalem força les Juifs à le respecter, malgré la fureur avec laquelle ils persécutaient les chrétiens. Voici le portrait qu'Eusèbe et S. Jérôme font de sa sainteté, d'après Hégésippe. « Il vécut toujours dans la virginité. Il était Nazaréen, c'est à dire consacré au Seigneur, et en cette qualité il ne but jamais de vin, ni de toute liqueur capable d'enivrer, et ne coupa jamais ses cheveux. Il s'interdit l'usage du bain et des parfums, et ne mangeait rien qui eût eu vie, excepté l'agneau pascal, qui était de précepte. Il ne portait point de sandales, et n'avait d'autre vêtement qu'un manteau et une tunique de lin. Il se prosternait si souvent pour prier que ses genoux et son front étaient devenus aussi durs que la peau d'un chameau. » S. Epiphane ajoute qu'il priait encore quelquefois les bras étendus vers le ciel, et que ce fut ainsi qu'il obtint de la pluie durant une grande sécheresse.

Une sainteté aussi éminente lui mérita de la part des Juifs le surnom de *Juste*; aussi avait-il le pri-

(1) C'est la seule marque extérieure que l'histoire ecclésiastique nous apprenne avoir été portée par les évêques dans les premiers siècles; encore ne paraît-elle pas avoir été fort usitée. La raison en est que les ministres de l'Evangile, étant recherchés par les païens avec une sorte de fureur, se donnaient de garde de se distinguer au dehors du reste des chrétiens.

vilége d'entrer, lorsqu'il le voulait, dans cette partie du temple dont la loi ne permettait l'entrée qu'aux seuls prêtres. Les Juifs, au rapport de S. Jérôme, lui donnaient encore des preuves de leur vénération en s'empressant à l'envi de toucher le bord de sa robe.

S. Jacques assista, l'an 51 de Jésus-Christ, au concile qui se tint à Jérusalem touchant la circoncision et les autres cérémonies légales : là, après avoir confirmé ce qu'avait dit S. Pierre, il forma la décision qui fut approuvée par les apôtres et envoyée aux chrétiens que les Juifs convertis avaient voulu inquiéter.

Quant au saint évêque de Jérusalem, il tolérait l'usage des observances de la loi mosaïque : son église, en effet, n'était guère composée que de Juifs qui tenaient encore à leurs anciennes cérémonies, et pour lesquels cette condescendance devenait nécessaire. Nous voyons aussi que les fidèles conseillèrent à S. Paul de se purifier et d'offrir un sacrifice.

Ce fut vers l'an 59 que S. Jacques écrivit en grec l'épître canonique qui porte son nom. Elle a le titre de *catholique* ou *universelle*, parcequ'elle ne fut point adressée à une église particulière, mais à tout le corps des Juifs convertis, qui étaient dispersés dans les différentes parties de l'univers. L'apôtre s'y propose de réfuter de faux prédicateurs qui, abusant de quelques expressions de S. Paul, enseignaient que la foi seule suffisait pour la justification, et que par conséquent les bonnes œuvres étaient inutiles. Il donne aussi des règles excellentes pour mener une vie sainte, et il exhorte les fidèles

à recevoir le sacrement de l'extrême-onction dans leurs maladies.

S. Paul ayant éludé, par son appel à l'empereur, les mauvais desseins des Juifs, ceux-ci résolurent de faire tomber toute leur rage sur le saint évêque de Jérusalem. Comme le gouverneur Festus mourut avant l'arrivée d'Albin, son successeur, ils profitèrent de cette circonstance pour exécuter leur détestable résolution. Le grand-prêtre Ananus, digne fils du fameux Anne, dont il est parlé dans l'Evangile, assembla le sanhédrin, et fit comparaître S. Jacques avec plusieurs autres chrétiens. On accusa l'apôtre d'avoir violé la loi, et on le livra au peuple pour être lapidé.

On le porta, selon Hégésippe, sur la plate-forme du temple, et on voulut l'obliger de renoncer à sa foi, en sorte que sa voix fût entendue de tout le peuple. Ce sera là, lui dit-on, le moyen de détromper ceux que tu as séduits. Le saint, au lieu de faire ce qu'on exigeait de lui, se mit à confesser Jésus-Christ de la manière la plus solennelle ; élevant ensuite la voix, pour être entendu d'une grande multitude de Juifs que la fête de Pâques avait attirés à Jérusalem, il dit que ce Jésus, fils de l'homme, qui avait été crucifié, était assis à la droite de la majesté souveraine comme fils de Dieu, et qu'il viendrait un jour, porté sur les nuées du ciel, pour juger tout l'univers. Les scribes et les pharisiens transportés de fureur s'écrièrent : « Quoi donc ! l'homme juste s'est égaré aussi ! » Ils montèrent aussitôt à l'endroit où il était, et le précipitèrent en bas.

S. Jacques ne mourut point de sa chute ; il eut

encore la force de se mettre sur ses genoux. Dans cette posture, il leva les yeux au ciel et pria Dieu de pardonner à ses meurtriers, en disant comme son divin maître : *Ils ne savent ce qu'ils font.* La populace fit pleuvoir sur lui une grêle de pierres, jusqu'à ce qu'enfin un foulon l'acheva en lui déchargeant sur la tête un coup de levier, dont il se servait pour fouler les draps. Ceci arriva le jour de Pâques, qui était le 10 avril de l'an 61 de Jésus-Christ. Le saint fut enterré près du temple, à l'endroit même où il avait été martyrisé. On éleva une petite colonne sur son tombeau. Les Juifs attribuèrent à sa mort injuste la destruction de Jérusalem.

Ananus fit périr aussi quelques autres chrétiens. Albin désapprouva hautement sa conduite, et le menaça de le punir d'avoir trempé ses mains dans le sang de tant de personnes innocentes. Il encourut aussi, pour la même raison, l'indignation du roi Agrippa, qui le dépouilla de la souveraine sacrificature.

La chaire épiscopale de S. Jacques se voyait encore à Jérusalem dans le quatrième siècle. On dit que ces reliques furent portées à Constantinople vers l'an 572.

S. MATTHIAS,

APÔTRE.

(24 février.)

On ne peut guère douter que S. Matthias n'ait été un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ; du

moins est-il certain qu'il s'attacha de bonne heure à la personne du Sauveur, et qu'il ne s'en sépara point depuis son baptême jusqu'à son ascension.

Les fidèles étant assemblés pour attendre la descente du Saint-Esprit, S. Pierre leur dit que pour accomplir l'Ecriture il fallait choisir un douzième apôtre à la place de Judas. Deux de l'assemblée furent jugés dignes de cette éminente dignité : l'un était Matthias et l'autre Joseph, appelé Barsabas, que sa piété extraordinaire avait aussi fait surnommer *le Juste*. On se mit aussitôt en prières afin de connaître la volonté du ciel, après quoi on procéda à l'élection par la voie du sort. Matthias ayant été désigné, on ne douta plus que Dieu ne l'eût choisi pour remplir la place vacante par la mort du traître Judas. (1)

Cette conduite des premiers chrétiens nous apprend que les motifs humains ne doivent point influer dans le choix des ministres de la religion, et qu'il faut demander à Dieu, dans la prière, la connaissance de ceux qu'il appelle à un état si saint. Aucun disciple ne se présente pour remplir la place qui vaquait dans le sénat des apôtres : pourquoi cela ? c'est qu'ils s'en croyaient tous indignes ; c'est

(1) L'usage du sort ne peut être légitime que quand il est impossible de se déterminer entre deux sujets d'un égal mérite ; il y aurait de la superstition à s'en servir hors de ce cas, à moins que Dieu n'eût révélé ou inspiré que c'est là le moyen de connaître sa volonté. Or les disciples assemblés se trouvaient dans cette position par rapport à S. Matthias. Quant aux songes et aux sorts dont il est parlé dans les prophètes, on n'en peut rien inférer de contraire à ce que nous venons de dire. Les prophètes étaient des hommes inspirés de Dieu, qui agissaient conformément aux lumières surnaturelles qui leur étaient communiquées, et nous parlons du cours ordinaire des choses humaines.

qu'ils craignaient d'attirer sur eux la colère céleste en s'ingérant d'eux-mêmes dans les fonctions apostoliques; c'est enfin qu'ils savaient que les intrus attentent aux droits du Seigneur, et qu'ils n'auront point de part à ses grâces spéciales sans lesquelles on ne réussira jamais dans la conduite des ames.

Nous n'avons rien de certain sur le détail des actions de S. Matthias; on sait seulement, en général, qu'après avoir reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte il alla prêcher l'Evangile de Jésus-Christ, et qu'il consacra le reste de sa vie aux travaux de l'apostolat. Clément d'Alexandrie rapporte de lui que dans ses instructions il insistait principalement sur la nécessité de mortifier la chair en réprimant les désirs de la sensualité, leçon importante qu'il tenait de Jésus-Christ, et qu'il mettait lui-même en pratique.

Les Grecs prétendent, d'après une ancienne tradition exprimée dans leurs ménologes, que S. Matthias prêcha la foi vers la Cappadoce et les côtes de la mer Caspienne; ils ajoutent qu'il fut martyrisé dans la Colchide, à laquelle ils donnent le nom d'Ethiopie. Les Latins célèbrent sa fête le 24 février. On garde une partie de ses reliques à l'abbaye de Saint-Matthias de Trèves et à Sainte-Marie-Majeure de Rome. Il se pourrait faire pourtant, disent les Bollandistes, que les reliques de Sainte-Marie-Majeure, qui portent le nom de S. Matthias, ne fussent point de l'apôtre, mais d'un autre S. Matthias qu'on sait avoir été évêque de Jérusalem vers l'an 120.

Notre vocation à la foi, ainsi que celle de S. Matthias, a été l'effet d'une miséricorde toute gratuite de la part de Dieu. Il n'a rien trouvé en nous qui

pût le déterminer à nous séparer de la masse de perdition et à purifier nos ames des souillures du péché, afin de nous rendre participants de l'adoption divine et héritiers de son royaume. Or de quel retour ne devons-nous pas payer une faveur que nous avons reçue préférablement à tous ceux qui vivent encore dans les ténèbres du péché et de l'erreur! Avec quels transports d'amour et de reconnaissance ne devons-nous pas lui demander la grâce d'être fidèles à notre vocation, afin de ne pas ressembler à ceux qui, après avoir été comme nous l'objet de ses complaisances, ont perdu par leur faute le précieux trésor qui leur avait été confié! Heureuse l'Église de Jésus-Christ, si ses enfants s'occupaient de ces grandes vérités! Elle n'aurait pas la douleur d'en voir tous les jours un si grand nombre vivre dans une affreuse négligence de leurs devoirs, et retomber dans un état pire que celui dont ils avaient été tirés.

LES SAINTS MARTYRS DE ROME,

SOUS NÉRON.

(24 juin.)

Il est glorieux pour le christianisme, dit Tertullien, que Néron, l'ennemi de toute vertu, ait été le premier empereur romain qui ait déclaré la guerre à ceux qui le professaient. La pureté des mœurs des premiers chrétiens fut un motif suffisant pour exciter la rage de ce monstre de cruauté et d'infamie. Voici ce qui le détermina à tirer contre eux un glaive meurtrier.

Le feu ayant pris à la ville de Rome, l'an 64 de Jésus-Christ, elle brûla pendant neuf jours entiers. Des quatorze régions ou quartiers dont elle était composée il n'y en eut que quatre qui échappèrent aux flammes; trois furent réduits en cendres, et sept furent très considérablement endommagés. Durant cet affreux désastre Néron vint d'Antium à Rome, et du haut d'une tour bâtie sur une montagne voisine il se mit à chanter, en habit de théâtre, un poème qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie. Le peuple l'accusa d'être l'auteur de l'incendie, et l'on disait qu'il avait fait mettre le feu à la ville pour rassasier ses yeux d'un spectacle semblable à celui qu'offrait Troie livrée aux flammes. La vérité de cette accusation est confirmée par le témoignage de plusieurs auteurs très dignes de foi.

Néron, voyant qu'il était universellement regardé comme l'auteur de l'incendie, le rejeta sur les chrétiens, tant pour venger sa réputation que pour satisfaire la haine qu'il portait à la vertu et étancher la soif barbare qu'il avait du sang humain; mais l'accusation qu'il intentait parut dénuée de preuves. Personne, dit Tacite, n'y ajouta foi. Cela n'empêcha pas que les idolâtres, en conséquence de leur aversion pour le christianisme, ne fussent ravis de voir punir ceux qui en faisaient profession.

On arrêta donc de toutes parts les chrétiens, qui furent traités comme des victimes de la haine publique. On insultait à leur supplice et à leur mort; on les donnait en spectacle au peuple pour lui servir de jouet et d'amusement. On en couvrit quelques-uns de peaux de bêtes, après quoi on les exposa à

des chiens furieux qui les mirent en pièces. Il y en eut qui furent attachés à des croix; d'autres périrent par les flammes; on les brûla pendant la nuit, au rapport de Tacite, comme pour servir de flambeaux. Nous lisons dans d'autres auteurs païens que Néron tourmentait les fidèles, désignés par le nom impie de *magiciens*, de la manière la plus horrible; qu'après avoir fait enduire leurs corps de cire, de poix et autres matières combustibles, il ordonna qu'on y mît le feu, et que pendant leur supplice on les obligeait à se tenir droits par le moyen d'un pieux pointu qu'ils avaient chacun sous le menton. Tacite ajoute que les jardins de l'empereur furent le théâtre de cette scène affreuse.

Le martyrologe romain fait en ce jour une mémoire générale des chrétiens qui périrent en cette occasion; il y est dit qu'ils étaient disciples des apôtres, qu'ils furent les prémices de cette multitude innombrable de martyrs que l'Eglise de Rome envoya au ciel. Ils précédèrent dans le chemin de la gloire S. Pierre et S. Paul, qui les avaient instruits des vérités du salut.

La persécution étant une fois commencée, on vit paraître des édits qui défendaient de professer le christianisme sous les peines les plus rigoureuses, sans en excepter celle de mort. A peine ces édits eurent-ils été publiés que tous les ordres de l'empire s'élevèrent contre les disciples de Jésus-Christ : mais il en fut d'eux comme des Juifs détenus en Egypte sous une dure captivité; les mauvais traitements semblaient ne servir qu'à augmenter leur nombre et leur force.

S. PIERRE,

PRINCE DES APÔTRES.

(29 juin.)

S. Pierre, ce glorieux prince des apôtres, si célèbre par son ardent amour pour son divin maître, se nommait Simon avant sa vocation à l'apostolat. Il était fils de Jonas et frère de S. André. Quoiqu'il fût le cadet, dit S. Epiphane, Jésus-Christ ne laissa pas de le choisir pour chef de tous ses disciples. S. Chrysostome pense au contraire que S. Pierre était aîné de S. André, et qu'il était même le plus âgé de tout le collége des apôtres. Cette diversité de sentiments dans les anciens pères fait que l'on ne peut décider ce point, qui d'ailleurs est de peu d'importance.

S. Pierre faisait primitivement sa résidence à Bethsaïde, bourg de la tribu de Nephtali, dans la haute Galilée, sur le lac de Génésareth. Ce bourg avait été considérablement augmenté et embelli par Hérode le tétrarque. Il fut honoré de la présence du Sauveur, qui durant le cours de son ministère y prêcha et y opéra des miracles; mais ceux qui l'habitaient ne profitèrent point de la grâce qui leur était offerte, ce qui leur attira de terribles malédictions de la part de Jésus-Christ. S. Pierre et S. André avaient su conserver l'esprit de la religion au milieu d'un peuple grossier et charnel. Ils exerçaient l'un et l'autre la profession de pêcheur, qui était apparemment celle de leur père.

De Bethsaïde S. Pierre alla se fixer à Caphar-

naüm. On pense communément que ce fut à cause de son mariage ; du moins est-il certain que sa belle-mère demeurait dans cette ville. Capharnaüm était fort commode pour la pêche, étant située sur le bord du même lac, près de l'embouchure du Jourdain, sur les confins des tribus de Zabulon et de Nephtali. André suivit son frère, et ils continuèrent tous deux d'exercer leur première profession. L'amour des biens périssables ne les empêchait point de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient et de penser à la sanctification de leurs ames. Ils vivaient dans une ferme attente du Messie. S. André se mit au nombre des disciples de S. Jean-Baptiste, et plusieurs croient que S. Pierre fit la même chose.

Le premier ayant entendu son maître appeler Jésus *l'Agneau de Dieu*, il s'attacha à sa personne; il passa avec lui le reste du jour et même toute la nuit, selon S. Augustin. Les entretiens qu'il eut avec Jésus le convainquirent qu'il était le Christ et le Rédempteur du monde. Son premier soin après l'avoir quitté fut de chercher son frère pour lui dire qu'il avait trouvé le Messie. Simon crut aussitôt en Jésus-Christ. Impatient de le voir et d'entendre les paroles divines qui sortaient de sa bouche, il partit sans délai avec son frère pour l'aller trouver. Jésus l'appela par son nom, afin de lui faire connaître qu'il savait tout; mais il changea son nom en celui de *Céphas*, qui est syro-chaldaïque et qui

(1) C'était la langue que l'on parlait alors en Judée. *Céphas* signifie à proprement parler un *roc;* de là les Grecs ont fait *Petros*, les Latins *Petrus*, et les Français *Pierre*.

A l'imitation de S. Pierre, qui reçut un nouveau nom dans la circonstance dont nous parlons, les papes ont coutume de

signifie *Pierre*. Les deux frères, ayant passé quelque temps avec le Sauveur, retournèrent à leur pêche, bien résolus de venir souvent entendre ses instructions.

Vers la fin de la même année, qui était la première de la prédication du Sauveur, Jésus vit Simon-Pierre et André qui lavaient leurs filets sur le bord du lac. Il entra dans la barque de Simon pour éviter la presse, et de là se mit à instruire le peuple qui l'avait suivi. Son discours fini, il dit à Pierre de jeter le filet. Celui-ci avait inutilement travaillé toute la nuit, et il avait même ramené sa barque, désespérant de pouvoir être plus heureux. Cependant par obéissance pour Jésus-Christ il s'avança en pleine mer et jeta le filet. Il prit une si grande multitude de poissons qu'il en remplit non seulement sa barque, mais encore celles de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, qui étaient à quelque distance d'eux et qui vinrent leur aider à tirer le filet tout prêt à se rompre, parcequ'il était extrêmement chargé. Pierre, frappé de ce miracle, se prosterne aux pieds de Jésus et s'écrie : *Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur*. Cette humilité le rendit digne de recevoir les plus grandes grâces.

changer le leur quand ils sont placés sur le saint-siége. C'est ce qui se pratique depuis Serge II, c'est à dire depuis l'an 844. Le premier nom de ce pape était Pierre; mais il ne voulut point le porter par humilité et par respect pour le prince des apôtres. De même les chrétiens reçoivent un nouveau nom au baptême, quelquefois à la confirmation, ainsi que lorsqu'ils entrent dans un ordre religieux. Le but de ce changement est de leur rappeler qu'ils doivent devenir des hommes nouveaux. Ils se mettent aussi par là sous la protection spéciale de certains saints qu'ils se proposent pour modèles.

Le prodige qui venait de s'opérer était une figure du merveilleux succès que devaient avoir un jour les apôtres, lorsqu'ils seraient devenus *pêcheurs d'hommes*.

Jésus ayant dit à Pierre et à André de le suivre, ils obéirent sur-le-champ, et dans une disposition de cœur si parfaite que le premier pouvait dire depuis avec confiance : *Voilà, Seigneur, que nous avons tout abandonné pour nous mettre à votre suite.* Ils ne possédaient à la vérité qu'une barque et des filets; mais l'abandon qu'ils en firent fut accompagné d'un détachement si absolu qu'on peut assurer qu'ils renoncèrent d'esprit et d'affection au monde entier. Ce n'est pas tout, ils renoncèrent à eux-mêmes et à leur propre volonté. En récompense le Sauveur leur promit non seulement un bonheur éternel dans le siècle à venir, mais encore le centuple dans cette vie-ci, c'est à dire des trésors de grâces et de bénédictions spirituelles, avec cette paix inaltérable de l'ame qui surpasse toute intelligence, et qui se trouve dans les délices et les douceurs du divin amour et dans la jouissance des consolations du Saint-Esprit.

Depuis ce temps-là S. Pierre et S. André s'attachèrent à leur divin Maître et ne le quittèrent plus. Jésus étant venu à Capharnaüm y guérit la belle-mère de S. Pierre; après ce miracle il se retira dans la Galilée. Pendant le séjour qu'il y fit il rendit la santé aux malades, chassa les démons et prêcha dans les synagogues, les jours de sabbat, avec une autorité qui annonçait la divinité de sa doctrine.

Après la fête de Pâques de l'année 31 Jésus choisit ses douze apôtres. On voit que dès le com-

mencement la première place fut assignée à S. Pierre ; sur quoi un auteur moderne s'exprime de la manière suivante : « Dans l'énumération des douze apôtres, les évangélistes mettent toujours Pierre à la tête des autres. C'est à lui que le Sauveur adresse ordinairement la parole, et c'est lui qui répond au nom de ses compagnons. Jésus-Christ lui apparut après sa résurrection avant d'apparaître aux autres apôtres ; il le chargea spécialement du soin de paître son troupeau, et le choisit le premier pour prêcher l'Evangile aux gentils. Il est évident, par l'Ecriture, que S. Pierre occupait la première place du collége apostolique, et il est toujours représenté comme tel par les écrivains de la primitive Eglise, qui l'appellent *la tête, le président, l'orateur, le chef des apôtres,* et lui donnent outre cela plusieurs autres titres de distinction. »

Jésus-Christ lui-même distingua toujours S. Pierre de ses autres disciples, et lui promit, environ un an avant sa mort, de lui confier le soin de son Eglise. Il lui confirma cette promesse après sa résurrection, après avoir toutefois exigé un témoignage de sa foi et une preuve de son ardent amour pour Dieu et de son zèle pour le salut des ames. Ces vertus, si nécessaires à un pasteur, Pierre les possédait dans le degré le plus éminent. Elevé par la foi au dessus de toutes les choses visibles, il confessa que Jésus-Christ était véritablement Dieu et Fils du Dieu vivant. Le Sauveur, à l'occasion de quelques disciples faibles qui l'abandonnaient à cause de la difficulté qu'ils avaient de comprendre sa doctrine sur l'eucharistie, ayant demandé aux douze apôtres s'ils ne voulaient point aussi se re-

tirer, S. Pierre lui répondit généreusement : *Où pourrions-nous aller, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Il montrait par cette réponse qu'il était dans la disposition de croire les plus sublimes mystères sur l'autorité de la parole de Jésus il montrait encore qu'il lui était attaché par de vifs sentiments d'amour, qu'il ne désirait rien tant que de rester dans sa divine compagnie, et qu'il regardait comme un grand malheur d'en être séparé. Ce fut dans un transport de ce même amour qu'il s'écria, lors de la transfiguration : *Il est avantageux pour nous d'être ici ;* comme s'il eût dit : Notre bonheur consiste à être avec vous, et à avoir toujours nos yeux fixés sur l'objet adorable de votre gloire. Mais ce bonheur devait être acheté par des travaux pénibles et par des souffrances. Lorsque Pierre eut entendu Jésus prédire sa mort avec toutes ses circonstances son cœur en frémit; il voulut lui persuader de ne pas s'exposer au traitement barbare qui l'attendait. Il ne concevait point encore les avantages de la croix, qui devait opérer le mystère de notre rédemption : aussi s'entendit-il appeler *satan* ou *ennemi.* Cette réprimande lui ouvrit les yeux et rectifia ses idées. Deux fois son amour le porta à se jeter dans la mer pour aller au devant de Jésus. Il ne se possédait point à la vue de son Sauveur, et le désir qu'il avait d'être auprès de lui faisait qu'il ne pouvait attendre que la barque fût à bord. La première fois que ceci arriva fut lorsque, les apôtres passant le lac, Jésus vint à eux en marchant sur les eaux. S. Pierre le pria de lui permettre d'aller à lui de la même manière. Il eut à peine obtenu cette permission qu'il sauta dans la mer; mais une crainte

subite le saisit, et il commençait déjà à enfoncer dans les flots. Il cria vers Jésus, qui le soutint en lui tendant la main. Nous apprenons par sa confiance et par sa crainte ce que nous sommes de nous-mêmes; nous apprenons aussi, selon S. Augustin, que nul autre ne reçoit de Dieu la force dont il a besoin que celui qui sent que de lui-même il est sans force. S. Pierre, toujours conduit par la vivacité de son amour, se croyait supérieur à tous les dangers et même disposé à souffrir la mort pour Jésus-Christ. Il se démentit cependant, et Dieu permit qu'il tombât, pour le punir d'une présomption secrète et pour nous instruire jusqu'où va notre faiblesse.

Sa chute, à en juger par les apparences, n'était point possible; il avait donné les preuves de la plus profonde humilité. Après la pêche miraculeuse il s'était jeté aux pieds du Seigneur, le priant de s'éloigner d'un aussi grand pécheur que lui. Lorsque avant la dernière cène Jésus se mit en devoir de lui laver les pieds, il s'écria tout à coup : *Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds! Non, je ne le permettrai jamais.* Il ne se rendit que quand son divin maître lui eut assuré que sans cela il n'aurait point de part avec lui. Non seulement il se rendit alors, mais il pria même Jésus de lui laver, outre les pieds, les mains et la tête, si cela était nécessaire. Le sens de la réponse que lui fit le Sauveur est qu'il suffit à celui qui n'est point coupable de péchés griefs de se purifier des imperfections et des fautes légères, ce qui était figuré par le lavement des pieds.

Qui ne serait effrayé à la vue de la chute d'un apôtre orné de tant de vertus et favorisé de tant de grâces? Rien de plus beau que la protestation qu'il

fit au Sauveur de vouloir mourir avec lui; mais il s'y glissa de la présomption parceque Pierre s'appuyait sur son courage et sur ses forces naturelles. Il se crut en état de surmonter par lui-même tous les dangers, au lieu de reconnaître humblement sa faiblesse et d'attendre de Dieu toute sa force. Son Maître, pour le guérir par une humiliation salutaire, lui prédit qu'il le renierait trois fois avant le chant du coq et le point du jour.

Comme Pierre, Jacques et Jean avaient été témoins de la transfiguration du Seigneur, ils eurent aussi le privilége de le suivre au jardin de Gethsémani et d'être à peu de distance de lui lorsqu'il tomba en agonie et qu'une sueur de sang découla de son corps; mais s'étant endormis, Jésus leur en fit des reproches et leur demanda comment il arrivait qu'ils ne pussent veiller une heure avec lui dans un temps où ils auraient dû avoir recours à la prière pour se fortifier contre les assauts de l'ennemi.

Les Juifs, conduits par le traître Judas, s'étant saisis de la personne de Jésus-Christ, Pierre, enflammé de zèle pour son Maître, tira l'épée et en frappa Malchus, l'un de ses persécuteurs; mais il en fut repris par son Maître, qui lui enseigna que la patience et l'humilité devaient être les seules armes de ses disciples. Bientôt il fut puni de sa présomption et d'avoir négligé la prière et la vigilance. Privé de ces grâces spéciales dont il s'était rendu indigne, il tomba dans la tiédeur. S'il suivait encore Jésus-Christ, ce n'était que de loin, comme le remarque S. Luc. Celui qui un instant auparavant se croyait

prêt à mourir pour son Maître, et qui avait pris si vivement sa défense, craignait alors de partager sa disgrâce. « Comment se peut-il faire, s'écrie S. Chrysostome à ce sujet, qu'une ferveur si véhémente se soit ainsi refroidie? »

Pierre ne s'en tint pas là. Une ame tiède est en danger de succomber à la première tentation; une rencontre malheureuse suffira pour la perdre; il ne faut qu'une mauvaise compagnie pour la faire tomber dans le plus grand crime: ce fut ce que Pierre éprouva. Etant entré chez Caïphe, il se mêla parmi ses domestiques et parmi les autres ennemis de Jésus. Deux servantes lui reprochent d'être du nombre de ses disciples, et deux fois il assure qu'il ne le connaît point. Alors le coq chante. Pierre cependant ne s'aperçoit point de son crime. Une heure après, une troisième personne lui dit qu'il est certainement un des disciples de Jésus; ce que d'autres confirment en alléguant pour raison qu'il a l'accent galiléen. Un parent de ce Malchus auquel il avait coupé l'oreille assure même qu'il l'a vu dans le jardin de Gethsémani. Que répondra-t-il en cette occasion? Il proteste une troisième fois et avec serment qu'il ne connaît point l'homme dont on lui parle. C'est ainsi qu'un péché qui n'a pas été expié par la pénitence entraîne pour ainsi dire l'ame par son propre poids, et la fait tomber dans un précipice encore plus profond. Pierre cependant, malgré sa chute, ne perdit point la foi, comme on le voit par les paroles que Jésus-Christ lui adressa et par divers passages des pères. « Quoiqu'il y eût un mensonge dans sa bouche, dit S. Augustin, son cœur était

toujours fidèle ; » ce qui n'empêcha pas que son péché ne fût très énorme.

Après le troisième reniement de Pierre le coq chanta pour la seconde fois. Ce signe extérieur ne fut point suffisant pour faire rentrer le coupable en lui-même. Alors Jésus le regarda, moins toutefois des yeux du corps, comme le remarque S. Augustin, que par la visite intérieure de sa grâce; et ce regard changea son cœur en un moment, et le convertit de la manière la plus parfaite. Il n'y a point de pécheur qui fasse pénitence à moins que le Seigneur n'arrête sur lui les yeux de sa miséricorde. La bonté divine n'exclut personne ; ainsi nous pouvons, ou plutôt nous devons recourir à elle, la prier de ne pas nous traiter selon nos mérites, et de nous favoriser d'un de ces regards dont dépend le salut éternel.

Pierre, pénétré d'une vive douleur, quitta sur-le-champ la compagnie qui lui avait été si funeste. Etant sorti dehors il donna un libre cours à ses larmes, qui venaient d'un cœur brisé de componction ; sur quoi S. Chrysostome fait la remarque suivante : « Ce ne fut point par la crainte du châtiment que Pierre pleura lorsqu'il eut renié son divin Maître ; ce qui causait principalement sa douleur, ce qui lui paraissait plus affreux que le châtiment était d'avoir renié celui qu'il aimait. » Il ne chercha point à s'excuser sur la surprise, sur sa fragilité ou les circonstances de l'occasion. Un vrai pénitent ne se déguise point l'énormité de ces péchés; ils se les reproche tels qu'ils sont, et devient son propre accusateur; Pierre ne mit point de bornes à sa contrition, et l'on dit que ses joues se cavèrent

par le torrent de larmes qu'il ne cessa de verser jusqu'au dernier moment de sa vie. Il retira même, selon S. Chrysostome, de l'avantage de cette présomption qui avait été le principe de sa chute; il s'établit solidement dans la pratique de l'humilité, qui devint comme sa vertu favorite. Son exemple nous montre que quand on compte sur ses propres forces on est vaincu, même sans rendre de combat. L'apôtre destiné à être le modèle des pasteurs apprit encore par la faute qu'il avait commise à compatir aux faiblesses du prochain, et à traiter les pécheurs avec bonté. Les grâces qu'il reçut et la dignité à laquelle il fut élevé après sa chute nous font connaître aussi toute l'étendue de la miséricorde divine, et quelle est l'efficacité de la pénitence pour effacer le péché.

Marie-Madeleine et les autres saintes femmes étant venues de la part d'un ange dire aux apôtres que le Sauveur était ressuscité, Pierre et Jean coururent à son tombeau. L'amour leur donnait pour ainsi dire des ailes. Quoique Jean fût arrivé le premier il n'entra cependant qu'après Pierre dans le sépulcre, et ils virent l'un et l'autre le lieu où l'on avait mis le corps du Sauveur. Lorsqu'ils se furent retirés Jésus-Christ apparut à Marie-Madeleine; il apparut aussi à Pierre le même jour, exclusivement aux autres apôtres. Il voulut par là satisfaire l'extrême désir qu'avait son disciple de le voir, le consoler dans l'amertume de sa douleur, et lui donner un gage de la rémission de son péché.

L'ange qui avait apparu à Marie-Madeleine fit dire aux apôtres d'aller dans la Galilée, où Jésus se

ferait voir à eux, comme il le leur avait annoncé avant sa mort. Ils eurent ce bonheur quelques jours après. Pierre étant à pêcher dans le lac de Tibériade aperçut Jésus-Christ sur le bord. Dans un transport d'amour et de joie il saute au milieu des eaux, et se met à nager pour être plus tôt auprès de lui. Jean et les autres apôtres le suivirent, tirant le filet qu'ils avaient jeté à la droite de la barque par l'ordre du Seigneur, et où se trouvaient cent cinquante-trois gros poissons. Quand ils eurent abordé ils virent sur le rivage quelques charbons allumés et un poisson rôti, avec du pain qui était auprès. Jésus lui-même leur avait préparé ce repas. Il demanda trois fois à Pierre s'il l'aimait plus que les autres disciples. Pierre lui répondit qu'il connaissait la sincérité de son amour. Il fut cependant troublé de s'entendre faire la même question à diverses reprises; il craignait qu'il n'y eût quelque imperfection secrète dans les sentiments de son cœur. Que ces dispositions actuelles sont différentes de celles où il avait été précédemment! Il n'ose répondre à son Maître qu'il l'aime plus que ses autres disciples parcequ'il ne sait ce qui se passe dans l'ame de ceux-ci. L'expérience lui a d'ailleurs appris combien peu il doit compter sur lui-même, malgré la véhémence de son amour, qui est au dessus de toute expression; il dit simplement et en tremblant qu'il aime. Par la manière dont il s'exprime on voit qu'il implore le secours de la grâce, afin de pouvoir aimer son Maître de toutes ses forces. « Plus ses dispositions sont parfaites, plus il craint, plus il est modeste. Il ne montre point d'attachement à son sentiment; il ne contredit point, et c'est

pour cela qu'il est troublé. » Il était bien juste qu'il confessât par amour celui qu'il avait renié trois fois par crainte, « et qu'une triple confession de cet amour réparât le scandale de son triple renoncement. »

Pierre mérita par l'ardeur de son zèle que Jésus-Christ lui confiât le soin de paître ses brebis et ses agneaux, c'est à dire tout son troupeau. Nous apprenons de là ce qui doit déterminer ceux qui entrent dans le sanctuaire. Si ce n'est pas le zèle qui les conduit, ils ne sont que des mercenaires ; on ne peut les compter parmi les pasteurs des ames, ni parmi les disciples de Jésus-Christ. Si Pierre n'eût pas aimé le Sauveur plus que les autres disciples, s'il n'eût point été pénétré de zèle pour les intérêts de sa gloire, il n'aurait point été élevé à l'éminente dignité de pasteur universel. S. Chrysostome, commentant cet endroit de l'Evangile, s'exprime ainsi : « Pourquoi Pierre est-il le seul auquel Jésus-Christ parle de ces choses? C'est qu'il était le prince, la bouche et le chef du collége apostolique ; aussi Paul s'adressa-t-il à lui préférablement aux autres. Jésus lui dit : Si vous m'aimez, chargez-vous du soin de gouverner vos frères. Donnez présentement des preuves de cet amour que vous assurez avoir pour moi ; donnez pour mon troupeau cette vie que vous étiez prêt à sacrifier pour moi. »

Après cela Jésus prédit à Pierre qu'il terminerait sa vie par le martyre, et que la croix en serait l'instrument. L'apôtre se réjouit dans l'espérance de boire dans le calice de son Maître, et d'avoir l'occasion de faire une réparation publique de son premier péché. Comme il aimait tendrement S. Jean,

il demanda ce qu'il deviendrait ; mais il comprit par la réponse de Jésus que la question venait d'une curiosité indiscrète.

Les apôtres étant assemblés sur une montagne de Galilée, le Sauveur leur apparut, et leur ordonna d'aller prêcher l'Evangile à toutes les nations. En même temps il promit d'être avec son Eglise tous les jours jusqu'à la fin du monde. Il se fit voir encore à plus de cinq cents disciples. Les apôtres, ayant passé quelque temps dans la Galilée, retournèrent à Jérusalem, où, dix jours avant la Pentecôte, Jésus leur apparut pour la dernière fois. Il leur recommanda de prêcher le baptême et la pénitence, et leur promit de confirmer leur doctrine par des miracles. Les vérités de la foi étant d'un ordre supérieur et au dessus de la portée de l'esprit humain, les hommes ne pouvaient en être instruits que par la révélation divine. La connaissance en fut immédiatement communiquée aux apôtres, qui eurent ordre de les enseigner à toutes les nations de la terre. C'est ici où la puissance de Dieu a surtout éclaté, et il suffit de se rappeler l'établissement de l'Évangile pour comprendre que son origine est céleste.

Des hommes pauvres, sans lettres, destitués de tout secours humain, et ayant à leur tête un pêcheur, dont toutes les connaissances se bornaient avant sa vocation à l'apostolat aux choses qui concernaient sa profession, sont chargés d'entreprendre et d'exécuter ce grand ouvrage. Ils triomphent de la sagesse des philosophes, de l'éloquence des orateurs, de l'autorité des plus grands princes, de la force des préjugés, de la politique, de la su-

perstition, de l'intérêt et de toutes les passions des hommes; ils triomphent des artifices, des mauvais traitements et des persécutions de l'univers entier ligué contre eux; et comment en triomphent-ils? Par la vertu de l'esprit de Dieu, qui éclaire leur entendement et qui parle par leur bouche; par l'évidence des miracles qu'ils opèrent en confirmation de la doctrine qu'ils prêchent; par la sainteté qui brille dans leurs paroles et leurs actions; par leur patience dans les tortures et le courage avec lequel ils répandent leur sang pour le nom de leur Maître. Qui pourrait se rappeler tous ces traits de divinité qui caractérisent l'Evangile sans s'écrier avec deux grands hommes : « Si je pouvais être trompé dans ma foi, vous seriez, ô mon Dieu ! responsable de mon erreur, puisque ma croyance est appuyée sur des marques si visibles de votre autorité. » Mais si la révélation est une colonne de lumière pour quiconque cherche sincèrement la vérité, elle devient une nuée ténébreuse pour les hommes pervers. Les rayons de ce soleil, tout éclatants qu'ils sont, ne peuvent percer les ténèbres que forment l'orgueil et les passions.

Les grâces qui étaient nécessaires aux apôtres pour remplir dignement leur mission leur furent communiquées par le Saint-Esprit, qui descendit sur eux le jour de la Pentecôte. Ils l'attendaient, ce divin Esprit, depuis l'ascension du Seigneur, et ils se préparaient à le recevoir par la retraite et la prière. Ce fut durant ce temps-là que Pierre proposa à l'assemblée des disciples d'élire un apôtre à la place de Judas. L'élection se fit par la voie du sort, qui tomba sur Matthias.

Après la descente du Saint-Esprit les Juifs s'assemblèrent à la nouvelle du prodige qui venait de s'opérer. S. Pierre profita de cette occasion pour leur faire un discours, et il en convertit trois mille, tant fut vive l'impression causée par l'efficacité de ses paroles et par le courage qu'on voyait en lui et dans les autres apôtres. « Il ne tiendrait qu'à nous, dit S. Chrysostome, d'avoir part à ce courage ; l'ardeur du Saint-Esprit nous rendrait chaque chose facile, si nous étions dignes de le recevoir, et si, comme les apôtres, nous attirions sur nous cette grâce par notre assiduité à la prière et par notre charité envers le prochain. »

On ne saurait assez admirer le changement qui fut opéré en S. Pierre par la grâce du Saint-Esprit. Que cet apôtre montre de courage et d'intrépidité! qu'il est humble, qu'il est doux, qu'il est patient ! Toujours prêt à céder aux autres et à s'humilier devant tous les hommes, il oublie le rang qu'il tient dans l'Eglise, et n'exerce son autorité que quand la gloire de Dieu y est intéressée. L'impétuosité de son caractère ne se remarque dans aucune de ses actions, ou plutôt elle sert à lui faire supporter avec plus de ferveur et de constance les peines, les contradictions et les dangers inséparables de son ministère,

Les nouveaux convertis reçurent bientôt la récompense de leur foi, les dons du Saint-Esprit leur furent aussi communiqués. Ils persévéraient dans la prière et dans la participation des divins mystères. Ils vendaient leurs biens, et en apportaient le prix aux apôtres, pour qu'ils le distribuassent aux frères qui étaient dans le besoin. Ils portaient

si loin l'humilité, la douceur, le détachement, la patience et lajoie dans les épreuves, qu'ils paraissaient avoir été tout à coup transformés en anges. Cet heureux changement fut l'effet des discours et des exemples des apôtres, qui tiraient une nouvelle force de cette plénitude de dons que répandait le Saint-Esprit.

La prédication de l'Evangile fut confirmée par un miracle éclatant qu'opérèrent S. Pierre et S. Jean. Ces deux apôtres allèrent au temple à l'heure de none, qui était une de celles où les Juifs s'assemblaient pour prier en public. Y étant arrivés, ils virent à la porte connue sous le nom de *Belle* un homme boiteux de naissance qui demandait l'aumône. La vue de cet homme les toucha de compassion, et S. Pierre lui commanda, au nom de Jésus-Christ, de se lever et de marcher. L'apôtre avait à peine parlé que le boiteux se trouva parfaitement guéri et entra dans le temple avec son bienfaiteur, marchant avec facilité, et glorifiant le Seigneur. Après ce miracle S. Pierre fit un second discours qui convertit cinq mille personnes.

Les prêtres et les Saducéens, jaloux de ce succès, engagèrent le capitaine de la garde du temple à se saisir des deux apôtres. Lorsqu'ils eurent été arrêtés on les emprisonna, sous prétexte de prévenir les effets d'une sédition. Le lendemain matin on les fit comparaître devant le sanhédrin. Les membres de ce tribunal qui parurent le plus animés contre eux furent Anne, Caïphe, Jean et Alexandre. Les accusés n'eurent pas de peine à prouver qu'ils n'étaient point coupables de sédition. S. Pierre déclara hautement que le boiteux

avait été guéri au nom de Jésus, par lequel seul on peut espérer le salut. Les juges ne purent contester ni même éluder l'évidence du miracle; ainsi ils se contentèrent de défendre aux apôtres de prêcher désormais au nom du Sauveur; sur quoi Pierre répondit généreusement: « Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. »

Pierre et Jean ayant été renvoyés allèrent rejoindre les autres disciples, et leur firent part de ce qui était arrivé. Tandis qu'ils étaient tous en prières la maison trembla, ce qui fut regardé comme un signe miraculeux de la protection divine, et il n'y eut personne qui ne se sentît animé d'un nouveau courage. Les nouveaux fidèles vivaient en commun, et ne soupiraient qu'après les biens éternels. Ceux qui étaient riches vendaient leurs possessions, et en mettaient le prix aux pieds des apôtres, pour qu'ils s'en fît une distribution égale ; mais Ananie et Saphire, sa femme, se montrèrent indignes d'une si sainte compagnie. Les miracles opérés et les exemples qu'ils avaient sous les yeux ne purent éteindre dans leurs cœurs la passion de l'avarice. Comme ils étaient riches, ils vendirent leurs biens pour imiter les autres; mais ils se réservèrent secrètement une partie de la somme provenue de la vente. S. Pierre, instruit de leur hypocrisie par une lumière céleste, leur reprocha sévèrement la faute qu'ils avaient commise en mentant au Saint-Esprit dans la personne de ses ministres. Cette réprimande les fit successivement tomber morts à ses pieds, ce qui effraya et instruisit en même temps les fidèles.

Cependant les apôtres confirmaient leur mission par un grand nombre de miracles ; ils chassaient

les démons et guérissaient les malades. Ceux-ci, couchés sur leurs lits, étaient exposés dans les rues, et l'ombre seule de Pierre les délivrait de leurs infirmités. Le grand-prêtre Caïphe et les autres chefs du sanhédrin devinrent furieux en voyant que les apôtres, sans égards pour leurs ordres continuaient d'annoncer l'Evangile; ils les firent donc arrêter, et commandèrent qu'on les renfermât dans une prison commune : mais un ange leur en ouvrit les portes la nuit même, et les mit en liberté. Ils reparurent dans le temple le lendemain matin, et y prêchèrent Jésus-Christ publiquement. Les magistrats se les firent amener pour les examiner de nouveau. Les apôtres ne dirent autre chose pour leur défense sinon qu'il fallait plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. Caïphe et ses partisans délibérèrent sur les moyens qu'on devait prendre pour les mettre à mort. Leur dessein barbare ne fut cependant point exécuté. Gamaliel, fameux docteur de la loi, leur conseilla d'attendre l'événement, et dit qu'on s'opposerait en vain aux progrès de la doctrine des apôtres si elle venait de Dieu ; ainsi on les renvoya, après toutefois qu'ils eurent été battus de verges. Les disciples du Seigneur se retirèrent pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes d'avoir part aux ignominies et aux souffrances de la croix, dont ils connaissaient alors tous les avantages. L'esprit dont ils furent animés dans cette circonstance paraissait à S. Chrysostome le plus grand de leurs miracles.

Le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ s'augmentait tous les jours; il y eut aussi plusieurs prêtres qui embrassèrent la foi : mais les triomphes

de la parole de Dieu occasionnèrent une persécution à Jérusalem. S. Etienne y reçut la couronne du martyre. Les autres fidèles s'enfuirent pour sauver leur vie; ils se retirèrent à Damas, à Antioche, dans la Phénicie, dans l'île de Chypre et en d'autres pays. Pour les apôtres, ils restèrent à Jérusalem afin d'y encourager les frères qui s'y tenaient cachés. Les disciples qui avaient pris la fuite annonçaient la foi dans les différents lieux où ils passaient, en sorte que leur dispersion, loin d'éteindre le feu sacré que le Sauveur était venu apporter sur la terre contribua merveilleusement à le répandre de tous côtés.

Ce fut en cette occasion que le diacre S. Philippe convertit plusieurs Samaritains. Ceux-ci, quoique réputés schismatiques, appartenaient en quelque sorte à la nation des Juifs, et Jésus-Christ avait lui-même prêché parmi eux. S. Pierre et S. Jean allèrent à Samarie pour confirmer dans la foi les nouveaux disciples, et ce fut dans cette ville que S. Pierre combattit la première fois contre Simon le magicien. La persécution ne cessa à Jérusalem qu'après la conversion de S. Paul.

Les dispositions favorables de l'empereur Tibère pour les chrétiens purent contribuer au rétablissement de la paix de l'Eglise. A la vérité ce prince était un fort méchant homme; il était d'ailleurs si cruel que Théodore de Gadare, son précepteur, l'appelait quelquefois *une masse de chair trempée dans du sang;* mais Pilate lui ayant envoyé une relation concernant les miracles et la sainteté de Jésus-Christ, il conçut une haute idée du Sauveur, et pensa même à le mettre au nombre de ses dieux;

il témoigna aussi son inclination pour le christianisme en défendant sous peine de mort d'accuser ou de molester ceux qui en faisaient profession. Nous apprenons ces particularités de plusieurs anciens auteurs ecclésiastiques.

Le calme étant rétabli dans l'Eglise, S. Pierre, qui était resté à Jérusalem durant la persécution, en sortit pour aller visiter les fidèles des environs, semblable en cela, dit S. Chrysostome, à un général qui fait la ronde pour voir si tout est dans l'ordre. Arrivé à Lydde, ville de la tribu d'Ephraïm, il guérit un paralytique qui gardait le lit depuis huit ans. A Joppé il ressuscita Tabithe, qui était une femme recommandable par ses vertus et sa charité. Pendant son séjour en cette ville il logea chez Simon le corroyeur, où un ange vint lui ordonner de la part du ciel d'aller baptiser le centurion Corneille. Il y eut aussi une vision dans laquelle Dieu lui découvrit d'une manière très distincte le mystère de la vocation des gentils à la foi.

Ce fut vers ce temps-là que les apôtres se dispersèrent pour aller annoncer l'Evangile à un plus grand nombre de peuples. Ils commencèrent par la Syrie et par les autres contrées qui étaient dans le voisinage de la Judée. S. Pierre fonda l'église d'Antioche, qui fut la métropole de tout l'Orient. Il convenait, dit S. Chrysostome, qu'une ville où les fidèles avaient d'abord reçu le nom de chrétiens eût pour premier pasteur le Prince des apôtres. Le même père ajoute que S. Pierre résida long-temps à Antioche. L'opinion la plus commune est qu'il y résida sept ans, c'est à dire depuis l'an 33 jusqu'à l'an 40 de Jésus-Christ. Il ne laissa pas durant cet

intervalle de faire diverses excursions dans d'autres pays pour étendre la connaissance du nom de Jésus-Christ. En effet, quoique plusieurs apôtres eussent des siéges particuliers parmi les églises qu'ils avaient fondées, ils ne s'attachaient point à un certain lieu, afin d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu de prêcher l'Evangile à toutes les nations. S. Pierre était à Jérusalem en 37, et ce fut là qu'il reçut une visite de S. Paul, et qu'il passa quinze jours avec lui. On lit dans Eusèbe qu'avant d'aller à Rome il prêcha l'Evangile aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie mineure. C'est ce que confirme encore l'inscription de sa première épître. Il annonçait aussi la foi aux gentils, lorsque l'occasion s'en présentait, dans les diverses contrées qu'il parcourait.

S. Pierre est le seul apôtre que l'Ecriture dise avoir été marié avant sa vocation à l'apostolat; mais nous ne pouvons douter que S. Philippe et quelques autres apôtres ne fussent engagés dans l'état du mariage lorsque le Sauveur les appela. Au reste ils gardèrent une continence perpétuelle depuis le temps où ils furent appelés au ministère ou qu'ils commencèrent l'exercice des fonctions apostoliques; et S. Chrysostome n'a point balancé de proposer S. Pierre comme un illustre modèle de chasteté. Cet apôtre menait encore une vie très mortifiée. Il ne se nourrissait, au rapport de S. Grégoire de Nazianze, que de racines ou d'herbes désagréables au goût. Il y avait cependant des occasions où il mangeait de tout ce qu'on lui présentait.

S. Pierre, comme nous l'avons observé, prêcha la foi dans plusieurs pays voisins de la Judée, avant

la dispersion des apôtres, qui arriva douze ans après la mort de Jésus-Christ et la quarantième année de l'ère vulgaire. Dans le partage que les apôtres firent entre eux des diverses nations, S. Pierre choisit la ville de Rome pour le principal théâtre de ses travaux. Il y vint dans le dessein d'attaquer le démon, qui en avait fait le centre de la superstition et de l'erreur; par là il secondait les vues de la Providence, qui n'avait élevé l'empire romain à un si haut degré de puissance que pour faciliter la propagation de l'Evangile, et qui voulait fixer la forteresse de la foi dans la capitale du monde, afin que de là elle pût se répandre avec plus de rapidité et moins d'obstacles chez les différents peuples soumis à la domination des empereurs. Il voyait qu'en renversant le démon de dessus le trône même de sa tyrannie il frayerait le chemin à la conquête de tout l'univers.

A juger de cette entreprise par les lumières de la raison rien n'était plus insensé. Comment, en effet, un pêcheur ignorant pouvait-il se flatter de convertir la capitale d'un empire idolâtre, qui était en même temps le siége de toutes les sciences? Quels succès pouvait-il se promettre en prêchant le mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs dans une ville où régnaient l'ambition, l'avarice et l'amour de la volupté? L'humilité du Calvaire n'était-elle point incompatible avec l'orgueil du Capitole? L'ignominie de la croix ne proscrivait-elle pas l'éclat de cette pompe qui éblouissait les yeux du maître du monde? Tant d'obstacles ne firent cependant qu'enflammer le zèle de notre apôtre. Il entre seul dans Rome et ose attaquer la superstition armée de toutes les forces de l'empire, et prêcher Jésus crucifié. Il

commence par les Juifs qui vivaient dans la ville; il fait entendre ensuite sa voix aux gentils, et bientôt il forme une Eglise nombreuse composée des uns et des autres.

Il siégea vingt-cinq ans à Rome, suivant Eusèbe, S. Jérôme et l'ancien calendrier romain publié par Buchérius, ce qui toutefois ne l'empêcha pas de s'absenter de temps en temps pour aller exercer les fonctions apostoliques dans d'autres contrées. Il ne tarda pas à retourner en Orient, puisqu'en 44 il fut emprisonné à Jérusalem par l'ordre du roi Agrippa. Ayant été délivré par le ministère d'un ange, il parcourut de nouveau plusieurs pays de l'Orient, et y établit des évêques. Peu de temps après il revint à Rome; mais il fut obligé de sortir de cette ville en 49, lorsque l'empereur Claude en chassa les Juifs et les chrétiens, à l'occasion des troubles qu'avait excités la haine des premiers contre les seconds. Cette expulsion n'eut pas toutefois de grandes suites; les uns et les autres obtinrent bientôt la permission de rentrer dans Rome.

L'Orient revit encore S. Pierre; et cet apôtre assista en 51 au concile général qui se tint à Jérusalem; il y fit un discours pour montrer qu'on ne devait point astreindre les gentils convertis à l'observation des cérémonies judaïques. Son avis, qu'appuya S. Jacques, évêque de Jérusalem, fut adopté par le concile, qui en forma un décret. On y confirma aussi à S. Paul d'une manière spéciale la qualité d'apôtre des gentils, quoiqu'il annonçât aussi la foi aux Juifs lorsque l'occasion s'en présentait.

Pendant le séjour que S. Pierre fit en Judée, il s'ap-

pliqua principalement à la conversion des Juifs. Ceux-ci étant fort attachés aux cérémonies légales, on leur permit quelque temps de les observer, pourvu toutefois qu'ils ne les regardassent point comme étant de précepte. Cette opinion eût été une erreur dans la foi; l'Église l'a toujours condamnée comme telle, et c'est ce qui fit l'hérésie des Nazaréens. (1)

Après le concile de Jérusalem S. Pierre se rendit à Antioche : là il mangeait indifféremment avec les gentils convertis, sans observer la distinction des viandes prescrite par la loi mosaïque ; mais bientôt il cessa de le faire, dans la crainte de déplaire à quelques Juifs fidèles nouvellement arrivés de Jérusalem. Cette conduite donna aux gentils

(1) Les cérémonies de la loi mosaïque étaient toutes figuratives, et annonçaient un Rédempteur futur; elles devaient donc cesser après l'accomplissement des figures, et il fallait que les ombres fissent place à la réalité. Les différentes impuretés légales étaient des emblèmes sensibles de l'impureté spirituelle du péché, qui devait être effacée par la mort de Jésus-Christ. Dieu voulait aussi par cette multiplicité de rites montrer que les Juifs étaient son peuple choisi, un peuple séparé du reste du monde, et lui rappeler sans cesse qu'il exigeait de lui une parfaite pureté de cœur.

La distinction des viandes *mondes* et *immondes* avait pour objet d'éprouver l'obéissance des Juifs. C'était un frein qui les empêchait de se mêler parmi les infidèles, et un préservatif contre la séduction qu'ils avaient à craindre au milieu d'un monde plongé dans l'idolâtrie. Cette distinction cessa lorsque tous les peuples furent entrés dans le sein de l'Eglise. La chair des animaux appelés *immondes* dans le Lévitique était ordinairement insipide et malsaine.

La distinction des viandes en général remonte plus haut que Moïse, puisqu'il en est parlé dans les préceptes que Dieu donna à Noé. On ne peut guère douter qu'elle n'ait été presque aussi ancienne que le monde.

chrétiens sujet de se plaindre amèrement. S. Paul pour arrêter le cours du scandale reprit publiquement S. Pierre, de peur qu'en le voyant judaïser on ne s'imaginât qu'il condamnait ceux qui n'observaient point les cérémonies légales, et qu'on ne prît de là occasion de croire qu'il y avait de la diversité dans la doctrine que prêchaient les deux apôtres. S. Pierre n'avait eu d'autre but que de ménager la faiblesse des Juifs convertis; mais en même temps il n'avait point assez fait attention au scandale qui résulterait de sa conduite pour les gentils qui venaient d'embrasser la foi.

S. Augustin, parlant de ce qui se passa dans cette circonstance, observe que les deux apôtres nous y donnent de grandes leçons de vertu. « On ne peut, dit-il, assez admirer la juste liberté de S. Paul et l'humble modestie de S. Pierre. Le second nous fait voir en lui une vertu encore plus admirable et plus difficile à imiter; car il est plus aisé de voir ce qu'il y a à reprendre dans un autre, et de l'en avertir, que de faire un aveu public de ses fautes, et de s'en corriger. Quelle vertu ne faut-il pas pour se réjouir d'être repris par un autre, même par un inférieur, et cela à la vue de tout le monde! Pierre, dit-il dans un autre endroit, ne pouvait nous donner un plus bel exemple de vertu, puisqu'il nous enseigne à conserver la charité par l'humilité. » Tout le monde peut reprendre le prochain, mais il n'y a qu'un saint qui puisse recevoir en bonne part une réprimande publique: c'est là comme la pierre de touche de la parfaite humilité. Une telle conduite donne plus d'édification et procure plus de gloire que ne feraient les apologies

les plus solides. « Le saint apôtre, dit S. Grégoire-le-Grand, oublia sa propre dignité dans la crainte de perdre le moindre degré d'humilité; il loua depuis les épîtres de S. Paul comme pleines de sagesse, quoiqu'on y lise une chose qui lui paraît si peu honorable ; mais cet ami de la vérité se réjouissait qu'on sût qu'il avait été repris, et qu'on crût qu'il l'avait été justement. »

Nous avons de S. Pierre deux épîtres canoniques. La première est datée de *Babylone*, nom par lequel Eusèbe et S. Jérôme entendent la ville de Rome, qui était alors le centre de l'idolâtrie et du vice. Il paraît qu'elle fut écrite entre les années 45 et 55. Elle est adressée aux Juifs convertis, quoique, selon la remarque de S. Augustin, l'apôtre y instruise aussi les gentils qui avaient reçu l'Évangile. Le but principal de S. Pierre était de les confirmer dans la foi au milieu des souffrances et des persécutions, et de réfuter les erreurs de Simon le magicien, ainsi que celles des nicolaïstes. Le style, suivant les plus habiles critiques, en est noble, majestueux et plein de cette vigueur qui convient au prince des apôtres. On y admire un sens profond exprimé en peu de paroles. La seconde épître de S. Pierre fut écrite de Rome peu de temps avant la mort de cet apôtre, et elle peut être regardée comme son testament spirituel. L'auteur y exhorte les fidèles à travailler sans relâche à leur sanctification, et les précautionne contre les piéges de l'hérésie.

On croit à Rome, sur une ancienne tradition, que la maison de Pudens, sénateur romain, fut changée par notre saint apôtre en une église, et que c'est celle qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-*

Pierre-aux-Liens. On trouve aussi dans plusieurs anciens martyrologes une fête de *la dédicace de la première église consacrée à Rome par S. Pierre.* Les chrétiens n'eurent d'abord que des oratoires et des chapelles parcequ'ils étaient obligés de se cacher pour se soustraire à la fureur des païens; mais lorsque le feu de la persécution de Sévère eut été éteint, ils convertirent en églises les plus célèbres d'entre ces chapelles.

Il n'est pas possible de douter que S. Pierre n'ait annoncé l'Évangile dans toute l'Italie; Eusèbe, Rufin et d'autres anciens auteurs le disent expressément. On ne peut douter non plus qu'il n'ait prêché dans d'autres provinces de l'Occident. Les apôtres, comme nous l'avons déjà observé, avaient ordre d'instruire toutes les nations; aussi ne se renfermèrent-ils pas dans de simples villes, si l'on en excepte S. Jacques, qui fixa sa résidence à Jérusalem pour travailler à la sanctification des Juifs.

Lactance rapporte que S. Pierre et S. Paul étant à Rome prédirent qu'un prince marcherait bientôt contre les Juifs, et les vaincrait; qu'il raserait leur ville principale; que durant le siége les habitants souffriraient horriblement de la faim et de la soif, et que même ils se mangeraient les uns les autres; qu'après la prise de la ville ils verraient leurs femmes cruellement tourmentées devant leurs yeux, leurs filles déshonorées, leurs fils mis en pièces, leurs petits enfants massacrés, leur pays ravagé par le fer et le feu, toute la nation enfin bannie de la terre de ses pères, et cela en punition du crime qu'ils avaient commis en rejetant le fils de Dieu.

On lit dans S. Athanase que S. Pierre et S. Paul

prirent souvent la fuite durant les persécutions, mais qu'ils allèrent courageusement au devant de la mort lorsqu'ils eurent été avertis par une lumière supérieure que le moment de leur martyre était enfin arrivé.

Jésus-Christ après sa résurrection prédit à S. Pierre qu'il le glorifierait par le sacrifice de sa vie, et même qu'il le suivrait par la mort de la croix. Il lui révéla depuis d'une manière spéciale le temps de sa mort. Cet apôtre se prépara à la couronne du martyre par divers triomphes qu'il remporta sur le démon; mais avant de raconter de quelle manière il consomma son sacrifice, il est à propos de présenter en abrégé l'histoire du dernier combat qu'il eut à soutenir contre son fameux adversaire.

Simon le magicien ayant parcouru plusieurs provinces vint à Rome, et s'y acquit une grande réputation. Nous apprenons de S. Justin, de S. Irénée, de Tertullien, d'Eusèbe, de S. Cyrille de Jérusalem et de Théodoret, que l'empereur Claude et le sénat lui décernèrent les honneurs divins, et lui firent élever une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription, à *Simon le Dieu saint*. Ce prétendu Dieu avait gagné les bonnes grâces de Messaline, femme capable de donner dans toutes sortes d'extravagances, et qui avait le talent de persuader ce qu'elle voulait à l'empereur Claude, son mari. Ce prince en effet, dépourvu de tout mérite, n'agissait que par des impressions étrangères; et c'est à juste titre qu'on a dit de lui que c'était un enfant à cheveux gris, un imbécile qui ne porta jamais véritablement la pourpre.

Messaline ayant été assassinée pour ses crimes, Claude épousa Agrippine, sa propre nièce, sans égard pour les lois romaines, qui proscrivaient de pareils mariages comme incestueux. Cette princesse, encore plus méchante que Messaline, rendit l'empereur cruel, et l'on vit Claude en venir par stupidité jusqu'à tremper ses mains dans le sang innocent; il se laissa aussi déterminer à adopter Néron, qu'Agrippine avait eu de Domitius, son premier mari. Britannicus fut le fruit de l'union funeste de Claude et d'Agrippine. En 51, l'impératrice empoisonna son mari, et, à force d'entasser crimes sur crimes, elle fraya à Néron, son fils, une route au trône impérial.

Ce jeune prince oublia bientôt qu'il devait son élévation à sa mère. Au reste les Romains ne firent qu'y gagner; il gouverna les cinq premières années de son règne avec beaucoup de clémence, parce-qu'il confiait l'administration des affaires à Sénèque, son précepteur, et à Burrhus, préfet des cohortes prétoriennes. On lui reproche cependant durant ce temps-là la mort de son frère Britannicus, dont il se défit par la voie du poison; mais lorsqu'une fois il eut versé le sang d'Agrippine, sa propre mère, il devint le plus grand monstre de cruauté et de vice qui ait peut-être jamais déshonoré l'espèce humaine.

Simon le magicien trouva le moyen de s'insinuer dans ses bonnes grâces. Cela lui fut d'autant plus facile que Néron était infatué jusqu'à l'extravagance des superstitions de la magie. Sa plus forte passion était d'exceller dans cet art diabolique; aussi n'épargna-t-il pour s'y rendre habile ni dé-

penses ni crimes. Tous ses efforts n'aboutirent pourtant qu'à le couvrir de confusion. Les pères assurent que Simon promit à l'empereur et au peuple qu'il s'élèverait dans l'air par le moyen de ses anges, prétendant imiter par là l'ascension de Jésus-Christ; ils ajoûtent qu'il prit effectivement son essor, par la vertu du pouvoir magique, en présence de Néron; mais que S. Pierre et S. Paul s'étant mis en prières, l'imposteur tomba à terre; qu'il eut une jambe cassée de sa chute, et qu'il mourut peu de jours après dans la rage et le désespoir.

Les progrès que l'Evangile faisait tous les jours à Rome par les miracles et la prédication des apôtres furent, au rapport de Lactance, la cause de la persécution que Néron excita contre l'Eglise. Quelques pères disent que la haine qu'il portait à S. Pierre et à S. Paul s'augmenta encore de beaucoup par le malheur arrivé à Simon le magicien, et c'est ce que sa conduite ne prouva que trop. Il avait déjà commencé à persécuter les chrétiens, et il en avait immolé un grand nombre à sa cruauté à l'occasion de l'incendie qui consuma la ville de Rome en 64.

Les fidèles, dit S. Ambroise, considérant la grandeur du danger que courait S. Pierre, le conjurèrent de prendre la fuite. Il refusa d'abord de le faire; mais à la fin il se rendit à leurs importunités, et se sauva pendant la nuit. Lorsqu'il était sur le point de sortir de la porte de la ville il eut une vision dans laquelle Jésus-Christ lui apparut. Il lui demanda : « Seigneur, où allez-vous? — Je viens à Rome, lui répondit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau.» Pierre comprit aussitôt le

sens de ces paroles; il les regarda comme un reproche de sa lâcheté, et comme une preuve que la volonté de Dieu était qu'il souffrît. Il retourna donc dans la ville, où il fut arrêté et mis avec S. Paul dans la prison de Mamertine. On dit que les deux apôtres restèrent là huit mois, et qu'ils convertirent S. Processe et S. Martinien, qui étaient des principaux de leurs gardes, avec quarante-sept autres personnes de l'un et de l'autre sexe.

On croit qu'ils furent fouettés avant que d'être exécutés. En supposant que S. Paul, comme citoyen romain, n'ait point passé par ce supplice, il est au moins certain que S. Pierre l'a subi, les lois de Rome ordonnant qu'on y appliquât les personnes qui devaient être crucifiées. C'est une ancienne tradition que les deux apôtres furent conduits ensemble hors de la ville par la porte d'Ostie. S. Prudence dit qu'ils souffrirent en un même lieu, vers un marais qui était le long du Tibre. Selon quelques auteurs, S. Pierre fut martyrisé le même jour du mois que S. Paul, mais un an plus tôt. Eusèbe, S. Epiphane et la plupart des anciens placent le martyre des deux apôtres le 29 juin de la même année.

Lorsque S. Pierre fut arrivé au lieu du supplice il demanda à être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin Maître. Les pères attribuent cette demande, partie à son humilité, partie au désir qu'il avait de souffrir davantage pour Jésus-Christ. Les bourreaux se rendirent à la prière de l'apôtre. Il fut attaché à la croix avec des clous, selon S. Chrysostome, S. Augustin et S. Astère. Tertullien dit qu'il fut

lié avec des cordes. Il est probable qu'on fit l'un et l'autre. Le père Pagi met le martyre de S. Pierre et de S. Paul dans l'année 65.

S. Grégoire rapporte que les deux apôtres furent enterrés dans les catacombes, à deux milles de Rome; et leur fête *aux catacombes* est marquée au 29 juin dans le calendrier romain publié par Buchérius. L'auteur d'une ancienne histoire qui se lisait dans l'Eglise gallicane au huitième siècle dit que leurs corps ne restèrent là que dix-huit mois. Celui de S. Paul fut porté sur le chemin d'Ostie, un peu plus loin de Rome, et celui de S. Pierre sur le mont Vatican, apparemment par les Juifs convertis qui habitaient ce quartier-là. Aujourd'hui les chefs des deux saints, renfermés dans des bustes d'argent, se gardent dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. La grande église de Saint-Paul, sur le chemin d'Ostie, possède une moitié du corps de chaque apôtre; l'autre moitié est dans un souterrain magnifique de l'église du Vatican, lequel s'appelle *la Confession de S. Pierre*, et en latin *Limina Apostolorum*. On y va par dévotion de toutes les parties du monde chrétien.

S. Chrysostome ne pouvait retenir les transports de sa piété et de son admiration lorsqu'il nommait ces deux saints, et surtout lorsqu'il parlait de l'amour de S. Pierre pour son divin Maître. Il l'appelait « le coryphée du cœur apostolique, la bouche de tous les apôtres, la tête et le chef de cette sainte famille, le préfet de tout le monde, le fondement de l'Eglise. »

S. Pierre quitta tout pour suivre Jésus-Christ, et il en fut récompensé par la promesse de recevoir

la vie éternelle dans l'autre monde et le centuple dans celui-ci. Heureux échange ! Promesse magnifique ! s'écrie S. Bernard. O paroles puissantes, qui ont dépouillé l'Egypte de ses plus précieuses richesses, et qui ont peuplé les déserts et les monastères d'une multitude innombrable de saints, dont l'emploi était de faire sur la terre ce que les bienheureux feront éternellement dans le ciel ! On peut dire d'eux comme de Marie, qu'ils ont choisi la meilleure part, qui ne leur sera jamais ôtée. Qui pourrait exprimer la grandeur de la félicité qui leur est destinée, et la douceur des consolations qu'ils goûtent dès à présent ? Qu'ont-ils donc quitté pour se procurer de tels avantages ? Des choses de néant, des sujets d'inquiétude, de crainte, de danger. Ils ont renoncé à des biens que les philosophes idolâtres méprisaient, à des biens qui embarrassent quand on les possède, qui déchirent quand on les perd, et qui souillent le cœur quand on s'y attache.

Heureux ceux qui imiteront le renoncement de . Pierre ! Comme lui ils en recevront la récompense dans cette vie-ci et dans l'autre. Quel que puisse être leur état, ils useront du monde comme n'en usant pas ; ils y vivront comme s'ils y étaient étrangers ; ils auront des biens sans y attacher leur cœur ; on les verra se livrer aux affaires temporelles, pour correspondre aux vues de la Providence qui les en a chargés ; mais ils n'auront rien de terrestre dans leurs affections, et ils seront de véritables citoyens du ciel au milieu du commerce des hommes. Malheureux au contraire ceux qui, renonçant au monde, ne le font que de

bouche; ils en ont toujours l'amour dans le cœur, et ils en portent l'esprit et la contagion jusque dans ces sanctuaires destinés à garantir l'innocence du souffle empesté du vice.

S. PAUL,

APÔTRE.

(30 juin.)

La vocation miraculeuse de S. Paul par la voix même de Jésus-Christ; l'ordre exprès qu'il reçut du Saint-Esprit d'aller instruire toutes les nations; son ravissement extraordinaire, par lequel il fut consacré pour l'apostolat dans le ciel même, où il apprit des mystères qu'il ne pouvait révéler aux hommes; le don de prophétie et d'inspiration qu'il possédait dans le plus haut degré; les choses étonnantes qu'il fit et souffrit, tant pour la gloire de Dieu que pour la conversion du monde, lui ont mérité une place parmi les apôtres, quoiqu'il ne fût point du nombre des douze auquel on donne communément ce titre. Nous avons rapporté, sous le 25 janvier, de quelle manière le Sauveur l'amena à la connaissance de son Evangile.

Lorsqu'il eut été baptisé il prêcha quelques jours Jésus-Christ dans la synagogue de Damas; il se retira ensuite dans l'Arabie. On croit que ce fut dans un lieu peu éloigné de Damas. Cette ville était de la domination d'Arétas, roi d'Arabie et beau-père d'Hérode Antipas. On ignore combien de temps S. Paul passa dans cette retraite. De retour à Damas, il y prêcha la foi de nouveau, et y confondit les Juifs avec une force merveilleuse.

Ceux-ci, ne pouvant entrer en lice avec lui, formèrent le projet de lui ôter la vie, et mirent dans leurs intérêts le gouverneur de Damas. Ils firent donc diverses perquisitions pour l'arrêter, et ils obtinrent du gouverneur qu'on gardât les portes de la ville afin qu'il ne pût échapper ; mais l'apôtre fut averti à temps du danger que courait sa vie. Les frères, pour le délivrer de la fureur de ses ennemis, le descendirent durant la nuit dans une corbeille par une fenêtre qui donnait sur les murailles de la ville. Il passa trois mois partie à Damas, partie dans le pays d'alentour ; il se rendit ensuite à Jérusalem pour voir S. Pierre.

S. Barnabé, qui le connaissait, l'introduisit devant S. Pierre et S. Jacques, qui applaudirent, ainsi que les autres fidèles, à la sincérité de sa conversion. La plupart des chrétiens l'avaient d'abord évité, craignant quelque dessein caché de la part d'un homme qui avait persécuté l'Eglise avec tant de fureur. On voit par là qu'il n'y a eu rien d'humain dans l'établissement du christianisme. Si la doctrine que prêchaient les apôtres n'eût pas été vraie, comment Paul, qui avait été un des plus ardents persécuteurs des chrétiens, aurait-il embrassé la foi ? Les fourbes sont ordinairement soupçonneux et jaloux. Quelle candeur et quelle sincérité dans les apôtres ! Leurs disciples plutôt que de les abandonner ont sacrifié leurs biens et leurs vies, tandis qu'en révélant l'imposture ils avaient tout à attendre des Juifs et des païens. Ils ne leur étaient donc attachés qu'à cause de l'évidence de leurs miracles, de l'humilité de leurs cœurs, de l'héroïque sainteté de leur vie, de leur constance dans les

tourments. Il résulte de toutes ces circonstances réunies qu'il est impossible de soupçonner d'erreur et d'imposture la doctrine et le témoignage des apôtres. D'ailleurs cette sincérité des apôtres envers S. Paul, et de S. Paul envers les apôtres, et cette uniformité constante à attester les mêmes vérités au milieu des plus cruelles persécutions, ne donnent-elles pas le plus haut degré d'évidence à l'histoire miraculeuse de notre saint et à tout le christianisme? Et prouver que cette conversion est un miracle proprement dit, n'est-ce pas prouver que l'Evangile est vrai et que son origine est divine?

S. Paul demeura quinze jours à Jérusalem. Durant ce temps-là il jouit des entretiens de S. Pierre, et se montra très zélé à disputer dans la synagogue; mais les Juifs fermèrent opiniâtrément les oreilles aux vérités du salut. Ne pouvant résister à la force des discours de S. Paul, ni à l'évidence dans laquelle il mettait la révélation évangélique, ils eurent recours à la violence, et cherchèrent les moyens de se défaire de lui. Les fidèles le tirèrent de leurs mains en le conduisant à Césarée, d'où il s'embarqua pour Tarse, sa patrie. Il s'occupa pendant plus de trois ans à y prêcher, ainsi que dans les contrées voisines de la Cilicie et de la Syrie, et ses prédications y eurent le plus grand succès. Les cœurs avaient été disposés à recevoir l'Evangile par les disciples qui s'étaient enfuis de Jérusalem à Antioche après le martyre de S. Étienne.

S. Barnabé, étant venu à Antioche en 43, demanda S. Paul pour l'aider dans le ministère de la prédication. La proposition qu'il fit fut agréée par les apôtres. Il se rendit donc à Tarse, d'où il amena

S. Paul à Antioche avec lui. Ils y travaillèrent l'un et l'autre avec autant de fruit que de zèle durant l'espace d'une année. Ce fut vers ce temps-là que les disciples commencèrent à Antioche à porter le nom de *chrétiens*. Le prophète Agabe, étant venu de Jérusalem dans cette ville avec d'autres frères, prédit une grande famine qui arriva l'année suivante, la quatrième de l'empereur Claude, et la quarante-quatrième de l'ère chrétienne. Le fléau ravagea tout l'empire et particulièrement la Judée. Les fidèles d'entre les Juifs se trouvèrent réduits dans la plus grande misère. Ceux d'Antioche firent une quête pour eux, et la leur envoyèrent par S. Paul et S. Barnabé. Lorsque les deux apôtres se furent acquittés de leur commission ils revinrent à Antioche. L'église de cette ville était très florissante, et elle comptait un grand nombre de docteurs et de prophètes, dont les principaux étaient Barnabé, Simon, surnommé *le Noir*, Lucius de Cyrène, Manahen, Saul ou Paul.

Il paraît que ce fut vers ce temps-là que S. Paul fut ravi jusqu'au troisième ciel, faveur dont il parlait quatorze ans après. Dieu, pour le préserver de l'enflure de l'orgueil, permit qu'il fût tourmenté par l'aiguillon de la chair et comme par les soufflets de Satan, ce que plusieurs pères entendent des tentations honteuses. L'apôtre châtiait son corps par de longues veilles et des jeûnes rigoureux, de peur qu'en prêchant aux autres il ne tombât lui-même dans le danger et ne perdît la couronne. Malgré ses travaux immenses et ses actions merveilleuses il ne s'imaginait pas avoir rien fait; mais oubliant ce qui était derrière lui il se portait toujours en

avant pour entreprendre ce qui lui restait à faire afin de pouvoir fournir heureusement la carrière. Semblable à un athlète qui n'envisage que le but où il doit arriver, de crainte qu'en considérant l'espace déjà parcouru il ne perde l'avantage qu'il a sur ses adversaires et ne soit privé du prix destiné au vainqueur, il se regardait comme un serviteur inutile et bien éloigné d'accomplir tout ce qu'il devait à Dieu; car, quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne se croyait pas pour cela justifié devant le Seigneur. Il se plaisait dans ses humiliations, dans sa faiblesse et son néant, afin que Dieu, en qui il mettait son unique force, fût glorifié en toutes choses. De cette disposition naissait l'ardeur avec laquelle il excitait sa langue, son ame, ses puissances et toutes les créatures à louer le saint nom de Dieu et à rendre de continuelles actions de grâces à sa bonté et à sa miséricorde. Supérieur à la crainte des difficultés et des dangers, la vue des tourments et de la mort n'était point capable d'arrêter l'activité de son zèle. Il se réjouissait de souffrir dès qu'il s'agissait de faire connaître et aimer Jésus-Christ. Il se croyait redevable à l'univers entier, aux Grecs et aux barbares, aux sages et aux insensés, aux savants et aux ignorants, aux Juifs et aux gentils. De pareils sentiments annoncent qu'il était crucifié au monde et mort à lui-même. Toujours il étudiait Jésus-Christ pour se pénétrer parfaitement de son esprit. Il pouvait dire avec confiance qu'il portait sur son corps les marques des plaies sacrées du Sauveur, qu'il était attaché avec lui à la croix, et qu'il ne se glorifiait point en autre chose; qu'il ne vivait plus, mais que Jésus-Christ vivait en lui. Cet

homme divin, armé du pouvoir de la grâce, qui commandait à la nature, qui lisait dans l'avenir et qui était élevé au dessus de toutes les choses terrestres, foulait aux pieds les puissances de l'enfer l'univers ligués contre lui; aussi devint-il l'instrument dont Dieu se servit pour abattre l'orgueil du monde par l'humilité de la croix et pour soumettre toutes les nations à l'empire de l'Evangile. Il fut élu pour entreprendre ce grand ouvrage dans un temps où les docteurs prêchaient à Antioche et où les fidèles unis ensemble joignaient le jeûne à la prière. Ces pieux exercices accompagnaient toujours l'élection des nouveaux ministres de l'Eglise.

Le Saint-Esprit dit aux frères par quelques prophètes de lui séparer Saul et Barnabé pour l'ouvrage auquel il les avait destinés, c'est à dire pour aller annoncer la foi à toutes les nations avec une pleine autorité. Telle fut l'élection de S. Paul à l'apostolat. Il ne voulut point comme les autres apôtres vivre de l'Evangile; mais il gagnait de quoi subsister en faisant des tentes qui servaient aux soldats et aux mariniers. S'il recevait cependant quelquefois ce qui lui était offert par la charité des fidèles, c'était par amour pour eux et non pour lui-même. Les différentes épreuves par lesquelles il avait passé faisaient qu'il était prêt à tout et content de l'état où il se trouvait. Il savait également vivre dans la pauvreté et l'abondance.

La nécessité où il était de défendre la dignité de son apostolat, d'où dépendait le fruit de son ministère, l'a fait parler une fois de ses révélations et de ses priviléges; mais on voit par les termes dont il se sert qu'il en rapporte à Dieu toute la gloire. Il

prend occasion des faveurs qu'il a reçues de trembler et de s'humilier ; il ne relève ce qui pouvait être à son avantage que quand le salut de ses frères y est intéressé. Sans cesse il revient à ses infirmités, dans lesquelles il se glorifie. Sa langue est l'instrument de son cœur lorsqu'il raconte ce qui était pour lui un sujet de confusion. Il est, dit-il, un blasphémateur, un persécuteur, un avorton, le dernier des apôtres, indigne même de porter le nom d'apôtre.

Nous avons dans les Actes des Apôtres une histoire abrégée des travaux de S Paul, après qu'il eut reçu l'imposition des mains. Etant parti d'Antioche avec Barnabé, en 44, il se rendit à Séleucie, où il s'embarqua pour aller en Chypre. Il prêcha d'abord à Salamine dans la synagogue des Juifs ; il traversa ensuite tout le pays jusqu'à Paphos, ville située de l'autre côté de l'île, et où ce proconsul romain faisait sa résidence. Ce proconsul se nommait Sergius Paulus ; c'était un homme sage et prudent, mais qui s'était laissé conduire par le magicien Barjesus, autrement appelé Elymas. Il désira voir et entendre S. Paul, d'après la réputation que ses miracles lui avaient acquise. Comme Elymas s'opposait à la prédication de l'apôtre, il devint tout à coup aveugle en punition de son péché, et il fut réduit à chercher quelqu'un pour le conduire. Le proconsul, touché de ce prodige et du discours de S. Paul, se convertit et reçut le baptême. Origène et S. Chrysostome disent qu'Elymas recouvra la vue en embrassant la foi. Quelques auteurs pensent que l'apôtre prit le nom de Paul à l'occasion de cet événement, et S. Luc ne lui donne plus que celui-

là dans la suite des Actes; mais d'autres estiment qu'il est plus probable qu'il changea de nom dès sa conversion.

S. Paul et S. Barnabé ayant quitté l'île de Chypre s'embarquèrent pour la ville de Perge, en Pamphilie. Ce fut là que Jean-Marc, qui s'était attaché à eux, les quitta et retourna à Jérusalem, n'ayant pas le courage de supporter les fatigues inséparables de tant de missions.

De Perge, S. Paul alla à Antioche, capitale de la Pisidie, et y prêcha dans la synagogue deux jours de sabbat. Plusieurs, frappés de ses discours, crurent en Jésus-Christ; mais la plupart des Juifs s'élevèrent contre lui et le chassèrent du pays avec Barnabé. Les deux apôtres secouèrent la poussière de leurs pieds comme pour servir de témoignage contre leur infidélité, et vinrent à Icône dans la Lycaonie. Dieu y bénit tellement leurs travaux qu'ils convertirent un grand nombre de Juifs et de gentils. Ils restèrent un temps considérable dans cette ville pour affermir les nouveaux fidèles; mais à la fin ils furent obligés de s'enfuir secrètement pour éviter la fureur des ennemis de la vérité, qui voulaient les lapider; de là ils portèrent l'Evangile à Lystre, à Derbe et dans d'autres lieux de la Lycaonie, prêchant à la campagne comme dans les villes. Ce fut à Lystre qu'arriva le miracle opéré sur un homme perclus de ses jambes et qui n'avait jamais marché. S. Paul le guérit en lui ordonnant de se lever au milieu d'une nombreuse assemblée. Le peuple, témoin du prodige, se mit à crier, en parlant des deux apôtres, que des dieux étaient venus les visiter sous une forme humaine. Il appelait Bar-

nabé *Jupiter*, à cause de la gravité majestueuse de sa personne, et Paul, *Mercure*, parceque c'était lui qui portait la parole. On se préparait même à leur offrir des sacrifices, et déjà les victimes ornées de guirlandes étaient devant la porte. Paul et Barnabé déchirèrent leurs vêtements pour marquer combien ils détestaient la conduite des païens, et pour prévenir la cérémonie sacrilége qu'ils avaient dessein de faire. Peu de temps après, S. Paul fut lapidé et laissé comme mort par ce même peuple qui avait voulu l'adorer; mais la vie lui fut rendue par le soin que les fidèles prirent de lui, et il retourna dans la ville avec eux.

Cependant, pour ne point aigrir ses persécuteurs, il partit le lendemain avec S. Barnabé et vint à Derbe, où il opéra de nombreuses conversions. Ils retournèrent l'un et l'autre à Lystre, à Icône et en d'autres lieux afin d'y ordonner des prêtres pour chaque église. Enfin ils arrivèrent à Antioche de Syrie, après une absence d'environ trois ans. Les quatre années suivantes S. Paul prêcha dans la Syrie et la Judée, et l'on croit que ce fut durant cet intervalle qu'il porta l'Evangile dans l'Occident jusqu'à l'Illyrie.

Lorsqu'il parle de ses missions il passe sous silence les miracles et les conversions nombreuses qu'il avait opérés; il déclare que ce qu'il a souffert pour la croix fait toute sa gloire; il dit qu'il a plus essuyé de travaux, plus reçu de coups et plus enduré de prisons que qui que ce soit. Souvent il se vit près de la mort et exposé au danger de périr sur les rivières, de la part des voleurs, des Juifs et des faux frères, drns les villes et les déserts. Il souffrit

toutes sortes de fatigues, de longues veilles, des jeûnes fréquents, la faim, la soif et la nudité. Cinq fois les Juifs lui donnèrent trente-neuf coups de fouet. Trois fois les Romains le battirent de verges. Il fit naufrage trois autres fois, il passa un jour et une nuit au fond de la mer.

Nous retrouvons S. Paul à Antioche en 51. Il alla de cette ville à Jérusalem et y assista au premier concile général de l'Eglise. Clément d'Alexandrie assure que tous les apôtres y étaient. S. Luc ne parle que de S. Pierre et de S. Jacques; mais il ajoute que S. Paul et S. Barnabé racontèrent dans ce concile le succès que leurs prédications avaient eu parmi les gentils. Nous apprenons de S. Paul lui-même que l'Eglise le reconnut pour l'apôtre des gentils. Jude et Silas ayant été députés à Antioche pour y porter les décrets du concile, Paul et Barnabé les y accompagnèrent. Notre saint resta quelque temps dans cette ville pour confirmer dans la foi les nouveaux convertis; ce fut aussi alors qu'il reprit S. Pierre, comme nous l'avons rapporté dans la vie de cet apôtre.

Dans la visite qu'il fit ensuite des églises qu'il avait fondées en Orient, il ne voulut point recevoir Jean-Marc en sa compagnie, mais S. Barnabé le prit avec lui et alla en Chypre. S. Chrysostome observe que les deux apôtres eurent de bonnes raisons d'agir de la sorte; qu'ils ne cherchaient que la plus grande gloire de Dieu et qu'ils se séparèrent dans l'esprit d'une parfaite charité, comme le témoigne S. Paul, par la manière affectionnée dont il parle dans ses épîtres. « Plût à Dieu, dit ce grand docteur à ce sujet, que nos disputes n'eussent ja-

mais d'autre motif que le devoir, ni d'autre fin que le salut des ames ! »

S. Paul choisit Silas pour compagnon de ses voyages apostoliques et visita les églises de Syrie, de Cilicie et de Pisidie. Etant à Lystre, il circoncit Timothée, son disciple, par condescendance pour les Juifs; mais depuis il refusa de circoncire Tite, pour assurer la liberté de l'Evangile, qui affranchit les hommes de la servitude et des observances de la loi ancienne. Ces observances en effet n'étaient que des figures qui, étant accomplies dans la personne de Jésus-Christ, devaient disparaître pour faire place à la réalité.

De la Lycaonie S. Paul passa dans la Phrygie et la Galatie. Il fut reçu des Galates comme un ange de Dieu; ils le révéraient et l'aimaient au point que si cela eût été possible ils se seraient arrachés les yeux pour les lui donner. Le projet de l'apôtre était d'aller prêcher dans l'Asie mineure; mais l'Esprit de Dieu l'en empêcha; il fut aussi empêché par la même voix d'entrer en Bithynie. Il obéissait dans ces occasions, dit S. Chrysostome, avec autant de joie que de promptitude, sans demander de raisons, parcequ'il ne cherchait en tout que l'accomplissement de la volonté divine. Lorsqu'il fut arrivé à Troade un Macédonien lui apparut pendant la nuit et le pria de passer en Macédoine pour secourir ce pays. *Aussitôt*, dit S. Luc, *nous cherchâmes les moyens de passer dans cette contrée.* Il marque assez, par cette façon de parler qu'il commença pour lors à s'attacher à S. Paul. Il fut depuis ce temps-là son compagnon inséparable, et il paraît qu'il ne le quitta plus depuis.

S. Paul, ayant été appelé de Dieu en Macédoine,

prit avec lui Silas, Luc et Timothée, et vint à Samothrace, île de la mer Egée. Le lendemain il arriva à Naples, ville maritime de la Macédoine, d'où il gagna Philippes, colonie romaine : là il prêcha dans un oratoire des Juifs, situé à quelque distance de la ville. Parmi les personnes qu'il convertit était une marchande de pourpre nommée Lydie. Cette femme, qui reçut le baptême avec toute sa famille, obligea le saint apôtre à loger chez elle. Durant le séjour qu'il fit à Philippes il assembla tous les jours les nouveaux fidèles dans l'oratoire dont nous venons de parler.

Il y avait dans la ville une esclave possédée du démon, et qui en devinant produisait à ses maîtres un gain considérable (1). Cette fille, ayant rencontré S. Paul et ceux qui étaient avec lui, se mit à crier : *Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, et ils nous annoncent la voie du salut.* Elle continua de

(1) Le nom de *Pythonisse* venait des prêtres ou prêtresses des idoles qui rendaient des oracles, spécialement de la fameuse prêtresse d'Apollon ou Python de Delphes, laquelle se nommait *Pythia.* Ce n'était pas toujours l'idole qui parlait; quelquefois c'était un prêtre qui s'y renfermait; d'autres fois la prêtresse ou pythonisse rendait les oracles, comme dans les temples d'Apollon à Patare, de Jupiter Bélus à Thèbes, de Jupiter à Dodone, etc.

Les agitations extraordinaires qu'éprouvaient les prêtres et les prêtresses du paganisme toutes les fois qu'ils rendaient des oracles, ou qu'ils découvraient des choses que le démon pouvait connaître, ou que Dieu lui permettait de manifester, montrent qu'ils agissaient alors par l'impression d'un malin esprit. Il faut pourtant observer que plusieurs oracles n'avaient d'autre fondement que l'artifice et l'imposture des prêtres.

Il y avait des personnes qui, sans être prêtres ou prêtresses, avaient aussi l'esprit de divination, et découvraient les choses secrètes. Telle était la fille dont il est ici question.

les suivre pendant quelques jours; mais comme il était à craindre que ce témoignage rendu à la vérité ne servît à la séduction de plusieurs et que d'ailleurs il ne convenait pas que l'esprit de ténèbres eût aucune part avec les œuvres de lumière, S. Paul commanda au démon, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille, ce qu'il fit à l'heure même.

L'avarice des maîtres de cette fille les irrita contre les saints apôtres; ils ameutèrent la populace, et les conduisirent devant les magistrats, qui les firent frapper de verges comme des séditieux; on les mit ensuite dans un noir cachot, et on leur serra les pieds dans des ceps, ce qui les obligeait à demeurer couchés sur le dos. Au milieu de la nuit, pendant qu'ils priaient Dieu à haute voix, il se fit un grand tremblement de terre; la prison en fut ébranlée, les portes s'ouvrirent et les fers mêmes des prisonniers furent rompus. Le bruit éveilla le geôlier. Voyant la prison ouverte, il crut que ceux qu'on y avait renfermés s'étaient sauvés. Comme il en répondait sur sa vie, il prit son épée de désespoir pour s'en percer; mais S. Paul ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il lui cria à haute voix de ne point se faire de mal parceque personne n'était sorti. Cet homme, frappé du miracle et touché de la bonté de l'apôtre, vint se jeter à ses pieds et demanda le baptême, ainsi que toute sa famille.

Le lendemain matin les magistrats envoyèrent dire au geôlier d'élargir les serviteurs de Dieu. S. Paul, qui avait souffert sans se plaindre la prison et les coups de verge, dit qu'il était bien étrange qu'on eût outragé des citoyens romains sans connaissance de cause et qu'on prétendît encore les renvoyer se-

crètement de prison sans leur faire aucune sorte de réparation. Il en agit de la sorte pour intimider les juges et pour les intéresser en faveur des fidèles. Les magistrats, tremblants au nom de citoyen romain, vinrent en personne à la prison et prièrent les saints d'en sortir.

Les apôtres ayant fondé dans la ville une église florissante, comme il paraît par l'épître de S. Paul aux Philippiens, prirent congé de Lydie et des autres fidèles. Ils passèrent par Amphipoli et par Apollonie, et vinrent à Thessalonique, capitale de la Macédoine. S. Paul y prêcha trois différentes fois dans la synagogue ; il convertit quelques Juifs et un grand nombre de gentils, qui par leur patience devinrent le modèle de toute l'Eglise et furent toujours tendrement aimés de leur apôtre.

Les Juifs, qui persistaient dans leur endurcissement, ne virent qu'avec dépit les progrès que faisait l'Évangile; ils ramassèrent une troupe de mutins et vinrent assiéger la maison de Jason où logeaient les saints. S. Paul et Silas ne s'y étant pas trouvés, ils conduisirent Jason devant les magistrats, qui l'obligèrent à donner caution qu'il représenterait S. Paul si on prouvait quelque chose contre lui. La sédition étant apaisée, Paul et Silas sortirent de la ville pendant la nuit et s'en allèrent à Bérée. Les Juifs qui s'y trouvaient reçurent l'Evangile avec joie, et plusieurs se convertirent; il y eut aussi un grand nombre de gentils qui embrassèrent la foi. S. Paul fut bientôt obligé de partir à l'occasion d'un tumulte qui s'était élevé; mais il laissa dans la ville Silas et Timothée pour achever l'ouvrage qu'il avait commencé, et prit la route d'Athènes.

Les Athéniens avaient beaucoup de goût pour les sciences, et l'on comptait parmi eux plusieurs personnes recommandables par leur savoir et leur sagesse; mais ils étaient en même temps fort superstitieux; ils adoraient toutes les prétendus divinités des autres peuples, et de peur d'en avoir oublié quelqu'une ils avaient élevé un autel avec cette inscription : *Au dieu inconnu.* On ne sait s'ils entendaient par là le Dieu des Juifs ou les fausses divinités des nations qu'ils ne connaissaient point. Au reste les païens appelaient souvent *inconnu* le Dieu des Juifs, parcequ'il n'avait point de nom particulier comme les idoles.

S. Paul prêcha dans la synagogue des Juifs; il annonça aussi l'Évangile aux gentils dans les places publiques, et même dans l'aréopage, c'est à dire devant le tribunal le plus renommé de toute la Grèce. Denys, l'un des aréopagites, embrassa la foi, ainsi qu'une femme de considération nommée Damaris, et plusieurs autres personnes. Les philosophes ne furent point capables de se mesurer avec un homme rempli de l'esprit de Dieu. Il y en eut cependant qui se moquèrent de sa doctrine touchant la résurrection des morts; d'autres, frappés de la force et de la sagesse de ses discours, dirent qu'ils l'entendraient une autre fois.

S. Timothée vint trouver S. Paul à Athènes, mais il semble que Silas resta plus long-temps en Macédoine; peut-être qu'il y fut retenu ou par la maladie ou par quelque autre empêchement. S. Paul, ayant appris que depuis son départ les fidèles de Thessalonique étaient cruellement persécutés par leurs concitoyens, craignit que quelques-uns d'entre

eux ne perdissent courage; il leur envoya Timothée pour les soutenir et les fortifier dans leurs épreuves. Pour lui, le Saint-Esprit le conduisit d'Athènes à Corinthe; il y logea chez Aquila et Priscille sa femme, qui travaillaient comme lui à faire des tentes.

Aquila était originaire du Pont. Il avait demeuré à Rome jusqu'au temps où l'empereur Claude avait chassé les Juifs de cette ville; il s'était depuis retiré à Corinthe. S. Paul travaillait avec lui et allait prêcher les jours de sabbat dans la synagogue des Juifs. Il opéra un grand nombre de conversions. Ce fut de Corinthe qu'il écrivit, en 52, ses deux épîtres aux Thessaloniciens, qui sont les premières qui soient sorties de sa plume. Il eut dans cette ville beaucoup de persécutions à souffrir de la malice des ennemis de la vérité: néanmoins il ne se rebuta point, et Jésus-Christ l'assura qu'il avait un peuple nombreux à Corinthe.

L'Achaïe avait alors pour proconsul Novat, frère aîné du philosophe Sénèque, lequel portait le nom de Lucius Junius Gallion, qui l'avait adopté. Les Juifs traînèrent S. Paul devant ce magistrat; mais, comme il avait autant d'intégrité que de modération, il ordonna aux accusateurs de se retirer, en leur disant qu'il ne se mêlait point d'affaires de religion. Par ce moyen l'apôtre fut déchargé des imputations de ses ennemis.

Après un séjour de dix-huit mois à Corinthe il prit la route de Cenchrée, dans le dessein d'aller à Jérusalem pour y célébrer la fête de la Pentecôte. Il s'y fit couper les cheveux en conséquence du vœu des nazaréens qu'il avait fait, et qui consistait

à ne point boire de vin et à laisser croître ses cheveux jusqu'à un certain temps; alors on les coupait et on offrait des sacrifices. C'était ainsi que S. Paul se faisait Juif avec les Juifs pour les gagner à Jésus-Christ.

S'étant embarqué à Cenchrée, il aborda d'abord à Éphèse, puis à Césarée en Palestine, d'où il se rendit par terre à Jérusalem. Lorsqu'il eut célébré la fête dans cette ville il revint à Antioche, et parcourut de nouveau la Galatie, la Phrygie et d'autres contrées de l'Asie, encourageant partout les fidèles et arrosant les jeunes plantes qu'il avait déjà cultivées pour Jésus-Christ. Il repassa de la Cappadoce à Éphèse, et y resta près de trois ans, toujours occupé à instruire dans les places publiques et dans les maisons particulières. Il se fit de grands miracles, même par les mouchoirs et les tabliers qui avaient touché son corps. Durant trois mois il s'adressa aux Juifs; mais voyant leur invincible opiniâtreté il se tourna du côté des païens.

Il y avait alors à Ephèse sept frères, fils de Sceva, prince des Juifs, c'est à dire, à ce que l'on croit, chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales. Ils entreprirent, quoiqu'ils ne fussent point chrétiens, d'exorciser les possédés au nom de Jésus-Christ; mais le démon leur répondit qu'il ne les connaissait point, il se jeta même sur eux, et les traita fort mal. Ce fut ainsi qu'ils subirent la peine due à leur vanité. Cet événement effraya tout le monde, et il n'y eut personne qui ne prononçât depuis avec respect le saint nom de Jésus. Plusieurs voyant la folie de leurs superstitions, brûlèrent publiquement leurs livres de magie et d'astro-

logie. Ces personnes avaient déjà reçu le baptême ; mais, soit par un reste de penchant à l'idolâtrie, elles étaient encore attachées à des pratiques que condamne le christianisme. Les instructions de l'apôtre leur ayant dessillé les yeux, elles renoncèrent à tout ce qui pouvait être un piége de séduction. Il s'en trouva beaucoup qui vinrent s'avouer coupables, non pas seulement par une accusation vague et générale, mais par la déclaration détaillée de leurs fautes.

Un Juif d'Alexandrie, homme éloquent, qui n'avait encore que le baptême de Jean, vint à Ephèse après la première prédication de S. Pierre et de S. Paul dans cette ville. Il se nommait Apollon. Comme il était assez instruit de ce qui regardait Jésus-Christ, il annonça l'Evangile avec beaucoup de zèle ; il fut ensuite plus parfaitement instruit par Aquila et Priscille. Etant allé à Corinthe, il y prêcha la foi avec beaucoup de succès, arrosant ce que S. Paul avait planté.

Les travaux et les miracles du saint apôtre multiplièrent prodigieusement à Ephèse le nombre des chrétiens. Il y trouva des dispositions favorables à la prédication de l'Evangile, mais il eut aussi beaucoup d'adversaires. Il souffrit de cruelles persécutions de la part des Juifs : à chaque moment il était exposé à divers dangers; il mourait tous les jours, c'est à dire qu'il courait continuellement risque de sa vie. Il combattit contre les bêtes, *selon les hommes*, ce qui signifie qu'il fut exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre, en sorte que les hommes crurent qu'il en serait dévoré : mais Dieu sut lui conserver miraculeusement la vie. Ce fut surtout

dans l'année 57 que sa mort parut devoir être certaine.

Il y avait à Ephèse un magnifique temple de Diane, qui passait pour une des sept merveilles du monde. On y gardait une image de la déesse, qu'on prétendait avoir été faite par Jupiter et être tombée du ciel. Cette image était en grande vénération parmi les Grecs et les Romains; on en faisait de petites d'argent qui avaient la même forme, et les païens zélés ne manquaient pas de les acheter. Un orfèvre nommé Démétrius en retirait un gain considérable; mais, voyant que son commerce diminuait beaucoup depuis la prédication de S. Paul, il ameuta contre lui les habitants de la ville. Sur le bruit qui se répandit que l'honneur de la déesse était attaqué, la fureur s'empara de tous les esprits. Chacun se mit à crier : *Vive la grande Diane des Ephésiens.* La raison ne pouvait rien sur une populace aveuglée par l'intérêt et la superstition. On chercha l'apôtre pour l'exposer aux bêtes dans l'amphithéâtre; à son défaut on se saisit de deux de ses compagnons, Gaïus et Aristarque : ils étaient l'un et l'autre de Macédoine et pleins de zèle pour le christianisme. Déjà on était sur le point de les faire dévorer par les bêtes, S. Paul voulait paraître et parler pour eux; mais les intendants des jeux, qui étaient ses amis, le firent avertir que cette démarche serait trop dangereuse, et que certainement il périrait sans pouvoir délivrer ses compagnons. Un Juif converti nommé Alexandre se présenta pour parler; il lui fut impossible de se faire entendre, parcequ'on le soupçonnait d'être l'ami de S. Paul. Il est pourtant fort probable qu'il

eût invectivé contre lui si, comme on le croit communément, c'était cet Alexandre, ouvrier en cuivre, dont l'apôtre dit qu'il lui avait fait beaucoup de mal, qu'il s'était opposé à l'effet de ses discours, et qu'il l'avait livré à Satan pour ses blasphèmes et son apostasie. La populace ne voulut point le laisser parler, et ne fit que crier pendant près de deux heures : *La grande Diane des Ephésiens.* Enfin le greffier de la ville calma peu à peu les esprits; il représenta au peuple que si quelqu'un l'avait offensé il devait se pourvoir devant les juges, qui lui rendraient justice; il ajouta que le tumulte qui s'était élevé avait l'air d'une sédition, et que ceux qui y participaient s'exposaient eux-mêmes à être punis selon la rigueur des lois. Ce discours rétablit le calme, et chacun se retira dans sa maison. Gaïus, Aristarque et Alexandre furent mis en liberté sans avoir rien souffert.

Deux ans auparavant, S. Paul avait fait un voyage à Corinthe, et avait écrit son épître aux Galates. Il montre dans cette épître un zèle et une vigueur vraiment apostoliques, parceque ce peuple était grossier et qu'il avait reçu de faux docteurs qui prétendaient rétablir l'obligation de pratiquer les cérémonies légales, et allier la circoncision avec l'Evangile. Il écrivit en 56 aux Corinthiens. La raison qui l'y détermina fut qu'il avait appris que la division s'était mise parmi eux : les uns étaient pour Céphas, les autres pour Paul ou Apollon, comme si tous ces apôtres n'avaient pas prêché le même Jésus-Christ.

Le tumulte excité par Démétrius ayant été apaisé, S. Paul quitta Ephèse. Il vint à Troade, et alla

pour la seconde fois en Macédoine; de là il écrivit sa seconde épître aux Corinthiens, auxquels il fit peu de temps après une troisième visite. Ce fut alors, dit S. Augustin, qu'il régla, comme il l'avait promis, de quelle manière il fallait assister aux divins mystères, et qu'il ordonna en particulier que l'on recevrait à jeun, et non plus après avoir mangé, le corps du Seigneur. On ne peut au moins douter, selon le même père, que l'obligation de communier à jeun ne soit de précepte apostolique.

En 58 l'apôtre écrivit de Corinthe son épître aux Romains. Il leur y témoignait un désir ardent de les voir, et les y assurait qu'il avait pris la résolution d'aller les visiter.

Après trois mois de séjour dans la Grèce il partit pour porter aux fidèles de la Judée les aumônes qu'il avait recueillies dans la Macédoine et l'Achaïe. Il passa quelque temps à Philippes et un mois entier à Troade. La veille de son départ de cette dernière ville les fidèles s'assemblèrent pour l'entendre prêcher et pour rompre avec lui le pain sacré. Telle était la soif dont ils étaient dévorés pour la parole sainte qu'ils passèrent l'heure du dîner et du souper, quoique ce fût le dimanche et le temps de Paques. Un accident vint troubler à minuit cette sainte assemblée. Un jeune homme, nommé Eutyque, assis sur la fenêtre, s'étant endormi pendant que l'apôtre parlait, tomba d'un troisième étage, où l'on était, et fut emporté mort; mais S. Paul lui rendit aussitôt la vie, et continua d'instruire les frères jusqu'au point du jour.

Il partit de Troade un lundi 17 avril, et s'en alla à pied jusqu'à Asson. S'y étant embarqué, il

arriva à Mitylène, dans l'île de Lesbos; il passa le lendemain jusqu'à celle de Samos, et aborda enfin à Trogylle, qui est un promontoire de l'Ionie. Le jour suivant il gagna Milet dans la Carie, et il envoya chercher les prêtres et les anciens de l'église d'Ephèse pour leur donner quelques instructions. Ayant passé par les îles de Cos et de Rhodes, il vint à Patare, ville de Lycie, où il s'embarqua sur un vaisseau chargé pour Tyr en Phénicie. Enfin il aborda à ce port cinq jours après son départ de Milet. Quelques chrétiens de Tyr, qui avaient le don de prophétie, le conjurèrent de ne point aller à Jérusalem, lui prédisant les maux qu'il aurait à y souffrir. N'ayant pu réussir à le détourner de sa résolution, ils l'embrassèrent et prièrent avec lui sur le rivage.

L'apôtre s'étant rembarqué vint à Ptolémaïde, puis à Césarée. Comme le prophète Agabe lui prédisait dans cette ville qu'il serait chargé de fers à Jérusalem, les fidèles le supplièrent de n'y point aller ; mais ils ne purent l'ébranler, et il leur répondit qu'il était prêt à souffrir non seulement la prison, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jésus. Il continua donc sa route pour arriver au terme de son voyage. Il entra dans Jérusalem en 58, environ la vingt-troisième année après sa conversion. C'était pour la cinquième fois qu'il visitait l'église de cette ville. Son premier soin fut de distribuer les aumônes dont il était chargé. Il se rendit au conseil qu'on lui donna, de faire les dépenses nécessaires pour les sacrifices que devaient offrir quatre nazaréens, dont le temps expirait. Il agit de la sorte afin de prouver aux Juifs qu'il ne con-

damnait point leur loi, et il le faisait connaître à leurs prêtres en s'assujettissant aux purifications légales.

Il s'était à peine écoulé sept jours depuis son arrivée que quelques Juifs d'Asie, qui étaient venus à Jérusalem pour célébrer la fête de la Pentecôte, animèrent le peuple contre lui. L'ayant vu dans la ville avec un Ephésien nommé Trophime, qui était gentil, ils s'imaginèrent faussement qu'il l'avait mené dans le temple, qui par là avait été profané. Sur le bruit qui se répandit que Paul méprisait et le temple et la loi de Moïse, les Juifs s'attroupèrent autour de lui ; ils se saisirent de sa personne, et l'enlevèrent dans le dessein de le battre et même de le massacrer.

Le tribun Claude Lysias fut bientôt informé de tout ce qui se passait. C'était un officier qui commandait la garnison de la tour Antonia, et qui était chargé d'empêcher le tumulte qui s'élevait ordinairement parmi les Juifs au temps des grandes fêtes. Il accourut promptement avec ses soldats, dont la vue arrêta ceux qui battaient S. Paul, et qui étaient sur le point de lui ôter la vie. Il tira l'apôtre de leurs mains, ordonnant toutefois qu'il fût lié de deux chaînes. Il soupçonna d'abord que c'était un Egyptien qui, peu de temps auparavant, avait excité une sédition; mais ayant reconnu qu'il s'était trompé, il permit à son prisonnier de parler au peuple. S. Paul fit un discours où il raconta la manière miraculeuse dont il avait été converti ; il ajouta qu'il avait commission expresse d'en haut de prêcher aux gentils. Il eut à peine prononcé ces dernières pa-

roles que le peuple poussa un cri de fureur et demanda sa mort.

Lysias, qui ne savait point l'état de cette affaire, résolut, pour s'en instruire, de condamner le saint à être fouetté. Le bourreau se mettant en devoir d'exécuter la sentence, l'apôtre demanda au centurion s'il était permis de traiter de la sorte un citoyen romain avant qu'il eût été entendu et condamné selon les lois. Le centurion informa Lysias de ce qu'il venait d'entendre. Celui-ci eut peur; il ordonna de relâcher l'apôtre, et de le conduire dans la tour Antonia.

Le lendemain Lysias fit dire au grand-prêtre et à tous ceux qui composaient le conseil des Juifs de le venir trouver hors du camp, afin d'apprendre d'eux le véritable état des choses. On amena aussi S. Paul; mais lorsqu'il voulut commencer à parler le grand-prêtre Ananie lui fit donner un soufflet. L'apôtre était intérieurement disposé à tendre l'autre joue, conformément au conseil de l'Évangile, mais il crut qu'il était de l'intérêt de la vérité de montrer en cette occasion de la force et de la vigueur. Il fit donc sentir l'injustice de l'outrage que l'on venait de faire à un homme innocent, et qui était entre les mains d'un magistrat romain; il s'en plaignit hautement au grand-prêtre; il le menaça des coups de la justice divine, et l'appela *muraille blanchie*, c'est à dire hypocrite. Ces dernières paroles étaient une prophétie, selon la remarque de S. Augustin. En effet Ananie fut quelque temps après déposé de la souveraine sacrificature par Agrippa le jeune. Etant depuis entré dans une fac-

tion dangereuse pour l'état, il fut tué avec son frère par la faction opposée, dont son propre fils était le chef. Cependant on avertit l'apôtre qu'Ananie était le grand-prêtre. Il s'excusa sur ce qu'il ne l'avait pas connu, et rejeta sur ce défaut de connaissance le discours qu'il avait tenu. C'était ainsi qu'il honorait l'ombre même d'un sacerdoce qui venait d'être aboli.

La résurrection de Jésus-Christ étant l'article capital de notre foi, S. Paul s'écria qu'il n'était accusé que pour soutenir la résurrection des morts. Les pharisiens, qui défendaient avec zèle ce dernier point contre les saducéens, prirent alors le parti de l'apôtre; en sorte qu'il s'éleva une grande contestation parmi les Juifs mêmes. Lysias, pour empêcher que S. Paul ne fût mis en pièces dans ce tumulte, envoya des soldats avec ordre de le ramener dans le camp. Jésus-Christ, qui a coutume de faire de plus grandes faveurs à ses serviteurs dans leurs afflictions, apparut au saint la seconde nuit qu'il passa dans la prison, l'encouragea, et l'assura qu'il irait lui rendre témoignage jusque dans Rome.

Quarante Juifs ayant conspiré la mort de S. Paul, Lysias l'envoya sous bonne escorte à Félix, gouverneur de la province, qui faisait sa résidence à Césarée. Le grand-prêtre Ananie l'y suivit, avec l'orateur Tertullus. Ce dernier, après un début artificieux, l'accusa d'exciter des troubles et de prêcher la nouvelle religion des nazaréens, c'est à dire des chrétiens. Lorsque l'apôtre eut obtenu la permission de parler il commença par dire au gouverneur qu'il s'estimait heureux d'avoir à plai-

der sa cause devant un homme qui depuis si longtemps était le juge de sa nation. Il ne lui fut pas difficile de prouver qu'il n'était entré dans aucune sédition, et qu'il n'avait point profané le temple. Il avoua qu'il adorait Dieu conformément à la doctrine de ceux que ses accusateurs traitaient d'hérétiques, mais il ajouta qu'il avait en cela pour garants les prophètes et les patriarches, et que, dans l'attente de la résurrection générale des bons et des méchants, il tâchait de vivre d'une manière irréprochable envers Dieu et les hommes. Félix fut peu touché de l'accusation intentée pour cause de religion; il laissa cependant l'apôtre en prison durant l'espace de deux ans; par là il cherchait à plaire aux Juifs, et se flattait que les chrétiens lui donneraient de l'argent pour obtenir la liberté de S. Paul.

Félix était un très méchant homme, qui de la condition d'esclave était parvenu aux premières dignités de l'empire. Ses rapines et ses concussions l'avaient fait détester de toute la Judée. Il se soutint néanmoins dans son gouvernement tandis que Pallas, qui le protégeait, fut en faveur; mais après la chute de ce ministre il fut facile aux Juifs de porter leurs plaintes à Rome. C'est ce qui engageait le gouverneur à laisser S. Paul en prison; et s'il n'obtenait point d'argent pour son élargissement, il faisait au moins sa cour à un peuple qu'il savait mal intentionné contre lui.

Malgré cette politique il faisait souvent paraître l'apôtre devant lui, et il prenait beaucoup de plaisir à l'entendre. Malheureusement la curiosité et l'avarice étaient les seuls motifs qui le déterminaient,

et ces deux passions, jointes à plusieurs autres, empêchaient la grâce d'agir sur son cœur. Il avait trois femmes : celle qui occupait le premierrang se nommait Drusille, et était fille d'Agrippa l'ancien; elle avait abandonné la religion judaïque et le roi d'Emèse, son mari, pour épouser un idolâtre.

Un jour que Félix était avec Drusille, il envoya chercher S. Paul, quiparla avec beaucoup de force sur la justice, la chasteté et le jugement dernier. Le gouverneur en fut effrayé; mais étouffant les remords de sa conscience, il dit à l'apôtre : *Retirez-vous pour le présent; je vous ferai venir en temps convenable.* O criminel délai, s'écrie S. Augustin! O paroles ennemies de toute grâce! L'amour du monde et des plaisirs, la dissipation et l'indolence ne laisseront jamais trouver ce temps convenable; ainsi le pécheur se verra tout à coup précipité dans l'enfer, et ne sera tiré de sa léthargie que par les pointes cuisantes du feu éternel.

Les autres conférences que Félix eut avec S. Paul ne produisirent pas plus d'effet; il ne réussit pas non plus à tirer de l'argent de son prisonnier. Le saint n'avait garde d'employer les aumônes des fidèles à un pareil usage. Deux ans après, Félix fut rappelé à Rome. Les Juifs l'ayant accusé devant Néron d'avoir ruiné le pays, il ne put éviter la punition que méritaient ses crimes que par des sommes immenses d'argent.

Porcius Festus succéda à Félix dans le gouvernement de la Judée; c'était un homme d'un caractère un peu plus traitable que son prédécesseur. S. Paul fut de nouveau accusé devant lui par les Juifs; mais il en appela à l'empereur, pour n'être

point abandonné à la rage de ses persécuteurs. Le droit d'appel était un privilége que les lois accordaient aux citoyens romains, afin qu'ils ne fussent pas les victimes de la passion des juges corrompus.

Sur ces entrefaites Agrippa, roi de quelques cantons de la Judée, vint à Césarée saluer le nouveau gouverneur. Il était accompagné de sa sœur Bérénice, femme livrée à toutes sortes de désordres. Festus le consulta sur ce qu'il avait à dire à l'empereur touchant son prisonnier. Agrippa, qui avait beaucoup entendu parler de S. Paul, marqua un grand désir de le voir. Le gouverneur le fit donc paraître le lendemain. L'apôtre se félicita d'avoir à parler devant une assemblée nombreuse. Il adressa la parole au roi Agrippa, lui expliqua la doctrine de la résurrection des morts, et lui raconta l'histoire de sa conversion. Festus, en qui l'amour du monde éteignait le goût des vérités spirituelles, se contenta d'admirer l'éloquence du saint; il lui dit cependant qu'il avait peur qu'il ne s'entendît pas et qu'il n'extravaguât par trop de savoir. S. Paul répliqua sans s'émouvoir qu'il était dans son bon sens et que son discours ne renfermait que des vérités importantes. Aussitôt il en appela au roi, qui avait connaissance des écrits des prophètes, dont les prédictions avaient eu leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ. Agrippa ne put s'empêcher d'avouer qu'il s'en fallait peu que l'apôtre ne lui persuadât de se faire chrétien. Il n'ouvrit point les yeux à la lumière de l'Evangile parce-qu'il endurcit son cœur contre les impressions de la grâce, et que le christianisme ne peut s'allier

avec l'esprit du monde. C'est ainsi que ceux qui négligent de suivre la vocation du ciel et de profiter des moments de la miséricorde divine méritent ordinairement de mourir dans leur péché. S. Paul, animé d'un zèle ardent pour le salut de ceux qui l'écoutaient, s'écria qu'il souhaitait qu'ils devinssent tous tels que lui, à la réserve des chaînes qu'il portait alors. Agrippa dit à Festus qu'on aurait pu le mettre en liberté sans son appel à l'empereur. Il avait été réglé par les lois romaines que, dans le cas d'un appel interjeté et reçu dans une cour, le juge inférieur perdait tout droit de condamner ou d'absoudre.

Comme il fallait envoyer S. Paul à Rome, Festus le remit entre les mains de Jule, centurion d'une compagnie qui était de la légion d'Auguste. L'apôtre avait avec lui S. Luc, Aristarque et quelques autres chrétiens. Ils s'embarquèrent tous à Adramytte, port de Mysie, et cinglèrent vers le nord. Ils mouillèrent l'ancre à Sidon, où Jule, qui traitait S. Paul avec beaucoup d'humanité, lui permit de visiter ses amis et de se reposer quelque temps. On se rembarqua, mais avec un vent contraire. On passa à la droite de l'île de Chypre, et on côtoya la Cilicie et la Pamphilie. Enfin, après une navigation pénible, on arriva à Myre, en Lycie, où le vaisseau devait finir sa course. On en prit un d'Alexandrie, qui était chargé pour l'Italie, et qui portait deux cent soixante-seize personnes. Les vents furent toujours contraires, en sorte que durant plusieurs jours on ne put approcher de Cnide, ville et promontoire de Carie. De là le vaisseau gagna Salmone, promontoire de

Crète, puis arriva dans un lieu nommé Beaux-Ports, et peu éloigné de la ville de Lasée ou Thalasse.

On était alors au mois d'octobre, temps où la navigation devenait trop périlleuse. S. Paul conseilla donc au centurion et aux matelots de passer l'hiver à Beaux-Ports; mais son avis ne fut point suivi. Presque tous dirent qu'il fallait tâcher de gagner Phénicie, port situé de l'autre côté de l'île de Crète. Ainsi l'équipage se rembarqua sans délai; mais bientôt après le vent se tourna vers l'orient et souffla avec tant de violence qu'on fut obligé d'abandonner le vaisseau à la merci des vagues. Il fut enfin porté près d'une petite île nommée Claude, qui est au sud-ouest de la Crète : là les matelots ceignirent le vaisseau avec des cables de peur qu'il ne s'ouvrît. Le lendemain ils jetèrent les marchandises dans la mer, et deux jours après tout ce qui composait l'équipage. La tempête était si violente qu'ils furent quatorze jours sans voir ni soleil ni astres, et sans prendre presque aucune nourriture. Ils n'avaient plus d'espérance de se sauver, et ils ne considéraient plus que la mort avec toutes les horreurs d'un naufrage.

Cependant S. Paul les assurait qu'il n'y aurait que le vaisseau de perdu, qu'ils auraient tous la vie sauve, et qu'ils aborderaient dans une île. Il leur parlait ainsi en conséquence d'une vision qu'il avait eue. Une ange lui était apparu pendant la nuit, et lui avait fait entendre ces paroles : « Paul, ne craignez rien; il faut que vous comparaissiez devant César, et je vous annonce que Dieu a accordé la vie de tous ceux qui sont avec vous dans le

vaisseau.» Les matelots ayant jeté la sonde trouvèrent vingt brasses d'eau; et un peu plus loin, ils en trouvèrent quinze; ils en conclurent qu'ils approchaient de la terre. La crainte de rencontrer des bancs de sable ou des rochers les empêcha d'avancer davantage; ils jetèrent quatre ancres pour arrêter le vaisseau jusqu'au jour; mais en même temps ils formèrent secrètement le complot de se sauver dans l'esquif. S. Paul, informé de ce qu'ils tramaient, en avertit le centurion, afin qu'ils les empêchât d'exécuter leur dessein, puisqu'il était impossible que les autres se sauvassent s'il ne restait personne pour manœuvrer. Les soldats eurent donc ordre de couper les cordages qui tenaient l'esquif attaché au vaisseau, et de le laisser tomber dans la mer. Par cette précaution les matelots ne pouvaient plus s'enfuir ni abandonner les autres.

S. Paul consolait l'équipage en assurant que personne ne périrait. *Pas un de vous*, disait-il, *ne perdra un seul cheveu de sa tête.*

Comme ils n'avaient point mangé depuis quatorze jours, il les exhorta à prendre quelque nourriture. Lorsqu'ils furent rassasiés ils soulagèrent le vaisseau en jetant dans la mer ce qui leur restait de provisions. Le jour étant venu on vit la terre, mais on ne put découvrir dans quel pays on était. Les matelots aperçurent un golfe, où il y avait un rivage, et ils résolurent d'y faire échouer le vaisseau s'ils le pouvaient. Ils levèrent donc les ancres et lâchèrent en même temps les attaches du gouvernail; puis s'abandonnant à la mer après avoir mis la voile d'artimon, ils tirèrent vers le rivage; mais ayant rencontré une langue de terre, le vaisseau y

échoua, la proue y demeura enfoncée dans le sable, et la poupe fut rompue par les flots. Les soldats, qui craignaient apparemment que les prisonniers ne s'échappassent, étaient d'avis qu'on les tuât; mais le centurion, qui voulait sauver S. Paul, les empêcha d'exécuter ce barbare dessein ; ainsi tous abordèrent au rivage, les uns à la nage, les autres sur les débris du vaisseau. « Voilà, dit S. Chrysostome, l'avantage qu'il y a à vivre dans la compagnie d'un saint, quoique prisonnier, et de l'avoir pour protecteur dans les dangers. »

Le lieu où S. Paul et les compagnons de son naufrage abordèrent était l'île de Malte, pour lors soumise aux Romains. Les habitants les reçurent avec bonté et firent allumer un grand feu pour les réchauffer. S. Paul y ayant mis un paquet de broussailles, il en sortit une vipère qui s'attacha à sa main; aussitôt il secoua l'animal dans le feu, et il ne lui en arriva rien. Les habitants crurent qu'il allait enfler et mourir, et ils se disaient entre eux qu'il devait être quelque meurtrier poursuivi par la vengeance du ciel; mais voyant qu'il ne lui arrivait aucun mal ils changèrent de langage, et s'écrièrent que Paul était un dieu.

L'apôtre et ceux de sa compagnie passèrent trois jours dans la maison de Publius, le plus considérable des habitants de l'île; peut-être même en était-il gouverneur pour les Romains. Quoi qu'il en soit, l'hospitalité qu'il exerça en cette occasion fut bientôt récompensée : car S. Paul guérit son père, malade d'une fièvre et d'une dyssenterie, en priant pour lui et en lui imposant les mains. Lorsque le bruit de ce miracle se fut répandu, les autres habi-

tants de l'île apportèrent leurs malades à l'apôtre, et ils eurent la joie de les ramener jouissant d'une parfaite santé. La reconnaissance leur inspira des sentiments de vénération pour leurs hôtes, et ils leur fournirent abondamment tout ce qui leur était nécessaire.

Après trois mois de séjour dans l'île de Malte S. Paul et ses compagnons s'embarquèrent pour Rome dans un autre vaisseau d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver au même endroit ; ils s'arrêtèrent trois jours à Syracuse, en Sicile, vinrent de là à Reggio dans la Calabre, et abordèrent enfin à Pouzzoles près de Naples. Comme il y avait quelques chrétiens dans cette dernière ville, S. Paul resta sept jours avec eux ; il repartit ensuite, et fit par terre environ cent milles. Les fidèles de Rome ayant appris la nouvelle de son arrivée, plusieurs d'entre eux allèrent au devant de lui. Enfin le saint arriva à Rome au commencement du printemps de l'année 61 ; il fut remis, avec les autres prisonniers, à Afranius Burrhus, préfet du prétoire. C'était un officier rempli de sagesse et de modération, qui eut beaucoup de crédit durant les premières années du règne de Néron. Ses conseils et ceux de Sénèque arrêtèrent quelque temps les saillies impétueuses du caractère brutal de l'empereur.

S. Paul fut donc traité avec beaucoup d'humanité ; on lui permit même de vivre en son particulier avec une garde destinée moins à l'empêcher de s'enfuir qu'à le garantir des mauvais effets de la haine des Juifs. Il avait la liberté d'annoncer l'Evangile à tous ceux qui venaient le voir : ses instructions produisirent moins d'effet parmi les Juifs

que parmi les gentils. Comme il ne se présentait point d'accusateurs contre lui, on lui accorda son élargissement au bout de deux ans. Ici finissent les *Actes des Apôtres*, qui, à commencer au treizième chapitre, ne sont que l'histoire des voyages de S. Paul.

Pendant que le saint était prisonnier à Rome les Philippiens lui envoyèrent Epaphrodite, leur évêque, qu'ils chargèrent de lui remettre de l'argent et de lui procurer tous les autres secours qui dépendraient de lui. L'apôtre leur écrivit une épître fort tendre, dans laquelle il les exhortait à se donner de garde de certains prédicateurs qui prétendaient assujettir les chrétiens à la loi de la circoncision. On met cette épître en 62.

Ce fut dans le même temps que S. Paul convertit Onésime, esclave fugitif de Philémon, l'un des principaux habitants de Colosses, ville de Phrygie. Il le renvoya à son maître avec une lettre où il sollicitait de la manière la plus pressante le pardon et la liberté du coupable. Onésime fut le porteur de la lettre que le saint écrivit en 62 aux Colossiens, qui avaient été convertis à la foi par Epaphras, leur évêque. Il leur y donnait de sages avis contre certains disciples de Simon le magicien, qui tâchaient d'introduire parmi les fidèles un culte superstitieux des anges. Ce fut aussi d'Italie qu'il écrivit son épître aux Hébreux : on la met ordinairement vers l'an 63.

Quelque temps après son élargissement, S. Paul passa de Rome en Orient, comme il s'était engagé de le faire dans toutes les épîtres dont nous venons de parler. Il y entreprit de nouveaux voyages, prê-

cha dans diverses contrées, souffrit encore les prisons, les tortures, les mauvais traitements de toute espèce, et se vit plus d'une fois en danger de perdre la vie. Il paraît par son épître aux Romains qu'il avait résolu d'aller en Espagne; mais il n'exécuta jamais ce projet, au rapport du pape Gélase. Durant ses courses apostoliques il établit la foi dans l'île de Crète, dont S. Tite fut évêque, et confia à S. Timothée le gouvernement de l'église d'Éphèse. Ce fut, selon S. Jérôme, de Nicopolis en Épire, qui faisait alors partie de la Macédoine, qu'il écrivit sa première épître à Timothée. Il écrivit à Tite de l'Achaïe, nom sous lequel les Romains comprenaient le Péloponèse et toutes les provinces de l'ancienne Grèce qu'ils n'attribuaient point à la Macédoine. L'apôtre retourna en Asie. Etant à Troade, il logea chez un des frères, nommé Carpus. Ses autres voyages ne se firent qu'avec beaucoup de difficultés et de dangers. A Éphèse il excommunia Hyménée et Philète, qui niaient la résurrection des corps.

La distance des lieux était incapable d'arrêter l'activité de son zèle. De l'Orient il retourna à Rome. Nous apprenons de S. Athanase que Dieu fit connaître au saint apôtre qu'il souffrirait le martyre dans cette ville. L'avertissement céleste, loin de le porter à prendre la fuite ne servit qu'à augmenter le désir qu'il avait d'arriver en un lieu où il devait mourir pour la foi. La même chose est attestée par S. Augustin. Au reste le pressentiment que S. Paul avait de sa mort peut se prouver par le ton d'assurance avec lequel il en parle dans sa seconde épître à Timothée. Ce fut vers

l'an 64 qu'il arriva à Rome. S. Denys de Corinthe insinue qu'il était accompagné de S. Pierre.

On voit par l'épître de S. Paul aux Philippiens que plusieurs personnes de la maison de l'empereur avaient précédemment embrassé la foi (1). S. Luc nous apprend aussi que l'apôtre trouva beaucoup de chrétiens à Rome lorsqu'il y vint pour la première fois. Ces chrétiens avaient été convertis quelques années auparavant par les prédications de S. Pierre. On lit dans Suétone que l'empereur Claude chassa les Juifs de Rome à cause du tumulte qu'ils excitaient touchant Jésus-Christ; et dans Tacite, que Pomponia Græcina, femme de Plautius, fut accusée *de suivre des superstitions étrangères,* terme que tous les historiens entendent du christianisme, qui avait été prêché à Rome par S. Pierre et par ses disciples. Cette femme, illustre par sa naissance, fut citée devant son mari, qui, après l'avoir examinée en présence de sa famille sur le fait dont il était question, la déclara innocente. Ceci arriva vers l'an 57, avant que la religion chrétienne fût regardée à Rome comme un crime d'état.

On comptait dans cette ville, même parmi les personnes les plus qualifiées, un grand nombre de fidèles, lorsque Néron alluma le feu de la première persécution générale. S. Paul, au rapport de S. Chrysostome, convertit une concubine de Néron, qui était passionnément aimée du prince. Cette

(1) On doit regarder comme une fable la conversion de Sénèque le philosophe par S. Paul, ainsi que sa correspondance avec l'apôtre. (*Voyez* après la vie de S. Paul la notice sur ce philosophe.)

femme changea tout à coup de vie, abandonna la cour, et servit Dieu dans la pratique des vertus chrétiennes. Son changement irrita l'empereur, qui se vengea sur le saint en le faisant mettre en prison. Le même père ajoute que l'apôtre, durant son emprisonnement, gagna à Jésus-Christ un échanson de Néron, ce qui augmenta de beaucoup la colère de ce tyran. S. Paul nous apprend lui-même qu'étant en prison il fut abandonné de tous ceux qui avaient du crédit à la cour; mais il ajoute que Dieu le combla de consolations, et le fortifia lorsqu'il parut pour la première fois devant l'empereur. Un ouvrier en cuivre nommé Alexandre était un de ses plus ardents persécuteurs. C'était peut-être le même que celui qu'il avait excommunié peu de temps auparavant. Quelques auteurs le prennent pour un Juif ou un chrétien apostat, dont l'orgueil et la jalousie avaient causé la chute. S. Clément, pape, disciple de S. Pierre, et qui pour lors était à Rome, attribue principalement à cette jalousie le martyre de l'apôtre.

L'emprisonnement de S. Paul doit avoir duré au moins un an, puisque dans sa seconde épître à Timothée, il désirait qu'il vînt le trouver d'Ephèse à Rome avant l'hiver; mais il ne souffrit la mort que l'année suivante. Outre sa seconde épître à Timothée, qu'il écrivit pendant son second emprisonnement, il en écrivit encore une aux Ephésiens, où il prit le titre de prisonnier de Jésus-Christ, comme le plus honorable de tous; sur quoi S. Chrysostome fait cette observation : « Le titre de prisonnier de Jésus-Christ est plus glorieux que celui d'apôtre, de docteur ou d'évangéliste; c'est là

une dignité beaucoup au dessus de celle de consul ou de roi. Quand on aime le Sauveur on aime mieux être dans les fers pour l'amour de lui que de régner dans le ciel. Le diadème le plus brillant décore moins que ne fait une chaîne portée pour Jésus-Christ. Dans le cas où l'on me donnerait à opter entre le ciel et cette chaîne, je choisirais celle-ci. Oui, je préférerais la prison et la gloire d'être enchaîné avec Paul à l'avantage d'être avec les anges auprès du trône de Dieu. Rien encore une fois n'est plus glorieux que de porter cette chaîne; aussi Paul me paraît-il plus heureux de l'avoir portée que d'avoir été ravi au troisième ciel. Lequel auriez-vous mieux aimé, être l'ange qui délivrait Pierre, ou Pierre chargé de fers? Pour moi, j'aurais voulu être Pierre. Ce don des chaînes est quelque chose de plus grand que d'arrêter le soleil dans sa course, que d'ébranler l'univers ou de commander aux démons. »

S. Paul avait toujours regardé la mort comme un gain, et avait toujours désiré avec ardeur d'être réuni à Jésus-Christ. « Voilà, dit S. Hilaire, la disposition où se trouve celui qui aime Dieu : tout délai lui paraît insupportable : aussi voyons-nous les saints soupirer après le moment où leur ame doit être affranchie des liens de leur corps. L'ardeur de ceux qui aiment est impatiente; ils savent que le Seigneur nous ordonne de prier que son royaume arrive. S. Paul souffre de la prolongation de sa vie parcequ'elle le tient éloigné de Jésus-Christ. » Il représente toutes les créatures animées comme dans un état de gémissement; il dit qu'elles désirent, chacune à leur manière, d'être

affranchies de l'esclavage de la corruption et d'être renouvelées au dernier jour pour la plus grande gloire des élus. Il ajoute que nous, qui avons les prémices de l'esprit, gémissons en nous-mêmes dans l'attente de l'adoption des enfants de Dieu et de la résurrection de nos corps. Il n'y avait que le désir d'accomplir la volonté céleste et le zèle du salut des ames qui pussent modérer l'activité de l'ardeur qu'il avait de quitter la terre. Enfin il vit approcher le terme heureux de ses travaux et de ses peines, et il envisagea avec les plus vifs sentiments de joie le moment où Dieu l'appelait à la gloire. Le Saint-Esprit, au rapport de Prudence, lui avait révélé long-temps auparavant le jour et l'heure de sa mort. Son martyre arriva le 29 juin 65.

S. Paul eut la tête tranchée, au rapport des anciens auteurs ecclésiastiques, et il ne fut point crucifié parcequ'il était citoyen romain. Il souffrit dans un lieu appelé *Eaux Salviennes*, et que S. Grégoire-le-Grand, auquel il appartenait, donna depuis à l'église où reposait son corps. S. Clément, pape, s'exprime sur la mort de l'apôtre de manière à faire croire que Néron y assista. Il paraît que le corps du saint était au second siècle sur le chemin d'Ostie, là où est aujourd'hui l'église de son nom. Nous ne nous étendrons point davantage sur ses reliques pour ne pas répéter ce que nous avons dit dans la vie de S. Pierre. On garde aussi ses chaînes à Rome. S. Chrysostome, qui désirait ardemment aller les vénérer et les appliquer sur ses yeux, dit qu'elles faisaient trembler les démons, et qu'elles étaient respectées des anges mêmes.

Ce père se montre pénétré d'une vénération

extraordinaire pour le saint apôtre, dans les homélies qu'il a composées sur ses épîtres et dans ses sept panégyriques. Lorsqu'il y parle de sa charité, de sa patience, de son zèle, de ses souffrances et de la force invincible de sa voix, il s'exprime avec une douceur de style, une énergie de sentiment et une éloquence vraiment dignes de l'apôtre et de son panégyriste.

Si, comme S. Chrysostome, nous avions soin d'étudier l'esprit de S. Paul dans sa vie et dans ses écrits, pour nous former sur ce beau modèle, nous apprendrions alors ce que c'est que d'être de vrais disciples de Jésus-Christ.

On a oublié le jour de la mort des plus fameux conquérants, tandis que l'on honore partout celui de la mort d'un pauvre artisan. S. Chrysostome, qui fait cette remarque, ajoute que le tombeau de l'apôtre est beaucoup plus respecté que ne l'ont jamais été les empereurs romains, même de leur vivant. Il est dans une magnifique église bâtie par Constantin-le-Grand. Les palais des princes et des rois n'ont rien de si admirable. On y vient de toutes les parties du monde implorer le secours et la protection de l'apôtre; les empereurs eux-mêmes se prosternent devant les restes de sa dépouille mortelle.

NOTICE SUR SÉNÈQUE.

Ce philosophe, né à Cordoue, en Espagne, était fils d'un chevalier romain. Il s'appliqua à l'étude de l'éloquence et surtout à celle de la philosophie morale, sous un stoïcien nommé Attale. Il nous apprend lui-même, Ep. 108, qu'il écoutait les leçons de son

maître avec une attention et une avidité extraordinaires. Bientôt il se fit une grande réputation par son intégrité, son savoir et son éloquence. Lorsque ses premiers écrits parurent il n'y avait personne qui ne s'empressât de les lire, et de les regarder comme des modèles pour tous ceux qui voudraient faire part de leurs veilles au public ; mais le style en étant rempli de défauts, ils contribuèrent beaucoup à hâter la ruine de la véritable éloquence, dont le goût avait toujours été en déclinant depuis la fin du règne d'Auguste.

On trouve dans Sénèque une grande variété de pensées brillantes mais fausses pour la plupart. En général cet auteur attache, parce qu'il a des tours singuliers et qu'il éblouit par l'éclat trompeur de ses sentences, qu'il présente avec un air de paradoxe. Ses phrases sont sans suite et sans liaison, et ses antithèses recherchées. Inutilement chercherait-on en lui la facilité du style et les beautés de la nature. Quintilien observe cependant que ses défauts séduisent. La profondeur et l'étendue de son savoir, la vivacité de son imagination, la sublimité de ses pensées lui ont fait beaucoup d'admirateurs ; de là cette foule d'écrivains, qui en voulant l'imiter n'ont souvent fait que copier ses défauts.

C'est sans doute à cause des excellentes leçons de morale qui sont répandues dans ses ouvrages qu'on a imaginé de le faire disciple de S. Paul; mais si on examine de près sa conduite on rabattra beaucoup de l'idée de cette vertu qu'on lui a supposée. A la vérité il fut sobre et estimable par quelques autres endroits. Ce fut aussi par ses sages conseils ainsi que par ceux de Burrhus que Néron se conduisit bien les cinq premières années de son règne ; mais il n'est pas moins notoire qu'il se laissa corrompre par l'air de la cour. Comment accorder avec sa phi-

losophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses maisons de campagne, ces ameublements précieux, cette multitude de tables de cèdre soutenues sur des pieds d'ivoire, ces pierreries, etc.? Comment excuser les rapines usuraires par lesquelles il opprima une grande partie, non seulement de l'Italie, mais encore de la Bretagne? Que n'aurait-on pas à dire de ses complaisances pour Néron, dans des conjonctures où il ne pouvait lui applaudir sans crimes? Qui ne sait qu'il flatta bassement ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine, sa propre mère, et qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais et des jardins de Britannicus, après la mort injuste de ce vertueux Romain? etc.

Il parut en mourant un apologiste enthousiaste du suicide. Quand on lui eut ouvert les veines il prit de la ciguë; mais voyant que le poison opérait avec lenteur, il se fit mettre dans un bain chaud pour accélérer sa mort. Il exhorta Pauline, sa femme, à mourir avec lui, quoique Néron eût donné des ordres pour qu'on lui refermât les veines et qu'on le laissât vivre. Prêt à rendre le dernier soupir, il recommanda de faire des libations à Jupiter, et dit à ses amis de se souvenir toujours de la vie vertueuse qu'il avait menée, discours qui avait son principe dans l'orgueil, si opposé aux maximes de S. Paul. Enfin il serait difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conjuration de Pison, pour laquelle il mourut en 65.

S. MARC,

ÉVANGÉLISTE.

(25 avril.)

S. Marc était juif d'extraction ; son style rempli d'hébraïsmes ne permet pas d'en douter. Ses Actes lui donnent la Cyrénaïque pour patrie. Le vénérable Bède, qui les suit, ajoute qu'il sortait de la race d'Aaron. Selon plusieurs anciens auteurs il fut converti par les apôtres après la résurrection de Jésus-Christ. S. Irénée le qualifie *disciple et interprète de S. Pierre.* Origène et S. Jérôme prétendent que c'est lui que S. Pierre appelle son fils.

Les auteurs sont partagés sur le titre d'*interprète* de S. Pierre donné à S. Marc. Selon les uns on doit entendre par là qu'il donnait le style et le tour aux épîtres de l'apôtre. La fonction d'interprète consistait selon les autres à rendre en grec ou en latin ce que S. Pierre disait en sa propre langue.

S. Jérôme et d'autres écrivains ecclésiastiques, pensent qu'on ne doit point distinguer le saint évangéliste de Jean-Marc, cousin de S. Barnabé ; mais le sentiment le plus commun est que c'étaient deux personnes différentes, et que le dernier était avec S. Paul en Orient, tandis que le premier était à Rome ou à Alexandrie.

Papias et Clément d'Alexandrie rapportent que S. Marc composa son évangile à la prière des fidèles de Rome, qui désiraient avoir par écrit ce que S. Pierre leur avait enseigné de vive voix. Il recueillit tout ce qu'il avait entendu dire à l'apôtre,

et en forma son ouvrage. S. Pierre fut charmé du zèle que les chrétiens marquaient pour la parole de vérité; il approuva l'évangile de S. Marc, et lui imprima le sceau de son autorité, pour qu'il fût lu dans les assemblées des fidèles : c'est pour cette raison qu'il lui a été attribué à lui-même par quelques auteurs.

S. Marc dans son évangile n'a fait qu'abréger celui de S. Matthieu. Il y rapporte les mêmes choses, et se sert souvent des mêmes expressions. Il ajoute pourtant des particularités qui ne sont point dans S. Matthieu; il change aussi l'ordre de la narration dans les faits; et en cela il s'accorde mieux avec S. Luc et S. Jean. Il raconte des traits dont S. Matthieu n'avait point parlé, comme l'éloge que fait Jésus-Christ de cette pauvre veuve qui mit deux pièces dans le tronc du temple, et l'apparition du Sauveur ressuscité aux deux disciples qui allaient à Emmaüs. Sa manière de narrer est concise; elle intéresse singulièrement le lecteur par les charmes d'une élégante simplicité. Il ne rapporte point ce que le Sauveur dit à l'avantage de S. Pierre lorsqu'il l'eut reconnu pour le Christ, et le Fils de Dieu; il ne rapporte point non plus qu'il ait marché sur les eaux, mais il raconte son renoncement avec beaucoup d'étendue, et en marque toutes les circonstances. Il servait en cela l'humilité du saint apôtre, qui supprimait tout ce qui aurait été capable de le faire estimer des hommes, et qui publiait avec les sentiments d'une vive componction le crime qu'il avait commis en reniant son divin Maître. S. Marc était en Italie lorsqu'il

écrivit son évangile, et il paraît que ce fut avant l'an 49 de Jésus-Christ.

Pendant le séjour que S. Pierre fit en Italie il chargea plusieurs de ses disciples d'aller prêcher l'Evangile dans différentes contrées. Quelques modernes ont prétendu que S. Marc avait été prêcher à Aquilée et qu'il en avait fondé l'Eglise. Quoi qu'il en soit de cette opinion, on ne peut au moins douter que S. Pierre n'ait envoyé S. Marc en Egypte, et qu'il ne l'ait établi évêque d'Alexandrie, qui était après Rome la plus célèbre ville de l'univers.

S. Pierre partit de Rome pour aller en Orient la neuvième année de l'empereur Claude, qui était la quarante-neuvième de Jésus-Christ. Ce fut vers le même temps, selon les Grecs, que S. Marc alla pour la première fois en Egypte. La Chronique orientale ne met son arrivée à Alexandrie qu'en la septième de Néron, qui répond à la soixantième de Jésus-Christ. Tout ceci s'accorde avec les Actes du martyre de S. Marc, qui sont très anciens. On y lit que S. Marc prit terre à Cyrène, dans la Pentapole, qu'il convertit une multitude innombrable de païens, et qu'il démolit plusieurs temples d'idoles. Son évangile, qu'il avait apporté avec lui, se répandit dans la Lybie, dans la Thébaïde et dans les autres provinces de l'Égypte.

Il n'y avait point dans tout l'univers de pays plus livré que l'Egypte aux superstitions du paganisme : mais les temps de bénédiction prédits par les prophètes étaient enfin arrivés, et S. Marc fut l'instrument dont Dieu se servit pour vérifier les prédictions de ses serviteurs. Il prêcha douze ans

dans diverses contrées de l'Egypte, après quoi il vint à Alexandrie, où il forma en peu de temps une Eglise fort nombreuse. Quelques auteurs ont cru que les Juifs convertis en faisaient alors la plus grande partie. Ces Juifs, au rapport d'Eusèbe et de S. Jérôme, étaient les *thérapeutes* dont parle Philon dans son livre *de la Vie contemplative*, et qui les premiers introduisirent en Egypte la vie ascétique.

Les progrès étonnants que le christianisme faisait dans la ville d'Alexandrie firent entrer les païens dans une grande fureur. S. Marc, ayant ordonné S. Anien évêque, sortit de cette ville la huitième année de Néron, et la soixante-deuxième de Jésus-Christ. De retour dans la Pentapole, il y prêcha deux ans; il visita ensuite l'Eglise d'Alexandrie, qui de jour en jour devenait plus nombreuse et plus florissante. Il encouragea les fidèles à persévérer, et se retira à Rome, selon l'auteur de la Chronique orientale.

Il revint encore à Alexandrie. Les païens, témoins de ces miracles, le traitèrent de magicien, et résolurent sa mort; mais il trouva le moyen de se dérober à leur fureur pour quelque temps. Il fut à la fin découvert, lorsqu'il offrait à Dieu *la prière*, c'est à dire lorsqu'il célébrait les divins mystères. Les plus animés d'entre les païens se saisirent de lui, le lièrent avec des cordes, et le traînèrent par les rues, en criant qu'il fallait mener ce bœuf à Bucoles, qui était un lieu près de la mer, rempli de rochers et de précipices. Ceci arriva le 24 avril, l'an 68 de Jésus-Christ, et le quatorzième du règne de Néron.

Le saint fut traîné en effet pendant tout le jour. La terre et les pierres furent teintes de sang, et l'on voyait partout des lambeaux de sa chair. Tandis qu'on le traitait de la sorte il ne cessait de bénir Dieu et de le remercier de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour la gloire de son nom. Le soir étant venu, les païens le jetèrent dans une prison. Il y fut consolé par deux visions que Bède rapporte dans son Véritable Martyrologe. Le lendemain matin on le traîna comme le jour précédent, et il expira dans ce supplice.

Les chrétiens ramassèrent les restes de son corps, et les enterrèrent à Bucoles, dans le lieu où ils avaient coutume de s'assembler pour la prière. En 310 on bâtit une église en cet endroit. Nous lisons dans Pallade que le saint prêtre Philorome y fit un pélerinage vers la fin du quatrième siècle. Les reliques de S. Marc furent transférées de Bucoles à Alexandrie, et elles y étaient encore dans le huitième siècle. On prétend qu'on les transporta à Venise vers l'an 815. On lit effectivement dans Bernard, moine français, qui en 870 fit un voyage en Orient, que le corps de S. Marc n'était plus à Alexandrie, parceque les Vénitiens l'avaient emporté dans leurs îles. On dit qu'il est dans la magnifique chapelle du doge, mais dans un lieu secret, afin que personne ne puisse l'enlever. La république de Venise a choisi le saint évangéliste pour son principal patron. Les églises d'Orient et d'Occident l'honorent le 25 avril.

On chante en ce jour la grande litanie, afin de fléchir la justice de Dieu, irrité par les péchés des hommes. L'origine de cette coutume est commu-

nément attribuée à S. Grégoire-le-Grand, qui, ayant ordonné à Rome une procession générale où l'on chanta la litanie, obtint de Dieu la cessation d'une peste cruelle (1). C'est le sentiment de S. Grégoire de Tours, qui n'écrivit que d'après le récit d'un diacre qui était pour lors à Rome, et qui avait assisté à la cérémonie. On fit station à Sainte-Marie-Majeure. S. Grégoire parle d'une semblable procession ou litanie qui se fit treize ans après, le 29 août 603, l'église de Sainte-Sabine étant le lieu de la station. De là on a inféré que S. Grégoire ne manquait point chaque année à cette cérémonie, qui a été fixée au 25 avril, à la fin du septième siècle. Elle fut reçue en France et même ordonnée, comme nous le voyons par le concile d'Aix-la-Chapelle tenu en 836, et par les capitulaires de Charles-le-Chauve. Du temps de S. Grégoire-le-Grand la grande litanie était accompagnée d'un jeûne strict. Il n'y a aujourd'hui qu'abstinence dans plusieurs diocèses, à cause du temps pascal. On garde encore dans quelques-uns le jeûne *des stations*, qui finit à none.

Rien de plus touchant que ce qu'ont dit les conciles, les pères et les saints pasteurs, sur la manière d'assister aux supplications publiques et aux processions. Le premier concile d'Orléans voulait que

(1) *Litanie* est un mot grec qui signifie *supplication*. Il se trouve dans S. Basile, Ep. 63, page 97, tome III, pour exprimer les *supplications publiques* que l'on faisait à Dieu afin d'implorer le secours de sa miséricorde. Les Latins ont retenu le *Kyrie eleison* des Grecs. S. Grégoire ajouta le *Christe eleison*. L'invocation des saints fut ajoutée peu de temps après S. Grégoire, comme on le voit par les martyrologes de ce siècle, qui portent le nom de S. Jérôme.

les maîtres dispensassent ces jours-là leurs domestiques du travail ordinaire, afin que, tous les fidèles étant assemblés, ils pussent unir leurs vœux et leurs prières. Le concile de Mayence ordonna que tous assistassent à la cérémonie nu-pieds et en habit de pénitence ; ce qui fut observé pendant quelque temps. S. Charles Borromée mit tout en œuvre pour ranimer la piété des fidèles au jour de la grande litanie et des rogations. Conformément aux pieux réglements qu'il fit, les processions commençaient avant le point du jour, et duraient jusqu'à trois ou quatre heures après midi. Le saint archevêque de Milan jeûnait ces jours-là au pain et à l'eau, et prêchait plusieurs fois pour exhorter son peuple à la pénitence ; d'où il suit que la négligence à assister aux supplications publiques est un désordre réel qui vient du refroidissement de la piété. Les chrétiens se privent par là d'un moyen efficace d'obtenir les effets de la miséricorde du Seigneur. On retirera toujours de grands fruits de ces processions si l'on y assiste avec de vifs sentiments de religion, si l'on y implore avec ardeur le secours de la grâce, pour connaître, pour aimer et pratiquer le bien ; si l'on y demande enfin avec une humble confiance la rémission de ses péchés et la conservation des fruits de la terre.

S. ANDRÉ,

APÔTRE.

(30 novembre.)

S. André était de Bethsaïde, petite ville de Ga-

lilée, sur le bord du lac de Génésareth. Son père, pêcheur de profession, se nommait Jonas ou Jean. Il était frère de Simon-Pierre, sans qu'on sache lequel des deux était l'aîné. Ils eurent depuis leur maison à Capharnaüm, et Jésus logeait chez eux lorsqu'il prêchait dans cette ville.

Ce qui doit donner une grande idée de la vertu de S. André c'est que quand S. Jean-Baptiste commença sa mission dans le désert il ne se contenta pas d'aller l'entendre comme les autres, il devint son disciple et se pénétra de ses instructions, pour les mettre plus parfaitement en pratique. Cela ne l'empêchait pas d'exercer la profession de son père qu'il avait embrassée.

Il était présent lorsque S. Jean Baptiste, voyant passer Jésus, qu'il avait baptisé la veille, s'écria : *Voici l'agneau de Dieu.* L'ardeur et la pureté de ses désirs, et sa fidélité à l'accomplissement de la loi lui méritèrent l'intelligence de ces paroles mystérieuses. Il quitta Jean-Baptiste sans délai, avec un autre disciple du saint précurseur, pour suivre Jésus, qui les attirait l'un et l'autre par les liens invi sibles de sa grâce. Le Sauveur, ayant vu en se retournant qu'ils le suivaient, leur demanda *ce qu'ils cherchaient*; ils répondirent qu'ils désiraient savoir où il demeurait. Jésus leur répliqua qu'ils pouvaient *venir* et *voir*. Il ne restait plus que deux heures de jour, qu'ils passèrent avec lui ; plusieurs pères disent qu'ils y passèrent aussi la nuit suivante. « Oh ! qu'ils passèrent un heureux jour, une heureuse nuit, s'écrie S. Augustin ! Qui pourrait raconter ce qu'ils apprirent de la bouche du Sauveur ? Préparons-lui une demeure dans nos cœurs, afin qu'il

puisse y venir et converser avec nous. » Il n'y a point de langage propre à exprimer la joie et la consolation qu'éprouva S. André dans cette circonstance, et il n'y a que les ames auxquelles Dieu se communique dans la contemplation qui puissent s'en former une idée. Le saint apôtre comprit que Jésus était le Messie, le Sauveur du monde: aussi prit-il la résolution de s'attacher à lui pour toujours; il fut le premier de ses disciples, ce qui l'a fait surnommer par les Grecs *Protoclet* ou *premier appelé*.

André, qui aimait tendrement Simon, son frère, s'empressa de partager avec lui le trésor précieux qu'il avait découvert. Il l'amena à Jésus, afin qu'il pût aussi le connaître. Le Sauveur l'admit également au nombre de ses disciples, et lui donna le nom de Pierre. Les deux frères restèrent un jour avec Jésus pour entendre sa divine doctrine, après quoi ils retournèrent chez eux. Depuis ce temps-là ils s'attachèrent à Jésus; mais ils ne le suivaient pas continuellement, comme ils firent dans la suite. Lorsqu'ils l'avaient entendu, ce qui arrivait fréquemment, ils allaient exercer leur profession et vaquer à leurs affaires domestiques.

Jésus, voulant prouver par ses œuvres la divinité de sa doctrine, fit son premier miracle aux noces de Cana, en Galilée. Pierre et André étaient présents avec la sainte Vierge. Jésus, allant célébrer la Pâques à Jérusalem, s'arrêta quelques jours dans la Judée, et baptisa dans le Jourdain. Pierre et André baptisèrent aussi par son autorité et en son nom.

Jésus revint en automne dans la basse Galilée.

Ayant vu Pierre et André qui pêchaient dans le lac, il les appela pour toujours au ministère évangélique, et leur dit qu'il les ferait *pêcheurs d'hommes*. Les deux frères abandonnèrent aussitôt leurs filets pour le suivre, et ne se séparèrent plus de lui. L'année suivante le Fils de Dieu forma le collége des apôtres. Les évangélistes mettent Pierre et André à la tête des autres.

Peu de temps après Jésus se rendit à Capharnaüm, et logea dans la maison de Pierre et d'André. A leur prière il guérit de la fièvre la belle-mère de Pierre, en la prenant par la main et en ordonnant à la fièvre de la quitter.

Jésus, touché de compassion pour cinq mille personnes qui l'avaient suivi dans le désert, ne voulait point les renvoyer qu'il n'eût rassasié leur faim. Philippe lui représenta que deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour tant de monde: mais André, dont la foi paraît avoir été plus vive, dit qu'il se trouvait là un jeune homme qui avait cinq pains d'orge et deux petits poissons, en ajoutant toutefois que c'était peu pour une si grande multitude. Mais il ne doutait pas que Jésus, s'il le jugeait à propos, ne pût faire éclater sa puissance en cette occasion. Il savait qu'il était bien supérieur à Élisée, qui avait nourri cent hommes avec vingt pains.

Lorsque Jésus était à Béthanie dans la maison de Lazare, des Grecs, que la fête de Pâques avait attirés à Jérusalem, s'adressèrent à Philippe pour avoir le bonheur de le voir. Philippe ne voulut rien faire seul. Il parla à André, et tous deux prévinrent leur divin Maître, qui accorda à ces étrangers la grâce

qu'ils demandaient. Ceci est une preuve du crédit que notre saint avait auprès du Sauveur. Aussi le vénérable Bède lui donne-t-il le titre d'*introducteur auprès de Jésus-Christ ;* il mérita, dit-il, cet honneur, parcequ'il avait amené Pierre au Fils de Dieu.

Jésus ayant prédit la destruction du temple de Jérusalem, Pierre, Jean, Jacques et André lui demandèrent en particulier dans quel temps s'accomplirait cette prédiction, afin de pouvoir avertir leurs frères d'échapper au danger.

Après l'Ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, S. André, suivant Origène, prêcha l'Evangile dans la Scythie. Sophrone, qui écrivait peu de temps après S. Jérôme, et qui a traduit en grec le catalogue des hommes illustres et quelques autres ouvrages de ce père, le fait aussi apôtre de la Sogdiane et de la Colchide. Théodoret dit qu'il passa dans la Grèce. On lit dans S. Grégoire de Nazianze qu'il prêcha particulièrement en Épire; dans S. Jérôme, qu'il porta le flambeau de la foi en Achaïe; dans S. Paulin, que prêchant à Argos il réduisit les philosophes au silence; dans S. Philastre, qu'il vint du Pont dans la Grèce, et que de son temps la ville de Sinope se glorifiait d'avoir son vrai portrait et la chaire dans laquelle il avait annoncé la parole de Dieu.

Les Moscovites sont persuadés que S. André a porté l'Evangile dans leur pays jusqu'à l'embouchure du Borysthène, jusqu'aux montagnes où est aujourd'hui la ville de Kiow, et jusqu'aux frontières de la Pologne. Si les anciens, en faisant la Scythie le théâtre des travaux du saint apôtre, ont voulu

parler de la Scythie européenne, leur témoignage serait favorable aux prétentions des Moscovites. Suivant les Grecs, il s'agit de la Scythie au-delà de Sébastopolis, dans la Colchide; il pourrait aussi être question de la Scythie européenne, puisqu'au rapport de ces mêmes Grecs S. André planta la foi dans la Thrace, et particulièrement à Byzance, aujourd'hui Constantinople. Mais il n'y a rien dans l'antiquité qui puisse donner des lumières sur ce point.

Plusieurs calendriers parlent de la fête de la chaire de S. André à Patras, en Achaïe. On convient que ce fut dans cette ville que le saint apôtre donna sa vie pour Jésus-Christ. Nous lisons dans S. Paulin qu'après avoir pris beaucoup de peuples dans les filets du Sauveur il confirma la foi qu'il avait prêchée par l'effusion de son sang dans la même ville. Il fut crucifié, suivant S. Sophrone, S. Gaudence et S. Augustin. S. Pierre Chrysologue dit que ce fut sur un arbre; le faux Hippolyte ajoute que cet arbre était un olivier. Dans l'hymne de S. Damase il est dit simplement que S. André fut crucifié, et la manière dont il le fut n'est point exprimée.

On rapporte que le saint, voyant sa croix de loin, s'écria : « Je vous salue, croix précieuse qui avez été consacrée par le corps de mon Dieu et ornée par ses membres, comme avec de riches pierreries.... Je m'approche de vous dans de vifs transports de joie : recevez-moi dans vos bras. O croix salutaire, qui avez été embellie par les membres du Seigneur! je vous ai ardemment aimée; il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche. Enfin mes vœux sont accomplis, recevez-moi dans

vos bras en me tirant du milieu des hommes, et présentez-moi à mon Maître. Que celui qui s'est servi de vous pour me racheter puisse me recevoir par vous. » S. Bernard, à l'occasion du désir ardent de S. André pour la croix, s'exprime de la manière suivante : « Quand il vit de loin la croix qu'on avait préparée pour lui il ne changea point de visage; son sang ne se glaça point dans ses veines ; ses cheveux ne se dressèrent point; il ne perdit point la voix ; on n'aperçut ni tremblement dans son corps ni trouble dans son ame; en un mot il n'éprouva aucune des faiblesses ordinaires en pareille circonstance. Le feu de la charité qui brûlait dans son cœur se manifestait par sa bouche. »

En 357 on transféra de Patras à Constantinople le corps de S. André avec ceux de S. Luc et de S. Timothée, et on les déposa dans l'église des Apôtres, que Constantin avait fait bâtir quelque temps auparavant. S. Paulin et S. Jérôme parlent des miracles qui furent opérés en cette occasion. Nous apprenons de S. Ambroise, de S. Gaudence, etc., que les églises de Milan, de Nole, de Bresce, etc., reçurent dans le même temps quelques portions de ces reliques. Après la prise de Constantinople par les Français le cardinal Pierre de Capoue porta les reliques de S. André en Italie et les déposa dans la cathédrale d'Amalfi, où elles sont restées depuis.

L'opinion la plus commune est que la croix de S. André était formée de deux pièces de bois qui se croisaient obliquement par le milieu, et qu'elle représentait la figure de la lettre X. Il est certain qu'on a quelquefois fait usage de ces sortes de croix;

mais il ne l'est pas que celle de S. André ait eu la forme dont il s'agit.

Suivant les archives du duché de Bourgogne, la croix de S. André qu'on apporta d'Achaïe fut placée dans le monastère de Weaune près de Marseille. On l'en retira pour la transporter à l'abbaye de Saint-Victor de la même ville, avant l'année 1250, et on l'y a vue jusqu'à l'époque de la révolution. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, en obtint une partie, qu'il renferma dans un reliquaire de vermeil, lequel fut porté à Bruxelles. Ce prince institua en l'honneur du saint apôtre l'ordre des chevaliers de la Toison d'or, qui ont pour marque distinctive la croix dite de Saint-André ou de Bourgogne.

S. BARTHÉLEMI,
APÔTRE.

(24 août.)

Barthélemi est un nom patronimique qui veut dire fils de Tholomée ou Tolmai. Plusieurs savants interprètes pensent qu'il était le même que Nathanael, né à Cana en Galilée, docteur de la loi, un des soixante-douze disciples, lequel fut mené à Jésus-Christ par S. Philippe, et dont le Sauveur lui-même loua l'innocence et la simplicité de cœur.

S. Jean ne nomme jamais S. Barthélemi parmi les apôtres; mais aussi on ne trouve point le nom de Nathanael dans les autres évangélistes; ils joignent constamment ensemble Philippe et Barthélemi; et S. Jean dit que Philippe et Nathanael vin-

rent ensemble trouver Jésus-Christ. On voit aussi que Nathanael était avec les autres apôtres lorsque le Sauveur leur apparut sur les bords de la mer de Galilée après sa résurrection; et s'il n'eût point été dès lors membre du sacré collége, pourquoi n'aurait-il point été proposé pour remplir la place vacante par la mort de Judas?

S. Barthélemi fut avec les autres apôtres témoin de la glorieuse résurrection et des principales actions de Jésus-Christ sur la terre. La vérité même lui servit de maître. Il est nommé parmi les disciples assemblés pour prier après l'Ascension. Le Saint-Esprit, à la descente duquel il s'était préparé avec tant de ferveur, le remplit de zèle, de charité et de toutes les vertus. Revêtu ainsi que les autres apôtres d'une force surnaturelle, il ne pensa plus qu'à faire connaître Jésus-Christ et à porter son nom jusqu'aux extrémités du monde.

Pourquoi les travaux de tant d'ouvriers évangéliques produisent-ils présentement si peu de fruit? C'est que ces ministres ne se mettent point en état de recevoir la plénitude de cet esprit qui animait les apôtres. Le succès de leurs discours ne dépend ni de la prudence humaine ni des talents naturels; les saintes dispositions des ministres de la parole divine sont le principal instrument dont la grâce se sert pour la faire fructifier dans les cœurs. L'humilité, le désintéressement, le zèle et la charité donnent pour ainsi dire une voix vivante à la prédication de la foi; ainsi ceux qui sont appelés à cette fonction importante doivent demander à Dieu ces vertus; ils y sont obligés, et pour eux et pour les autres : pour eux, afin d'opérer leur propre sancti-

fication; pour les autres, afin de ne pas rendre leur ministère infructueux.

S. Barthélemi, s'étant préparé dignement à l'exercice des fonctions de l'apostolat, porta l'Evangile dans les contrées les plus barbares de l'Orient. Il pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, au rapport d'Eusèbe et de plusieurs autres anciens écrivains. Par les Indes, ces auteurs entendent quelquefois non seulement l'Arabie et la Perse, mais encore l'Inde proprement dite. En effet ils parlent des bracmanes de ce pays, fameux dans l'univers pour leur prétendue connaissance de la philosophie et pour leurs mystères superstitieux. On lit dans Eusèbe que S. Pantène, ayant été dans les Indes au commencement du troisième siècle pour réfuter les bracmanes, y trouva des traces de christianisme, et qu'on lui montra une copie de l'évangile de S. Matthieu en hébreu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par S. Barthélemi quand il y avait planté la foi. Le saint apôtre revint dans les pays situés au nord-ouest de l'Asie, et rencontra S. Philippe à Hiéraple en Phrygie. De là il se rendit dans la Lycaonie, où S. Chrysostome assure qu'il instruisit les peuples dans la religion chrétienne; mais on ignore les noms de la plupart des contrées dans lesquelles il annonça la foi.

Nous ne pouvons sans étonnement penser à tant deprisons que les apôtres sanctifièrent par leur présence, à tant de dangers auxquels ils furent exposés, à tant de vastes régions qu'ils parcoururent, à tant de nations qu'ils conquirent à Jésus-Christ. Mais en admirant leur courage, leur zèle et leurs travaux, nous devons nous confondre à la vue de notre

lâcheté et de notre insensibilité, nous qui ne faisons rien pour étendre le royaume de Dieu parmi les autres, ni pour la sanctification de nos propres ames. Ce n'est point faute de secours surnaturels que nous n'exerçons point la charité envers le prochain, que nous ne donnons presque aucun temps à la prière et au recueillement, que nous n'avons point la force de pratiquer le jeûne et de faire pénitence. Voyons les choses dans la réalité, et nous conviendrons que nous nous aveuglons nous-mêmes, que les obstacles que nous rencontrons viennent de notre tiédeur et de notre indifférence, et qu'il nous suffirait pour les surmonter de nous armer de courage et de vivre dans la ferveur. Les apôtres, qui faisaient et souffraient tant de choses pour Dieu, se regardaient encore comme des serviteurs inutiles; ils comptaient pour rien leurs travaux; ils ne pensaient qu'à ce qu'ils devaient à Dieu et à l'intervalle qu'il y avait entre leurs devoirs et leurs actions. Le véritable amour va au-delà de ce qui paraît possible, et croit encore ne rien faire.

S. Barthélemi, étant venu dans la grande Arménie pour y prêcher la foi à un peuple opiniâtrément attaché aux superstitions de l'idolâtrie y reçut la couronne du martyre, selon S. Grégoire de Tours. Les historiens grecs modernes disent qu'il fut condamné à être crucifié par le gouverneur d'Albanopolis. D'autres prétendent qu'il fut écorché vif, ce qui n'exclut pas le crucifiement. La réunion de ce double supplice était en usage non seulement en Egypte, mais encore chez les Perses, et les Arméniens pouvaient avoir emprunté de ces derniers peuples, leurs voisins, un tel genre de barbarie.

Théodore Lecteur rapporte que l'empereur Anastase, ayant fait bâtir en 508 la ville de Duras, en Mésopotamie, l'enrichit des reliques de S. Barthélemi. S. Grégoire de Tours assure qu'on les porta dans l'île de Lipari près de la Sicile avant la fin du sixième siècle. On lit dans Anastase, le bibliothécaire, qu'en 809 elles furent transférées de Lipari à Bénévent, et elles le furent de Bénévent à Rome en 983, selon le cardinal Baronius. Depuis ce temps-là elles sont restées dans un monument de porphyre placé sous le grand autel de la célèbre église qui porte à Rome le nom du saint, et qui est dans l'île du Tibre. Un évêque de Bénévent envoya un bras du saint apôtre à S. Édouard le Confesseur, qui en fit présent à la cathédrale de Cantorbéry.

S. JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

(6 mai.)

Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, ne connaissaient encore ni le mystère de la croix, ni la nature du royaume de Jésus-Christ, lorsque, par l'organe de leur mère, ils le priaient de les faire *asseoir l'un à sa droite et l'autre à sa gauche,* c'est à dire de leur donner les deux premières places de son royaume. *Pouvez-vous*, leur dit le Sauveur, *boire le calice que je dois boire?* Pouvez-vous participer à mes opprobres et à mes souffrances? Les deux disciples répondirent affirmativement, et protestèrent à leur divin Maître qu'ils étaient dans la résolution de tout endurer pour lui. Alors Jésus leur prédit qu'il boirait son calice et qu'ils auraient beaucoup à souffrir

pour la vérité de son Évangile. Cette prédiction fut littéralement accomplie dans S. Jacques lorsque Hérode le fit mourir à cause de la religion qu'il professait.

Quant à S. Jean, qui aimait si tendrement son divin Maître et qui en était si tendrement aimé, on peut dire, sans faire violence au texte sacré, qu'il but le calice du Sauveur et qu'il en partagea l'amertume lorsqu'il assista à son crucifiement. En effet son cœur était déchiré par le sentiment des douleurs qu'il lui voyait souffrir; mais ce n'était encore là qu'un prélude de ses peines. Après la descente du Saint-Esprit il se vit condamné avec les autres apôtres à la prison, aux fouets, aux opprobres. Enfin la prédiction de Jésus-Christ eut son entier accomplissement lorsqu'il mérita sous Domitien la couronne du martyre.

L'empereur Domitien, auteur de la seconde persécution générale suscitée à l'Eglise, était universellement haï pour sa cruauté, son orgueil et ses impudicités. Il fut, au rapport de Tacite, encore plus cruel que Néron, et il prenait plaisir à repaître ses yeux du spectacle des exécutions barbares dont l'autre au moins se dérobait ordinairement la vue. Sous son règne Rome fut inondée du sang de ses plus illustres habitants. Ennemi de tout bien, il bannit ceux qui avaient la réputation d'hommes vertueux, entre autres Dion Chrysostome et le philosophe Epictète (1); mais ce fut sur les chrétiens

(1) L'auteur de l'*Enchiridion*, le plus parfait abrégé de morale qui soit sorti de la plume d'un païen. C'est avec raison que les stoïciens ont regardé Epictète comme le plus grand philosophe de leur secte. L'empereur Marc-Antonin ne pouvait se rassasier

que tombèrent ses principaux coups. Outre qu'il ne pouvait souffrir la sainteté de leur doctrine et de leur vie, qui lui était un reproche tacite de ses crimes, il était encore animé contre eux par cette haine que leur portaient tous les païens.

S. Jean l'Évangéliste vivait encore. Il était chargé du gouvernement de toutes les églises d'Asie, et jouissait d'une grande réputation tant à cause de cette éminente dignité que pour ses vertus et ses miracles. Ayant été arrêté à Éphèse, il fut conduit à Rome l'an 95 de Jésus-Christ. Il parut devant l'empereur, qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce vénérable vieillard, eut la barbarie d'ordonner qu'on le jetât dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il y a toute apparence que le saint apôtre souffrit d'abord une cruelle flagellation, conformément à ce qui se pratiquait à l'égard des criminels qui n'avaient pas le droit de bourgeoisie romaine. Quoi qu'il en soit, on ne peut au moins douter qu'il n'ait été jeté dans l'huile bouillante : Tertullien, Eusèbe et S. Jérôme le disent expressément.

Nous ne craignons point d'assurer que le saint fit éclater une grande joie lorsqu'il entendit prononcer sa sentence; il brûlait d'un ardent désir d'aller rejoindre son divin Maître et de lui rendre amour pour amour, et de se sacrifier pour celui qui nous avait tous sauvés par l'effusion de son sang. Mais Dieu se contenta de ses dispositions en lui accordant toutefois le mérite et l'honneur du martyre; il sus-

de lire ses ouvrages. S. Augustin et S. Charles Borromée les lisaient aussi avec beaucoup de plaisir.

pendit l'activité du feu et lui conserva la vie, comme il l'avait conservée aux trois enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

L'empereur fut très frappé ainsi que la plupart des païens de cet événement; mais il l'attribua au pouvoir de la magie. Ce que l'on publiait des prétendus prodiges opérés par le fameux Apollonius de Tyane, qu'il avait fait venir à Rome, ne contribua pas peu à le confirmer dans cette opinion. La délivrance miraculeuse de l'apôtre ne fit donc sur lui aucune impression, ou plutôt elle ne servit qu'à augmenter son endurcissement dans le crime. Il se contenta toutefois de bannir le saint dans l'île de Pathmos. Ce mauvais prince (1) ayant été assassiné l'année suivante, Nerva, rempli de bonnes qualités et d'un caractère naturellement pacifique, fut élevé à l'empire. S. Jean eut la liberté de sortir du lieu de son exil et de retourner à Éphèse.

Ce fut auprès de la porte appelée *Latine* par les Romains qu'il remporta ce glorieux triomphe. Pour conserver la mémoire du miracle on consacra une église dans cet endroit sous les premiers empereurs chrétiens. On dit qu'il y avait un temple de Diane dont on changea la destination pour le faire servir au culte du vrai Dieu. Cette église fut rebâtie en 772 par le pape Adrien Ier.

(1) Domitien régna depuis l'an 81 jusqu'à l'an 96. Nous apprenons de Suétone et d'Eusèbe qu'il porta l'impiété jusqu'à se faire donner le titre de *Seigneur* et de *Dieu*. C'était lui qui, renfermé dans son cabinet, employait une partie de son temps

S. TIMOTHÉE

ÉVÊQUE ET MARTYR.

(24 janvier.)

S. Timothée, né d'un père gentil et d'une mère juive nommée Eunice, était de Lycaonie, et probablement de la ville de Lystres. Eunice avait embrassé la religion chrétienne, ainsi que Loïde, grand'mère de Timothée, et S. Paul fait l'éloge de la foi de toutes les deux. Timothée s'appliqua dès son enfance à l'étude de l'Écriture sainte. Le témoignage avantageux que les frères d'Icône et de Lystres rendirent de lui à S. Paul, qui vint prêcher en Lycaonie l'an 51 de Jésus-Christ, engagea cet apôtre à le choisir pour le compagnon de ses travaux à la place de S. Barnabé. Il le circoncit toutefois à Lystres avant de s'en faire suivre : car, quoique les cérémonies légales n'obligeassent plus depuis la mort de Jésus-Christ, il fut pourtant permis de les observer comme une chose indifférente jusqu'à la ruine de Jérusalem et du temple. (1) S. Paul avait encore d'autres raisons pour en agir de la sorte : il conciliait à son disciple l'estime des Juifs, et leur montrait d'ailleurs qu'il n'était pas lui-même ennemi de leur loi. Ici S. Chrysostome

à prendre des mouches, qu'il enfilait ensuite avec un poinçon. On vit surtout après sa mort combien il était détesté. On abattit ses statues, on ôta son nom des édifices publics, et ses décrets furent annulés par le sénat.

(1) Par là, disent les anciens pères, on enterrait la synagogue avec honneur.

admire la prudence et la charité de S. Paul. Ne doit-on pas aussi admirer l'humble docilité avec laquelle le disciple se soumit à une cérémonie douloureuse qui n'était point de précepte ! S. Augustin loue encore le zèle et le désintéressement de Timothée, qui ne balança point d'abandonner son pays, sa maison, son père et sa mère pour suivre un apôtre dont il lui faudrait partager la pauvreté et les souffrances.

S. Paul après avoir circoncis Timothée lui confia par l'imposition des mains le ministère de la parole, sans avoir égard à sa grande jeunesse, une vertu extraordinaire suppléant en lui au nombre des années. Depuis ce temps-là il le regarda toujours non seulement comme son disciple et son cher fils, mais comme son frère et le compagnon de ses travaux. Il l'appelle *homme de Dieu*, et dit aux Philippiens que personne ne lui est aussi uni de cœur et de sentiment que Timothée. L'estime du maître prouve assez quel était le mérite du disciple, dont la vocation au ministère évangélique avait d'ailleurs été accompagnée de prophéties faites à son sujet.

S. Paul, étant sorti de Lystres, parcourut avec son disciple le reste de l'Asie, puis s'embarqua pour la Macédoine, l'an 52 de Jésus-Christ, et prêcha l'Évangile à Philippes, à Thessalonique et à Bérée. La fureur des Juifs l'ayant obligé de quitter cette dernière ville, il y laissa Timothée pour affermir les nouveaux fidèles dans la foi. Lorqu'il fut arrivé à Athènes il lui manda de l'y venir trouver; mais sur la nouvelle que les chrétiens de Thessalonique souffraient une cruelle persécution, il l'envoya vers eux pour les consoler et les fortifier. Timothée re-

vint trouver S. Paul, qui était pour lors à Corinthe, afin de lui rendre compte du succès de sa commission. Ce fut dans ce temps-là que l'apôtre écrivit sa première épître au Thessaloniciens. De Corinthe S. Paul alla à Jérusalem, d'où il revint passer deux ans à Éphèse. Comme il avait formé le dessein de retourner dans la Grèce, il chargea Timothée et Éraste de le devancer en Macédoine, afin qu'ils fissent préparer les aumônes destinées au soulagement des chrétiens de Jérusalem.

Il donna ordre à Timothée en particulier d'aller ensuite à Corinthe, pour y corriger quelques abus, et pour rappeler aux fidèles la doctrine qu'il leur avait prêchée. Dans la lettre qu'il écrivit au Corinthiens peu de temps après, il leur recommandait fortement son cher disciple. Il attendit son retour en Asie, et le mena avec lui en Macédoine et en Achaïe. Timothée laissa l'apôtre à Philippes, et le rejoignit à Troade. S. Paul, de retour en Palestine, fut mis en prison à Césarée; il y resta deux ans, après quoi il fut envoyé à Rome. Il paraît que Timothée était avec lui dans ce temps-là, puisqu'il est nommé conjointement avec lui à la tête des épîtres à Philémon, aux Philippiens et aux Colossiens, qui furent écrites dans les années 61 et 62. Timothée eut aussi le bonheur d'être emprisonné pour Jésus-Christ, et la gloire de confesser sa foi en présence d'un grand nombre de témoins; mais on le mit en liberté. Il fut ordonné évêque en conséquence d'une prophétie et d'un ordre particulier du Saint-Esprit. Il reçut par l'imposition des mains la grâce du sacrement, et le pouvoir non seulement de gouverner l'Église, mais encore de faire des mi-

racles, avec d'autres dons extérieurs du Saint-Esprit. S. Paul, étant retourné de Rome en Orient dans l'année 64 de Jésus-Christ, laissa son disciple à Éphèse pour gouverner l'église de cette ville, pour s'opposer à ceux qui semaient une fausse doctrine, pour ordonner des prêtres, des diacres et même des évêques; car on lui confia aussi le soin de toutes les églises d'Asie.

S. Paul était encore en Macédoine quand il écrivit sa première épître à Timothée. La seconde fut écrite de Rome un an après, c'est à dire en 65. On y voit l'effusion d'un cœur plein de tendresse pour un fils bien-aimé. L'Apôtre, qui était alors dans les fers, conjure son cher disciple de venir le trouver à Rome, afin qu'il ait la consolation de le voir encore une fois avant de mourir. Il l'exhorte à ranimer cet esprit de courage, ce feu du Saint-Esprit dont il fut rempli le jour de son ordination; il lui donne des avis sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des hérétiques de ce temps-là, et lui trace le caractère de ceux qui devaient s'élever dans la suite.

Nous apprenons de la première épître à Timothée qu'il ne buvait jamais que de l'eau: mais comme ses grandes austérités avaient altéré sa santé, et qu'il avait l'estomac très faible, S. Paul lui ordonna *de boire un peu de vin.* Il dit *un peu,* remarquent les pères, parcequ'il nous est utile que la chair soit faible, afin que l'esprit soit plus fort et plus vigoureux. Timothée avait peut-être alors quarante ans. Il est probable qu'il alla à Rome pour conférer avec son maître. Il était évêque d'Éphèse avant l'arrivée de S. Jean dans cette ville. Ce der-

nier y résidait comme un apôtre qui avait une inspection générale sur toutes les églises d'Asie. S. Timothée a toujours été regardé comme le premier évêque d'Éphèse. Les anciens martyrologes lui donnent le titre de martyr.

Voici ce que nous lisons dans les Actes de S. Timothée. Sous l'empire de Nerva, le 22 janvier, 97 de Jésus-Christ, les païens célébrant une de leur fête appelée *Catagogie*, dans laquelle ils portaient leurs idoles, assommèrent à coup de pierres et de massues Timothée, qui voulait s'opposer à leurs abominables superstitions.

S. Timothée dut sans doute beaucoup aux exemples domestiques qu'il avait sans cesse sous les yeux; mais ce fut principalement la lecture des livres saints qui lui inspira dès son enfance, et qui nourrit durant le cours de sa vie, cet esprit de religion et cet assemblage parfait de toutes les vertus qui le rendirent si cher au grand apôtre. S. Paul, en louant l'amour de son disciple pour la lecture et la méditation, le donna comme une preuve de sa piété et de l'ardent désir qu'il avait de faire des progrès dans la divine charité. Lorsqu'il l'eut élevé au saint ministère il lui recommanda toujours d'allier une lecture assidue aux autres exercices de la religion. En effet un ministre de l'Évangile qui n'a pas de moments réglés pour s'examiner lui-même dans la retraite, pour vaquer à la lecture, à la méditation et à la pratique des autres exercices de piété, oublie le premier et le plus essentiel de ses devoirs, le soin de son ame. S'il laisse éteindre dans son cœur le feu sacré de la charité, comment pourra-t-il l'allumer dans le cœur des autres? Les mêmes exer-

cices sont jusqu'à un certain point nécessaires dans tous les états. Comment sans cela conserver cet esprit de piété qui doit être l'ame de toute nos actions, et sans lequel les fonctions même spirituelles manquent du principe qui les vivifie?

S. JEAN,

APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

(27 décembre.)

S. Jean l'Évangéliste, fils de Zébédée et de Salomé, était Galiléen et frère de S. Jacques le Majeur. L'Évangile le désigne sous le titre de *disciple bien-aimé de Jésus-Christ*, et les Grecs le surnomment *le Théologien*. Il exerçait la profession de pêcheur. Comme il connaissait le grand-prêtre Caïphe, S. Jérôme en a conclu que sa naissance n'était point ordinaire : mais la bassesse de sa profession et la médiocrité de sa fortune prouvent qu'il n'était point distingué selon le monde, et qu'il n'avait pu se faire des connaissances bien relevées par l'éducation qu'il reçut.

Il paraît qu'avant de s'attacher au Sauveur il était disciple de S. Jean-Baptiste. Quelques auteurs le prennent pour cet autre disciple avec lequel S. André suivit Jésus-Christ. Il fut proprement appelé avec Jacques, son frère, à être disciple du Seigneur, le jour qu'ils raccommodaient ensemble leurs filets, et peu de temps après la vocation de Pierre et d'André. Jacques et Jean continuèrent leur profession. Ce ne fut que quand ils virent la pêche miraculeuse de S. Pierre qu'ils quittèrent tout pour s'attacher à Jésus d'une manière plus

particulière. Le Sauveur leur donna le surnom de Boanergès, qui veut dire fils du tonnerre. Jésus désignait par là cette foi vive et ce zèle ardent qui leur feraient annoncer la loi de Dieu sans craindre la puissance des hommes. Ce surnom convenait aussi à S. Jean d'une manière spéciale, parcequ'il devait, comme une voix de tonnerre, révéler les plus sublimes mystères de la divinité de Jésus-Christ.

S. Jean passe pour avoir été le plus jeune des apôtres. On croit qu'il avait environ vingt-cinq ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat, car il vécut soixante-dix ans depuis la résurrection. Quelque jeune qu'il fût, il égalait les autres en vertu, en piété, en sagesse et en prudence. Une vie pure et sans reproche le faisait honorer et respecter. Le Sauveur avait pour lui une affection particulière; en sorte que le saint Évangéliste dit, en parlant de lui-même, qu'il était *le disciple que Jésus aimait*. Souvent il ne se donne que ce titre, ce qu'il fait non par orgueil mais uniquement par reconnaissance et par amour pour son divin Maître. Son humilité l'empêchait de parler de ses autres priviléges, mais il ne pouvait taire ce qui faisait son bonheur, ce qui l'enflammait davantage d'amour pour un Dieu qui l'avait tellement distingué des autres apôtres par une miséricorde toute gratuite. Comme cette prédilection de Jésus-Christ n'était ni aveugle ni sans motif nous pouvons en chercher les causes. S. Augustin en assigne trois principales : l'amour du disciple pour son Maître ; sa douceur et ses dispositions pacifiques; sa pureté virginale. Ce père ajoute: « Le privilége singulier de la chasteté le rendit digne de la prédilection de Jésus-Christ, parce-

qu'ayant été choisi vierge il resta toujours vierge.» Tous ses autres priviléges, suivant S. Jérôme, et toutes les grâces dont Dieu le combla, furent la récompense de sa chasteté; cette vertu lui procura la faveur insigne que lui fit Jésus-Christ sur la croix en lui recommandant sa mère. Il confia le soin d'une mère vierge à un disciple vierge. S. Ambroise, S. Chrysostome, S. Épiphane et d'autres pères ont fait la même observation. Jésus-Christ voulut que sa mère fût vierge, que son précurseur et son disciple bien-aimé fussent vierges; son Église veut aussi que les prêtres de la nouvelle loi vivent dans une chasteté parfaite, parcequ'ils touchent et offrent journellement sur le saint autel la chair virginale du Seigneur. Dans le ciel les vierges suivent l'Agneau sans tache partout où il va. Qui peut douter après cela que la pureté ne soit la vertu chérie de Jésus-Christ! N'est-ce pas de lui qu'il est écrit *qu'il se nourrit parmi les lis* d'une pureté sans tache? Car *celui qui aime la pureté du cœur aura pour ami le Roi du ciel.* Une autre cause de la prédilection de Jésus pour S. Jean fut la simplicité et l'innocence de cet évangéliste, lesquelles ne se démentirent jamais; tant il est vrai que la vertu dans la jeunesse a des charmes particuliers pour Jésus-Christ, et qu'elle est toujours suivie des grâces les plus abondantes.

L'amour du Sauveur n'est jamais stérile; ses souffrances et sa mort en offrent une preuve bien sensible. Comme S. Jean occupait une place distinguée dans son amour, il en ressentit aussi les effets d'une manière spéciale. Indépendamment des grâces intérieures dont il fut comblé, il reçut en-

core des marques extérieures de la prédilection de Jésus-Christ. De là cette intimité et cette familiarité dont son divin Maître l'honora préférablement aux autres apôtres. Jésus le choisit avec S. Pierre et S. Jacques pour être témoins de sa transfiguration et de son agonie dans le jardin des Olives. Il voulut à la dernière cène qu'il eût la tête appuyée sur son sein. C'était la coutume chez les Juifs de manger à demi couché sur des espèces de petits lits, en sorte que chacun avait la tête sur le sein de celui qui était placé au dessus de lui. Jésus-Christ accorda à notre saint évangéliste l'honneur d'être auprès de lui. Jean put-il reposer sur le cœur de Jésus, qui était une fournaise d'amour, sans se sentir embrasé de ce feu sacré? Il rappelle plusieurs fois cette circonstance dans son évangile, pour faire sentir son bonheur et faire éclater sa reconnaissance. Les personnes pieuses reçoivent en quelque sorte la même faveur, lorsque élevées par la contemplation au dessus des choses créées, elles ouvrent les yeux de leur ame aux objets invisibles. Dans le sommeil de leurs sens extérieurs, leurs puissances intérieures se fixent sur l'abîme impénétrable de l'amour divin, et puisent avec plénitude à cette fontaine de vie.

Nous apprenons de l'Écriture qu'il y avait une étroite amitié entre S. Jean et S. Pierre : elle avait sans doute pour fondement l'ardeur de leur amour et de leur zèle pour la gloire de leur divin Maître. S. Pierre, suivant S. Jérôme, désirant connaître celui qui trahirait Jésus, fit signe à S. Jean, qu'il savait avoir avec le Sauveur une sainte familiarité, de le lui demander. Le Seigneur lui dit que c'était

celui auquel il donnerait un morceau de pain trempé dans le plat, et il le donna à Judas. Cette réponse ne fut entendue que de S. Jean.

On lit dans S. Chrysostome que quand les Juifs se saisirent de Jésus les apôtres s'enfuirent, excepté S. Jean, qui ne l'abandonna jamais. Plusieurs croient que S. Jean était ce jeune homme couvert d'une tunique de lin qui suivait Jésus, et qui se sauva presque nu pour ne pas tomber entre les mains des soldats. Il y a des interprètes qui prennent cette tunique pour un vêtement qu'on portait le soir et pendant la nuit; et il était nuit alors. Quoi qu'il en soit, si c'était S. Jean, il revint bientôt avec Jésus. Quelques-uns le prennent pour le disciple qui connaissait le grand-prêtre, et qui fit entrer S. Pierre dans la cour de Caïphe. Il paraît que notre saint n'abandonna point Jésus pendant sa passion; du moins il était sur le Calvaire lorsqu'on le crucifia. Ce fut là que le Sauveur mourant lui confia le soin de sa mère, et lui recommanda de l'aimer, de l'honorer, de la consoler et de pourvoir à ses besoins avec toute la tendresse que la meilleure des mères doit attendre d'un fils chéri. Pouvait-il lui donner une marque plus certaine et plus honorable de son affection et de sa confiance? S. Jean retira Marie dans sa maison, et la traita comme sa propre mère. Aussi Jésus du haut de la croix avait-il dit à sa sainte mère, en lui parlant de Jean : *Femme, voilà votre fils*. Il n'a pas dédaigné, comme remarque S. Paul, de nous appeler ses frères, et il nous a tous recommandés en cette qualité à sa bienheureuse mère; mais S. Jean est le premier né de ses enfants adoptifs. Lui seul eut le

privilége d'en être traité comme si elle eût été sa mère naturelle, et de lui rendre réciproquement tous les devoirs du fils le plus tendre et le plus respectueux. Ce privilége fut la récompense de son courage et de sa ferveur dans le service de son divin Maître.

Malgré l'extrême douleur dont le saint apôtre était accablé, il resta constamment au pied de la croix; il vit expirer Jésus; il était présent lorsqu'on lui ouvrit le côté avec une lance, et qu'il en sortit de l'eau et du sang. On croit aussi qu'il était présent lorsqu'on descendit son corps de la croix; qu'il aida à ceux qui prirent soin de l'ensevelir; qu'il l'arrosait de ses larmes, et qu'il le baisait avec une dévotion extraordinaire. On peut donc dire qu'il laissa son cœur dans le tombeau de Jésus puisque c'était là où se portaient toutes les affections de son ame.

Lorsque Marie-Madeleine et les autres saintes femmes eurent annoncé qu'elles n'avaient point trouvé le corps de Jésus-Christ dans le tombeau, Pierre et Jean y coururent sur-le-champ. Mais Jean, qui était plus jeune et plus alerte, y arriva le premier. Quelques jours après il alla pêcher avec d'autres disciples sur le lac de Tibériade. Jésus apparut à eux sur le rivage, toutefois sous une forme déguisée. S. Jean, que l'amour éclairait, le reconnut, et dit à S. Pierre que c'était le Seigneur. Ils dînèrent tous avec lui sur le rivage. Après le repas Jésus fit plusieurs questions à Pierre sur la sincérité de son amour, le chargea du soin de gouverner son Eglise, et lui prédit qu'il terminerait sa vie par le martyre. Jean était derrière; Pierre, désirant connaître le sort qui attendait son ami, de-

manda à Jésus ce qu'il deviendrait. Le Sauveur, pour réprimer sa curiosité, lui répondit que cela ne le regardait point, s'il voulait lui prolonger la vie jusqu'à ce qu'il vînt : ce que la plupart des interprètes entendent de la venue de Jésus-Christ pour la destruction de Jérusalem. S. Jean survécut effectivement à cette époque. Néanmoins quelques-uns de ses disciples, qui ne comprirent pas la réponse de Jésus, en conclurent que notre saint resterait sur la terre jusqu'au jugement général. S. Jean lui-même nous apprend dans son évangile qu'on ne pouvait donner ce dernier sens aux paroles de Jésus-Christ, puisqu'il ajoute aussitôt : *Il courut sur cela un bruit parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Jésus néanmoins n'avait point dit : Il ne mourra point ; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe?* « Jésus-Christ nous exhorte par là, dit S. Chrysostome, à ne pas désespérer des voies de la Providence, et à ne pas trop scruter ses desseins. C'est parceque Pierre lui adressait toujours de ces questions où se trahissait son impatience qu'il voulut par cette réponse calmer son ardeur et mettre des bornes à sa curiosité. »

Après l'ascension S. Pierre et S. Jean, étant allés prier au temple, guérirent miraculeusement un pauvre qui était boiteux de naissance. On les emprisonna tous deux, et on ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir ordonné de ne plus prêcher Jésus-Christ; mais les menaces dont cet ordre fut accompagné ne diminuèrent rien de leur zèle et de leur courage. Le collége des apôtres les envoya à Samarie, pour imposer les mains et communiquer le

Saint-Esprit à ceux que le diacre Philippe avait convertis dans cette ville. S. Jean fut arrêté une seconde fois avec les autres apôtres et frappés de verges par les Juifs. On sait quels furent alors les sentiments des apôtres ; ils s'en allèrent en se glorifiant d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

S. Paul, étant venu à Jérusalem trois ans après sa conversion, y vit S. Pierre et S. Jacques le Mineur. Il paraît que S. Jean était alors absent. Lorsque S. Paul revint dans la même ville, dix ans après, il s'adressa à ceux qui étaient regardés comme les colonnes de l'Eglise, nommément à Pierre et à Jean, qui lui confirmèrent son apostolat parmi les gentils. Vers le même temps S. Jean assista au concile que les apôtres tinrent à Jérusalem en 51. Nous lisons en effet dans S. Clément d'Alexandrie que tous les apôtres se trouvèrent à ce concile. Suivant le même père, Jésus-Christ en montant au ciel préféra S. Pierre, S. Jacques le Mineur et S. Jean aux autres apôtres ; mais il n'y eut jamais la moindre dispute dans le sacré collége pour la prééminence, et S. Jacques fut unanimement élu évêque de Jérusalem. S. Clément d'Alexandrie ajoute que ces trois apôtres furent particulièrement instruits par le Sauveur des mystères de la nouvelle loi, et que les autres reçurent d'eux beaucoup de connaissances.

On croit que S. Jean resta long-temps à Jérusalem, ce qui ne l'empêchait pas d'aller quelquefois au loin prêcher l'Evangile. On dit que la Parthie fut le principal théâtre de ses travaux apostoliques. Sa première épître est quelquefois citée par S. Au-

gustin, sous le titre d'Epître aux Parthes. On a jugé d'après un titre qui est à la tête de cette épître dans quelques manuscrits qu'elle avait été adressée aux Juifs dispersés dans les provinces de l'empire des Parthes. Les relations des missionnaires, qui dans ces derniers temps ont passé aux Indes orientales, portent que les habitants de la ville de Bassora, située sur le golfe Persique, à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, sont persuadés, d'après une ancienne tradition, que S. Jean a planté la foi dans leur pays.

Notre saint se trouva en 62 à Jérusalem avec les autres apôtres assemblés dans cette ville pour donner un successeur à S. Jacques le Mineur, qui venait de sacrifier sa vie pour Jésus-Christ. Ils élurent S. Siméon. Le sentiment commun est que S. Jean ne visita les Eglises de l'Asie mineure qu'après la mort de la sainte Vierge; il prenait un soin particulier de ces Eglises et faisait ordinairement sa résidence à Ephèse, capitale du pays. Il n'avait point encore paru dans cette ville lorsque S. Timothée en fut fait évêque par S. Paul en 64. Il ne s'y établit pas même, suivant S. Irénée, avant la mort de S. Pierre et de S. Paul. S. Timothée gouverna l'Eglise d'Ephèse jusqu'à son martyre arrivé en 97. Mais il reconnaissait une autorité supérieure et universelle dans S. Jean; et ces deux grands hommes, aussi recommandables par leur humilité que par leur charité, n'eurent jamais de dispute sur leur juridiction. S. Jean prêcha encore dans d'autres endroits, et conserva une inspection générale sur toutes les Églises de l'Asie; ce qui a fait dire à S. Jérôme qu'il en était le fondateur

et qu'il les gouvernait. Tertullien ajoute qu'il établit des évêques dans tout ce pays, c'est à dire qu'il confirma ceux que S. Pierre et S. Paul avaient choisis, et qu'il en donna aux nouvelles Eglises qu'il avait fondées. Il est même probable qu'ayant vécu si long-temps il nomma des évêques pour toutes les Eglises d'Asie ; car tant que vécurent les apôtres, ils choisissaient eux-mêmes les pasteurs des fidèles par une inspiration du Saint-Esprit, et en vertu de la commission qu'ils avaient reçue d'établir le christianisme. S. Jean continua de visiter les Eglises de l'Asie, même dans son extrême vieillesse. Quelquefois il entreprenait de pénibles voyages pour élever au saint ministère des personnes que le Saint-Esprit lui avait désignées. Nous apprenons d'Apollonius qu'il ressuscita un mort à Ephèse. Un prêtre d'Asie ayant été convaincu d'avoir donné une relation fabuleuse des voyages de S. Paul et de sainte Thècle, S. Jean le déposa, pour témoigner sa vénération envers le grand apôtre. S. Epiphane assure que le saint évangéliste vint en Asie par une conduite spéciale du Saint-Esprit, afin de s'opposer aux hérésies d'Ebion et de Cérinthe.

Après la ruine de Jérusalem, lorsque les chrétiens qui s'étaient sauvés de cette ville étaient à Pella, Ebion, né dans le voisinage de Kacerta, y enseigna que Jésus-Christ avait été créé comme les anges, mais qu'il était plus grand qu'eux; qu'il avait été conçu et était né à la manière des autres hommes ; qu'il avait été choisi pour être fils de Dieu ; que le Saint-Esprit était descendu sur lui sous la forme d'une colombe. Il prétendait qu'il fallait

joindre l'observation des cérémonies de la loi judaïque à celle du christianisme. Il mutilait en plusieurs endroit l'évangile de S. Matthieu. Cérinthe excita de grands troubles par son opiniâtreté à soutenir que les chrétiens étaient obligés de se circoncire et de s'abstenir des viandes déclarées impures dans l'ancienne loi. Il représentait aussi les anges comme les auteurs de la nature. Ce fut vers le temps de la ruine de Jérusalem qu'il arrangea son système de manière à le faire cadrer avec celui d'Ebion. Suivant S. Irénée et Tertullien, il soutenait que Dieu avait créé le monde, mais par une certaine vertu distinguée de lui, et sans connaissance de sa part; que le Dieu des Juifs n'était qu'un ange; que Jésus était né de Joseph et de Marie comme les autres hommes, mais qu'il les surpassait tous en vertu et en sagesse; que le Saint-Esprit était descendu sur lui après son baptême, sous la forme d'une colombe, et qu'il avait manifesté au monde son père qui auparavant était inconnu. Il fut le premier qui avança qu'au temps de la passion le Christ s'était sauvé, et que Jésus seul avait souffert et était ressuscité, le Christ étant toujours impassible et immortel. S. Jean, au rapport de S. Irénée, alla un jour au bain contre sa coutume. Mais ayant appris que Cérinthe y était il s'arrêta, et dit à ceux qui étaient avec lui « : Fuyons, mes frères, de peur que le bain où est Cérinthe, cet ennemi de la vérité, ne tombe sur nos têtes. » Un auteur moderne a prétendu que ce fait était faux parcequ'il ne s'accordait point avec la douceur extraordinaire du saint évangéliste. Mais S. Irénée nous dit qu'il l'avait appris de la bouche de S. Polycarpe, disciple

de S. Jean. Ce grand apôtre recommandait à son troupeau de n'avoir point de commerce avec ceux qui corrompaient volontairement la vérité, et qui par leurs discours tâchaient de séduire les fidèles. Il inculque cette maxime dans sa seconde épître, mais il en restreint l'application aux auteurs des hérésies. Cela n'est point contraire à cette douceur et à cette charité qui caractérisaient S. Jean. Mais s'il était doux et charitable envers tous les hommes, il fut toujours fort dur à lui-même. Nous apprenons de S. Epiphane qu'il ne portait qu'une tunique et un manteau de lin; qu'il ne mangeait jamais de viande; qu'il menait le même genre de vie que S. Jacques de Jérusalem, lequel pratiquait de grandes austérités.

Dans la seconde persécution générale, qui s'alluma en 95, S. Jean fut arrêté par l'ordre du proconsul d'Asie, et envoyé à Rome. On l'y jeta dans une chaudière d'huile bouillante; mais la vie lui fut miraculeusement conservée. C'est pour cela que les pères lui ont donné le titre de martyr; ils ajoutent que la prédiction qui lui avait été faite par le Sauveur de boire dans son calice fut accomplie dans cette circonstance. Le miracle dont nous venons de parler ne toucha point les païens; ils l'attribuèrent à la magie. Domitien bannit S. Jean dans l'île de Pathmos, une des îles Sporades dans l'Archipel.

Ce fut dans cette retraite que notre saint eut ces visions qu'il rapporte dans l'Apocalypse. Dieu l'en favorisa un dimanche de l'année 96. Les trois premiers chapitres de l'Apocalypse contiennent une instruction prophétique adressée aux sept Églises

de l'Asie mineure et aux évêques qui les gouvernaient. Les trois derniers ont pour objet de célébrer le triomphe de Jésus-Christ, le jugement et la récompense des saints. Les chapitres intermédiaires sont diversement expliqués par les interprètes catholiques; les uns les entendent des préludes qui précéderont immédiatement le jugement dernier; les autres, de tout le temps qui s'écoulera depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde; d'autres enfin, des dix persécutions générales et de l'empire romain jusqu'au triomphe de l'Église par la victoire de Constantin sur Licinius. Il est au moins certain que par ces visions Dieu découvrit à S. Jean l'état futur de l'Église.

L'exil de notre saint ne dura pas long-temps. Domitien ayant été assassiné au mois de septembre de l'année 96, le sénat annula les édits et autres actes de ce prince, que sa cruauté avait rendu l'objet de l'exécration de l'empire. Nerva rappela tous ceux que Domitien, son prédécesseur, avait bannis. S. Jean revint donc à Éphèse en 97. S. Timothée, évêque de cette ville, avait remporté la palme du martyre le 22 janvier de la même année. S. Jean fut prié de prendre soin de l'église d'Éphèse, et il la gouverna jusqu'au règne de Trajan. Il portait suivant Polycrate une plaque d'or sur le front, à l'exemple du grand-prêtre des Juifs, et c'était comme la marque distinctive du souverain sacerdoce chez les chrétiens. S. Épiphane rapporte la même chose de S. Jacques, évêque de Jérusalem. L'auteur de l'Histoire du martyre de S. Marc dit que cet évangéliste se servait d'un semblable ornement. S. Jean célébrait la Pâque le quatorzième de la lune, comme

les Juifs; mais il était bien éloigné de prétendre qu'il fallût observer les cérémonies légales sous le christianisme; il condamna cette hérésie dans les nazaréens, dans Ébion et dans Cérinthe. Les Juifs étant l'objet principal de ses travaux apostoliques, il crut qu'il réussirait plus facilement à les convertir s'il célébrait la Pâque chrétienne en même temps qu'eux, d'autant plus qu'une telle conduite ne passait point encore pour répréhensible.

Nous lisons dans les anciens pères que S. Jean écrivit principalement son évangile pour réfuter Ébion et Cérinthe, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, et qui soutenaient qu'il n'avait point existé avant sa naissance temporelle. Il se proposa encore de suppléer aux omissions des trois autres évangiles qu'il lisait et confirmait par son approbation. « Le christianisme vit alors sortir de son sein certains hommes qui ne l'avaient peut-être jamais sincèrement possédé, qui embrouillèrent la doctrine du christianisme, qui mirent en avant de fausses théories, qui furent de faux docteurs et des trompeurs, et qui nièrent que Jésus ne fût le fils de Dieu et le Christ. Ces hommes firent naître des craintes pour la conservation de la vraie doctrine et pour la paix des communes chrétiennes dans le cœur de leur chef, et provoquèrent de la part de l'apôtre un nouveau déploiement d'efforts. Mais nous ne sommes pas encore en position de mieux discerner ceux que S. Jean combat dans son évangile. Si on en croit l'ancienne histoire, il y en eut plusieurs qui du vivant du disciple, et dans les communes auxquelles il avait voué une sollicitude particulière, et au sein desquelles il avait résolu de

demeurer, soutinrent dans divers systèmes cette proposition : *Jésus n'est pas le Christ ni le Fils de Dieu.* Sous ce point de vue tout était dangereux, quelles que fussent les différences qui les distinguaient entre eux. Sous des formes différentes c'était toujours la même erreur ; et l'apôtre en écrivant avait sans doute présents à la pensée tous ceux qui en étaient infectés, sans en excepter par une complaisante distinction celui-ci ou celui-là. Il ne faut donc pas demander : Ce livre fut-il dirigé contre Cérinthe? parcequ'il est prouvé que cet homme vivait à cette époque, qu'il habitait ces contrées, qu'il soutint cette proposition, et qu'il jouissait en outre de quelque célébrité comme docteur : il fut dirigé contre tous ceux qui, quelles que fussent d'ailleurs leurs autres opinions et leurs théories, voulaient séduire par cette proposition les chrétiens pour lesquels S. Jean a écrit. On ne peut nier que, d'après les témoignages authentiques de l'histoire, Cérinthe n'ait été contemporain de l'apôtre, qu'il n'ait habité les contrées où celui-ci enseignait et prêchait l'Évangile, et que l'erreur dont il s'agit n'ait fait partie de son système. A côté de lui s'élevèrent les nicolaïtes, qui firent beaucoup de mal dans ces communes et réclamèrent toute la vigilance de l'apôtre. Ils s'accordaient dans cette proposition comme en beaucoup d'autres points avec Cérinthe. Quand bien même nous manquerions de données historiques à ce sujet, et qu'Irénée, Jérôme et Épiphane ne nous eussent pas formellement fait connaître Cérinthe et les nicolaïtes comme de faux docteurs, dont S. Jean combattait les séductions, la déclaration authentique que celui ci a déposée

dans sa première épître devrait nous faire soupçonner l'existence de ces faux docteurs; et le plan ainsi que l'objet du livre, comparés à cette déclaration et aux histoires de l'époque en général, devraient nous révéler ces hommes aussi sûrement que les témoignages historiques les plus positifs. En résumant les opinions de Cérinthe, eu égard aux principes de la philosophie de ce temps-là, il en résultera ce système : Il y a un Dieu élevé au dessus de toutes choses ; c'est la plus haute unité, c'est pourquoi il ne peut agir sur la matière et devenir Créateur. De lui émanèrent des natures très pures et très parfaites (*invisibilia et innominabilia*), qui se propagèrent elles-mêmes, et, descendant de degré en degré, s'accrurent en matérialité et perdirent en spiritualité, de manière que leur union avec l'Éternel et l'Un ne fut plus que faible et médiate; mais qui, formés d'éléments de plus en plus grossiers, purent agir sur la matière pour la façonner. Le Créateur du monde fut une substance de cet ordre, qui ne connut plus l'Esprit pur éternel; de là l'imperfection de la création et le mal. — Nous venons de toucher un problème dont la solution a fait naître les théories les plus diverses, par lesquelles les philosophes de cette époque et de l'époque antérieure se signalèrent. Il lui fut difficile comme philosophe d'accorder que Jésus-Christ fût né d'une vierge, et il soutint qu'il fut engendré et procréé comme les autres hommes, d'après les lois ordinaires de la nature ; mais que par sa sagesse et sa vertu il s'éleva, même comme homme, au dessus de tous. D'un autre côté, pour rendre hommage à l'origine supérieure de Jésus-Christ que ces

actions trahissent, il prétendit qu'une de ces natures spirituelles, savoir le Christ, s'était unie à lui dans le baptême sous la forme de la colombe. C'est, ajoute-t-il, ce qui le mit en état dès ce moment d'exécuter des choses surnaturelles, de produire des effets dus à des forces supérieures, et de faire connaître aux hommes le Dieu véritable et éternel, inconnu jusque alors aux hommes parcequ'il ne s'est manifesté par aucune création, par aucune œuvre. Ce Christ, substance immatérielle, d'une origine supérieure (*è superioribus Christus*) et esprit d'une espèce plus pure, était par son essence inaccessible aux affections matérielles de la souffrance et de la douleur ; c'est pourquoi il se sépara de nouveau de Jésus-Christ, au commencement de la passion, l'abandonna aux tourments et à la mort, et s'élança vers l'Éternel, d'où il était venu. Cérinthe distingue Jésus du Christ, Jésus du Fils de Dieu, comme des êtres différents de nature et de rang. La doctrine des nicolaïtes sur Dieu et ses rapports avec le monde, ainsi que sur un esprit inférieur, créateur du monde, ressemble à cela. Ils distinguaient particulièrement dans ces classes subalternes des esprits, *l'unigenitus* (μονογενης), dont l'existence a cependant un commencement, puis le λογος, qui est un descendant immédiat de l'*unigenitus*. L'histoire ne nous apprend pas comment il se les représentaient ultérieurement. Le Christ est au nombre des êtres issus de Dieu ; mais Jésus est le Fils du Créateur du monde, avec lequel le Christ s'unit dans le baptême, mais qu'il quitta dans la passion. » S. Jean insiste donc particulièrement sur les actions du Sauveur, depuis le commencement de son ministère jusqu'à la

mort de S. Jean-Baptiste, actions dont les autres évangélistes avaient dit peu de chose ; il s'étend aussi sur les discours de Jésus-Christ, et n'entre point dans de grands détails sur ses miracles. Comme son but principal était d'établir la divinité de Jésus-Christ, il commence par la génération éternelle du Verbe, créateur du monde. Le sujet qu'il traite et la manière dont il le traite sont si sublimes que Théodoret appelle son évangile *une théologie que l'esprit humain ne peut entièrement pénétrer, et qu'il lui aurait été impossible d'imaginer.* Aussi les anciens ont-ils comparé le saint évangéliste à un aigle qui s'élève au haut des airs, et que l'œil de l'homme ne peut suivre. Pour la même raison les Grecs lui ont donné le titre de *théologien* par excellence. Lorque les fidèles le pressaient d'écrire son évangile, dit S. Jérôme, il voulut qu'on ordonnât un jeûne et des prières publiques ; après quoi, éclairé par une révélation céleste, il en commença la préface par ces paroles : *Au commencement était le Verbe,* etc. Suivant S. Chrysostome et d'autres pères, il se prépara à cette grande entreprise par la retraite, la prière et la contemplation. Quelques auteurs pensent qu'il écrivit son évangile à Pathmos ; mais l'opinion la plus commune est qu'il le composa après son retour à Éphèse, vers l'an 98, le quatre-vingt-quinzième de son âge, et le soixante-cinquième depuis l'ascension du Sauveur.

Nous avons encore trois épîtres de S. Jean. Il adressa la première à tous les chrétiens, et spécialement à ceux qu'il avait convertis. Il les y exhorte

à mener une vie pure et sainte, et leur donne des avis pour les précautionner contre les artifices des séducteurs, surtout des simoniens et des cérinthiens. S. Jean y traite deux doctrines fondamentales, fort différentes par leurs objets; d'une part *que Jésus est le Christ et le Fils de Dieu,* et de l'autre *le haut prix du commandement d'amour.* Des influences qui tenaient aux lieux et aux temps le forcèrent de s'étendre principalement sur ces deux vérités. Au lieu de développer ces deux questions dans des chapitres spéciaux, comme on pourrait s'y attendre, il les entrelace d'un bout à l'autre, et s'il revient souvent sur le même objet, c'est toujours sous un point de vue nouveau, de manière qu'il en résulte un tout d'une harmonie admirable. Les deux autres épîtres sont très courtes, l'une est adressée à une matrone nommée *Électa,* nom qui est probablement un titre honorifique. D'après les leçons qu'il lui donne et que l'on peut appliquer aux dangers de la société, il est à supposer qu'elle habitait Éphèse. Cette épître contient en abrégé les mêmes préceptes que la première ; il exhorte à la charité et recommande de se prémunir contre les fausses doctrines. Puisqu'il se plaint d'être privé des moyens d'écrire il faut croire qu'il ne l'a pas écrite dans une ville d'Ionie ou d'Asie, où cette privation ne se concevait pas, mais pendant son exil à Pathmos. La troisième épître datée de Pathmos est adressée à Caïus ou Gaïus, chrétien fort estimable. Il est probable que c'était le Caïus de Derbé que nomment les Actes des apôtres, et non celui de Corinthe dont parle S. Paul. On voit le même style et les mêmes

sentiments dans l'évangile et dans les trois épîtres de S. Jean ; il y règne partout un esprit de charité dont le Saint-Esprit peut seul être le principe.

Cette charité se manifestait surtout dans le saint apôtre par le zèle ardent dont il brûlait pour le salut des hommes; il entreprenait de longs voyages, il supportait patiemment toutes les fatigues, il surmontait toutes les difficultés, il affrontait tous les dangers lorsqu'il s'agissait de les retirer de l'erreur et du vice. Nous en avons un bel exemple, qui est rapporté par S. Clément d'Alexandrie et par Eusèbe. S. Jean, après son retour de Pathmos à Ephèse, visita les églises de l'Asie mineure pour corriger les abus qui pouvaient s'y être glissés et pour donner de saints pasteurs à celles qui n'en avaient point. Étant dans une ville voisine d'Éphèse, il fit un discours, et remarqua parmi ses auditeurs un jeune homme d'une figure intéressante. Il le présenta à l'évêque en lui disant : « Je vous confie ce jeune homme en présence de Jésus-Christ et de cette assemblée. » L'évêque lui promit de s'en charger et d'en prendre le plus grand soin. L'apôtre le lui recommanda de nouveau, et retourna à Éphèse. L'évêque logea le jeune homme dans sa maison, l'instruisit et le forma à la pratique des vertus chrétiennes, après quoi il lui administra le baptême et la confirmation. Croyant n'avoir plus rien à craindre de sa part, il veilla sur lui avec moins d'exactitude et finit par le laisser maître de ses actions. De jeunes débauchés qui s'en aperçurent le gagnèrent insensiblement et le firent entrer dans leur société. Bientôt le jeune homme oublia les maximes du christianisme, et à force d'accumuler crimes sur crimes

il étouffa tout remords; il en vint jusqu'à se faire chef de voleurs, et il se montra le plus déterminé comme le plus cruel de la bande. Quelque temps après S. Jean eut occasion d'aller dans la même ville. Lorsqu'il eut terminé les affaires qui l'y appelaient il dit à l'évêque : « Rendez-moi le dépôt que Jésus-Christ et moi nous vous avons confié en présence de votre Église. » L'évêque étonné ne savait ce que signifiait cette demande; il s'imaginait que l'apôtre parlait d'un dépôt d'argent. Le saint s'expliquant lui dit qu'il lui redemandait l'ame de son frère qu'il lui avait confiée. Alors l'évêque lui répondit en soupirant et les yeux baignés de larmes: « Hélas! il est mort. De quel genre de mort? reprit le saint. Il est mort à Dieu, répliqua l'évêque; il s'est fait voleur; et au lieu d'être à l'église avec nous, il s'est établi sur une montagne où il vit avec des hommes aussi méchants que lui. » A ces discours le saint apôtre déchira ses habits, puis poussant un profond soupir il dit avec larmes : « Oh! quel gardien j'ai choisi pour veiller sur l'ame de mon frère! » Il demande un cheval avec un guide, et se rend à la montagne. Il fut arrêté par les sentinelles des voleurs; mais au lieu de chercher à fuir ou de demander la vie : « C'est pour cela, s'écria-t-il, que je suis venu; conduisez-moi à votre chef. » Celui-ci le voyant venir prit ses armes pour le recevoir; mais quand il reconnut S. Jean il fut pénétré de crainte et de confusion, et se mit à fuir. L'apôtre oublie son grand âge et sa faiblesse; il court après lui en criant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous ainsi votre père? C'est un vieillard sans armes dont vous n'avez rien à craindre. Mon fils, ayez pitié de moi!

Vous pouvez vous repentir ; votre salut n'est point désespéré. Je répondrai pour vous à Jésus-Christ. Je suis prêt à donner ma vie pour vous, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour tous les hommes. J'engagerai mon ame pour la vôtre. Arrêtez, croyez-moi, je suis envoyé par Jésus-Christ. » A ces mots le jeune homme s'arrête, jette ses armes tout tremblant et fond en larmes. Il embrasse l'apôtre comme un père tendre, et lui demande pardon; mais il cache sa main droite qui avait été souillée de tant de crimes. Il tâchait par la vivacité de sa componction d'expier ses péchés, autant qu'il en était capable, et de trouver, selon la belle expression de S. Clément, un second baptême dans ses larmes. Le saint tomba à ses pieds, baisa sa main droite qu'il tenait cachée, lui assura que Dieu lui pardonnerait ses péchés, et le ramena à l'Eglise. Il priait et jeûnait avec lui et pour lui; il ne cessait de lui citer les passages les plus touchants de l'Ecriture pour le consoler et l'encourager. Il ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié à l'Eglise par l'absolution et par la participation des sacrements.

Un chasseur rencontra un jour S. Jean tenant à la main et caressant une perdrix apprivoisée. Le premier témoigna son étonnement de voir l'homme inspiré de Dieu s'amuser à de pareilles choses. Sur quoi Jean lui demanda : « Que portez-vous à la main ? — Un arc. — Pourquoi n'est-il pas tendu? — Parceque la corde se relâcherait si je le gardais constamment tendu. — Ne soyez donc pas surpris, mon jeune homme, que j'accorde quelque repos à mon esprit pour le préparer à un travail nouveau. »

Cette charité dont notre saint était si vivement pénétré, il l'inculquait aux autres de la manière la plus pathétique; il la recommandait comme le grand, comme le principal précepte du christianisme, et sans l'observation duquel toutes les pratiques de la religion seront inutiles. La faiblesse de son grand âge ne lui permettant plus de faire de longs discours, il ne se lassait pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles, et il leur disait à chaque fois ces paroles : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ses auditeurs lui demandèrent enfin pourquoi il répétait toujours la même chose. « C'est, répondit-il, le précepte du Seigneur; et si vous l'accomplissez cela suffit. » Cette circonstance est rapportée par S. Jérôme. Ce père ajoute, en parlant de la réponse que fit l'apôtre, qu'elle est digne du grand S. Jean, du disciple favori du Sauveur, et qu'elle devrait être gravée en caractères d'or, ou plutôt être écrite dans le cœur de tous les chrétiens.

S. Jean mourut en paix à Ephèse, la troisième année de Trajan, la centième de l'ère chrétienne, la soixante-huitième depuis la passion. Il était âgé, suivant S. Epiphane, d'environ quatre-vingt-quatorze ans. S. Jérôme et S. Augustin ont refuté ceux des anciens qui prétendent qu'il n'était jamais mort. Il fut enterré sur une montagne hors de la ville. On emportait par dévotion la poussière de son tombeau, laquelle opérait des miracles. On bâtit sur ce tombeau une magnifique église dont les Turcs ont fait une mosquée. Les Grecs font la fête de S. Jean l'Evangéliste le 26 septembre, et les Latins le 27 décembre.

Cette admirable charité qui caractérisait S. Jean l'Evangéliste avait sa source dans l'amour dont il était embrasé pour Jésus-Christ. Sans cet amour personne ne peut plaire à Dieu. *Celui qui n'aime point ne connaît point Dieu, car Dieu est amour. Aimons donc Dieu puisqu'il nous a aimés le premier.* Voilà le fondement de la vie spirituelle, sur lequel notre saint apôtre revient souvent. En second lieu nous devons éviter toute espèce de péché, garder les commandements de Dieu, et surtout aimer sincèrement le prochain. *Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit peut il aimer Dieu qu'il ne voit pas?* Jésus-Christ, dont la charité est sans bornes, nous recommande d'imiter son amour pour les hommes; il nous presse de nous aimer les uns les autres pour l'amour de lui, de supporter les infirmités de nos semblables, de leur pardonner comme nous désirons que Dieu nous pardonne, et de *vivre en paix avec tous les hommes* autant qu'il nous sera possible. Voilà l'esprit du précepte; voilà ce qui fait les vrais chrétiens. Ce n'est qu'à cette condition que nous serons les héritiers du royaume céleste. La paix, la concorde, l'union, l'amour seront le partage éternel des bienheureux. Apprenons à être sur la terre tels que nous devons toujours être dans le ciel; mais inutilement espérerions-nous pratiquer ce double précepte de l'amour de Dieu et du prochain si nous ne mourions au monde et à nous-mêmes. Autant le saint évangéliste aimait Dieu, autant il méprisait et haïssait le monde. *Mes petits enfants*, disait-il, *n'aimez point le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père céleste n'est point en lui.* En effet, si

l'amour du monde domine dans nos cœurs il éteindra insensiblement celui des choses spirituelles ; nous commencerons par oublier Dieu et nous finirons par l'abandonner. Un cœur attaché à la terre ne peut s'élever vers le ciel. Ainsi ceux qui vivent dans le monde doivent veiller, prier, méditer, pour se prémunir contre les dangers dont le monde est rempli, afin de ne jamais perdre la charité.

S. PHILÉMON ET SAINTE APPIE.

(22 novembre.)

S. Philémon était un riche bourgeois de Colosses, en Phrygie. Il avait été converti, soit par S. Paul, quand cet apôtre prêcha à Ephèse, soit par Epaphras, disciple de S. Paul, lequel annonça le premier l'Evangile dans la ville de Colosses. Il fit en peu de temps les plus grands progrès dans la vertu; sa maison devint comme une église par la piété de ceux qui la composaient et par les exercices de religion qui s'y faisaient. Il paraît que c'était là que se tenait l'assemblée des fidèles.

Onésime, esclave de Philémon, ne profita point des bons exemples qu'il avait sous les yeux; il en vint même jusqu'à voler son maître, après quoi il s'enfuit à Rome. Dieu permit qu'il trouvât dans cette ville S. Paul, qui y était prisonnier pour la première fois. L'apôtre, qui se faisait tout à tous, dans la vue de gagner tous les hommes à Jésus-Christ, le reçut avec la tendresse d'un père, et fit paraître à son égard d'autant plus de compassion que ses plaies étaient plus profondes. Il le convertit

et le baptisa. Il eût bien voulu le garder avec lui parcequ'il lui aurait été utile dans la circonstance où il se trouvait, mais il ne crut pas devoir le faire sans le consentement de celui auquel il appartenait. Il aurait d'ailleurs privé Philémon du mérite d'une bonne œuvre qu'il attendait de sa part. Il renvoya donc Onésime avec une lettre pour Philémon.

Rien de plus tendre, de plus persuasif, de plus noble, de plus apostolique que cette épître. S. Paul prend le titre de prisonnier de Jésus-Christ, pour toucher plus efficacement le cœur de Philémon et pour le rendre plus favorable à sa prière. Il joint à lui Timothée, qui était bien connu de Philémon. Il appelle ce dernier son bien-aimé, son coopérateur dans les travaux de l'apostolat. Quant à Appie, femme de Philémon, l'apôtre l'appelle sa chère sœur, à cause de sa foi et de sa vertu. Il intéresse aussi au succès de sa demande toute l'Eglise de Colosses; Archippe, qui la gouvernait pour Epaphras, alors prisonnier à Rome, et l'église domestique ou les fidèles de la maison de Philémon. Il leur souhaite la grâce et la paix, ce qui était sa salutation ordinaire. L'éloge qu'il fait de Philémon est digne d'un saint. Il loue sa foi, sa charité, sa libéralité pour tous les fidèles; il lui témoigne son affection, en l'assurant qu'il se souvient toujours de lui et qu'il le recommande à Dieu dans toutes ses prières. Il lui donne le titre de frère, et lui dit qu'il a été le consolateur et le bienfaiteur de tous les saints qui se sont trouvés dans l'affliction.

Enfin il en vient au point qu'il se proposait. S'il parle avec autorité c'est en même temps avec modestie. Comme apôtre, dit-il à Philémon, il pour-

rait lui commander au nom de Jésus-Christ ; mais il se contente de le prier par ses travaux, son âge, ses chaînes. Celui pour lequel il intercède, il le porte dans son cœur ; c'est son fils, il l'a engendré dans ses chaînes. Il adoucit par ses expressions l'énormité du crime d'Onésime, et fait valoir les services qu'il lui a rendus. Il offre en dédommagement du vol de l'esclave les obligations que lui a le maître. Il conclut sa lettre par le conjurer au nom de cette fraternité qui les unissait en Jésus-Christ.

Une telle recommandation ne pouvait manquer d'avoir son effet. Philémon accorda la liberté à Onésime, lui pardonna son crime et le renvoya à Rome pour servir S. Paul. L'apôtre en fit un digne coopérateur dans l'Evangile.

SAINTE THÈCLE,

VIERGE ET MARTYRE.

(23 septembre.)

Sainte Thècle, dont le nom a toujours été fort célèbre dans l'Eglise, et qui est appelée la première martyre de son sexe par S. Isidore de Péluse ainsi que par tous les Grecs, fut un des plus beaux ornements du siècle des apôtres. Elle était née dans l'Isaurie ou dans la Lycaonie. S. Méthode dit dans son *Banquet des Vierges* qu'elle était fort versée dans la philosophie profane, qu'elle possédait toutes les parties des belles-lettres, et qu'elle s'exprimait avec autant de force et d'éloquence que de douceur et de facilité. Il ajoute qu'elle fut convertie au christianisme par S. Paul, et qu'elle devint très

habile dans la connaissance de la religion. Il loue l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, qui éclata dans plusieurs occasions importantes, et surtout dans les combats qu'elle soutint pour la foi avec un courage et une force de corps dignes de la vigueur de son ame.

Suivant S. Augustin, S. Epiphane, S. Ambroise, etc., ce fut à Icône que S. Paul la convertit par ses prédications. L'opinion la plus vraisemblable est qu'elle embrassa le christianisme vers l'an 45. Les discours de l'apôtre lui firent comprendre toute l'excellence de la virginité, et elle résolut de donner la préférence à cet état dans un âge encore tendre. Elle renonça sur-le-champ à un mariage avantageux que ses parents étaient sur le point de lui faire contracter. Elle commença son sacrifice, dit S. Grégoire de Nysse, en donnant la mort à la chair, en pratiquant de grandes austérités, en étouffant dans son cœur toutes les affections terrestres, en soumettant ses passions par une vie contraire aux sens, en sorte qu'elle ne paraissait plus conduite que par la raison et l'esprit. Le monde était mort pour elle, comme elle était morte pour le monde.

L'auteur d'une homélie composée du temps de S. Chrysostome, et que l'on a attribuée à ce père, rapporte que les parents de Thècle, qui ne connaissaient point le motif de la conduite extraordinaire qu'elle tenait, employèrent les menaces, les caresses et tous les moyens possibles pour la déterminer à finir l'affaire de son mariage. Le jeune homme qui devait l'épouser se joignit à eux et fit aussi valoir les raisons les plus capables de la toucher. Enfin tous ceux qui la connaissaient la pres-

sèrent de la manière la plus persuasive de se rendre aux désirs de sa famille. Tous ces moyens étant inutiles, on eut recours au magistrat, qui la menaça de la sévérité des lois. Thècle triompha de tous ces différents assauts, et regarda comme ses plus cruels ennemis ceux qui affectaient de lui témoigner tant de tendresse. Se voyant un peu plus libre, elle profita de cette occasion pour s'échapper des mains de ses persécuteurs, et elle se retira auprès de S. Paul pour y trouver quelque consolation ; ainsi elle abandonna ce qu'elle avait de plus cher dans le monde, ne cherchant que Jésus-Christ, qui lui tenait lieu de toutes choses.

Le jeune homme auquel elle avait été promise en mariage la fit chercher de toutes parts, tant pour satisfaire sa passion que pour se venger de l'affront prétendu qu'il s'imaginait avoir reçu. L'ayant découverte et ne pouvant vaincre sa résistance, il la dénonça comme chrétienne aux magistrats pour qu'ils la condamnassent à être dévorée par les bêtes. Thècle resta toujours inébranlable : elle fut exposée nue dans l'amphithéâtre; mais elle était revêtue d'innocence, et l'ignominie dont on voulait la couvrir devint pour elle une occasion de gloire et de triomphe. Tranquille au milieu des léopards, des lions et des tigres, elle attendait avec une sainte impatience le moment où elle allait être mise en pièces par ces redoutables animaux, dont les rugissements glaçaient d'effroi tous les spectateurs ; mais les lions et les autres animaux, oubliant leur férocité naturelle, se couchèrent à ses pieds et les léchèrent, comme pour lui témoigner leur respect. On eut beau les exciter, ils se retirèrent sans avoir

fait de mal à la servante de Jésus-Christ. Cette circonstance merveilleuse est rapportée par S. Ambroise, qui s'exprime en cette occasion avec cette éloquence simple et énergique qui lui est particulière; on la trouve aussi dans S. Chrysostome, dans S. Méthode, dans S. Grégoire de Nazianze et dans d'autres anciens pères.

Une autre fois sainte Thècle n'éprouva point les effets du feu par une protection visible du ciel, et sortit du milieu des flammes sans que son corps en eût été endommagé. S. Grégoire de Nazianze, S. Méthode et d'autres auteurs, qui rapportent ce prodige, ajoutent que la sainte fut délivrée de plusieurs autres dangers auxquels la rage des persécuteurs l'avait exposée. On lit dans un ancien martyrologe, qui porte le nom de S. Jérôme et qui a été publié par Florentinius, que ce fut à Rome que Dieu sauva miraculeusement sa servante de l'activité des flammes.

Thècle accompagna S. Paul dans plusieurs de ses courses apostoliques, afin de se former à la perfection chrétienne sur un modèle aussi accompli. S. Chrysostome, S. Grégoire de Nazianze, S. Augustin, etc., lui donnent le titre de vierge et de martyre. Ses souffrances lui ont justement mérité le second de ces titres, quoique Bède dise dans son martyrologe qu'elle mourut en paix. Ce dernier sentiment a été adopté par plusieurs auteurs graves.

La sainte passa le reste de sa vie dans la retraite. Elle mourut dans l'Isaurie et fut enterrée à Séleucie, capitale de ce pays. On bâtit une église sur son tombeau, sous les premiers empereurs chrétiens, et cette église, qui portait son nom, fut visitée par

sainte Marane et sainte Cyre, qui l'une et l'autre menaient la vie anachorétique, comme nous l'apprenons de Théodoret. Il y venait des pélerins de toutes parts, et il s'y opéra un grand nombre de miracles, suivant le même auteur, S. Grégoire de Nazianze, etc. La cathédrale de Milan est dédiée sous l'invocation de sainte Thècle, et l'on y a gardé long-temps une partie de ses reliques.

S. TITE,

DISCIPLE DE S. PAUL, EVÊQUE DE CRÈTE.

(4 janvier.)

S. Tite naquit de parents idolâtres. S. Paul l'appelle son fils, ce qui porte à croire qu'il l'avait converti à la foi; et il lui était si étroitement attaché à cause de ses éminentes vertus qu'il en fit son interprète ordinaire. Il l'appelle encore son frère et le coopérateur de ses travaux, et il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des ames. Lorsqu'il parle de la consolation qu'il en recevait il se sert des expressions les plus tendres, et il va jusqu'à dire qu'il n'avait point eu *l'esprit en repos* pour ne l'avoir pas trouvé à Troade.

L'an 51 de Jésus-Christ, Tite suivit S. Paul à Jérusalem, et assista avec lui au concile que tinrent les apôtres pour décider la question qui s'était élevée au sujet des observances légales. Quelques faux frères d'entre les Juifs l'ayant voulu assujettir à la loi de la circoncision, l'apôtre réclama la liberté de l'Evangile. Il est vrai qu'il avait circoncis Timothée, mais les circonstances étaient chan-

gées, et mollir dans celle-là c'eût été reconnaître la nécessité des rites anciens.

Vers la fin de l'année 56 S. Paul envoya son disciple d'Éphèse à Corinthe, avec plein pouvoir de remédier à plusieurs sujets de scandale, et de terminer les divisions qui troublaient l'Eglise de cette ville. Il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de respect, et tous les fidèles s'empressèrent de lui procurer toutes sortes de secours. Mais, en vrai disciple du grand apôtre, il ne voulut rien recevoir, pas même ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins. Son arrivée produisit de très heureux effets : les coupables se repentirent et rentrèrent dans le devoir. Sa tendresse pour les Corinthiens était extraordinaire, et il se chargea de solliciter en leur nom la grâce de l'incestueux excommunié par S. Paul. Les affaires de l'Eglise de Corinthe étant en bon état, il alla rejoindre son maître auquel il rendit compte du succès de son voyage. Quelque temps après il fut envoyé une seconde fois dans la même ville, afin de faire préparer les aumônes destinées aux pauvres de Jérusalem.

Lorsque S. Paul fut sorti de prison, et qu'il eut la liberté de quitter Rome, il ne pensa plus qu'à retourner en Orient. Il s'arrêta en passant dans l'île de Crète pour y prêcher Jésus-Christ; mais comme les besoins des autres Eglises l'appelaient ailleurs, il ordonna Tite évêque de toute l'île, et lui commit le soin d'achever l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé. L'importance de cette charge, dit S. Chrysostome, doit nous faire comprendre quelle était l'estime de l'apôtre pour son disciple.

S. Paul ne put long-temps se passer d'un compagnon tel que notre saint ; ce fut ce qui l'engagea à lui adresser dans l'automne de l'année 64, l'épître qui fait partie de nos divines Ecritures. Il lui mandait de le venir trouver à Nicopolis en Epire, où il comptait passer l'hiver aussitôt après l'arrivée d'Artémas et de Tychique, qu'il envoyait pour le remplacer ; il le chargeait ensuite d'établir des prêtres, c'est à dire des évêques, dans toutes les villes de l'île. Après le détail des qualités nécessaires à un évêque viennent de sages avis sur la conduite qu'il doit tenir envers son troupeau, et sur l'accord de la fermeté et de la douceur dans la manutention de la discipline. Les pasteurs puiseront dans cette épître la connaissance des vraies règles, et s'exciteront à s'y conformer avec la même fidélité que S. Tite. L'an 5, l'apôtre envoya son disciple prêcher l'Évangile en Dalmatie. Quelque temps après il retourna en Crète, où il mourut dans un âge fort avancé, après avoir sagement gouverné son Église, et répandu la lumière de la foi dans les îles voisines.

S. JUDE,

APÔTRE.

(28 octobre.)

L'apôtre S. Jude est distingué de Judas Iscariote par le surnom de Thadée, qui en syriaque signifie *louange, confession*, et par celui de Lebbée, qu'on trouve dans le texte grec de S. Matthieu, et qui, suivant S. Jérôme, désigne un homme qui a de l'esprit, de l'intelligence. Il était frère de S. Jacques

le Mineur, de S. Siméon de Jérusalem et d'un nommé Joseph, qui sont appelés les frères du Seigneur. Ils étaient tous deux fils de Cléophas, et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Cet apôtre fut cher à son divin Maître, et il en fut moins redevable aux liens du sang qu'à son mépris pour le monde, à l'ardeur et à la vivacité de son zèle. On ne sait ni quand ni comment il devint le disciple de Jésus-Christ. L'Evangile ne dit rien de lui jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les apôtres. Le Seigneur après la dernière cène ayant promis de se manifester à ceux qui l'aimeraient, S. Jude lui demanda pourquoi il ne devait pas aussi se manifester au monde, question par laquelle il semblait donner à entendre qu'il pensait que le Messie régnerait sur la terre. Mais Jésus-Christ par sa réponse lui fit connaître que le monde ne mérite point que Dieu se manifeste à lui, étant ennemi de ce qui peut rendre une ame digne du royaume céleste ; qu'il converserait familièrement avec ceux qui l'aimeraient véritablement, et qu'il les admettrait à la communication intérieure de ses grâces et de ses faveurs.

Après l'Ascension et la descente du Saint-Esprit Jude se réunit aux autres apôtres pour arracher l'univers à l'empire du démon : entreprise que la seule publication de l'Evangile fit réussir. Eusèbe rapporte que S. Thomas envoya à Edesse S. Thadée, un des disciples du Sauveur, et que le roi Abgare reçut le baptême de ses mains, avec un grand nombre de ses sujets. S. Jérôme et le vénérable Bède pensent que ce Thadée était le même que l'apôtre S. Jude; mais l'opinion la plus com-

mune est que ce sont deux personnes distinguées, et que le Thadée dont il s'agit était un des soixante-douze disciples, lequel est nommé dans les Ménées des Grecs, sous le 21 août.

Selon Nicéphore, Isidore et les martyrologes, S. Jude prêcha dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie et surtout la Mésopotamie. On lit dans S. Paulin qu'il planta la foi dans la Libye.

Le saint apôtre retourna à Jérusalem en 62, après le martyre de S. Jacques, son frère, et il assista à l'élection que l'on fit de S. Siméon, qui était aussi son frère, pour gouverner l'Eglise de cette ville.

Nous avons de lui une épître adressée à toutes les Eglises de l'Orient et particulièrement aux Juifs convertis, qui avaient été l'objet principal de ses travaux. S. Pierre leur avait précédemment adressé deux épîtres, dont la seconde devait spécialement servir à précautionner les fidèles contre les erreurs des simoniens, des nicolaïtes et des gnostiques. Le zèle de S. Jude fut enflammé à la vue des ravages que ces hérésiarques continuaient de faire dans l'Eglise. Il adopte certaines expressions du prince des apôtres; et lorsqu'il renvoie aux épîtres de S. Pierre et de S. Paul, il insinue que ces apôtres ne vivaient plus ni l'un ni l'autre. Il se sert en peignant les hérétiques d'épithètes très fortes et de similitudes très expressives. Il les appelle des météores errants, qui après avoir ébloui un instant vont se perdre dans la nuit éternelle. Leur chute, selon lui, vient de ce qu'ils sont murmurateurs, de ce qu'ils suivent la perversité de leurs penchants, de ce qu'ils

s'abandonnent à l'orgueil, à l'envie, à l'amour des plaisirs sensuels, etc.; de ce qu'ils négligent de crucifier les désirs de la chair. L'apôtre exhorte les fidèles à traiter avec beaucoup de compassion ceux qui sont tombés; à distinguer les fautes qui viennent de malice d'avec celles qui viennent de faiblesse; à tâcher de ramener les coupables par une crainte salutaire; à les arracher du feu du vice et de l'hérésie; à haïr un vêtement même qui se trouverait souillé par la corruption de la chair. Il veut que nous ayons sans cesse devant les yeux l'obligation où nous sommes d'élever l'édifice spirituel de la charité, en priant par le Saint-Esprit, en croissant dans l'amour de Dieu et en implorant sa miséricorde par Jésus-Christ.

De Mésopotamie S. Jude passa en Perse, suivant Fortunat et plusieurs martyrologes. Ceux qui le font mourir en paix à Béryte en Phénicie le confondent avec Thadée, un des soixante-douze disciples, qui prêcha la foi à Edesse, et dont il est parlé dans les Ménées. Nous apprenons de Fortunat et des martyrologistes d'Occident que S. Jude souffrit le martyre en Perse. Le ménologe de l'empereur Basile et quelques auteurs grecs mettent sa mort à Arat ou Ararat en Arménie, qui dépendait alors de l'empire des Parthes, et qui était regardé conséquemment comme faisant partie de la Perse. Quelques Grecs disent qu'il fut percé de flèches, d'autres ajoutent qu'on l'avait auparavant attaché à une croix. Les Arméniens honorent encore aujourd'hui S. Jude et S. Barthélemi comme leurs premiers apôtres.

S. LAZARE, SAINTE MARTHE ET SAINTE MARIE.

(29 juillet.)

Lazare ainsi que Marthe et Marie, ses sœurs, demeuraient à Béthanie, petite ville qui était à deux milles de Jérusalem et un peu au-delà de la montagne des Olives. Le Sauveur, qui d'abord avait fait sa résidence ordinaire dans la Galilée, s'étant fixé principalement en Judée, à la troisième année de sa mission publique, honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette sainte famille. On croit que Marthe était plus âgée que Marie et Lazare, et que c'était elle qui prenait soin des affaires domestiques. Il paraît par l'histoire de la résurrection de Lazare que cette famille était une des plus distinguées du pays.

Dans la première visite de Jésus-Christ Marthe fit paraître un grand empressement pour le bien recevoir et le servir de ses propres mains. Elle voulut se charger elle-même du soin de tous les préparatifs nécessaires en cette circonstance. Cependant Marie restait assise aux pieds de Jésus, écoutant les discours qui sortaient de sa bouche divine. Elle y trouvait une telle douceur qu'elle n'était occupée d'aucune autre pensée. Tous les moments lui paraissaient précieux, et rien ne pouvait la distraire. Elle sentait son cœur s'enflammer de plus en plus, et elle était en état de dire avec l'épouse du Cantique : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, lui qui se nourrit au milieu des lis,* c'est à dire avec les ames

chastes ou parmi les fleurs odoriférantes des vertus.

Cette maison, suivant la remarque de S. Augustin, est l'image de la famille de Dieu sur la terre. Personne n'y est oisif, chacun y a son emploi : les uns, comme les solitaires, vaquent uniquement aux exercices de la contemplation; les autres se consacrent à la vie active; tels sont ceux qui travaillent au salut du prochain dans les fonctions extérieures du ministère; ceux qui par un principe de charité servent les pauvres et les malades; ceux enfin qui, occupant une place dans le monde, remplissent fidèlement les devoirs de leur état et agissent toujours dans la vue de plaire à Dieu, lui rapportent toutes leurs démarches et se proposent l'accomplissement de sa volonté. Celui-là est le plus grand saint qui, dans quelque état qu'il soit, tend à la perfection avec le plus d'ardeur, et montre le plus d'amour pour Dieu et le prochain; car la charité est l'ame et comme le sceau de la perfection chrétienne.

On a souvent demandé laquelle de la vie active ou de la vie contemplative était la plus parfaite. S. Thomas répond que la vie mixte, qui est en partie active et en partie contemplative, est la plus excellente. Ce fut celle de Jésus-Christ et de ses apôtres, ç'a été celle de tous les saints qui, dans tous les siècles, se sont occupés du soin d'instruire, de consoler et de servir le prochain. Un pareil genre de vie suppose une grande ardeur de charité, et est bien méritoire lorsqu'il est joint à l'esprit de prière et de recueillement; mais cet esprit ne peut subsister long-temps, à moins qu'on ne l'entretienne et ne le nourrisse par la retraite, par de fréquents retours

sur soi-même et par la pratique continuelle de la méditation des vérités saintes. On sait que Jésus-Christ se retirait souvent sur les montagnes pour prier. Un pasteur, par exemple, qui laisserait éteindre en lui l'esprit de prière aurait, selon l'expression de S. Bonaventure, une ame morte dans un corps vivant. Il en est de même de ceux qui vivent dans le monde ou qui se sont dévoués aux œuvres de charité : s'ils ne prennent de semblables précautions ils s'exposent à une perte certaine.

Marthe ne croyait pas pouvoir assez témoigner à Jésus le vif empressement dont elle était animée. Elle eût souhaité que toutes les créatures se fussent réunies à elle pour servir l'hôte adorable qui avait daigné venir dans sa maison ; elle se plaignit donc à lui de ce que sa sœur ne venait pas l'aider. Le Sauveur ne désapprouva pas le principe de sa sollicitude, mais il fit comprendre qu'elle ne devait pas condamner sa sœur, qui s'attachait à ce qu'il y avait de plus important, à l'avancement spirituel de son ame. *Marthe, Marthe*, lui dit-il, *vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses; une seule chose cependant est nécessaire.* Ce n'était pas qu'il voulût donner à entendre qu'on doit négliger les devoirs qui se terminent au corps ; il voulait seulement que nous apprissions de là que les fonctions spirituelles méritent la préférence sur les corporelles, même sanctifiées par la pureté du motif, lorsque les unes et les autres se trouvent en concurrence. Les secondes à la vérité changent de nature quand la gloire de Dieu en est l'objet; mais l'ame y est souvent exposée à être distraite, surtout dans le cours de l'action. Tâchons de ressembler

aux anges, qui, en exerçant les fonctions extérieures dont ils sont chargés, ne perdent jamais de vue la présence de Dieu et l'adorent sans cesse ; mais, quoi que nous fassions, nous ne serons pas toujours parfaitement maîtres de notre attention. Ceux au contraire qui s'occupent de la contemplation ne courent point les mêmes risques ; ils sont unis à Dieu d'une manière plus continue et plus parfaite. Ils font comme l'apprentissage de l'emploi qu'ils auront éternellement dans le ciel.

C'est en ce sens que Jésus-Christ loua la conduite de Marie, en assurant qu'elle avait choisi la meilleure part et que jamais on ne la lui ravirait ; il ajouta même qu'*une seule chose était nécessaire*, et cette seule chose c'est de rapporter tout ce que nous faisons à la gloire de Dieu et à notre salut éternel.

Ce qui prouve surtout combien Jésus-Christ aimait la famille de Marthe c'est la résurrection de Lazare. Lorsque Lazare fut tombé dans la maladie dont il mourut ses sœurs en informèrent le Sauveur, qui était alors en Galilée. Elles ne lui firent dire que ces paroles : *Celui que vous aimez est malade.* Elles savaient bien qu'il n'en faudrait pas davantage pour exciter sa compassion et pour l'attendrir sur leur malheur.

Ce n'était point pour nous délivrer de nos infirmités corporelles que Jésus-Christ était descendu du ciel sur la terre. Il guérissait cependant les malades et ressuscitait les morts, afin de nous faire comprendre jusqu'à quel point il désirait de sauver nos ames. Il connaissait toute l'étendue de nos mi-

sères spirituelles; mais il voulait aussi que nous la connussions nous-mêmes pour nous porter à implorer son assistance: de là ces différents miracles qu'il opérait et dont la fin était de nous réveiller et de dissiper les ténèbres qui nous dérobaient cette précieuse connaissance. Le premier pas que nous ayons à faire pour obtenir notre délivrance est d'avouer humblement que nous sommes faibles, ingrats, incapables de nous guérir par nous-mêmes; mais pensons aussi que nous avons un médecin dont l'amour et le pouvoir sont infinis; découvrons-lui toute la profondeur de nos plaies pour émouvoir ses entrailles; représentons-lui que celui qu'il aime encore comme l'ouvrage de ses mains et le prix de son sang est plongé dans un abîme de misères. Gémissons, crions vers lui du fond de nos cœurs; conjurons-le de considérer son image, quoique défigurée par le péché; d'abaisser ses yeux sur son royaume, tout désolé par la tyrannie du démon et de nos passions ; de ne pas négliger la vigne qu'il a plantée et cultivée de ses propres mains, et qui aujourd'hui est livrée en proie à des ennemis furieux et barbares; de réparer au contraire les brèches de la muraille qui l'environne, et de lui rendre sa première beauté. Ne pouvant jamais être entièrement assurés que nous trouverons miséricorde, ni rester tranquilles sur l'issue de cette grande épreuve d'où dépend notre éternité, nous ne devons jamais cesser d'implorer la clémence de celui qui est en même temps notre juge et notre médecin; nous ne saurions trop souvent répéter ces paroles de Marthe et de Marie : « Voilà que celui que vous aimez est

accablé sous le poids de ses maux, » ni le prier trop ardemment de se ressouvenir de ses anciennes miséricordes envers nous.

Ayons aussi recours à Dieu dans les maladies corporelles, et servons-nous de la même prière. Demandons-lui la santé pour nous et pour nos frères, autant toutefois que sa gloire et notre salut n'y seront point intéressés. Unissons nos prières aux supplications des saints, surtout à celles des deux sœurs de Lazare, qui obtinrent la résurrection de leur frère.

Jésus n'eut pas plus tôt appris le sujet de la douleur de Marthe et de Marie que son cœur fut ému de compassion. Cependant il différa quelques jours de venir, tant pour éprouver la vertu des sœurs de Lazare que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Comme il approchait de Béthanie Marthe, instruite de son arrivée, s'empressa d'aller au devant de lui, et lui dit : *Seigneur, si vouz eussiez été ici mon frère ne serait point mort.* Jésus la rassura et lui fit espérer que son frère ressusciterait. Marthe ne voulut pas profiter seule du bonheur qu'elle avait eu d'entretenir en particulier le Sauveur; elle alla avertir sa sœur que Jésus était arrivé et qu'il la demandait. Celle-ci courut aussitôt au devant de son divin Maître, et se jeta à ses pieds fondant en larmes. Elle était accompagnée d'un grand nombre de Juifs qui étaient venus consoler les deux sœurs de la mort de leur frère, et qui versaient aussi des larmes.

Ce triste spectacle toucha tellement le Sauveur que, se laissant aller à la douleur, il voulut montrer qu'il était homme en faisant paraître du trouble et de l'altération sur son visage et dans tout son exté-

rieur. Il demanda où l'on avait mis le corps de Lazare. On lui répondit : *Seigneur, venez et voyez.* Alors Jésus pleura, et les Juifs dirent entre eux : *Voyez comme il l'aimait.* Mais il y en avait aussi quelques-uns qui dirent : *Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né?* Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, vint au sépulcre; c'était une grotte, et on avait mis une pierre pardessus. Jésus commanda qu'on ôtât la pierre qui le fermait. Marthe lui représenta qu'il y avait déjà quatre jours que le corps était dans le tombeau, et qu'il devait sentir mauvais. *Ne vous ai-je pas dit,* répliqua Jésus, *que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu?* Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus, levant les yeux en haut, dit ces paroles : *Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé pour moi; je savais que vous m'exaucez toujours, mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé.* Ayant dit ces mots, il cria d'une voix forte : *Lazare, sortez dehors.* A l'instant Lazare se leva, les pieds et les mains liés avec des bandes et la tête enveloppée d'un suaire. Jésus commanda qu'on le déliât et qu'on le laissât aller. Plusieurs d'entre les Juifs, qui étaient venus voir Marthe et Marie, ayant été témoins d'un miracle aussi éclatant, crurent en Jésus et se mirent au nombre de ses disciples; mais quelques-uns d'entre eux s'en allèrent trouver les pharisiens et leur rapportèrent ce qu'ils avaient vu. Alors les princes des prêtres et les pharisiens, en ayant été informés, s'assemblèrent et résolurent de faire mourir non seulement le Sauveur, mais même Lazare, afin que la présence de ce dernier ne rappelât plus

le miracle opéré en sa personne. Il ne paraît pas cependant qu'ils aient exécuté le dessein formé contre Lazare.

Peu de temps après, et six jours avant la Pâque, Jésus étant venu en Béthanie, on lui donna un grand souper. Lazare était à table avec lui et Marthe le servait. Marie saisit cette occasion pour donner au Sauveur une marque de la profonde vénération qu'elle avait pour lui; elle prit un vase rempli d'excellents parfums qu'elle lui versa sur les pieds, les essuyant avec ses cheveux. Judas Iscariote, qui était présent, regarda ces parfums comme perdus, et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre et en donner le prix aux pauvres. Ce n'était pas qu'il s'intéressât beaucoup au sort des malheureux, mais c'est que portant la bourse il convertissait quelquefois en son usage les biens communs, parcequ'il était un voleur. On voit par là avec combien de facilité l'avarice se glisse dans le cœur et combien l'avare est ingénieux à trouver des excuses pour se tromper lui-même. Au lieu que la charité interprète en bonne part les actions du prochain, la passion entraîne toujours dans des jugements téméraires. Judas en condamnant ce que Marie venait de faire condamnait un acte de religion très héroïque; mais Jésus prit la défense de cette sainte femme; il considérait non les parfums en eux-mêmes, mais le motif qui les avait fait répandre. Il les reçut comme un gage de l'amour dont Marie était embrasée pour lui et comme un embaumement anticipé de son corps, qui devait être bientôt livré à la fureur des Juifs; il déclara même que cette action, condamnée par Judas, serait un sujet

d'édification dans tous les lieux où l'on prêcherait l'Evangile.

Depuis ce temps-là l'Evangile ne nous apprend ni ce que firent ni ce que devinrent Lazare et ses sœurs. Les Provençaux prétendent, d'après une tradition populaire, qu'ils furent chassés par les Juifs après l'ascension du Sauveur, et que s'étant embarqués ils vinrent aborder à Marseille, où ils fondèrent une église; ils ajoutent que cette église eut S. Lazare pour premier évêque.

On crut découvrir les reliques de ces saints dans le treizième siècle : celles de sainte Marie étaient dans le lieu dit présentement *Saint-Maximin;* celles de sainte Marthe à Tarascon, sur le Rhône, et celles des autres saints à Saint-Victor de Marseille. On assure qu'on trouva en même temps divers monuments qui attestaient l'authenticité de ces reliques.

Charles Ier, roi de Naples, était alors souverain de la Provence sous le titre de comte; mais comme la guerre qu'il lui fallait soutenir contre la maison d'Aragon le retenait dans le royaume de Naples, il avait laissé le gouvernement de la Provence à Charles d'Anjou, son fils, prince de Salerne. Celui-ci, ayant été battu par la flotte du roi d'Aragon en 1284, fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté que quatre ans après. Il attribua sa délivrance à l'intercession de sainte Marie-Madeleine, pour laquelle il marquait beaucoup de dévotion depuis la découverte de ses reliques. Déjà il avait fondé l'église de Saint-Maximin à l'endroit où l'on avait trouvé les précieux restes de sa dépouille mortelle, et avait assisté à la translation solennelle qui s'en était faite en 1279; il

donna cette église aux Dominicains. Le prieur du couvent était nommé par le roi et dépendait immédiatement du général de son ordre.

La principale partie des reliques de la sainte, qui était dans une chapelle souterraine au milieu de l'église, fut renfermée en 1660 dans une urne de porphyre dont le pape Urbain VIII avait fait présent, et placée sur le grand autel. Louis XIV et plusieurs seigneurs de sa cour assistèrent à la cérémonie de cette translation, qui se fit avec beaucoup de magnificence.

On a laissé dans la chapelle souterraine le reste des reliques de la sainte; on y garde aussi son chef, qui est renfermé dans un reliquaire d'or enrichi de diamants et surmonté de la couronne de Charles II, roi de Sicile, comte de Provence. Devant le reliquaire est une belle statue d'or émaillé, qui représente la reine Anne de Bretagne à genoux.

A deux lieues de Saint-Maximin, du côté de Marseille, était un couvent de Dominicains bâti sur un rocher fort haut, et environné de toutes parts de montagnes désertes; on l'appelle la *Sainte-Baume*, ce qui signifie *sainte grotte* en provençal. C'était anciennement un ermitage célèbre. La dévotion y attire un grand nombre de pélerins.

Quant à sainte Marthe, son corps repose dans une belle chapelle souterraine de la collégiale de Tarascon, qui est dédiée sous son invocation. Son chef se garde dans un magnifique buste de vermeil donné par le roi Louis XI.

Pour S. Lazare, l'église de Marseille, qui le regarde comme son premier évêque, se glorifie d'avoir son chef, et l'église dédiée à Autun sous son in-

vocation prétend avoir le reste de ses reliques.

Nous n'avons, comme sainte Marthe, qu'une affaire vraiment essentielle; une affaire pour laquelle seule Dieu nous a créés et rachetés; une affaire pour laquelle il a opéré tant de prodiges en notre faveur, et sur laquelle roule l'alternative effrayante de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Quelle est donc cette affaire? C'est de rapporter tout ce que nous faisons à la gloire de Dieu, à l'accomplissement de sa volonté et à notre sanctification. Ce doit être là le centre de nos pensées, de nos désirs, de nos entreprises, le cercle dans lequel nous devons nous renfermer sans en sortir jamais. Chacun de nous doit dire avec un ancien auteur : « Je n'ai qu'une affaire, et toute mon inquiétude est d'être empêché par quelques distractions d'y travailler sérieusement. » Que pourront dire au souverain Juge ceux qui n'auront eu d'autre affaire en leur vie que la vanité et les plaisirs? ou ceux qui, uniquement occupés de s'avancer dans le monde, auront négligé la seule affaire pour laquelle ils étaient sur la terre?

S. LUC,

ÉVANGÉLISTE.

(18 octobre.)

Ce glorieux évangéliste a eu pour panégyriste l'apôtre des gentils, ou plutôt l'Esprit saint, qui dirigeait sa plume. Ses propres écrits, qui font partie des livres inspirés, fournissent la preuve la plus évidente de sa sainteté et de ses vertus éminentes,

que nous pouvons bien admirer, mais qu'il ne nous est pas possible de louer dignement.

S. Luc était d'Antioche, métropole de Syrie, ville célèbre par son agréable situation, par la richesse de son commerce, par son étendue ainsi que par le nombre et la politesse de ses habitants, par son amour pour l'étude des lettres et de la sagesse. Elle avait des écoles renommées dans toute l'Asie, et qui produisirent des maîtres fort habiles dans tous les arts et toutes les sciences. S. Luc y fit dans sa jeunesse d'excellentes études, et on dit qu'il perfectionna encore les connaissances qu'il avait acquises par divers voyages dans la Grèce et dans l'Égypte. Son goût le porta particulièrement vers la médecine. Ceux qui tirent de là des conséquences en faveur de son extraction et de sa fortune ne font pas attention que la médecine était souvent exercée par des esclaves que l'on faisait élever dans cette science, comme l'a montré Grotius. Ce savant ajoute que S. Luc fut peut-être attaché à quelque famille noble en qualité de médecin, et qu'après son affranchissement il resta toujours dans sa première profession. Mais il paraît que ce ne fut qu'après sa conversion au christianisme, et même sur la fin de sa vie, que la charité lui fit exercer un art qui n'était point incompatible avec les fonctions du ministère apostolique. S. Jérôme assure qu'il y excellait; et S. Paul, en disant : *Luc, médecin, notre très cher frère,* semble indiquer qu'il ne cessa point de s'y appliquer.

S. Luc n'était pas seulement habile dans la médecine; on ajoute qu'il excellait encore dans la peinture. Si l'on s'en rapporte au ménologe de l'em

pereur Basile, compilé en 980, à Nicéphore et à d'autres Grecs modernes que cite Gretzer dans une dissertation sur ce sujet, il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Mais ces auteurs ont bien peu de critique, quoiqu'on trouve cependant des choses curieuses dans leurs écrits. Quant au point dont il s'agit, ce qu'ils rapportent est appuyé de l'autorité de Théodore Lecteur, qui vivait en 518. On lit dans cet écrivain qu'on envoya de Jérusalem à l'impératrice Pulchérie un portrait de la sainte Vierge peint par S. Luc, et que cette princesse le mit dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople. On a trouvé à Rome dans un souterrain près de l'église de Sainte-Marie, dite *in via lata*, une ancienne inscription où il est dit d'un portrait de la sainte Vierge que c'est *un des sept peints par S. Luc*. Il y a encore trois ou quatre autres portraits semblables dont le principal a été placé par le pape Paul V dans la chapelle Borghèse, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

S. Luc embrassa le christianisme; mais on ignore s'il suivait auparavant les superstitions de l'idolâtrie ou les observances de la loi mosaïque. On ne peut douter qu'il n'y eût alors un grand nombre de Juifs à Antioche, surtout de ceux qu'on appelait Hellénistes, et qui lisaient l'Écriture dans la traduction des Septante. S. Jérôme observe d'après les écrits de S. Luc qu'il savait mieux le grec que l'hébreu; qu'il ne se contente pas de faire usage de la version des Septante, comme les autres auteurs du nouveau Testament qui ont écrit dans la même langue, et qu'il s'abstient de traduire certains mots qu'il ne pouvait bien rendre en grec. Les uns pré-

tendent qu'il fut converti par S. Paul à Antioche; mais les autres le nient, en se fondant sur ce que l'apôtre ne l'appelle nulle part *son fils*, nom qu'il donne ordinairement à ceux qu'il avait engendrés à Jésus-Christ. « † D'après le ton et le coloris du style de S. Luc, dit Hug, quoiqu'on y remarque à un plus haut degré l'influence d'une éducation grecque, on ne peut contester qu'il ait été Juif ou Syrien. Quand on considère la connaissance du judaïsme dont il fait preuve dans ses deux ouvrages, on est forcé d'avouer que ce n'est pas seulement à moitié et superficiellement qu'il a apprécié les mœurs de ce peuple, si obscures pour un étranger, et qu'il a compris les cérémonies de son culte. Nulle part le commentateur ne se trouve arrêté, nulle part il n'a lieu de regretter que l'auteur n'ait pas mieux approfondi le judaïsme, ses rits et ses cérémonies. Qu'on n'en exige pas la preuve par des exemples; le nombre en serait trop grand, et nous serions forcés de faire remarquer trop de détails, qui sont néanmoins les meilleures preuves des connaissances exactes des faits. Tant il y a que nous pouvons induire de son style et de ses connaissances que par le premier il était de Syrie ou de Palestine, et par les autres Juif ou prosélyte bien instruit. Quant au premier point, l'histoire nous fournit des renseignements plus positifs, d'après lesquels S. Luc est né à Antioche en Syrie. Pour ce qui regarde sa religion, il résulte de l'épître aux Colossiens qu'il professa le judaïsme par choix et non à cause de sa naissance. S. Paul ajoute à la fin des salutations des amis qui étaient alors avec lui, et commence par ceux qui étaient Juifs d'origine (IV, 10-12). Après

avoir terminé la liste de ceux ἐκ περιτομῆς, il parle des autres, et parmi eux de S. Luc (IV, 14), qu'il faut par conséquent plutôt regarder comme prosélyte. » S. Épiphane le fait disciple du Sauveur, ce qui ne pourrait être arrivé que peu de temps avant sa passion, puisque le saint dit dans la préface de son évangile qu'il écrit d'après le témoignage de ceux qui dès le commencement virent de leurs yeux les choses qu'il rapporte et furent les ministres de la parole sainte. Quelques auteurs cependant ont conclu de ce passage que le saint évangéliste ne se fit chrétien à Antioche qu'après l'ascension de Jésus Christ ; et Tertullien assure formellement qu'il ne fut point du nombre de ceux qui s'attachèrent au Sauveur pendant qu'il était encore sur la terre.

Mais à peine eut-il été éclairé par la lumière de l'Esprit saint qu'il travailla de toutes ses forces à mettre en pratique les maximes de l'Évangile. Il porta toujours sur son corps la mortification de la croix en l'honneur de son divin Maître. Il était déjà un parfait modèle de toutes les vertus lorsque S. Paul le choisit pour être son coopérateur et le compagnon de ses travaux. Il commence à parler de lui-même en première personne dans les Actes, au temps où l'apôtre s'embarqua pour passer de Troade en Macédoine, l'an 51 de Jésus-Christ, peu de temps après le départ de S. Barnabé; et S. Irénée date de la même époque les voyages que S. Luc fit avec S. Paul. Ces deux grands saints ne se séparèrent plus que par intervalles et lorsque le besoin des églises le demandait. Toute l'ambition de S. Luc était de partager les travaux, les fatigues,

les souffrances et les dangers de l'apôtre. Il fit avec lui quelque séjour à Philippes, en Macédoine. Ils parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où la moisson devenait chaque jour plus abondante. S. Paul nomme plusieurs fois S. Luc comme le compagnon de ses travaux, comme son coopérateur.

Les interprètes pensent que Lucius, que S. Paul appelle son parent, est le même que S. Luc ; et ils se fondent sur ce que le même apôtre donne aussi une terminaison latine au nom de Silas, en l'appelant Sylvanus. Plusieurs auteurs prétendent d'après Origène, Eusèbe et S. Jérôme, que quand S. Paul parle de son évangile dans l'épître aux Romains il entend celui de S. Luc ; mais ce passage peut ne signifier autre chose que l'Évangile en général, qui était prêché par S. Paul. L'épître aux Romains fut écrite en 57, quatre ans avant le premier voyage de l'apôtre à Rome.

Le démon, qui cherche toujours à obscurcir la vérité par le mensonge, dont il est le père, suscita quelques-uns de ses ministres pour répandre des histoires fabuleuses concernant Jésus-Christ. Ce fut pour en empêcher l'effet que S. Luc écrivit son évangile. On a dit qu'il s'était aussi proposé de suppléer aux omissions des évangiles de S. Matthieu et de S. Marc, qui avaient déjà paru ; mais nous n'avons point de preuves certaines qu'il ait eu ce dessein ; il ne paraît pas même qu'il eût lu les deux évangélistes qui l'avaient précédé, comme l'ont observé de savants critiques. L'ouvrage de S. Luc est souvent attribué à S. Paul. Le maître sans doute aida son disciple, et approuva depuis son évangile ;

mais S. Luc assure lui-même qu'il avait eu d'autres secours, et qu'il avait écrit d'après les témoins oculaires des actions de Jésus-Christ. Ces témoins, qui d'ailleurs avaient eu part aux faits rapportés, donnent à son récit le plus haut degré d'autorité. Il fut encore dirigé par le Saint-Esprit, qui lui révéla tout ce qu'il a rapporté concernant nos mystères, et qui l'assista d'une inspiration spéciale jusque dans les plus petits événements historiques. Les anciens en prétendant que S. Paul avait concouru à l'évangile de S. Luc se sont apparemment fondés sur la conformité des expressions dont ils se sont servi l'un et l'autre en rapportant l'institution de l'eucharistie, et l'apparition de Jésus-Christ à S. Pierre.

Selon S. Jérôme et S. Grégoire de Nazianze, S. Luc écrivit son évangile dans le temps que S. Paul prêchait dans l'Achaïe, et il alla deux fois dans ces contrées avec l'apôtre, en 53 et 58. Il doit avoir écrit son évangile en 53, s'il est vrai que S. Paul en parle dans son épître aux Romains, comme l'assurent les anciens. Il l'aurait écrit à Rome, si l'on s'en rapportait aux titres de quelques manuscrits grecs, et pendant le premier emprisonnement de l'apôtre; mais ces titres sont modernes, et paraissent confondre le livre dont il s'agit avec les Actes des apôtres.

S. Luc insiste particulièrement dans son évangile sur ce qui a rapport au sacerdoce de Jésus-Christ; et c'est pour cela que les anciens, en appliquant aux quatre évangélistes les représentations symboliques mentionnées dans Ézéchiel, assignent à notre saint le bœuf comme un emblème des sa-

crifices. Ce n'est que dans cet évangile que l'on trouve le récit de plusieurs circonstances relatives à l'Incarnation, comme l'Annonciation de ce mystère à la sainte Vierge, sa visite à sainte Élisabeth, la parabole de l'Enfant prodigue et plusieurs autres particularités importantes. Le style en est clair, élégant, varié. Les pensées et la diction ont une sublimité qui étonne. On y admire en même temps cette simplicité qui fait le caractère distinctif des écrivains sacrés. Les actions et la doctrine du Sauveur y sont présentées de la manière la plus touchante ; chaque mot renferme des mystères cachés, offre des richesses inépuisables, et devient le principe de toutes les vertus pour ceux qui lisent ces oracles sacrés avec l'humilité et les autres dispositions convenables. La dignité avec laquelle sont présentés les mystères les plus sublimes, qui sont au dessus de toute expression et de notre manière de concevoir les choses créées, cette dignité, où l'on ne remarque aucune parole pompeuse, a quelque chose de divin. L'énergie avec laquelle l'évangéliste parle de la patience, de la douceur, de la charité d'un Dieu fait homme pour nous, de ses leçons, de sa vie ; son sang-froid dans le récit des souffrances et de la mort du Sauveur ; son attention à éviter toute exclamation, et à s'abstenir de ces épithètes dures qu'il est si ordinaire de donner aux ennemis de celui que l'on aime ; tout cela a je ne sais quoi de grand, de noble, de touchant, de persuasif, que l'on chercherait en vain dans les plus beaux ornements du langage. Cette simplicité fait que les grandes actions parlent pour ainsi dire d'elles-mêmes, et l'éloquence humaine ne ferait qu'en diminuer l'éclat.

Il est vrai que les écrivains sacrés sont les instruments ou les organes du Saint-Esprit ; mais leur style seul fait voir que leur ame n'était point assujettie à l'empire des passions, et qu'ils possédaient dans le plus haut degré toutes ces vertus célestes dont leurs écrits inspirent l'amour aux lecteurs attentifs et jaloux de s'instruire.

Vers l'an 56 de Jésus-Christ, S. Luc et S. Tite furent envoyés à Corinthe par S. Paul. Le premier est représenté par l'apôtre comme un homme dont le nom est célèbre dans toutes les églises. Il le suivit à Rome en 61, lorsqu'il y fut envoyé prisonnier de Jérusalem. S. Paul resta deux ans dans cette ville; mais il eut enfin la permission de vivre dans une maison qu'il avait louée ; et les gardes auxquels on l'avait confiéne l'empêchaient point de prêcher l'Évangile à ceux qui venaient le trouver chaque jour. Il paraît par divers monuments anciens de l'église de Sainte-Marie de Rome, dite *in via lata*, et qui est un ancien titre de cardinal-diacre, qu'elle est bâtie à l'endroit où S. Paul logeait, et où S. Luc écrivit les Actes des apôtres. C'est pour cela que Sixte-Quint fit mettre la statue de S. Paul, avec une nouvelle inscription, sur la fameuse colonne d'Antonin, qui est dans le voisinage.

S. Luc ne quitta point S. Paul pendant son emprisonnement, et il eut la consolation de lui voir rendre la liberté en 63. Ce fut dans cette même année qu'il acheva les Actes des apôtres, histoire qu'il avait entreprise à Rome par l'inspiration du Saint-Esprit. C'est comme la suite de son évangile; il se propose de réfuter les fausses relations que l'on publiait sur la vie et les travaux apostoliques

des fondateurs du christianisme, et de laisser une histoire authentique des merveilles dont Dieu s'était servi pour former son Église, et qui sont une preuve invincible de la résurrection du Sauveur et de la divinité de son Évangile. Dans les douze premiers chapitres il rapporte ce qu'avaient fait les principaux apôtres pour l'établissement de notre sainte religion, depuis l'ascension du Sauveur. Dans le reste de son ouvrage il se borne presque entièrement aux actions et aux miracles de S. Paul, dont il avait été témoin oculaire et auxquels ils avait eu beaucoup de part. Théophile, à qui il dédia son évangile et les Actes des apôtres, et auquel il donne le titre de *très excellent*, devait être, autant qu'on en peut juger par le style de ce temps-là, un homme de la première distinction et un magistrat public, probablement de la ville d'Antioche; peut-être aussi avait-il été converti par S. Luc. L'évangile de ce saint et ses Actes des apôtres furent encore écrits pour l'instruction des diverses Églises et de tous les siècles futurs. On remarque de la différence dans le style des auteurs inspirés. L'élégance et la politesse caractérisent celui d'Isaïe; il y a une certaine rudesse dans celui d'Amos, qui était berger. Le style de S. Luc est exact, pur, élégant; ce qui prouve qu'il avait reçu une excellente éducation, et qu'il avait étudié la littérature à Antioche; on y trouve cependant quelques hébraïsmes et quelques syriacismes. Il est en général facile, naturel, agréable et tout à fait approprié au genre historique.

Le saint évangéliste ne quitta point son maître après son élargissement. L'apôtre, durant son dernier emprisonnement, écrivait de Rome que tous

les autres l'avaient quitté, et que S. Luc était seul avec lui. Après le martyre de S. Paul S. Épiphane dit que S. Luc prêcha dans l'Italie, la Gaule, la Dalmatie et la Macédoine. On n'est pas d'accord sur ce qu'on doit entendre par *Gaule* : les uns pensent qu'il s'agit de la Gaule cisalpine, et les autres de la Galatie. Selon Fortunat et Métaphraste, S. Luc passa en Égypte, et prêcha dans la Thébaïde. Nicéphore dit qu'il mourut à Thèbes, dans la Béotie, et que de son temps on montrait le tombeau de ce saint près du lieu de sa mort. Mais cet auteur paraît confondre le saint évangéliste avec S. Luc Stiriote, ermite de Béotie. On lit dans S. Hippolyte que notre saint fut crucifié à Élée, dans le Péloponèse. Il fut attaché à un olivier, si l'on s'en rapporte aux Grecs modernes. L'ancien martyrologe africain du cinquième siècle lui donne les titres d'évangéliste et de martyr; S. Grégoire de Nazianze, S. Paulin et S. Gaudence de Bresce assurent aussi qu'il alla dans le ciel par la voie du martyre. Mais Bède, Adon, Usuard et Baronius disent seulement dans leurs martyrologes qu'il souffrit beaucoup pour la foi, et qu'il mourut fort âgé dans la Bithynie. Il est très probable qu'il passa dans cette contrée pour y annoncer l'Évangile. Il n'y resta cependant pas toujours. Il revint dans l'Achaïe, qui comprenait alors le Péloponèse, et il y finit sa course. Le sentiment des Grecs modernes est que S. Luc vécu quatre-vingt-quatre ans, et ce sentiment est fondé sur ce que S. Jérôme dit de ce saint; mais le dernier éditeur des œuvres de ce père l'a réfuté, en montrant que le passage en question ne se trouve dans aucun ancien manuscrit.

En 357 l'empereur Constance fit transférer les reliques de S. Luc de Patras en Achaïe à Constantinople. On les y déposa dans l'église des Apôtres, avec celles de S. André et de S. Timothée. Il se fit alors quelques distributions des premières. S. Gaudence de Bresce en procura à son église; S. Paulin en mit dans celle de Saint-Félix à Nole, et dans une autre église qu'il avait fait bâtir à Fondi.

L'église des Apôtres à Constantinople avait été bâtie par Constantin-le-Grand. Ce prince fut enterré dans le porche de cette église, et l'on renferma son corps dans un cercueil d'or. On représenta les douze apôtres autour de son tombeau. Lorsque l'empereur Justinien fit réparer l'église les ouvriers trouvèrent trois coffres de bois, avec des inscriptions qui portaient que c'étaient les corps de S. Luc, de S. André et de S. Timothée. Baronius prétend que le chef de S. Luc fut porté à Rome par S. Grégoire, et déposé dans l'église du monastère de Saint-André. On garde une partie de ses reliques dans le monastère du mont Athos, en Grèce. Le père de Monfaucon a fait graver, d'après un manuscrit de l'évangile selon S. Luc, l'ancien portrait de ce saint avec tous les instruments dont on se servait autrefois pour écrire.

SAINTE MARIE-MADELEINE.

(22 juillet.)

Marie-Madeleine, si célèbre dans l'Eglise par son tendre et constant attachement pour Jésus-Christ, était Galiléenne de naissance. Le surnom de

Madeleine paraît lui avoir été donné de Magdala ou plutôt Magdalum, château situé près du lac de Génésareth, autrement appelé mer de Galilée. Lorsque Jésus-Christ commença à prêcher l'Evangile elle était possédée de sept démons. Les miracles du Sauveur l'engagèrent à recourir à lui pour obtenir la guérison de son mal. Jésus la guérit et chassa de son corps les sept démons qui la tourmentaient.

Madeleine par reconnaissance s'attacha pour toujours à la personne du Sauveur; elle le suivait partout où il allait, afin d'écouter les instructions qui sortaient de sa bouche sacrée et de saisir toutes les occasions de le servir et de partager avec lui ses biens temporels. Elle l'accompagna durant sa passion, et elle le suivit jusqu'au lieu de son supplice.

Il y a un grand mystère renfermé dans ces paroles de l'évangéliste : *Auprès de la croix de Jésus étaient Marie sa mère, Marie de Cléophas, sœur de sa mère, et Marie-Madeleine.* Heureuse association! heureux état que d'être auprès de Jésus sur la croix, s'écrie le cardinal de Bérulle ! Voilà un nouvel ordre tout spirituel et tout intérieur, invisible aux hommes, mais visible aux anges; un ordre d'ames crucifiées avec Jésus et par Jésus, auquel la croix du Sauveur donne naissance; un ordre de la croix et du ciel tout ensemble; un ordre d'amour par le martyre des cœurs, qui en mourant au monde ne vit que pour Dieu. Nous jouirons du même bonheur si, comme Madeleine, nous nous unissons en esprit à Jésus crucifié , si nous compatissons à ses souffrances, si nous portons

notre croix comme lui, si nous nous y attachons avec lui.

Madeleine n'abandonna pas le Sauveur après sa mort, et si elle le quitta ce ne fut que pour observer une fête que prescrivait la loi; mais la fête ne fut pas plus tôt passée qu'elle acheta des parfums pour embaumer son corps. Tout étant prêt pour la cérémonie, elle partit de grand matin en la compagnie de quelques femmes pieuses, et arriva au tombeau de Jésus précisément à l'heure du lever du soleil. Pendant qu'elles étaient en route elles étaient inquiètes sur le moyen d'ôter la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre; mais elles trouvèrent en arrivant qu'il était ouvert. C'est ainsi que Dieu se plaît à assister ses serviteurs dans ce qu'ils entreprennent pour sa gloire; il leur inspire une vive confiance, qui dissipe les difficultés que le démon grossissait encore à leur imagination pour les décourager.

Les saintes femmes ayant regardé dans le tombeau n'y trouvèrent point le corps de Jésus. Marie-Madeleine courut aussitôt en avertir Pierre et Jean. *Ils ont,* dit-elle, *enlevé le Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.* Pierre et Jean, les plus fervents de tous les apôtres, vinrent sans délai pour connaître la vérité par eux-mêmes. Les saintes femmes, qui étaient restées là, leur assurèrent qu'étant entrées dans le tombeau elles y avaient vu deux anges vêtus de blanc, dont l'un, assis à la droite du lieu où était le corps, leur avait dit de ne rien craindre, mais d'aller annoncer aux apôtres que Jésus était ressuscité, et qu'en même temps il leur avait montré l'endroit où l'on avait déposé le corps. Pierre et

Jean, après avoir parcouru rapidement le tombeau des yeux, ne doutèrent plus de ce qu'on leur disait. Saisis d'étonnement, ils allèrent rejoindre les autres disciples à Jérusalem.

Marie-Madeleine, qui les avait amenés, ne s'en retourna pas avec eux. Rien ne put lui faire abandonner le tombeau où le corps de son Sauveur était resté trois jours. Elle se lamentait d'être dans l'impossibilité de voir Jésus mort ou vivant. Accablée de douleur, elle pleurait à l'entrée du tombeau où elle jetait les yeux à diverses reprises. Elle aperçut les deux anges vêtus de blanc, qui lui dirent : *Femme, pourquoi pleurez-vous ?* La surprise de cette apparition et l'éclat dont étaient environnés les esprits célestes ne firent sur elle aucune impression, et ne purent la distraire de l'objet de son amour. *C'est,* répondit-elle, *qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils l'ont mis.* Mais pourquoi les anges ne lui disent-ils pas que celui qu'elle cherche avec tant d'empressement est ressuscité glorieux? sans doute que le Seigneur des anges voulait se réserver à lui-même de lui donner cette consolation. Il aime à essuyer de sa propre main les larmes de ses serviteurs, et à changer par la douceur de sa voix leurs peines en des transports ineffables de joie.

Après que Madeleine eut fait aux anges la réponse que nous venons de rapporter elle se retourna et vit Jésus, qu'elle ne reconnut point et qu'elle prit pour le jardinier. *Femme,* lui dit-il, *pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? Seigneur,* répondit-elle, *si c'est vous qui l'avez ôté d'ici, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'enleverai.* Elle est tellement occupée et remplie de l'objet de son amour qu'elle ne le

nomme point ; elle s'imagine que tout le monde est comme elle, et qu'on doit entendre de qui elle parle ; elle oublie sa faiblesse, et se croit capable de porter un corps pesant. Rien ne paraît impossible à un ardent amour.

Jésus, touché de ses saintes dispositions, l'appelle par son nom : *Marie*, lui dit-il. Il lui avait d'abord demandé quel était le sujet de ses larmes et l'objet de ses recherches afin d'exciter son amour. Il n'avait cependant point été reconnu parceque ses paroles n'avaient point emporté avec elles le rayon de lumière nécessaire pour découvrir qui il était ; mais le nom de la sainte n'eût pas plus tôt été prononcé qu'ouvrant tout à coup les yeux de l'esprit elle aperçut son divin Maître dans celui qui conversait avec elle. Transportée de joie, elle se jette à ses pieds et veut les embrasser ; mais Jésus lui dit : *Ne me touchez point, je ne suis point encore monté à mon père. Allez dire à mes frères*, de ma part : *Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu ;* c'est à dire ne vous arrêtez pas présentement à me donner des marques extérieures d'amour et de respect; vous en aurez tout le loisir dans la suite, car je ne suis pas encore près de vous quitter et de retourner à mon père. Hâtez-vous seulement d'aller annoncer à mes apôtres que je suis ressuscité, et que je monterai bientôt dans le ciel. Ainsi Marie-Madeleine fut la première qui eut le bonheur de voir Jésus ressuscité, et cette grâce fut la récompense de cet ardent amour qui l'avait si fortement attachée à sa suite, et qui l'avait si constamment retenue auprès de son tombeau.

Pour obéir au Sauveur elle alla trouver les apô-

tres pour leur porter l'heureuse nouvelle de la résurrection de Jésus. Depuis cette époque l'Evangile ne parle plus de Marie-Madeleine, et nous ne trouvons presque rien dans les monuments authentiques de l'histoire de l'Eglise qui nous apprenne d'elle quelque chose de certain.

S. MATTHIEU,

APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

(21 septembre.)

S. Matthieu est appelé Lévi par deux évangélistes. Ces deux noms ont une origine hébraïque. Il portait le second avant sa conversion, et il paraît avoir pris le premier lorsqu'il se fut attaché à Jésus-Christ pour montrer qu'il avait renoncé à sa profession et qu'il était devenu un homme nouveau. S. Marc l'appelle fils d'Alphée; mais on aurait tort de conclure de là qu'il était frère de S. Jacques le Mineur. Il paraît qu'il était Galiléen de naissance. Il exerçait la profession de publicain ou de receveur des tributs pour les Romains, profession qui était fort odieuse parmi les Juifs. On pense qu'il avait la recette du droit de péage que payaient les marchandises qui venaient par le lac de Génésareth, ainsi que tous ceux qui traversaient ce lac; c'est pour cela que dans l'Evangile en hébreu, publié par Munster, le mot publicain est rendu en cet endroit par *le seigneur du passage*. On lit dans S. Marc que quand le Sauveur appela S. Matthieu il était assis au bureau des impôts sur le bord du lac.

Jésus après la guérison d'un paralytique sortit

de Capharnaüm et marcha sur les bords du lac de Génésareth, enseignant le peuple qui le suivait en foule. Ayant aperçu Matthieu, qui était assis à son bureau, il l'appela, et celui-ci se mit à sa suite. Matthieu avait un poste avantageux : il voyait bien ce que lui coûterait la démarche qu'il faisait, et il n'ignorait pas que la pauvreté allait devenir son partage; mais toutes ces considérations ne l'arrêtèrent point; la gloire de devenir le disciple de Jésus-Christ lui parut préférable à tout. Il est à présumer qu'il connaissait la personne et la doctrine du Sauveur; il demeurait dans le voisinage de Capharnaüm, où Jésus-Christ avait résidé quelque temps, où il avait prêché et opéré plusieurs miracles ; ainsi il était en quelque sorte préparé aux impressions de la grâce qui l'appelait à l'apostolat. On lit dans S. Jérôme qu'il fut touché et fortement attiré par un certain éclat de majesté mêlé d'une douceur aimable qui brillait sur le visage de Jésus. Il se convertit, suivant Bède, parceque « Celui qui l'appelait extérieurement par sa parole le touchait en même temps par l'onction intérieure de sa grâce. » Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'être sourds à la voix du ciel qui nous appelle, et par là de laisser périr la semence du salut dans nos ames ? S. Matthieu ne l'a pas plus tôt entendue qu'il brise tous ses liens, qu'il abandonne le monde et tout ce qui pouvait l'y retenir. On remarque trois principaux caractères dans sa conversion : 1° Elle fut prompte; balancer un moment entre Dieu et le monde c'est s'exposer à perdre la grâce qui est offerte. 2° Elle fut courageuse et triompha de tous les obstacles qu'opposèrent les passions. 3° Elle fut constante :

l'apôtre ne regarda plus en arrière ; il suivit Jésus-Christ avec ferveur et persévéra toujours dans ses premières résolutions. Les autres apôtres, selon la remarque de S. Grégoire, quittèrent leur barque et leurs filets pour suivre le Sauveur; mais on les voit encore dans la suite exercer leur ancienne profession. Il n'en fut pas de même de S. Matthieu; il ne retourna jamais à son bureau, parcequ'il y aurait trouvé de fréquentes occasions de chute. S. Jérôme et S. Chrysostome observent que quand S. Marc et S. Luc parlent de notre saint comme d'un publicain ils l'appellent Lévi, afin de dérober pour ainsi dire à nos yeux la vue de ses premières fautes; mais le saint prend lui-même le nom de Matthieu, sous lequel il était alors connu dans l'Eglise, tant pour manifester ce qu'il avait été que pour rendre gloire à la divine miséricorde qui avait appelé un publicain à l'apostolat. Les autres évangélistes en le désignant sous le nom de Lévi nous apprennent à traiter les pécheurs pénitents avec douceur et avec charité. Il serait en effet contre la justice et la religion de reprocher des fautes que Dieu a pardonnées, dont il déclare qu'il ne se souviendra plus, et dont le démon, malgré toute sa malice, ne pourra plus faire le sujet de ses accusations.

S. Matthieu après sa conversion invita le Sauveur et ses disciples à manger chez lui; il appela aussi au même festin ses amis et ceux principalement qui exerçaient la profession à laquelle il venait de renoncer. Il espérait sans doute que les entretiens divins du Sauveur pourraient leur procurer la même grâce qu'à lui. Les pharisiens se scandalisaient mal à propos de ce que Jésus man-

geait avec les publicains et les pécheurs; il les confondit en leur disant qu'il était venu pour ceux qui étaient malades et non pour ceux qui, jouissant ou s'imaginant jouir d'une santé parfaite, prétendaient n'avoir pas besoin de médecin. Il leur enseigna que Dieu préfère les actes de miséricorde et de charité, surtout quand ils ont pour objet le bien spirituel des ames, à l'observance des cérémonies rituelles, qui leur sont subordonnées et bien inférieures en dignité. Il était défendu aux Juifs d'avoir commerce avec les idolâtres, parcequ'il était à craindre qu'ils ne se laissassent corrompre par leurs mauvais exemples; mais les pharisiens par orgueil donnaient trop d'étendue à cette loi et ne craignaient pas d'enfreindre le précepte de la charité, qui est le premier et le plus noble de tous; et, tandis qu'ils se donnaient pour les plus rigides observateurs de la loi, le Seigneur ne voyait en eux qu'orgueil et hypocrisie; le mépris qu'ils avaient pour le prochain les mettait beaucoup au dessous des pécheurs avec lesquels ils dédaignaient de converser, même pour les retirer de leurs désordres : ce qui loin d'être contraire à la loi y était très conforme et renfermait le plus essentiel de tous les devoirs. Jésus-Christ en descendant du ciel pour se revêtir de notre nature s'était proposé de satisfaire le désir ardent dont il brûlait pour le salut des pécheurs; aussi faisait-il ses plus chères délices de converser avec eux, dans le dessein de les retirer de leurs désordres en leur inspirant les sentiments d'une vive et sincère pénitence. On peut juger de la tendresse qu'il portait à ceux qui se convertissaient par les paraboles touchantes qu'on lit dans l'Evangile.

On met la vocation de S. Matthieu à la seconde année de la prédication publique de Jésus Christ. Quelque temps après le Sauveur, ayant formé le collége apostolique, voulut bien agréger notre saint dans la société de ceux qu'il destinait à être les princes et les fondateurs de son Eglise. Dans la liste des apôtres donnée par les autres évangélistes le nom de S. Matthieu se trouve avant celui de S. Thomas; mais notre saint évangéliste place cet apôtre avant lui et joint à son nom l'épithète de *publicain*. Il suivait en cela son humilité, qui le portait à publier ce qu'il avait été afin que l'on pût admirer en lui les effets de la miséricorde divine.

Nous apprenons d'Eusèbe et de S. Epiphane qu'après l'ascension de Jésus-Christ S. Matthieu prêcha dans la Judée et dans les contrées voisines, et qu'il ne s'en éloigna point jusqu'à la dispersion des apôtres. Quelque temps avant cette séparation il écrivit son évangile à la prière des Juifs convertis. S. Epiphane dit qu'il l'écrivit par le commandement des autres apôtres. Il est au moins sûr que l'évangile de S. Matthieu est le premier de tous, que S. Barthélemi l'emporta dans les Indes et qu'il l'y laissa.

On ne voit pas que Jésus-Christ ait chargé ses apôtres de mettre par écrit l'histoire de sa vie ou de sa doctrine. Les auteurs qui l'ont donnée y ont été déterminés par diverses circontances. S. Matthieu écrivit son évangile à la prière des Juifs convertis de la Palestine; S. Marc écrivit le sien à la prière des fidèles de Rome. Le but de S. Luc fut de s'opposer au cours des fausses histoires de Jésus-Christ que l'on publiait. S. Jean fut prié par les

évêques d'Asie de laisser un témoignage authentique de la vérité contre les hérésies de Cérinthe et d'Ebion. Ce fut néanmoins par une inspiration spéciale de l'Esprit saint que chacun d'eux entreprit et exécuta cet ouvrage. Les Evangiles sont la plus excellente partie de l'Ecriture. Jésus-Christ nous y instruit des importantes vérités du salut, non par ses prophètes, mais par lui-même, et nous y trouvons dans l'histoire de sa vie le plus parfait modèle de sainteté. S. Matthieu entre dans un détail plus circonstancié des actions du Sauveur. Depuis le cinquième chapitre jusqu'au quatorzième il diffère des autres évangélistes dans la manière d'arranger les faits; il néglige l'ordre des temps, pour réunir les instructions de Jésus-Christ et montrer plus parfaitement la liaison qui est entre elles. Il insiste principalement sur les préceptes moraux, et donne la généalogie du Sauveur pour faire voir l'accomplissement des promesses selon lesquelles le Messie devait sortir de la race d'Abraham et de David, en quoi il se proposait particulièrement d'engager les Juifs à croire en lui.

Le saint évangéliste après avoir converti un grand nombre d'ames dans la Judée alla prêcher la foi à des peuples barbares de l'Orient. Nous apprenons de Clément d'Alexandrie qu'il était fort adonné à l'exercice de la contemplation, qu'il menait une vie très austère, qu'il ne mangeait point de viande, et qu'il ne vivait que d'herbes, de racines et de fruits sauvages. S. Ambroise dit que Dieu lui ouvrit le pays des Perses. Selon Rufin et Socrate il porta l'Evangile dans l'Ethiopie, par où l'on doit entendre non les contrées orientales et méridionales de l'Asie,

mais la partie de l'Ethiopie qui confine l'Egypte. Florentinius dit que, suivant l'opinion commune, le saint mourut à Luch, dans le pays de Sennar, qui faisait partie de l'ancienne Nubie et qui est entre l'Egypte et l'Abyssinie. On lit dans Fortunat qu'il souffrit le martyre à Naddaver en Ethiopie. Dorothée rapporte qu'il fut enterré honorablement à Hiérapolis dans la Parthie. On porta depuis ses reliques dans l'Occident. On lit dans une lettre, écrite en 1080 par le pape Grégoire VII à l'évêque de Salerne, qu'elles étaient dans une église de cette ville, laquelle avait été dédiée sous l'invocation du saint.

S. Irénée, S. Jérôme, S. Augustin et les autres pères trouvent une figure des évangélistes dans les quatre animaux mystérieux représentés dans Ezéchiel et dans l'Apocalypse. On convient généralement que l'*aigle* est le symbole de S. Jean, qui dès les premières lignes de son évangile s'élève jusque dans le sein de la Divinité pour y contempler la génération éternelle du Verbe. On convient également que le *veau* est le symbole de S. Luc, qui commence par faire mention du sacerdoce du Sauveur. Selon S. Augustin S. Matthieu est représenté par le *lion*, parcequ'il explique la dignité royale de Jésus-Christ; mais d'autres prétendent que c'est S. Marc, et dans ce cas *l'animal qui avait comme la figure d'un homme* sera le symbole de S. Matthieu, qui commence son évangile par la génération temporelle du Sauveur.

Quoi qu'il en soit de la signification diverse de ces symboles, les quatre évangélistes, inspirés par l'esprit de Dieu, n'écrivirent, n'importe avec quels

détails, dans quel ordre et avec quelles expressions, qu'une et même histoire, celle du Fils de Dieu vivant, agissant et enseignant sur la terre.

Nous lisons dans l'Evangile que *le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a fait connaître* et nous a enseigné les plus sublimes vérités. C'est ce qui a fait dire à S. Augustin que nous devons écouter la lecture de ce livre divin comme nous écouterions Jésus-Christ présent au milieu de nous. Les chrétiens de la primitive Eglise se tenaient debout lorsqu'ils le lisaient ou qu'ils l'entendaient lire. « Quand on lit l'Evangile dans les églises d'Orient, dit S. Jérôme, on allume des cierges, quoique le soleil luise, pour témoigner sa joie. » S. Thomas d'Aquin le lisait toujours à genoux. Nous y trouvons non seulement les divines instructions du Sauveur, mais encore l'histoire de sa vie sur la terre, qui nous est proposée pour modèle. « Chaque action, chaque parole du Seigneur Jésus-Christ, dit S. Basile, est une règle de piété. Il s'est revêtu de la nature humaine, afin de nous tracer et de nous rendre sensible le modèle proposé à notre imitation. » Etudions-le ce modèle, et prions S. Matthieu de nous obtenir la grâce d'être bien pénétrés de l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit d'humilité, de pénitence, de mortification, de charité et de détachement du monde.

S. PHILIPPE,

APÔTRE.

(1er mai.)

S. Philippe était de Bethsaïde en Galilée. Le Sauveur l'appela et lui dit de le suivre, le lendemain de la vocation de S. Pierre et de S. André. (1) L'état du mariage dans lequel il était engagé ne l'avait point empêché, selon la remarque de S. Chrysostome, de méditer assidûment la loi et les prophètes. Par cette méditation il s'était préparé à reconnaître le Messie dans la personne de Jésus-Christ; aussi ne balança-t-il point après cette précieuse découverte d'abandonner tout pour s'attacher à lui. Il devint un de ses plus zélés disciples, et il fut le compagnon inséparable de son ministère et de ses travaux.

Philippe n'eut pas plus tôt connu le Messie qu'il s'empressa de partager le bonheur dont il jouissait avec Nathanael son ami. *Nous avons trouvé*, lui dit-il, *celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les écrits des prophètes. Jésus de Nazareth, fils de Joseph.*

(1) Clément d'Alexandrie rapporte comme un fait avéré que S. Philippe était celui qui, ayant été appelé à la suite de Jésus-Christ, demanda la permission de *retourner* auparavant *dans sa maison pour ensevelir son père*, et auquel le Sauveur répondit : *Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.* Jésus-Christ par cette réponse ne prétendait pas condamner ceux qui rendent aux morts les derniers devoirs, il voulait seulement faire entendre à son nouveau disciple qu'étant appelé aux fonctions sublimes d'un ministère tout spirituel elles devaient avoir la préférence sur les œuvres corporelles de miséricorde.

Ces paroles ne firent pas d'abord beaucoup d'impression sur Nathanael : il ne croyait pas que le Messie attendu pût sortir de Nazareth ; mais Philippe lui dit de le suivre, de venir voir par lui-même ce qu'il en était. Il était persuadé qu'il n'aurait pas plus tôt vu Jésus qu'il le reconnaîtrait sur-le-champ pour le Fils de Dieu. Nathanael fit ce que son ami exigeait de lui. Jésus le voyant approcher, dit : *Voilà un vrai Israélite, dans lequel il n'y a ni déguisement ni artifice.* Nathanael, surpris de ce que Jésus l'appelait par son nom, lui demanda comment il pouvait le connaître. Jésus répondit : *Je vous ai vu avant que Philippe vous appelât, lorsque vous étiez sous le figuier.* Nathanael, ainsi que l'expliquent les pères, se rappelant alors qu'il avait été dans un lieu si retiré qu'aucun n'avait pu le voir, confessa que Jésus était le *Fils de Dieu, le roi d'Israel,* ou, ce qui revient au même, le Messie prédit par Moïse et par les prophètes.

Trois jours après cet événement Philippe se trouva aux noces de Cana, où Jésus avait été invité avec ses disciples. L'année suivante il fut mis au nombre des apôtres du Sauveur, lorsqu'il forma le sacré collége.

On voit par plusieurs passages de l'Évangile qu'il était particulièrement chéri de son divin Maître. Ainsi, par exemple, nous lisons que Jésus-Christ, étant sur le point de multiplier les pains pour nourrir les cinq mille hommes qui l'avaient suivi dans le désert, s'adressa à Philippe, comme pour le consulter sur le moyen de pourvoir aux besoins de cette multitude, et pour lui fournir l'occasion de donner une preuve de sa foi. Nous lisons encore que,

peu de temps avant la passion du Sauveur, quelques gentils curieux de le voir prièrent Philippe de leur procurer cette satisfaction, ce qu'il leur accorda, de concert avec S. André.

Jésus-Christ ayant promis à ses disciples, dans le discours qu'il leur fit après la dernière cène, de leur donner de son Père céleste une connaissance plus claire et plus parfaite que celle qu'ils en avaient eue jusque-là, Philippe s'écria dans un transport d'impatience : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit.* Jésus prit de là occasion d'inculquer de nouveau la croyance de sa divinité, et de montrer qu'il était une même chose avec son Père. *Il y a si long-temps,* dit-il, *que je suis avec vous,* que je vous instruis par mes paroles et par mes actions, *et vous ne me connaissez pas!* Si vous me regardiez des yeux de la foi vous connaîtriez qui je suis, et me voyant vous verriez mon Père, puisque *je suis dans mon Père et que mon Père est en moi.*

Les apôtres, destinés à conquérir l'univers à Jésus-Christ, se dispersèrent après la descente du Saint-Esprit dans les différentes parties du monde afin de remplir plus parfaitement leur vocation, et de répandre avec plus de promptitude la lumière de l'Évangile. S. Philippe alla prêcher dans les deux Phrygies, comme nous l'apprenons de Théodoret et d'Eusèbe, dont le récit est fondé sur les monuments les plus authentiques. On ne peut douter qu'il ne soit parvenu à un âge fort avancé, puisque S. Polycarpe, qui ne se convertit que dans l'année 80 de Jésus-Christ, eut quelque temps le bonheur de converser avec lui. Un passage de Polycarpe

cité par Eusèbe semble prouver qu'il fut enterré à Hiéraple en Phrygie. Cette ville se croyait redevable de sa conservation aux miracles continuels qui s'opéraient par la vertu des reliques du saint apôtre. Les Orientaux l'honorent le 14 de novembre, mais l'Église latine célèbre sa fête ainsi que celle de S. Jacques le 1er mai.

Nous apprenons de Théodoret que S. Jean l'Évangéliste et S. Philippe apparurent en 394 à l'empereur Théodose, le matin du jour qu'il devait livrer bataille au tyran Eugène, et qu'ils lui promirent la victoire qu'il remporta sur son ennemi.

On dit que le corps de notre saint est à Rome dans l'église qui fut dédiée en 560 sous l'invocation de S. Philippe et de S. Jacques. En 1204 on porta de Constantinople à Florence un bras de S. Philippe. Les Bollandistes ont donné l'histoire authentique de cette translation.

Apprenons de S. Philippe à aimer Dieu; comme lui, désirons de voir le Père céleste. Il ne demandait que cette bienheureuse vision, parcequ'il ne désirait qu'elle. Sommes-nous dans la même disposition? Dieu est-il le seul objet de tous les mouvements de notre cœur? Ne soupirons-nous qu'après lui? Si notre conscience ne nous rend point ce consolant témoignage, prions le saint apôtre de nous obtenir un parfait détachement de toutes les choses créées afin que par nos désirs nous devenions déjà les citoyens du ciel.

S. SIMON, SURNOMMÉ LE ZÉLÉ, APÔTRE.

(28 octobre.)

On donne à S. Simon les surnoms de *Cananéen*, de *Canaanite* et de *Zélé*, pour le distinguer de S. Pierre et de S. Siméon, qui succéda sur le siége de Jérusalem à S. Jacques le Mineur, son frère. Quelques auteurs ont conclu du premier de ces surnoms que le saint apôtre était né à Cana en Galilée; et certains Grecs modernes ajoutent qu'il était l'époux des noces où le Seigneur changea l'eau en vin. On ne peut au moins douter qu'il ne fût Galiléen. Théodoret dit qu'il était de la tribu de Zabulon ou de Nephtali. Quant au surnom de *Cananéen*, il a la même signification en syro-chaldaïque que le mot *zelotes* en grec. S. Luc l'a traduit, et les autres évangélistes ont retenu le mot original. *Canath*, suivant la remarque de S. Jérôme, signifie *zèle* en syro-chaldaïque ou hébreu moderne.

Si l'on en croit Nicéphore-Calixte, ce surnom ne fut donné à S. Simon qu'après qu'il eût été appelé à l'apostolat, et cela à cause de son zèle et de son attachement pour son divin Maître. D'ailleurs, selon le même auteur, il s'était toujours montré fidèle observateur de la loi, et fort opposé à ceux qui s'en écartaient. Mais cette circonstance ne se trouve dans aucun des évangélistes. Hammond et Grotius pensent qu'on donna le surnom de *Zélé* au saint apôtre même avant qu'il se fût attaché à Jésus-Christ,

parcequ'il était de la secte de ceux qu'on appelait *zélés* parmi les Juifs, du zèle particulier avec lequel ils faisaient profession de suivre la loi dans toute sa pureté. Ces zélés jouèrent un rôle fameux dans la guerre des Juifs contre les Romains. Ce fut principalement à leur instigation que le peuple secoua le joug de la soumission. Pendant le siége de Jérusalem ils massacrèrent leurs propres compatriotes, remplirent le temple de carnage, et accélérèrent la ruine de leur patrie. Mais rien ne prouve qu'il y ait eu des zélés, dans le sens que nous venons d'expliquer, du temps de Jésus-Christ: car on ne doit pas les confondre avec ceux qui soutenaient qu'on ne devait point payer le tribut aux Romains. Enfin, s'il y avait alors des Juifs qui prissent le nom de zélés, ils ne ressemblaient point à ceux dont parle Josèphe dans son histoire de la guerre contre les Romains.

S. Simon après sa conversion fut fort zélé pour la gloire de son Maître. Il montra une sainte indignation contre ceux qui déshonoraient par leur conduite la foi qu'ils professaient. Tout ce que l'Évangile dit de lui c'est que le Sauveur l'admit au nombre de ses apôtres. Il reçut avec eux les dons du Saint-Esprit, et fut toujours très fidèle à sa vocation.

On lit dans quelques Grecs modernes qu'après avoir prêché dans la Mauritanie et dans d'autres contrées de l'Afrique il s'embarqua pour la Bretagne, qu'il y répandit la lumière de l'Évangile, et qu'il y fut crucifié par les infidèles. Mais ce voyage dans la Bretagne n'est appuyé sur aucune preuve, et les auteurs qui le rapportent tombent dans

des contradictions qui détruisent leur autorité.

Si le saint apôtre prêcha en Egypte et dansla Mauritanie, il retourna en Orient, car les martyrologes de S. Jérôme, de Bède, d'Adon et d'Usuard, mettent son martyre en Perse, dans une ville appelée Suanir, qui était probablement dans le pays de *Suani*, peuple allié pour lors aux Parthes et aux Perses. Au reste ceci peut se concilier avec un passage des Actes de S. André, qui porte qu'il y avait au Bosphore Cimmérien un tombeau dans une grotte, avec une inscription qui annonçait que S. Simon le Zélé avait été enterré en ce lieu. Les martyrologes attribuent la mort du saint apôtre à la fureur des prêtres idolâtres. Ceux qui parlent du genre de sa mort disent qu'il fut crucifié. On prétend que l'église de Saint-Pierre du Vatican à Rome et la cathédrale de Toulouse possèdent la plus grande partie des reliques de S. Simon et de S. Jude.

S. THOMAS,

APÔTRE.

(21 décembre.)

S. Thomas est aussi appelé Didyme. Ces deux noms, l'un hébreu et l'autre grec, ont la même signification, et veulent dire *jumeau*. C'était l'usage des Juifs et des autres Orientaux de prendre des noms tirés de la langue des peuples parmi lesquels ils vivaient, mais qui avaient absolument le même sens que celui qu'ils portaient dans leur propre pays. Ils se prêtaient à ce changement pour s'ac-

commoder au langage et à la prononciation des étrangers.

S. Thomas était Juif, et selon toute apparence né en Galilée, et d'une basse extraction selon le monde. Métaphraste le fait pêcheur. Il eut le bonheur de suivre Jésus-Christ, qui l'appela à l'apostolat l'an 31. Il paraît à la vérité avoir été dépourvu des connaissances humaines; mais il y suppléa par la candeur et la simplicité de son ame, ainsi que par la vivacité de sa ferveur. Il en donna une preuve lorsque Jésus-Christ allait dans le voisinage de Jérusalem pour ressusciter Lazare. Comme les prêtres et les pharisiens voulaient le mettre à mort, ses disciples tâchèrent de le détourner de ce voyage : *Maître,* lui dirent-ils, *il y a peu de temps que les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous vous livrez à eux?* Mais Thomas leur adressa ces paroles : *Allons aussi nous autres, afin de mourir avec lui.* Telle fut l'ardeur de son amour pour son divin Maître, même avant la descente du Saint-Esprit.

Le Sauveur, dans la dernière cène, annonça à ses apôtres qu'il était sur le point de les quitter; mais il ajouta pour les consoler qu'il allait leur préparer une place dans la maison de son Père. Thomas, qui désirait ardemment de le suivre, lui dit : *Seigneur, nous ne savons où vous allez, comment pouvons-nous connaître la voie?* Jésus l'éclaira par cette réponse courte mais satisfaisante : *Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne va à mon Père que par moi.* Jésus lui donnait à entendre que par sa doctrine et ses exemples il enseignait aux hommes le chemin du salut, qu'il était l'auteur de la voie par laquelle on arrive à la vie, qu'il nous a fait con-

naître qu'il est le docteur de la vérité qui y conduit, qu'il donne sur la terre la vie de la grâce, et dans le ciel un bonheur éternel qu'on mérite en marchant dans cette voie et en suivant cette vérité.

Jésus le jour de sa résurrection apparut à ses disciples pour les convaincre qu'il était sorti vivant du tombeau. Thomas, qui n'était point avec les autres, refusa de croire sur leur rapport la résurrection du Sauveur, et ajouta qu'il ne la croirait que quand il aurait vu la marque des clous dans les mains de Jésus, et celle de la lance dans son côté. Le Seigneur, par une condescendance admirable pour la faiblesse de cet apôtre, apparut de nouveau à ses disciples lorsqu'ils étaient assemblés tous ensemble. Après leur avoir souhaité la paix il s'adressa à Thomas, et lui dit de considérer ses mains et de mettre son doigt dans les trous des clous et dans celui de son côté. S. Augustin et d'autres pères doutent qu'il l'ait fait : du moins l'Evangéliste ne s'explique pas sur ce sujet. Quelques auteurs pensent que Thomas étant convaincu de la résurrection de Jésus, n'osa toucher son corps par respect. S. Augustin et plusieurs autres pères observent qu'il pécha par opiniâtreté, par présomption et par incrédulité. La résurrection de Jésus-Christ avait été prédite plusieurs siècles auparavant par Moïse et par les prophètes. Elle était d'ailleurs attestée par plusieurs témoins oculaires dont Thomas ne pouvait raisonnablement contester le témoignage. Son opiniâtreté fut sans doute la cause de son incrédulité. Sa faute cependant ne fut point un péché de malice; et non seulement le Sauveur la lui pardonna, mais il l'éleva encore au plus haut

degré de charité. Thomas, convaincu de la résurrection de son divin Maître, et pénétré en même temps de vifs sentiments de componction, de respect et d'amour, s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Il déclarait par là qu'il le reconnaissait pour le souverain Seigneur de son cœur et pour l'unique objet de toutes ses affections. Rien de plus facile que de répéter les mêmes paroles ; mais on ne peut les prononcer comme il faut qu'autant qu'on est crucifié au monde et que l'on est à Dieu sans réserve. Si nous sommes dominés par nos passions Jésus-Christ ne règne point en nous par sa grâce; nous ne pouvons l'appeler avec vérité notre Dieu et notre Seigneur. Prions-le du moins d'établir en nous ce règne, afin que nous soyons en état de lui dire dans toute la sincérité de nos cœurs : *Mon Seigneur et mon Dieu.* S. Thomas en prononçant ces paroles avec foi annonçait qu'il adorait comme vrai Dieu celui dont il ne voyait que l'humanité; qu'il reconnaissait sa toute-puissance dans la victoire qu'il avait remportée sur la mort et sur l'enfer; qu'il rendait hommage à la connaissance que le Sauveur avait de ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs. Il exprimait encore par les mêmes paroles toute la vivacité de l'amour dont il brûlait pour Jésus. Si nous l'aimions comme lui nous l'appellerions avec les mêmes sentiments *notre Seigneur et notre Dieu*; nous le prierions sans cesse de devenir de plus en plus le Dieu et le roi de notre cœur.

Au reste l'incrédulité de S. Thomas nous fournit la plus forte preuve de la résurrection de Jésus-Christ, et sert merveilleusement à confirmer notre

foi sur ce mystère. C'est ce qui faisait dire à S. Grégoire-le-Grand : « Nous sommes plus affermis dans notre foi par le doute de S. Thomas que par la foi des autres apôtres. »

La confession de S. Thomas, suivant quelques pères, montre qu'il reconnaissait en Jésus-Christ deux natures distinctes subsistantes en une seule et même personne : son humanité, en l'appelant *Seigneur*, et sa divinité en l'appelant *Dieu*.

Les miracles furent nécessaires dans l'établissement du christianisme, parcequ'il fallait que le sceau de l'autorité divine fût imprimé à la révélation ; mais les preuves de cette révélation sont maintenant si frappantes que quiconque les conteste ne se rendrait pas même à l'évidence des miracles. Dans le temps où la puissance de Dieu se manifestait par des prodiges, il y eut des incrédules comme il y en a aujourd'hui. Cela est si vrai que ceux qui ne croyaient ni Moïse ni les prophètes refusèrent de croire le plus grand des miracles, la résurrection d'un mort.

Nous lisons dans quelques auteurs anciens qu'après la descente du Saint-Esprit S. Thomas envoya Thaddée à Abgare, roi ou toparque d'Édesse, pour l'instruire et le baptiser. Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans Eusèbe, qui parle d'après les archives de l'église d'Édesse qu'il copia, et dont il est fait mention dans S. Éphrem. Abgare avait écrit à Jésus-Christ pour l'inviter à venir dans son royaume, et pour le prier de le guérir d'une maladie dont il était affligé. Le Sauveur lui répondit qu'il devait accomplir les choses pour lesquelles il était venu, et retourner ensuite à celui qui l'avait envoyé ; mais

qu'immédiatement après son ascension il lui enverrait un de ses disciples pour le guérir, ainsi que pour donner la vie et à lui et à toute sa famille. Cette promesse fut accomplie par S. Thomas : il chargea Thaddée, un des soixante-douze disciples, d'aller à Édesse. Celui-ci guérit le roi ; il le baptisa avec plusieurs autres personnes et établit le christianisme dans le pays. On l'a confondu mal à propos avec l'apôtre S. Jude. Il mourut à Béryte dans la Phénicie, suivant les Grecs, qui l'honorent le 21 août.

Quant à S. Thomas, nous apprenons d'Origène qu'après la dispersion des apôtres il alla prêcher l'Evangile aux Parthes, qui étaient alors maîtres de la Perse, et qui disputaient aux Romains la souveraineté ; qu'ensuite il passa chez d'autres nations, et même qu'il parcourut tout l'Orient. Suivant Sophrone, il planta la foi chez les Mèdes, les Perses, les Carmaniens, les Hyrcaniens, les Bactriens et d'autres peuples voisins. Les Grecs modernes le font aussi apôtre des Indiens et des Ethiopiens ; mais les anciens désignaient quelquefois par ces noms tous les Orientaux. Si l'on en croit les Indiens modernes et les Portugais, S. Thomas annonça Jésus-Christ aux Bracmanes et aux Indiens au-delà de la grande île de Taprobane, que les uns prennent pour Ceylan et les autres pour Sumatra. Ils ajoutent qu'il souffrit le martyre à Méliapour ou Saint-Thomé, sur la côte de Coromandel, dans la péninsule en deçà du Gange. Eusèbe dit en général que les apôtres ont donné leur vie pour Jésus-Christ, et Théodoret ainsi que S. Astère d'Amasée comptent S. Thomas parmi les principaux martyrs de

l'Eglise après S. Pierre et S. Paul. S. Gaudence dit qu'il fut mis à mort par les infidèles, mais que les miracles opérés par son intercession montraient qu'il vivait avec Dieu. Nous lisons dans le même père et dans Sophrone qu'il mourut à Calamine dans l'Inde, ville que les Indiens modernes prennent pour Méliapour.

Tillemont et d'autres auteurs pensent que S. Thomas ne mourut point loin d'Edesse, et doutent qu'il ait jamais prêché au-delà de l'île Taprobane. Beausaubre prétend même qu'il ne prêcha que chez les Parthes et chez les Perses. Il paraît que le roi Gundaphore, dont parle Lucius dans ses faux actes, et le prétendu Abdias, son copiste, n'est autre chose que le roi de la ville de Gundschavar, qu'Artaxercès, fondateur du second empire des Perses, fit rebâtir, et qui fut ainsi appelée de Schavar, fils de ce prince, lequel la choisit pour le lieu de sa résidence. Tous les faux actes du saint et les Ménées des Grecs portent que le roi infidèle, irrité contre l'apôtre qui avait baptisé plusieurs personnes de sa cour, le livra à ses soldats pour le mettre à mort, et que ceux-ci, l'ayant conduit sur une montagne voisine, le tuèrent avec une lance.

En quelque lieu que soit mort S. Thomas, son corps fut au moins porté dans la suite à Edesse, et on l'y honorait dans la grande église avec une singulière vénération, lorsque S. Chrysostome, Rufin, Socrate, Sozomène et S. Grégoire de Tours écrivaient. On lit dans S. Chrysostome et dans Rufin qu'on ne connaissait point de leur temps les tombeaux des apôtres, à l'exception de ceux de S. Pierre, de S. Paul, de S. Jean et de S. Thomas; et il est dit

dans l'oraison sur notre saint apôtre, écrite en 402 et publiée parmi les œuvres de S. Chrysostome, que son corps était à Edesse, où il y eut une église nombreuse et florissante dans le second, le troisième et le quatrième siècle.

S. Ambroise de Milan, S. Gaudence de Bresce, S. Paulin de Nole, obtinrent pour leurs églises quelques portions des reliques de S. Thomas. Un ancien martyrologe marque au 9 mai la fête de S. Jean, de S. André et de S. Thomas à Milan. Ce fut sans doute en ce jour que S. Ambroise déposa leurs reliques dans une église. Nous apprenons d'un auteur du sixième siècle qu'on avait de toutes parts des parcelles des reliques de S. Thomas, et que Dieu accordait des grâces dans toutes les contrées par l'intercession de cet apôtre.

D'un autre côté plusieurs églises de l'Orient, et notamment celle de Méliapour, regardent S. Thomas comme leur premier fondateur; mais il est probable que quelques-unes ne reçurent la foi que de ses disciples. Celle de Méliapour et tous les chrétiens dits de S. Thomas célèbrent la liturgie en langue chaldaïque, et dépendent du patriarche de Mosul : deux circonstances qui semblent montrer que leurs premiers prédicateurs vinrent d'Assyrie; car les patriarches de Mosul ont juridiction sur les églises de ce pays, et ils les ont entretenues pendant plusieurs siècles dans le nestorianisme.

Lorsque les Portugais arrivèrent aux Indes orientales, ils y trouvèrent les chrétiens de S. Thomas. On dit qu'il y en avait quinze mille familles sur la côte de Malabar. On voit par le synode tenu à Diamper, au royaume de Cochin, en 1599, par

Alexis de Ménessès, archevêque de Goa, qu'ils se servaient d'expressions nestoriennes et qu'il régnait parmi eux un grand nombre d'abus, d'erreurs et de superstitions. Nous lisons dans la préface de ce synode qu'ils ne tombèrent dans le nestorianisme qu'au neuvième siècle, et qu'ils furent pervertis par certains prêtres venus de l'Arménie et de la Perse. Ils célèbrent deux fêtes en l'honneur de S. Thomas; la principale se fait au mois de juillet.

Suivant les historiens portugais, Jean III, roi de Portugal, ordonna de chercher le corps de S. Thomas dans une ancienne chapelle ruinée, qui était sur son tombeau, hors des murs de Méliapour. On creusa la terre en 1523, et on découvrit une voûte construite en forme de chapelle. On y trouva les ossements du saint avec une partie de la lance dont on s'était servi pour lui ôter la vie, et une fiole teinte de son sang. On les renferma dans un vase précieux et richement orné. On mit dans un autre vase, mais moins précieux, les ossements du prince que l'apôtre avait baptisé et ceux de quelques autres de ses disciples, lesquels furent découverts dans le même lieu. Les Portugais firent bâtir auprès de cet endroit une nouvelle ville, qu'ils appelèrent Saint-Thomas ou Saint-Thomé. Elle est habitée par des chrétiens, et celle de Méliapour, qui est contiguë, par des Indiens. Plusieurs chrétiens de Saint-Thomas se sont convertis à la foi catholique; mais les autres persistent dans leurs erreurs et continuent d'obéir au patriarche nestorien de Mosul. Depuis que les Hollandais se sont emparés des établissements que les Portugais avaient sur cette côte, la ville de Saint-Thomé a passé au roi de Golconde; mais les

missionnaires de Portugal continuent toujours d'instruire les catholiques qui y demeurent.

TRAITS DÉTACHÉS.

S. GAMALIEL.

(3 août.)

Gamaliel, membre de la secte des pharisiens comme Nicodème, était docteur de la loi et jouissait à Jérusalem de la plus haute réputation. S. Paul cherchait à se rendre les Juifs favorables en disant qu'il avait été son disciple. Lorsque ceux de sa nation délibéraient sur les moyens de mettre les apôtres à mort, il empêcha l'effet de leurs mauvais desseins et montra directement que la religion chrétienne était l'œuvre de Dieu ; mais il le fit avec tant de prudence qu'il ne s'attira l'inimitié de personne. Il ne croyait point encore alors en Jésus-Christ. Il se convertit avant S. Paul, selon S. Chrysostome. Il enterra S. Etienne à sa maison de campagne, qui était à vingt milles de Jérusalem, et voulut être mis lui-même dans le même tombeau.

S. VITAL, MARTYR A RAVENNE.

(28 avril.)

S. Vital, né à Milan, était, selon l'auteur de ses Actes, père de S. Gervais et de S. Protais. La Pro-

vidence l'ayant conduit à Ravenne, il arriva qu'un chrétien nommé Ursicin fut condamné à mort pour sa religion ; mais on crut pendant quelque temps qu'il allait apostasier tant était vive l'impression que la vue du supplice avait faite sur lui. Vital, alarmé du danger que courait son frère, ne voit plus celui auquel il s'expose lui-même ; il vole à son secours et l'exhorte fortement à ne pas perdre l'occasion de mériter une couronne immortelle. Ursicin se rassure et reçoit généreusement le coup mortel. Vital emporte le corps du martyr et l'enterre avec respect.

Le juge nommé Paulin n'eut pas plus tôt appris ce qui s'était passé qu'il donna des ordres pour arrêter Vital. Il fut brûlé vif après avoir été étendu sur le chevalet et avoir souffert divers autres genres de tortures. On lit dans ses Actes que Valérie, sa femme, retournant de Ravenne à Milan, fut mise à mort par une troupe de paysans auxquels elle refusa de se joindre dans la célébration d'une fête impie et licencieuse.

S. GERVAIS ET S. PROTAIS, MARTYRS DE MILAN.

(19 juin.)

Ces deux saints sont appelés par S. Ambroise les premiers martyrs de Milan. Il paraît qu'ils souffrirent sous Néron ou au plus tard sous Domitien. On dit qu'ils étaient fils de S. Vital et de sainte Valérie, qui versèrent leur sang pour la foi, l'un à Ravenne et l'autre à Milan. Cette dernière ville est devenue célèbre par le martyre et les miracles de S. Gervais

et de S. Protais, que quelques auteurs prétendent avoir été frères. On lit dans S. Ambroise qu'aidés de la grâce ils s'étaient préparés long-temps à la victoire qu'ils remportèrent par les exercices de la piété et par la constance avec laquelle ils résistèrent à la corruption du siècle. Le même père ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de Jésus-Christ.

Les fidèles de Milan avaient perdu dans le quatrième siècle le souvenir de ces saints, qui n'avaient pas pour cela cessé de les assister dans leurs divers besoins. Ils durent à la découverte de leurs reliques la délivrance d'un des plus grands dangers qui eût jamais menacé leur Eglise.

L'impératrice Justine, veuve de Valentinien Ier et mère de Valentinien-le-Jeune, qui régnait alors et faisait sa résidence à Milan, portait jusqu'au fanatisme son attachement pour la doctrine d'Arius; elle faisait encore tous les efforts imaginables pour chasser S. Ambroise de son siége. Les ariens, qui avaient ce dernier point fort à cœur, employaient dans le dessein de réussir tout ce que la calomnie a de plus atroce. Ce fut dans une conjoncture aussi critique que nos saints martyrs vinrent au secours de l'Eglise de Milan. Le lieu où étaient leurs reliques fut révélé à S. Ambroise par une vision qu'il eut en songe. D'autres disent que les saints eux-mêmes lui apparurent et lui firent connaître l'endroit qui renfermait leurs corps.

S. Ambroise était alors sur le point de consacrer l'église appelée depuis *Basilique Ambroisienne*, et connue aujourd'hui sous le nom de *Saint-Ambroise-le-Grand*. Les fidèles désiraient qu'il la consacrât avec autant de solennité qu'il avait fait celle des

apôtres, où il avait mis une portion de leurs reliques. Le saint évêque ne demandait pas mieux que de leur accorder ce qu'ils désiraient, mais il ne savait où prendre des reliques. On ignorait encore que les corps de S. Gervais et de S. Protais étaient devant les barreaux qui environnaient le tombeau de S. Nabor et de S. Félix. Ambroise, instruit par une lumière céleste, comme nous l'avons remarqué, fit creuser la terre en cet endroit. On y trouva les corps de deux hommes qui paraissaient avoir été d'une grande taille. Les os encore entiers étaient dans leur situation naturelle, excepté que les têtes étaient séparées du reste du corps. Le fond du tombeau était couvert de sang, et l'on y voyait toutes les marques qui pouvaient constater la vérité de ces reliques.

S. NAZAIRE ET S. CELSE, MARTYRS A MILAN.

(28 juillet.)

S. Nazaire eut le bonheur d'avoir pour mère une femme remplie de piété. Elle avait été instruite dans la religion chrétienne par S. Pierre, ou du moins par ses premiers disciples. Son nom était Perpétue. Quoique son mari, qui occupait une place distinguée dans les troupes de l'empire, fût païen, elle inspira au jeune Nazaire, son fils, un désir ardent de se consacrer à Jésus-Christ. Ses leçons produisirent des effets qui surpassèrent ses espérances. Nazaire devint un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes. Enflammé de zèle pour le salut des ames, il quitta la ville de Rome, sa patrie,

et alla prêcher la foi en plusieurs lieux avec une ferveur et un désintéressement dignes d'un disciple des apôtres. Etant arrivé à Milan, les païens l'y arrêtèrent avec un jeune homme appelé Celse, qui l'accompagnait pour l'assister dans ses voyages. Ils furent l'un et l'autre condamnés à perdre la tête. Ils souffrirent peu après que Néron eut excité la première persécution contre l'Eglise. On les enterra séparément dans un jardin situé hors de la ville. S. Ambroise découvrit leurs corps, et les leva de terre en 395. On trouva dans le tombeau de S. Nazaire une fiole pleine du sang du martyr, lequel était aussi rouge et vermeil que s'il eût été versé le jour même. Les fidèles en mirent quelques gouttes sur des mouchoirs, et ils en firent ensuite une espèce de pâte, dont S. Ambroise envoya un morceau à S. Gaudence de Bresce. Le saint archevêque de Milan transporta les reliques des deux martyrs dans l'église qu'il venait de bâtir en l'honneur des apôtres, il en détacha une petite partie, qu'il envoya à S. Paulin de Nole, par lequel elle fut reçue comme un présent de grand prix.

S. APOLLINAIRE, ÉVÊQUE DE RAVENNE.

(23 juillet.)

S. Apollinaire fut le premier évêque de Ravenne. Il est dit dans le véritable martyrologe de Bède qu'il siégea vingt ans, et qu'il versa son sang pour le nom de Jésus-Christ sous l'empereur Vespasien. Selon l'auteur de ses Actes il fut disciple de S. Pierre, qui l'établit évêque de Ravenne.

S. Pierre Chrysologue, l'un des plus célèbres évêques de Ravenne, nous a laissé un discours en l'honneur de S. Apollinaire, dans lequel il lui donne souvent le titre de martyr; mais il ajoute que, quoiqu'il eût à différentes reprises versé une partie de son sang pour la foi, et qu'il désirât faire à Jésus-Christ le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva long-temps à son Eglise et ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort; ainsi il paraît qu'il n'a été appelé martyr qu'à cause des tourments qu'il souffrit pour la défense du christianisme, et auxquels il survécut du moins quelque temps.

S. ONÉSIME, DISCIPLE DE S. PAUL.

(16 février.)

Onésime, Phrygien de naissance, était esclave d'un citoyen de Colosses, nommé Philémon, qui avait été converti à la foi par S. Paul. Après avoir donné plusieurs sujets de plainte à son maître il finit par le voler et prendre la fuite. Dieu permit, pour le salut de son ame, qu'il dirigeât sa route vers la ville de Rome, où S. Paul était alors enchaîné pour la foi. Cet apôtre l'ayant rencontré, lui fit sentir toute l'énormité de sa faute, le convertit et le baptisa. Il le renvoya ensuite à son maître, auquel il écrivit en même temps pour lui demander la grâce de son esclave. Philémon, non content de lui pardonner, le mit en liberté, et le renvoya à Rome pour être auprès de S. Paul, qu'il servit toujours depuis avec l'attachement le plus fidèle et

le plus tendre. L'apôtre le fit porteur, avec S. Tychique, de la lettre qu'il écrivit aux Colossiens, l'employa dans le ministère de l'Evangile et l'ordonna évêque dans la suite.

SAINTE FLAVIE DOMITILLE, VIERGE ET MARTYRE.

(12 mai.)

Nous apprenons d'Eusèbe que cette sainte était fille de la sœur du consul Flavius Clemens, martyrisé pour la foi, et conséquemment petite-nièce de l'empereur Domitien. Ce prince la bannit dans l'île de Pontia, après avoir condamné son oncle à mort. Elle y vécut avec S. Nérée et S. Achillée, ses eunuques, dans les exercices de la piété chrétienne. Les cellules dans lesquelles ils demeuraient chacun séparément subsistaient encore trois cents ans après leur martyre. On lit dans S. Jérôme que sainte Paule, allant de Rome à Jérusalem, les visita respectueusement, et qu'elle se sentit en les voyant animée d'une nouvelle ferveur. Le même père appelle le bannissement de sainte Domitille un long martyre.

Nerva et Trajan rappelèrent les personnes exilées par Domitien, mais il n'est pas certain qu'ils aient rappelé les parents de ce prince. Quoi qu'il en soit, on lit dans les actes de S. Nérée et de S. Achillée que sainte Domitille alla à Terracine, et qu'elle y fut brûlée sous Trajan pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. On garde ses reliques avec celles de S. Nérée et de S. Achillée, qui ayant été ses domestiques sur la terre, sont présentement associés à sa gloire dans le ciel.

S. JOSEPH D'ARIMATHIE.

(17 mars.)

S. Joseph dit d'*Arimathie*, du nom de la ville où il avait pris naissance, était membre du sanhédrin des Juifs. Nous lisons dans l'Evang'le que c'était un homme juste et du nombre de ceux qui attendaient le royaume de Dieu. Il n'avait point consenti à tout ce que les Juifs avait entrepris et fait contre Jésus-Christ; il était même disciple du Sauveur, sans oser toutefois se déclarer ouvertement, par la crainte qu'il avait de ceux de sa nation : mais il donna les plus fortes preuves de son amour pour Jésus-Christ lorsqu'il eut expiré sur la croix; il alla hardiment trouver Pilate pour lui dem nder son corps, afin de l'embaumer et de l'ensevelir. Ayant obtenu la permission de l'enlever, il le descendit de la croix, puis, après l'avoir enveloppé dans un linceul, il le déposa dans un sépulcre où personne n'avait encore été mis. Il fut aidé dans cette œuvre de piété par Nicodème, autre disciple de Jésus-Christ. Une pareille démarche annonçait sans doute beaucoup de courage de sa part, puisqu'elle l'exposait à toute la fureur de ses compatriotes et par conséquent à la perte de ses biens et de la haute considération dont il jouissait dans son pays.

SECOND SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

PRÉCIS HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES ARRIVÉS DANS LE SECOND SIÈCLE.

—

Vers le commencement du deuxième siècle les chrétiens eurent à souffrir une nouvelle persécution. L'empereur Trajan, dont l'histoire loue d'ailleurs la clémence, contribua aux cruautés qu'on exerça contre eux dans cette nouvelle persécution, qui est la troisième générale. Il voulut que les lois sanguinaires de ses prédécesseurs fussent exécutées dans l'empire. Nous en avons une preuve dans la réponse de ce prince à Pline le Jeune, gouverneur de Bythinie. Pline avait écrit à Trajan pour le consulter sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des chrétiens : « Toute leur erreur, dit-il, consiste à chanter des hymnes en l'honneur du Christ. Il y en a un très grand nombre de tout âge et de tout état dans les villes et dans les campagnes, tellement que les temples de nos dieux sont presque déserts. Du reste leur conduite est pure et innocente. » Tel est le témoignage qu'un persécuteur rendait au nombre et à la sainteté des chrétiens. Trajan lui répondit qu'il ne fallait point rechercher les chrétiens, mais que s'ils étaient accusés et convaincus il fallait les punir de mort : réponse absurde, car si les chrétiens étaient coupables pourquoi défendre de les rechercher? s'ils étaient innocents pourquoi les punir de mort?

Deux des plus illustres martyrs que fit cette per-

sécution furent S. Ignace, évêque d'Antioche, qui fut condamné à être exposé aux bêtes, et S. Siméon, proche parent de notre Seigneur, évêque de Jérusalem, et alors âgé de cent vingt ans. Celui-ci fut dénoncé non seulement comme chrétien, mais encore comme étant de la race de David. A ce double titre on lui fit souffrir divers supplices, qu'il endura avec une constance admirable. Enfin Trajan le condamna à mourir sur une croix.

Les persécutions, loin d'arrêter les progrès de l'Évangile, contribuaient au contraire à la propagation de la foi. Dès le milieu du deuxième siècle l'Église encore naissante remplissait déjà toute la terre : elle était répandue non seulement dans l'Orient, c'est à dire dans la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie mineure et la Grèce, mais encore dans l'Occident, c'est à dire dans l'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne. Elle s'étendait dans des pays impénétrables aux armes romaines, dans l'Arménie, la Perse, les Indes ; chez les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétules, et jusqu'aux îles les plus inconnues, tout était plein de chrétiens.

Les païens, voyant que les tourments que l'on faisait endurer aux chrétiens étaient insuffisants pour détruire la religion, eurent recours à d'autres moyens et surtout à la calomnie. C'est principalement à cette cause qu'il faut attribuer la quatrième persécution. Prévenu par ces calomnies, l'empereur Marc-Aurèle renouvela les édits de persécution. Les premières violences s'exercèrent à Smyrne, et elles furent horribles. On déchirait

tellement les chrétiens à coups de fouet qu'on leur voyait les veines, les artères et même les entrailles. Au milieu de ces tourments ils demeuraient inébranlables, et, tandis que les spectateurs étaient attendris jusqu'aux larmes, ces généreux soldats de Jésus-Christ se présentaient avec joie aux supplices, et leur bouche ne s'ouvrait que pour bénir le Seigneur. Un jeune homme, nommé Germanique, fortifiait les autres par son exemple. Avant qu'on l'exposât aux bêtes le juge fit un dernier effort pour le gagner; mais le saint martyr répondit qu'il aimerait mieux perdre mille vies que d'en conserver une au prix de son innocence: puis, s'avançant vers un lion qui venait à lui, et cherchant la mort dans les griffes et les dents de cet animal furieux, il se hâta de sortir d'un monde où l'on ne respirait que le crime et l'impiété.

Ce fut dans cette persécution que S. Polycarpe, disciple de l'apôtre S. Jean et évêque de Smyrne, fut condamné à être brûlé vif, et rendit un glorieux témoignage à la divinité de Jésus-Christ.

Un événement miraculeux suspendit pour un temps la quatrième persécution. L'empereur Marc-Aurèle la fit cesser à l'occasion d'une faveur signalée que lui obtinrent du ciel des soldats chrétiens qui servaient dans son armée. Les troupes romaines se trouvèrent engagées dans les montagnes de la Bohême et enveloppées par les barbares, supérieurs en nombre. C'était dans les chaleurs de l'été et l'on manquait d'eau. Dans cette extrémité, ceux des soldats qui étaient chrétiens se mirent à genoux et adressèrent à Dieu de ferventes prières, à la vue de l'ennemi qui s'en moquait. Mais tout à

coup le ciel se couvrit de nuages et une grande pluie tomba du côté des Romains. D'abord ils levaient la tête et recevaient l'eau dans leur bouche, tant la soif les pressait; ensuite ils emplirent leurs casques et burent abondamment, eux et leurs chevaux. Les barbares crurent ce moment favorable pour les attaquer. Mais le ciel, s'armant pour les Romains, fit tomber sur leurs ennemis une grêle épouvantable mêlée de foudres, qui écrasait leurs bataillons; de sorte qu'ils furent vaincus et taillés en pièces. Les troupes chrétiennes qui avaient obtenu cette faveur du ciel reçurent le nom de *légion fulminante.* L'empereur frappé d'un tel prodige cessa pour un temps de persécuter les chrétiens, et l'on éleva à Rome un monument durable, subsistant encore aujourd'hui, où l'on voit gravée en bas-relief la représentation de cet événement glorieux à la religion.

Mais trois ans après l'empereur oublia ce qu'il devait aux chrétiens: la persécution se ranima dans les Gaules; elle éclata surtout à Autun, où le jeune S. Symphorien signala son courage, et à Lyon, où le vénérable S. Pothin, premier évêque de cette ville, s'immola pour la foi avec un grand nombre de fidèles.

S. SIMÉON,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM, MARTYR.

(18 février.)

S. Siméon eut pour père Cléophas, autrement *Alphée*, frère de S. Joseph, et pour mère, Marie,

sœur de la sainte Vierge. Les plus habiles interprètes pensent qu'il est le même que ce Simon, frère de S. Jacques le Mineur, de S. Jude et de Joseph, dont il est parlé dans l'Evangile. Il naquit huit ou neuf ans avant le Sauveur, et l'on ne peut douter qu'il ne se soit mis de bonne heure à sa suite avec son père, sa mère et ses trois frères. Il ne paraît pas moins certain qu'il reçut le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte avec la sainte Vierge et les apôtres, et qu'il était du nombre de ceux qui sont désignés sous le titre général de *frères du Seigneur.*

Lorsque les Juifs eurent massacré, en 62, S. Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, S. Siméon eut le courage de leur reprocher cette horrible cruauté. Il n'ignorait pas le danger auquel il s'exposait, mais il était animé de cet esprit de force qui rend supérieur à tout sentiment de crainte. Quelque temps après, les apôtres et les disciples s'étant assemblés à Jérusalem pour donner un successeur à S. Jacques, ils élurent Siméon tout d'une voix. On croit qu'il avait auparavant aidé son frère dans le gouvernement de son Eglise.

Les Romains, lassés des révoltes continuelles des Juifs, résolurent enfin de détruire Jérusalem; ils se mirent donc en marche pour exécuter leur dessein : mais Dieu, qui voulait sauver ses serviteurs, les avertit miraculeusement de sortir d'une ville sur laquelle il allait déployer ses vengeances de la manière la plus formidable. Les chrétiens, dociles à la voix du ciel, partirent avec leur évêque et se retirèrent dans la petite ville de Pella, située au-delà du Jourdain. Ceci arriva l'an 66 de Jésus-Christ, et avant que Vespasien eût formé le siége

de Jérusalem. Les fidèles repassèrent le Jourdain après la ruine de cette malheureuse ville et vinrent habiter au milieu de ses débris. On y vit bientôt refleurir l'Eglise. Dieu s'en déclara visiblement le protecteur, et il la glorifia par tant de prodiges qu'un grand nombre de Juifs embrassèrent le christianisme. Les choses restèrent en cet état jusqu'aux dernières années d'Adrien, qui fit entièrement raser Jérusalem.

La joie qu'avait S. Siméon de voir tous les jours multiplier les disciples de Jésus-Christ fut troublée par la naissance de deux hérésies; celle des nazaréens et celle des ébionites. Les nazaréens se rapprochaient en plusieurs points des Juifs et des chrétiens, quoique dans le fond ils détestassent les uns et les autres. Ils regardaient à la vérité Jésus-Christ comme le plus grand des prophètes, mais ils niaient en même temps qu'il fût Dieu. Ils observaient les jours du sabbat et du dimanche, et faisaient un alliage monstrueux des cérémonies de l'ancienne et de la nouvelle loi. A toutes ces erreurs les ébionites en joignaient d'autres qui leur étaient particulières: ils enseignaient par exemple que le divorce était licite et qu'on pouvait se livrer sans scrupule à des crimes infâmes. L'auteur de cette dernière secte dogmatisa d'abord dans le village de Cocabe, au-delà du Jourdain; il passa depuis en Asie et vint jusqu'à Rome. Les hérétiques, jusqu'alors timides, n'osèrent répandre leurs erreurs en public durant l'épiscopat de S. Siméon, qui vécut plus long-temps qu'aucun des disciples du Seigneur; mais Dieu ne l'eut pas plus tôt retiré de ce monde qu'on vit sortir de l'enfer une multitude effroyable de doctrines im-

pies, qui attaquèrent ouvertement la pureté de la foi.

La Providence avait permis que notre saint échappât aux recherches que Vespasien et Domitien firent faire de tous ceux qui étaient de la race de David; mais Trajan ayant ordonné les mêmes recherches, les hérétiques et les Juifs le dénoncèrent au gouverneur Atticus, et comme chrétien, et comme descendant de David. Durant plusieurs jours il souffrit les plus cruels tourments avec une patience qui étonna ses persécuteurs. Enfin il fut condamné au supplice de la croix, et termina sa vie par le même genre de mort que son divin Maître. Son martyre arriva en 106. Il était âgé de cent vingt ans, et il en avait passé environ quarante-quatre dans l'épiscopat.

S. IGNACE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE, MARTYR.

(1er février.)

S. Ignace, surnommé *Théophore*, était, selon les Actes de son martyre, disciple de S. Jean l'Evangéliste. Les apôtres l'élevèrent sur le siége d'Antioche après la mort de S. Evode, et nous apprenons de S. Chrysostome qu'il fut un modèle de toutes les vertus épiscopales pendant quarante ans qu'il gouverna cette Eglise. Il ne cessa, durant la persécution de Domitien, de veiller à la garde de son troupeau et de le soutenir par ses exhortations et ses prières. La paix ayant été rendue à l'Eglise par la mort du persécuteur, il s'en réjouit pour l'amour des fidèles; mais il s'attrista en même temps de n'avoir

pas été jugé digne de souffrir pour le Seigneur. Il concluait de ce qu'il n'avait pas eu le bonheur de sceller sa foi par l'effusion de son sang qu'il n'était pas encore parvenu à cette charité parfaite qui caractérise le vrai disciple de Jésus-Christ.

La paix dont jouissaient les chrétiens ne fut point troublée durant les quinze mois que régna Nerva; mais la persécution se ralluma dans quelques provinces sous l'empereur Trajan, comme nous l'apprenons de la lettre écrite à ce prince par Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie; ainsi, quoiqu'il fût défendu de rechercher les chrétiens, on ne laissait pas de les condamner à mort lorsqu'ils étaient dénoncés. Il faut convenir que Trajan avait de belles qualités et plusieurs vertus morales; mais il en ternit l'éclat par des vices honteux et par les cruautés qu'il exerça contre les adorateurs du vrai Dieu. Il devint persécuteur par une prétendue reconnaissance envers ses divinités imaginaires, auxquelles il se croyait redevable des victoires qu'il avait remportées sur les Daces et les Scythes, dans les années 101 et 105. Persuadé que rien ne pourrait plus résister à l'effort de ses armes, il résolut de les tourner contre les Parthes, qui avait souvent donné de l'inquiétude à l'empire; il partit donc pour l'Orient l'an 106 de Jésus-Christ, qui était le neuvième de son règne. Il vint à Antioche l'année suivante, et y fit son entrée le 7 de janvier avec beaucoup de magnificence. Son premier soin en arrivant dans cette ville fut de pourvoir à la gloire de ses dieux, ce qui le porta à exiger des chrétiens qu'ils les adorassent et à prononcer la peine de mort contre ceux qui refuseraient de le faire.

Ignace, qui ne craignait que pour son troupeau, se laissa généreusement conduire devant l'empereur, qui lui dit en le voyant : « C'est donc vous, mauvais démon, qui osez enfreindre mes ordres et persuader aux autres de périr misérablement ? Ignace répondit : Personne n'appelle Théophore un mauvais démon. — Et qui est Théophore ? — Celui qui porte Jésus-Christ dans son cœur. — Vous croyez donc que nous n'avons pas dans nos cœurs les dieux qui nous aident à vaincre nos ennemis. — C'est une erreur d'appeler dieux les démons que vous adorez; car il n'y a qu'un seul Dieu, qui a fait le ciel et la terre avec tout ce qu'ils contiennent, et un Jésus-Christ, son Fils unique, dans le royaume duquel je désire ardemment d'être admis. — Vous voulez sans doute parler de celui qui fut crucifié sous Ponce-Pilate ? — C'est celui-là même, qui par sa mort a crucifié le péché avec l'auteur du péché, qui a triomphé de la malice des démons, et qui les a assujettis sous les pieds de ceux qui le portent dans leur cœur. — Vous portez donc le Christ en vous ? — Oui, car il est écrit : *J'habiterai et me reposerai en eux.* » Trajan, irrité de la fermeté avec laquelle le saint évêque avait confessé sa foi, prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit porter en lui le Crucifié, soit lié et conduit à Rome, pour y être dévoré par les bêtes et y servir de spectacle au peuple. » Le martyr ayant entendu l'arrêt de sa mort s'écria dans un transport de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez donné un parfait amour pour vous et de ce que vous permettez que je sois lié de chaînes comme Paul, votre apôtre. » En achevant ces paroles il mit lui-même ses chaînes,

puis il pria pour son Eglise et la recommanda à Dieu avec larmes. Il se livra ensuite aux soldats chargés de le conduire à Rome.

Etant arrivé à Séleucie, il s'embarqua sur un vaisseau qui devait longer les côtes de l'Asie mineure; cependant on choisit une autre route qui allongeait de beaucoup le voyage, et l'on n'en sait pas bien la raison : peut-être voulait-on montrer le saint en plus de lieux, afin que la connaissance du supplice qu'on lui destinait effrayât les chrétiens et tous ceux qui auraient envie de le devenir. Quoi qu'il en soit, cette longue navigation fut permise par la Providence pour que la vue d'Ignace servît à consoler et à édifier plusieurs Eglises. Notre saint fut accompagné depuis la Syrie jusqu'à Rome par Philon, diacre, et Agathopode, que l'on croit être les auteurs des Actes de son martyre. Il y eut encore d'autres chrétiens d'Antioche qui le devancèrent et l'allèrent attendre à Rome. Ignace était gardé nuit et jour, sur terre comme sur mer, par dix soldats, auxquels il donna le titre de *léopards* à cause de leur cruauté, et parceque sa patience et sa douceur ne faisaient que les aigrir de plus en plus.

Quoique le saint martyr fût observé de près par ses gardes il ne laissait pas de trouver le moyen de confirmer dans la foi les Eglises des villes par où il passait. Dans les instructions qu'il leur donnait il insistait particulièrement sur la fuite des schismes et des hérésies et sur la nécessité de s'attacher inviolablement à la tradition des apôtres. S. Chrysostome ajoute qu'il exhortait encore avec une onction toute divine à mépriser la vie présente, à ne soupirer qu'après les biens futurs et à ne jamais crain-

dre des maux passagers. Les fidèles dans le voisinage desquels il passait accouraient en foule pour le voir et pour lui rendre tous les services qui dépendaient d'eux, espérant par là se rendre dignes de participer à la plénitude de sa bénédiction. Les Eglises d'Asie, non contentes de députer vers lui par honneur des évêques et des prêtres, chargèrent encore plusieurs fidèles de l'accompagner le reste du voyage; ce qui faisait dire au saint qu'il avait avec lui plusieurs Eglises. Tous étaient remplis d'une grande consolation en voyant Ignace porter l'amour des souffrances au plus haut degré; car les fatigues d'un voyage aussi long que pénible ne faisaient qu'augmenter sa force et son courage.

Notre saint, étant arrivé à Smyrne, profita de la liberté qu'on lui donna de descendre du vaisseau pour aller saluer S. Polycarpe, qui était évêque de cette ville, et qui comme lui avait été disciple de S. Jean l'Evangéliste. Il l'entretint des choses de Dieu et lui témoigna combien il se tenait honoré d'être chargé de chaînes pour le nom de Jésus-Christ. Il reçut dans la même ville les députés de diverses Eglises. Celle d'Ephèse avait envoyé son évêque, nommé Onésime, avec Burrhus, diacre, Crocus, Euplus et Fronton; celle de Magnésie était représentée par Damas, son évêque, Bassus et Apollon, prêtres, et Sotion, diacre; Polybe, évêque de Tralles, représentait son Eglise. S. Ignace écrivit de Smyrne quatre lettres, qui toutes portent l'empreinte d'un esprit vraiment apostolique. La première est adressée aux Ephésiens. Le saint, après avoir fait l'éloge de l'évêque Onésime et de ceux qui l'avaient accompagné, exhorte les Ephésiens à glo-

rifier Jésus-Christ en toutes choses et à se soumettre avec docilité à l'évêque et aux prêtres. « Si je vous donne cet avis, continue-t-il, ce n'est pas que je m'estime quelque chose; car je vous regarde tous comme mes maîtres: aussi était-ce de vous que je devais recevoir des instructions, mais la charité dont je brûle pour vous ne m'a pas permis de garder le silence.» Il revient encore sur la soumission à l'évêque, et recommande fortement la fuite des hérétiques. « J'ai su, dit-il, qu'il a passé chez vous des hommes qui tiennent une mauvaise doctrine; mais vous vous êtes bouché les oreilles pour ne les pas entendre. Je me réjouis de ce que vous priez sans cesse pour les autres hommes; vous pouvez aussi les instruire par vos actions. Opposez la douceur à leurs emportements, l'humilité à leur orgueil, la prière à leurs injures et à leurs outrages. » Il dit ensuite, en parlant de Jésus-Christ : « C'est pour lui que je porte mes chaînes, puissé-je ressusciter avec elles par la vertu de vos prières! Je sais qui je suis et à qui j'écris; je suis condamné, vous avez trouvé miséricorde; je suis dans le péril, vous êtes affermis dans la grâce. » Il insiste sur la nécessité des bonnes œuvres, sans lesquelles la foi ne sert de rien pour le salut. C'était une exhortation indirecte aux Ephésiens, qu'il avait loués plus haut de ce que par la pureté de leurs motifs ils rendaient saintes et spirituelles leurs actions, même les plus indifférentes. Ensuite, parlant des erreurs de son temps, il dit que Jésus-Christ, notre Dieu, conçu de Marie, du sang de David et du Saint-Esprit, est né et a voulu être baptisé pour purifier l'eau, et que le démon a ignoré la virginité de Marie, son enfantement et la mort

du Seigneur. Il enseigne plus bas que le pain sacré de l'eucharistie est un antidote assuré contre la mort, et un gage d'immortalité. « Je donnerais volontiers ma vie pour vous, continue-t-il, et pour ceux que vous m'avez envoyés. Souvenez-vous de moi. Priez pour l'Eglise de Syrie, d'où l'on m'emmène à Rome chargé de fers, moi qui suis le dernier de cette Eglise. Je vous salue en Dieu le Père et en Jésus-Christ, notre commune espérance. » Les admirables instructions répandues dans la lettre que nous venons d'analyser se retrouvent encore dans celle que notre saint écrivit aux Eglises de Magnésie et de Tralles (1), et elles y sont présentées toujours avec la

(1) Le saint dans sa lettre aux Magnésiens leur témoigne, après les avoir salués, la joie que lui causent leur foi et leur charité ; puis il ajoute : « Etant honoré d'un nom d'une dignité divine, à cause des chaînes que je porte, je publie la gloire des Eglises, et je leur souhaite l'union selon la chair et l'esprit de Jésus-Christ, qui est notre éternelle vie, l'union de la foi et de la charité à laquelle rien n'est comparable ; mais surtout l'union de Jésus-Christ et du Père, qui, en nous fortifiant contre le prince de ce monde et en nous faisant triompher de ses assauts, nous procurera la possession de Dieu. » Il donne de grands éloges à Damas, leur évêque, et les exhorte à lui obéir avec une docilité parfaite malgré sa jeunesse. Il leur met devant les yeux la brièveté de la vie ainsi que la certitude du moment de la mort, et il leur rappelle que nous devons porter non la marque du monde, mais celle de Jésus-Christ, qui est la charité. « Si nous ne sommes pas disposés, dit-il, à mourir pour imiter sa passion, sa vie n'est point en nous..... Je vous exhorte à faire toutes choses avec cet esprit de concorde qui vient de Dieu, et à regarder l'évêque comme tenant la place de Dieu même au milieu de vos assemblées ; les prêtres comme représentant le collége des apôtres, et les diacres, qui me sont si chers, comme ceux à qui est confié le ministère de Jésus-Christ, lequel était avec le Père avant tous les siècles, et s'est enfin montré au monde en ces derniers temps. Ayez donc tous les mêmes sentiments ; honorez-vous les uns les autres ; que personne ne con-

même force et la même onction. Un des points sur lesquels le saint martyr insiste le plus est l'horreur qu'un vrai chrétien doit avoir du schisme et de l'hérésie. Rien n'est plus touchant que la manière avec

sidère son prochain selon la chair; aimez-vous mutuellement en Jésus-Christ. Comme le Seigneur n'a rien fait sans le Père, de même ne faites rien sans l'évêque et les prêtres... Lorsque vous vous assemblez n'ayez qu'une même prière, un même esprit, une même espérance; vivez dans la charité et dans une joie exempte de reproches... Venez tous ensemble comme à un seul temple de Dieu, comme à un seul autel, comme à un seul Jésus-Christ, qui procède d'un seul Père, qui existe en lui seul, et qui retourne à lui dans l'unité. » Le saint martyr, après avoir précautionné les Magnésiens contre l'erreur de ceux qui tenaient aux pratiques de la loi ancienne, et contre l'hérésie des docètes, continue ainsi : « J'aurai le bonheur de partager vos mérites, si toutefois j'en suis digne; car, quoique je sois prisonnier pour la foi, je ne mérite pas d'être comparé à personne d'entre vous, qui êtes libres. Je sais que vous n'êtes point corrompus par l'orgueil, parceque vous avez Jésus-Christ en vous; et tandis que je vous donne des louanges votre modestie en devient plus grande, selon qu'il est écrit ? *Le juste est lui-même son propre accusateur*. (Prov. xviii, 17.) » Il revient encore sur la concorde et l'union, ainsi que sur la soumission à l'évêque; puis il continue : « Souvenez-vous de moi dans vos prières, afin que je parvienne à la possession de mon Dieu. Souvenez-vous aussi de l'Eglise de Syrie (d'Antioche), dans laquelle je ne mérite pas d'être compté. J'ai besoin de l'union de vos prières et de votre charité, afin que Dieu daigne arroser cette Eglise par les douces influences de la vôtre. »

L'épître aux Tralliens commence ainsi : « Je sais que la pureté de vos sentiments et l'union de vos cœurs dans les travaux que vous souffrez ne sont point en vous des vertus passagères, mais qu'elles y sont comme naturelles, ainsi que je l'ai appris de Polybe, votre évêque, qui m'a félicité dans les chaînes que je porte pour Jésus-Christ, et qui m'a tellement comblé de consolation que j'ai cru voir en lui votre multitude. En recevant par lui le témoignage de la bienveillance que Dieu vous a inspirée pour moi, je me suis réjoui de vous voir les imitateurs de ce même Dieu. Etant soumis à l'évêque comme à Jésus-Christ, vous ne paraissez pas vivre selon l'homme, mais selon Jésus-

laquelle il demande des prières aux fidèles, tant pour lui que pour l'Eglise de Syrie, dont il se juge indigne d'être membre.

S. Ignace, qui connaissait tout le pouvoir qu'ont les saints auprès de Dieu, appréhendait que l'on ne demandât et que l'on n'obtînt sa délivrance; il conjura donc S. Polycarpe et les autres fidèles de réunir leurs prières aux siennes, afin que Dieu lui fît la grâce d'être dévoré par les bêtes et d'aller ainsi à

Christ, qui est mort pour vous.» Le saint, après les avoir exhortés à respecter les diacres comme les ministres des mystères sacrés, établis par l'ordre du Sauveur, les prêtres comme le sénat de Dieu, l'évêque comme son représentant, ajoute : «Sans eux on ne doit point parler d'Eglise..... Je sais plusieurs choses en Dieu, mais je me mesure à ma faiblesse de peur que je ne périsse par la vaine gloire. J'ai plus à craindre présentement que jamais, et je ne dois point écouter ceux qui parlent avantageusement de moi; car les louanges qu'ils me donnent m'affligent. A la vérité je désire souffrir, mais je ne sais si j'en suis digne... Quoique je sois chargé de chaînes, que je connaisse les choses célestes, les rangs des anges et des principautés, les choses visibles et invisibles, suis-je pour cela un vrai disciple? Il nous faut encore bien des choses pour que nous ne soyons point séparés de Dieu. Je vous conjure, non pas moi, mais la charité de Jésus-Christ, de n'user que de la nourriture chrétienne et de rejeter les fruits empoisonnés de l'hérésie. Les hérétiques joignent Jésus-Christ à ce qui est souillé; ils donnent du poison dans une liqueur agréable, et ceux qui en boivent avec plaisir y trouvent la mort. Gardez-vous de ces maîtres dangereux. Le moyen de ne pas vous laisser corrompre est de rester unis à Dieu, à Jésus-Christ, à l'évêque, et d'être inviolablement attachés à la doctrine des apôtres. Celui qui est dans l'enceinte de l'autel est pur; mais celui qui est hors de cette enceinte, c'est à dire sans l'évêque, n'est point pur.» Le saint martyr exhorte ensuite les Talliens à l'union, et il leur demande le secours de leurs prières, tant pour lui que pour son Eglise, dont il ne se croit pas digne d'être membre. «Puisse mon esprit, dit-il en finissant, vous sanctifier non seulement à présent, mais lorsque je serai en possession de mon Dieu!»

Jésus-Christ. Ce fut encore dans cette vue qu'il écrivit de Smyrne aux chrétiens de Rome, qui auraient pu demander sa grâce et lui ravir la couronne du martyre, si les bêtes l'épargnaient miraculeusement comme elles avaient déjà épargné d'autres martyrs. La lettre dont nous parlons, qui est peut-être unique dans son genre, est en même temps l'expression d'un cœur embrasé de la plus ardente charité : nous la rapporterons presqu'en entier pour l'édification du lecteur.

« Je crains, dit le saint martyr aux Romains, que votre charité ne me nuise; car il vous est aisé de faire ce que vous voulez, et il me sera difficile d'arriver à Dieu si vous m'épargnez... Non, jamais je n'aurai une si belle occasion d'aller à lui... Si vous ne parlez point de moi je serai réuni à Dieu; mais si vous m'aimez selon la chair je retournerai à la course. Vous ne pouvez donc me donner une plus grande preuve de votre tendresse que de me laisser immoler à Dieu, tandis que l'autel est préparé. Toute la grâce que je vous demande c'est que, formant tous ensemble un chœur uni par la charité, vous chantiez un cantique d'actions de grâces à Dieu le Père de ce que, par les mérites de Jésus-Christ, il a fait passer l'évêque de Syrie d'Orient en Occident, afin de le transporter de ce monde dans le sein de sa gloire. Vous n'avez jamais été envieux de personne : vous avez instruit les autres; agissez donc conformément aux instructions que vous avez données. Obtenez-moi par vos prières la force dont j'ai besoin au dedans et au dehors, afin que je ne dise pas seulement, mais que je veuille; que l'on ne me nomme pas seulement chrétien, mais qu'on me

trouve tel... car ce qui fait le chrétien ce ne sont pas les apparences, c'est la solidité de la vertu et la grandeur d'ame dans les épreuves. J'écris aux Eglises et leur mande à toutes que je vais mourir pour Dieu, si vous ne m'en empêchez. Ne vous laissez donc pas aller à une fausse compassion pour moi. Souffrez que je sois la pâture des bêtes, afin que je jouisse de Dieu. Je suis le froment de Dieu, et il faut que je sois moulu par les dents des bêtes pour devenir un pain tout pur de Jésus-Christ. Flattez plutôt les bêtes afin qu'elles soient mon tombeau, et qu'elles ne laissent rien de mon corps, de peur qu'après ma mort je ne devienne à charge à quelqu'un. Je serai véritablement disciple de Jésus-Christ lorsque le monde ne verra plus mon corps. Priez le Seigneur pour moi, pour que je sois une victime digne de Dieu. Je ne vous ordonne pas comme Pierre et Paul: c'étaient des apôtres, et je ne suis qu'un condamné. Ils étaient libres, je suis encore esclave; mais si je souffre je serai l'affranchi de Jésus-Christ, et il me ressuscitera dans une parfaite liberté. Dès aujourd'hui j'apprends dans les chaînes que je porte pour lui à ne rien désirer de temporel ou de vain.

« Dans mon voyage de Syrie à Rome il me faut combattre nuit et jour contre les bêtes féroces, et sur terre et sur mer, étant enchaîné avec dix léopards, c'est à dire avec dix soldats, que le bien que je tâche de leur faire rend encore plus méchants; mais leurs mauvais traitements m'instruisent de plus en plus, et *je ne suis pas pour cela justifié.* Je soupire après les bêtes qui me sont préparées: puissent-elles me mettre en pièces sur-le-champ. Je les irriterai

afin qu'elles me dévorent promptement, et qu'il n'en soit pas de moi comme de quelques-uns qu'elles n'ont pas osé toucher. Si elles ne le veulent pas je les y forcerai (1). Pardonnez-le moi, je sais ce qui m'est utile. Je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ. Les choses visibles et invisibles, tout m'est indifférent. Je ne désire que le bonheur d'être réuni à Jésus-Christ. Oui, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ, je ne crains ni le feu, ni la croix, ni les bêtes, ni la séparation de mes os, ni la division de mes membres, ni la destruction de mon corps, ni tous les tourments que la rage du démon peut inventer. Tous les plaisirs du monde et tous les royaumes de la terre ne me serviraient de rien; je soupire après celui qui est mort et ressuscité pour nous. Encore une fois ne m'empêchez pas d'aller à la vie, puisque Jésus-Christ est la vie des fidèles. Ne me rendez pas au monde quand je veux être à Dieu; laissez-moi parvenir à la pure lumière. Lorsque j'en jouirai je serai véritablement un homme de Dieu. Permettez-moi d'être l'imitateur des souffrances de Jésus-Christ, mon Dieu. Si quelqu'un le possède en lui-même il comprendra ce que je désire, et connaissant ce que j'éprouve intérieurement il aura pitié de moi.

« Le prince de ce monde veut m'enlever et corrompre ma volonté attachée à Dieu: que personne d'entre vous ne prenne son parti; prenez plutôt le

(1) Il faut supposer dans le saint martyr une inspiration particulière, autrement il ne pourrait irriter les bêtes contre lui pour s'en faire dévorer. Les expressions dont il se sert marquent la fermeté de son courage et la vivacité du désir qu'il avait d'être réuni à Jésus-Christ.

mien, c'est à dire celui de Dieu. Gardez-vous de parler de Jésus-Christ si vous aimez le monde. Bannissez l'envie de vos cœurs. Si je vous priais d'autre chose étant présent ne m'écoutez pas, croyez plutôt ce que je vous écrit. Je vous écrit vivant, mais je désire mourir. Mon amour est crucifié. Je n'ai point en moi un feu matériel et grossier, mais une eau vive qui me dit intérieurement : Allons au Père. Je ne suis sensible ni à la nourriture corruptible ni aux plaisirs de cette vie. Je désire le pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ ; je désire pour breuvage le sang du même Jésus-Christ, qui est la charité incorruptible. Je ne veux plus vivre parmi les hommes, et mes vœux seront exaucés si vous le permettez... Joignez vos prières aux miennes afin que j'arrive heureusement au terme de la carrière... Si je souffre je me croirai aimé de vous ; mais si je suis rejeté je me regarderai comme l'objet de votre haine. Souvenez-vous dans vos prières de l'Église de Syrie, qui a Dieu pour pasteur à ma place. Pour moi j'ai honte d'être compté parmi ses membres ; je n'en suis pas digne, étant le dernier de tous et un avorton ; mais par la miséricorde de Dieu je suis quelque chose si je puis arriver à lui. »

Le saint martyr se glorifiait de ses souffrances comme du plus grand honneur qui eût pu lui arriver, et il regardait ses chaînes comme des perles précieuses. Élevé par la grâce au dessus de toutes les choses terrestres, il ne lui en coûtait pas plus de quitter la vie, dit S. Chrysostome, qu'il n'en coûterait à un autre homme de quitter ses vêtements. Il ne désirait que le moment où il serait livré à la

fureur des bêtes, et cet horrible genre de supplice, si capable de déconcerter les ames les plus intrépides, ne faisait pas sur lui la moindre impression. Il avait su mourir à lui-même de la manière la plus parfaite, afin de ne plus vivre que pour Dieu. *Mon amour est crucifié,* disait-il : paroles infiniment énergiques, dont le sens est qu'il était parvenu à cet heureux état où l'on n'a plus que de l'indifférence et du mépris pour le monde, pour ses biens et ses plaisirs.

Cependant notre saint partit de Smyrne et s'embarqua pour Troade. Il apprit dans cette ville que Dieu avait rendu la paix à l'église d'Antioche. Cette nouvelle calma ses inquiétudes, occasionnées par la crainte qu'il ne se trouvât quelques personnes faibles dans son troupeau. De Troade il écrivit aux Églises de Philadelphie et de Smyrne, et à S. Polycarpe. On trouve aussi dans ces trois lettres le même esprit que dans les précédentes. L'auteur, sans s'astreindre aux règles grammaticales, suit l'impétuosité de l'amour divin, dont la flamme le consume. Sa plume ne saurait trouver d'expressions assez énergiques pour rendre toute la sublimité de ses pensées. Chaque mot est un trait de feu qui éclaire l'esprit et qui échauffe le cœur. Partout le saint martyr fait éclater une humilité profonde et un souverain mépris de lui-même : partout il se montre brûlant de zèle pour l'Église et plein d'horreur pour le schisme et l'hérésie; partout il donne les preuves les plus touchantes de son amour pour Dieu et le prochain, et de sa tendresse pour son troupeau. Il sollicite les prières de tous ceux auxquels

il écrit en faveur de l'Église d'Antioche, et les conjure d'y envoyer des députés pour la consoler et l'affermir dans la foi.

Il eût bien voulu écrire aussi aux autres Églises d'Asie; mais ses gardes ne lui en donnèrent pas le temps; il pria S. Polycarpe de le faire pour lui. De Troade il passa à Napoli en Macédoine, et de là à Philippes. On l'obligea de traverser à pied la Macédoine et l'Épire. Il se rembarqua à Épidamne en Dalmatie, passa auprès de Reggio et de Pouzzoles, et arriva enfin au port de Rome. Il aurait pris terre à Pouzzoles afin d'imiter S. Paul, qui de cette ville alla à pied jusqu'à Rome; mais un gros vent qui survint l'en empêcha. « Nous étions pénétrés de douleur, disent les auteurs de ses Actes qui l'accompagnaient, en considérant que nous allions être séparés de notre cher maître. Lui au contraire se réjouissait de toucher à la fin de sa course. » Cependant les soldats le pressaient de se hâter, parceque les jeux étaient près de finir. Le bruit s'étant répandu qu'Ignace était sur le point d'arriver, les chrétiens de Rome allèrent au devant de lui. D'un côté ils étaient charmés d'avoir le bonheur de s'entretenir avec Théophore, et de l'autre ils ne pouvaient penser sans une extrême douleur que la mort allait le leur enlever: ils souhaitaient que le peuple pût obtenir sa grâce. Le martyr, qui par une lumière surnaturelle vit se qui se passait dans leurs cœurs, les conjura avec encore plus de force qu'il n'avait fait dans sa lettre de ne pas s'opposer à sa félicité; il se mit ensuite à genoux avec les frères, pour prier le Fils de Dieu d'avoir pitié de l'Église, de mettre fin à la persécution et de conserver la

charité entre les fidèles. Il arriva à Rome le 20 décembre, qui était le dernier jour des jeux publics, et fut conduit à l'amphithéâtre dès que le préfet eut lu la lettre que les soldats lui remirent de la part de l'empereur. Il n'eut pas plus tôt entendu le rugissement des lions qu'il s'écria : « Je suis le froment du Seigneur ; il faut que je sois moulu par les dents de ces animaux pour que je devienne le pain pur de Jésus-Christ. » A peine eut-il achevé ces paroles que deux lions se jetèrent sur lui et le dévorèrent en un moment, sans rien laisser de son corps que les plus gros et les plus durs de ses os. Ainsi fut exaucée la prière qu'il avait faite à Dieu. « A ce triste spectacle, disent les auteurs de ses Actes, nous fondions tous en larmes. Nous passâmes la nuit suivante dans la prière et les veilles, conjurant le Seigneur de nous consoler de cette mort en nous donnant quelque gage assuré de la gloire qui l'avait suivie. Le Seigneur nous exauça ; car quelques-uns d'entre nous s'étant endormis virent S. Ignace dans une gloire ineffable. Nous avons marqué le jour de sa mort afin que tous les ans nous puissions nous assembler pour honorer son martyre. » Nous lisons dans les mêmes Actes qu'on recueillit avec respect les os du saint, lesquels furent portés à Antioche et gardés comme un trésor inestimable.

On lit dans S. Chrysostome que les reliques de S. Ignace furent rapportées comme en triomphe de Rome à Antioche, sur les épaules des chrétiens de toutes les villes qui se rencontrèrent sur le passage. On les déposa d'abord dans le cimetière qui était hors de la porte de Daphné ; mais sous le règne de

Théodose le Jeune on les porta solennellement dans une église de la ville, qui avait été autrefois un temple de la Fortune, et à qui cette translation fit depuis donner le nom de Saint-Ignace. S. Chrysostome exhortait fortement les chrétiens d'Antioche à visiter les ossements du saint martyr, et il donnait une nouvelle force à ses exhortations en montrant les merveilleux avantages que les fidèles retireraient de cette visite, tant pour le corps que pour l'ame. Les reliques de notre saint sont maintenant à Rome dans l'église de Saint-Clément, pape et martyr; elles y furent apportées sous le règne d'Héraclius, vers le temps où la ville d'Antioche tomba entre les mains des Sarrasins. Il y avait quelques parcelles des ossements de S. Ignace chez les chanoines réguliers d'Arouaise près de Bapaume en Artois, chez les Bénédictins de Liessies en Hainaut, et dans quelques autres églises. La fête de notre saint est d'obligation chez les Grecs, qui la célèbrent le 20 de décembre, jour auquel il fut martyrisé.

Pour peu qu'on lise attentivement les épîtres de S. Ignace on se sentira comme transporté hors de soi-même en voyant jusqu'à quel degré de perfection il porta la douceur, l'humilité, la patience, le détachement du monde, l'amour de Dieu et du prochain, le désir du martyre. Cette lecture deviendra encore pour nous une source d'instructions salutaires. Pourrons-nous en effet ne pas être pénétrés de confusion lorsque notre lâcheté sera mise en contraste avec la ferveur des saints de la primitive Église? Mais écoutons S. Ignace lui-même, et finissons sa vie par l'analyse de son épître aux Philadelphiens. Il la commence par recommander

fortement l'union avec l'évêque, les prêtres et les diacres. « Votre évêque, dit-il, est solidement établi dans l'humilité et dans l'amour de Jésus-Christ. La gravité de ses mœurs est telle que son silence seul a plus de force pour persuader que les vains discours des autres. Son ame est ornée de toutes sortes de vertus, et possède la douceur du Dieu vivant, qui la rend supérieure au mouvement de la passion et de la colère. » Il exhorte les Philadelphiens à fuir le schisme et l'hérésie. « Ce sont, continue-t-il, des plantes pernicieuses, que Jésus-Christ ne cultive point parcequ'elles n'ont pas été plantées de la main du Père... Quiconque appartient véritablement à Dieu et à Jésus-Christ demeure attaché à l'évêque... Si quelqu'un se rend partisan du schisme et de l'erreur, il n'aura point de part à l'héritage de Dieu... Usez d'une seule eucharistie; car il n'y a qu'une seule chair de notre Seigneur Jésus-Christ et un seul calice qui nous unit tous en son sang; il n'y a qu'un autel, comme il n'y a qu'un évêque, avec le collége des prêtres et des diacres, qui partagent le ministère avec nous. En agissant ainsi vous ferez tout conformément à la volonté de Dieu. Ce que je dis, mes frères, ne part que de l'ardent amour que je vous porte; je cherche à vous précautionner contre les piéges qu'on pourrait tendre à votre foi. Ce n'est point moi qui vous parle, mais Jésus-Christ même, dont je redoute les jugements plus que jamais, quoique je sois chargé de fers pour son nom, parceque je me trouve encore très imparfait; mais j'espère obtenir par le secours de vos prières tout ce qui manque à ma faible vertu, afin que j'entre en possession de

l'héritage que la miséricorde divine me prépare. »

S. Ignace, après s'être élevé contre ceux qui adoptaient les cérémonies judaïques et qui semaient des divisions, continue ainsi : « Lorsque j'étais parmi vous je criais à haute voix et par le mouvement de l'esprit de Dieu. Attachez-vous à l'évêque, aux prêtres et aux diacres. Vous vous imaginiez alors que je ne parlais ainsi qu'en vue de quelques divisions qu'il m'était aisé de prévoir ; mais je prends à témoin celui pour qui je suis chargé de chaînes qu'à cet égard mes connaissances n'ont eu rien d'humain. C'est l'Esprit qui vous a dit par ma bouche : Ne faites rien sans l'évêque ; gardez vos corps comme le temple de Dieu ; aimez l'unité, fuyez les divisions, et soyez les imitateurs de Jésus-Christ, comme il l'a été lui-même de son Père. J'ai fait tout ce que j'ai pu, comme un homme amateur de l'union et de la paix : car Dieu n'habite point là où règnent la division et la colère ; il pardonne pourtant à tous ceux qu'un repentir sincère ramène à leur devoir. » Il finit en conjurant les Philadelphiens d'envoyer quelqu'un de leur Église pour féliciter celle d'Antioche sur la paix qui lui avait été rendue.

S. DENYS L'ARÉOPAGITE,

ÉVÊQUE D'ATHÈNES, MARTYR.

(3 octobre.)

L'apôtre des gentils, qui se croyait également redevable aux savants et aux ignorants, vint prêcher la foi à Athènes vers l'an 51 de Jésus-Christ. Cette ville était depuis plusieurs siècles le siége de la phi-

losophie, de l'éloquence et de la belle littérature. Il y avait été décidé par une ancienne loi que toutes les matières qui appartenaient à la religion seraient jugées par le tribunal des aréopagites, et cette loi s'était toujours fidèlement observée. Quoique les Athéniens eussent passé sous la domination romaine dans le temps dont nous parlons, ils conservaient encore plusieurs de leurs anciens priviléges, qu'on leur laissait à cause de leur amour pour les sciences et de l'ancienne dignité de leur république; et s'ils n'avaient plus leur liberté ils en retenaient au moins le nom.

Lorsque S. Paul eut annoncé l'Evangile, on lui ordonna d'aller rendre compte de sa doctrine à l'aréopage (1). L'apôtre ne balança point de paraître devant cette assemblée, dont Platon redoutait tellement l'examen qu'il dissimula ses sentiments sur l'unité de Dieu et sur plusieurs autres vérités importantes, quoiqu'il en fût intimement convaincu, surtout depuis ses voyages en Egypte. S. Paul ex-

(1) L'aréopage était ainsi appelé de deux mots grecs qui signifient *colline de Mars.* Ce tribunal était aussi ancien que la ville d'Athènes; mais Solon lui avait donné une nouvelle forme et plus de dignité. Les aréopagites n'étaient primitivement qu'au nombre de sept; ils furent quelquefois jusqu'à deux ou trois cents. On n'admit parmi eux pendant quelque temps que ceux qui avaient été archontes. On donnait ce nom aux magistrats annuels qui gouvernaient souverainement la république et par le nom desquels on comptait les années à Athènes, comme on les comptait à Rome par celui des consuls. Il fallait, pour être reçu dans l'aréopage, avoir des mœurs irréprochables. L'assemblée de ce tribunal se tenait toujours la nuit, et la sévérité de ses jugements les rendait très redoutables. L'idée que l'on avait des aréopagites leur attirait une vénération universelle, et leurs décisions étaient regardées comme des oracles.

pliqua avec une généreuse liberté les maximes du christianisme concernant la pénitence, la pureté des mœurs, l'unité de Dieu, sa toute-puissance, ses jugements et la résurrection des morts. Il parla avec une force et une onction qui étonnèrent les juges, et dont ils n'avaient point vu d'exemple dans leurs philosophes et leurs orateurs. Le dogme de la résurrection des morts leur parut incroyable. Platon et quelques-uns de leurs plus célèbres philosophes avaient à la vérité débité des maximes fort sublimes sur l'immortalité de l'ame ainsi que sur les récompenses et les châtiments d'une vie à venir; mais une doctrine qui enseignait que cette chair qui est réduite en poussière, qui disparaît entièrement, et sur laquelle les sens n'ont plus de prise, sera un jour ressuscitée par la puissance de Dieu, et redeviendra ce qu'elle était au moment de notre mort, leur paraissait un rêve et contredisait les idées reçues parmi eux. Quelques-uns cependant furent touchés singulièrement de la sainteté et de la sublimité de la nouvelle doctrine; ils ne furent pas moins frappés des preuves que le prédicateur donnait de la divinité de sa mission; ils lui dirent qu'ils l'entendraient un autre jour sur le même sujet. Ceux qui cherchaient sincèrement la vérité, et qui n'avaient point endurci leurs cœurs contre l'impression de la grâce, s'adressèrent à lui pour qu'il achevât de les instruire, et crurent véritablement en Jésus-Christ. De ce nombre furent une femme nommée Damaris et le saint dont nous donnons la vie, lequel était un des principaux membres de l'aréopage. (1)

(1) Le reproche que les païens faisaient ordinairement au

Nous apprenons de S. Denys de Corinthe que S. Denys l'Aréopagite devint depuis évêque d'Athènes, et l'auteur des Constitutions apostoliques dit qu'il fut placé sur le siége de cette ville par S. Paul

christianisme dans les trois premiers siècles de l'Eglise était de n'être professé que par des personnes du néant. Les apologistes des chrétiens répondaient qu'à la vérité ils comptaient bien des pauvres parmi eux, mais ils ajoutaient en même temps que plusieurs d'entre eux étaient distingués par leur savoir, leur naissance et leurs dignités. Joseph d'Arimathie, Nicodème, Gamaliel, l'eunuque de la reine Candace, S. Barnabé jouissaient d'une haute considération parmi les Juifs, à cause de leur naissance et de leurs richesses. On pourrait également citer des personnes de marque parmi les gentils qui embrassèrent la foi : tels sont le roi Abgar, le proconsul Sergius Paulus, sainte Thècle, ceux de la maison de Neron que salue S. Paul, Flavius Clemens, Flavie Domitille, Glabrion, qui avait été collègue de Trajan dans les dignités de l'empire, S. Nazaire, martyrisé sous Néron, le sénateur Apollonius, sainte Félicité et ses sept fils, etc.

S. Paul, à la vérité, nous apprend que quand on commença à prêcher l'Evangile il y eut peu de personnes riches et puissantes qui crurent en Jésus-Christ; mais Lactance en assigne la raison. « Il y a eu, dit-il, moins de riches que de pauvres qui ont cru à la parole de Dieu parceque les premiers ont plus d'obstacles à surmonter pour se convertir; ils sont esclaves de la cupidité et des autres passions; leur ame est toute plongée dans les sens, et ils peuvent à peine lever les yeux au ciel. » D'ailleurs les païens qui traitaient les chrétiens de pauvres ne savaient pas que plusieurs ne l'étaient que par choix. *Nec de ultima plebe consistimus*, disait Minutius Félix, *si honores vestros et purpuras recusamus*.

Les premiers prédicateurs de l'Evangile ne faisaient point usage de la littérature profane, et c'est ce qui prouve que l'établissement du christianisme ne peut être attribué à des moyens humains. On vit cependant dans le second siècle plusieurs savants du premier ordre se déclarer les apologistes de la religion de Jésus-Christ : tels furent Quadrat, Aristide, S. Justin, martyr, Méliton, Athénagore, Pantène, etc., et dans le troisième, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, Héraclas, Minutius Félix, etc.

lui-même. Aristide, cité par Usuard, et les anciens martyrologistes attestent la même chose. Aristide et S. Sophrone de Jérusalem donnent au saint évêque le titre de martyr. Il fut brûlé vif à Athènes, selon les ménologes des Grecs. Son nom est marqué au 3 octobre dans les anciens calendriers.

Les ouvrages attribués à S. Denys l'Aréopagite ont été imprimés plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1634, 2 vol. *in-fol.* Gr.-lat.

S. SYMPHORIEN,

MARTYR A AUTUN.

(22 août.)

S. Symphorien, qui souffrit à Autun dans les Gaules peu de temps après les martyrs de Lyon, sous le règne de Marc-Aurèle, était fils de Fauste, d'une famille noble et chrétienne. Il avait été baptisé par S. Bénigne, et joignait une grande connaissance des belles-lettres à celle de la religion. Il était à la fleur de l'âge et universellement estimé pour ses belles qualités lorsqu'il fit le sacrifice de sa vie.

On comptait la ville d'Autun parmi les plus anciennes et les plus célèbres des Gaules; mais elle était en même temps l'une des plus superstitieuses, et principalement livrée au culte de Cybèle, d'Apollon et de Diane. Il y avait un jour de l'année où l'on portait sur un char magnifiquement décoré la statue de Cybèle dans les rues d'Autun, et il se trouvait un grand concours de peuple à cette cérémonie sacrilége. Symphorien n'ayant point adoré

l'idole en cette occasion fut arrêté par la populace et conduit devant Héraclius, gouverneur de la province, qui était alors dans la ville, et qui n'y était venu que pour rechercher les chrétiens.

Héraclius, s'étant assis sur son tribunal, demanda à Symphorien pourquoi il refusait d'adorer l'image de la mère des dieux. Le saint répondit qu'il était chrétien, et qu'en cette qualité il adorait le vrai Dieu, qui règne dans le ciel. Comme le juge apprit qu'il était de la ville et d'une famille noble, il lui dit : « Vous comptez sans doute sur votre naissance, et peut-être ignorez-vous les ordres de l'empereur. » Il les lui fit lire, et lui demanda ce qu'il avait à répondre. Le martyr, continuant de marquer son horreur pour l'idole, Héraclius le fit battre cruellement et l'envoya en prison.

Deux jours après il comparut de nouveau devant le tribunal, et le juge, quittant le ton de menaces, lui dit : « Vous seriez bien plus sage de servir les dieux immortels, et de recevoir une gratification du trésor public avec une place honorable à l'armée. Je vais faire orner de fleurs l'autel, et vous offrirez aux dieux l'encens qui leur est dû. » Symphorien montra par sa réponse qu'il méprisait les offres qu'on lui faisait et qu'il détestait les superstitions extravagantes et cruelles du culte de Cybèle. Enfin Héraclius, au désespoir de n'avoir pu le vaincre, le condamna à être décapité. Le saint entendit prononcer sa sentence avec joie.

Tandis qu'on le conduisait hors de la ville pour l'exécuter, sa mère, qui le regardait passer, lui criait : « Mon fils, mon cher fils Symphorien, souvenez-vous du Dieu vivant, et montrez-vous cou-

rageux jusqu'à la fin. Elevez votre cœur vers le ciel et considérez celui qui y règne. Ne craignez point la mort qui vous conduit à la vie éternelle. » S. Symphorien consomma son sacrifice vers l'an 178. Quelques personnes de piété enlevèrent secrètement son corps et l'enterrèrent près d'une fontaine, hors du champ public qui était destiné aux exercices. Euphrone, prêtre, puis évêque d'Autun, fit bâtir dans le cinquième siècle une église sur son tombeau, devenu célèbre par plusieurs miracles. Il y a eu beaucoup d'autres églises et même des monastères qui ont porté son nom.

S. POLYCARPE,

ÉVÊQUE DE SMYRNE, MARTYR.

(26 janvier.)

S. Polycarpe se convertit au christianisme vers l'an 80, étant encore fort jeune; il eut le bonheur de converser avec ceux qui avaient vu le Sauveur, et de puiser l'esprit de Jésus-Christ dans les instructions des apôtres mêmes. S. Jean l'Evangéliste, auquel il s'attacha particulièrement, l'ordonna évêque de Smyrne vers l'an 96. On croit que S. Polycarpe était l'*ange* ou l'évêque de l'église de Smyrne, le seul de tous les évêques nommés dans l'Apocalypse, à qui Jésus-Christ ne fait aucun reproche. Notre Seigneur au contraire l'exhortait à souffrir courageusement la pauvreté, les tribulations, les persécutions, les calomnies des Juifs; il le disait *riche en grâce*, et lui promettait la *couronne de vie*, qu'il devait obtenir par le martyre.

Il serait difficile d'exprimer le respect que les fidèles avaient pour S. Polycarpe, même après sa mort. Ecoutons S. Irénée, un de ses disciples, dans sa lettre à Florin, qui semait des dogmes hérétiques, et qui avait vu souvent le saint évêque de Smyrne : « Votre doctrine, lui disait-il, n'est pas celle des évêques qui ont été avant nous... Je pourrais encore vous dire le lieu où le bienheureux Polycarpe était assis pour annoncer la parole de Dieu ; la manière grave avec laquelle il entrait et sortait ; la sainteté de sa conduite, son air majestueux sont toujours présents à ma mémoire. Il me semble l'entendre nous raconter ces entretiens qu'il avait eus avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur, et nous faire le récit de ce qu'ils lui avaient appris de sa doctrine et de ses miracles. Je puis assurer devant Dieu que si ce saint évêque eût entendu la doctrine que vous enseignez, il se serait aussitôt bouché les oreilles, et se serait écrié selon sa coutume : Bon Dieu, ne m'avez-vous réservé jusqu'à ce temps que pour entendre de telles choses ? Et à l'heure même il aurait pris la fuite. » On voit par là l'horreur que S. Polycarpe avait des hérésiarques.

S. Ignace ayant pris terre à Smyrne dans son voyage d'Antioche à Rome, eut un entretien avec S. Polycarpe, qui baisa respectueusement ses chaînes. Le martyr lui recommanda son troupeau, ce qu'il fit encore dans une lettre qu'il lui écrivit de Troade, et dans laquelle il le priait d'écrire en son nom aux Eglises d'Asie, afin de suppléer à ce qu'il ne pouvait faire lui-même (1). Peu de temps après

(1) La lettre de S. Ignace à S. Polycarpe et celle qu'il adressa

S. Polycarpe écrivit aux Philippiens la lettre que nous avons encore. Elle contient d'excellentes instructions, qui sont présentées avec une simplicité et une clarté admirables. On la lisait publiquement

aux fidèles de Smyrne sont si belles et si pleines de cet esprit dont les hommes apostoliques étaient pénétres que nous allons les donner ici presque en entier pour l'édification des lecteurs.

Lettre de S. Ignace à S. Polycarpe.

« Connaissant que vous êtes affermi en Dieu comme sur une pierre inébranlable, je m'estime heureux d'avoir été jugé digne de contempler de mes propres yeux un aussi saint évêque que vous. Puissions-nous un jour nous voir réunis en Dieu! Je vous conjure, par la grâce dont vous êtes rempli, de vous avancer de plus en plus dans la carrière où vous courez, et d'exhorter tous les fidèles à opérer leur salut... Appliquez-vous à entretenir l'union, qui est le plus grand de tous les biens. Supportez tous les hommes, afin que le Seigneur vous supporte, et souffrez de tous avec cette charité qui vous est ordinaire. Faites de la prière votre occupation continuelle; demandez à Dieu qu'il vous fasse croître en intelligence; veillez, puisque vous possédez l'esprit qui ne se repose jamais; parlez à chacun en particulier, selon les lumières que vous recevrez de Dieu; partagez les maux de tous les fidèles, et combattez comme un athlète généreux, sachant que la grandeur du travail sera la mesure de la récompense.

« Si vous n'aimez que les gens de bien, quelle récompense en devez-vous attendre? Appliquez-vous plutôt à ramener par la douceur ceux qui sont les plus corrompus. On ne guérit point toutes sortes de maladies par les mêmes remèdes; n'en employez que de doux pour calmer les plus violents accès... Ne vous laissez point intimider par ceux qui, feignant d'être attachés à la foi, enseignent des erreurs. Restez inébranlable à tous les coups qu'ils vous porteront. Il est d'un athlète généreux d'aller à la victoire par ses blessures... Que les veuves ne soient point négligées... Que les assemblées ecclésiastiques soient fréquentées. Examinez si chacun a soin de s'y trouver. Ne négligez point les esclaves; mais aussi qu'ils ne s'enflent point de se voir confondus avec leurs maîtres; au contraire, que pour la gloire de Dieu ils les servent avec encore plus d'affection, afin qu'ils obtiennent du Seigneur une liberté plus précieuse; qu'ils ne

dans l'église du temps de S. Jérôme, qui en a fait le plus bel éloge, ainsi que S. Irénée, Eusèbe et plusieurs autres anciens.

S. Polycarpe fit un voyage à Rome vers l'an 158,

désirent pas non plus d'être affranchis de l'esclavage, de peur qu'ils ne tombent dans celui de leurs passions. Fuyez les mauvais artifices. Recommandez à nos sœurs d'aimer le Seigneur et de vivre avec leurs maris dans une grande soumission d'esprit et de corps; exhortez aussi nos frères, au nom de Jésus-Christ, d'aimer leurs femmes, comme notre Sauveur aime son Eglise. Si quelqu'un peut garder la continence pour honorer la chair de Jésus-Christ, qu'il la garde, mais sans vanité; car s'il s'en glorifie sa perte est assurée. Quant aux personnes qui veulent s'unir ensemble par le mariage, elles le doivent faire du consentement et avec l'autorité de l'évêque, afin que le mariage étant exempt de cupidité soit selon Dieu. Enfin que tout se fasse pour la gloire de Dieu. »

Le saint continue ainsi en s'adressant à tous les fidèles de Smyrne : « Ecoutez votre évêque afin que Dieu vous écoute : pour moi je donnerais volontiers ma vie pour ceux qui sont soumis à l'évêque, aux prêtres et aux diacres. Puissé-je partager un jour l'héritage que Dieu leur réserve! Que tout soit commun entre vous, les travaux, les combats, les souffrances, le sommeil, la veille, et regardez-vous comme les dispensateurs et les ministres de Dieu. Travaillez à vous rendre agréables à celui sous les ordres duquel vous combattez et dont vous recevez la solde. Conservez le baptême comme les armes qu'il vous a données; la foi, comme le casque; la charité, comme la pique; la patience, comme l'armure entière dont vous êtes revêtus. Conduisez-vous en toutes choses selon le dépôt qui vous a été confié, afin que vous soyez récompensés d'une manière digne de vos travaux. Supportez-vous les uns les autres avec douceur, comme Dieu vous supporte. Puissé-je le posséder éternellement avec vous !

« Je suis enfin dans une parfaite tranquillité, ajoute-t-il en s'adressant à S. Polycarpe, depuis que je sais que l'Eglise d'Antioche a obtenu la paix par le secours de vos prières : puissé-je, par le martyre que je suis sur le point de souffrir, entrer en possession de mon Dieu, et au jour de la résurrection être compté parmi vos disciples! Il faut, bienheureux Polycarpe, assembler un concile digne de la sainteté de Dieu et choisir

afin de conférer avec le pape Anicet sur la différente pratique des Églises touchant la fête de Pâques. Les Eglises d'Asie la célébraient comme les Juifs, le quatorzième de la lune de mars, en quelque jour

quelqu'un qui vous soit très cher, et le charger d'aller porter en Syrie les marques éclatantes de votre charité et de votre zèle pour la gloire de Jésus-Christ. Un chrétien n'est point à lui, il doit être tout à Dieu. »

Le saint martyr à la fin de sa lettre prie S. Polycarpe d'écrire aux Eglises d'Asie, parcequ'il ne pouvait le faire lui-même, étant obligé de s'embarquer précipitamment pour passer de Troade à Naples.

Lettre de S. Ignace aux fidèles de Smyrne.

Le saint commence par rendre grâce à Dieu de ce que les Smyrniens étaient remplis d'une si grande sagesse. Il sait, dit-il, à quel point de perfection les élève la fermeté de leur foi, qu'ils sont attachés de corps et d'esprit à la croix de Jésus-Christ, et qu'ils sont affermis dans la charité en son sang. Il réfute ensuite l'erreur des Docites ou Phantastiques, qui prétendaient que Jésus-Christ ne s'était incarné et n'avait souffert qu'en apparence; puis il ajoute : « Je vous dis ceci, mes frères, non que je doute de la sincérité de votre foi, mais pour vous avertir de prendre garde à ces bêtes cruelles qui n'ont de l'homme que la figure extérieure. Vous devez non seulement ne leur pas donner entrée chez vous, mais ne les pas rencontrer même s'il est possible. Il ne vous reste qu'à prier pour eux, quoique leur conversion soit fort difficile ; mais Jésus-Christ, notre véritable vie, peut aisément changer leurs cœurs. Si Jésus-Christ n'a paru, n'a souffert qu'en apparence, qu'ai-je à espérer en me livrant moi-même à la mort, au feu, à l'épée, aux bêtes ? Mais non, celui qui est près d'expirer sous le tranchant de l'épée est près de jouir de Dieu, et celui qui est milieu des bêtes est avec Dieu. Ce n'est que pour le nom de Jésus - Christ et pour l'imiter dans ses souffrances que j'endurerai tous les tourments, attendant toute ma force de celui qui a été véritablement homme comme nous... Je sais que les infidèles que je combats me regardent comme un imposteur ; mais que me sert qu'on me loue si l'on blasphème contre mon Seigneur, en niant qu'il ait eu un véritable corps?... Tout consiste dans la foi et la charité, qui sont les premières de toutes les vertus. Considérez présente-

de la semaine qu'il arrivât ; au lieu que la coutume de Rome, de l'Egypte et de tout l'Occident était de ne la célébrer jamais que le dimanche qui suivait le quatorzième de la lune. Lorsque Anicet et S. Polycarpe eurent conféré ensemble, ils convinrent de ne pas rompre les liens de la charité pour ce point de discipline. S. Anicet céda même à S. Polycarpe l'honneur de célébrer les divins mystères dans son église. Notre saint pendant son séjour à Rome ramena à l'unité de l'Eglise un grand nombre d'héré-

ment ceux qui soutiennent une opinion perverse contre la grâce de Jésus-Christ qui s'est répandue sur nous ; considérez, dis-je, combien leur conduite est opposée à la charité. Ils n'ont soin ni de la veuve, ni de l'orphelin, ni des affligés, ni de ceux qui ont faim ou soif. Ils ne se trouvent point à la prière publique et s'abstiennent de l'eucharistie, refusant de croire qu'elle soit la chair de Jésus-Christ notre Sauveur, celle-là même qui a souffert pour nos péchés et qui est ressuscitée par la bonté du Père... Il faut donc s'éloigner d'eux et ne leur parler ni en public ni en particulier... Vous devez encore fuir les divisions comme la source de tous les maux.

« Soyez unis à l'évêque, comme Jésus-Christ l'est à son Père. Suivez les prêtres comme les apôtres ; respectez les diacres comme les ministres de Dieu. Que personne n'entreprenne rien dans l'Eglise sans l'évêque ; que l'on regarde comme l'eucharistie légitime celle qui est célébrée par l'évêque ou par celui qu'il a commis en sa place ; que la multitude des fidèles se trouve partout où se trouve l'évêque, comme l'Eglise catholique est partout où est Jésus-Christ. Il n'est permis ni de baptiser, ni de célébrer les agapes sans l'évêque ou sans sa permission ; ce qu'il approuve est agréable aux yeux de Dieu... Celui qui fait quelque chose sans consulter l'évêque est serviteur du démon. »

Le saint remercie ensuite les Smyrniens de la manière pleine de charité avec laquelle ils l'avaient reçu lui et ses compagnons ; il les conjure de choisir parmi eux quelqu'un qui aille glorifier Dieu, avec son troupeau, du calme qui lui a été rendu. Enfin, après les avoir salués tous en général et en particulier, il leur souhaite la grâce, la miséricorde, la paix et la patience.

tiques. Narcion, qu'il y rencontra un jour, lui ayant demandé s'il le connaissait : « Oui, dit-il, je te connais pour le fils aîné de Satan. » Voilà tout ce que nous savons de S. Polycarpe jusqu'à son martyre.

La sixième année de l'empire de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, il s'alluma une violente persécution contre les chrétiens de l'Asie, dont Statius Quadratus était proconsul. Quelques-uns furent tellement déchirés à coups de fouet qu'on leur voyait le dedans du corps jusqu'aux veines et aux artères. Les païens eux-mêmes en avaient compassion et ne pouvaient s'empêcher de plaindre leur sort. Pour les martyrs ils étaient inébranlables et ne laissaient pas échapper le moindre soupir au milieu des divers genres de supplices que la cruauté la plus inouïe imaginait pour lasser leur patience.

Entre les chrétiens qu'on avait amenés à Smyrne pour les faire mourir était un jeune homme nommé Germanicus, qui se fit remarquer entre tous les autres. Le proconsul l'exhortant dans l'amphithéâtre à avoir pitié de lui-même et à considérer son âge, il ne lui fit aucune réponse; et, plein d'une sainte impatience, il se livra aux dents meurtrières des bêtes afin de sortir promptement d'un monde impie. Le peuple, surpris et irrité du courage héroïque de Germanicus et de ses compagnons, se mit à crier tout d'une voix : « Otez les impies; que l'on cherche Polycarpe. » Sur ces entrefaites, un chrétien nommé Quintus se présente au proconsul; mais à peine eut-il aperçu les bêtes qu'il pâlit de frayeur et sacrifia lâchement pour sauver sa vie. Ce fut ainsi que Dieu le punit de ce que s'étant trop

appuyé sur ses propres forces il n'avait pas suivi les règles que prescrit l'Evangile par rapport aux temps de persécution. (1)

S. Polycarpe n'était pas capable de craindre la mort; mais il céda aux prières de ses amis et se retira à la campagne dans une maison peu éloignée, où toute son occupation était de prier nuit et jour. Trois jours avant son martyre il eut une vision qui lui représentait le chevet de son lit tout en feu. Il dit à ceux qui étaient avec lui qu'avant que trois jours se fussent passés il serait brûlé vif. On l'obligea de changer de retraite pour le dérober aux perquisitions de ceux qui étaient chargés de l'arrêter; mais il fut découvert à la fin par le moyen d'un jeune enfant qu'on menaça des plus cruels supplices s'il n'indiquait pas le lieu où il était caché. Hérode, irénarque de Smyrne, envoya des cavaliers pendant la nuit avec ordre d'investir la maison où logeait Polycarpe. Il eût été facile au saint de se sauver, mais il ne le voulut pas; il se remit donc entre les mains des soldats en disant : « La volonté du Seigneur soit faite. » Il les fit boire et manger autant qu'ils voulurent, et leur demanda seulement quelque temps pour prier, ce qui lui fut accordé. Il pria debout pendant deux heures pour son troupeau et

(1) Les Actes de S. Polycarpe condamnent ceux qui par une présomption téméraire prévenaient la recherche des juges. Il y est encore observé que la patience invincible des martyrs faisait voir que leur esprit était dans le ciel pendant qu'on tourmentait leurs corps, que Jésus-Christ les fortifiait par sa présence et que les flammes d'un bûcher ardent *n'étaient pour eux qu'un doux et agréable rafraîchissement. Frigidus ipsis videbatur immanium carnificum ignis.*

pour toute l'Église; et il le fit avec tant de ferveur que plusieurs des cavaliers se repentaient d'être venus prendre un vieillard si respectable.

Sa prière étant achevée, on le conduisit à la ville, monté sur un âne. On rencontra sur la route un chariot où était l'irénarque Hérode et son père Nicétas. Ceux-ci prirent Polycarpe avec eux et tâchèrent de le gagner en lui répétant souvent : « Quel mal y a-t-il à dire seigneur César, ou même de sacrifier pour sauver sa vie ? » S. Polycarpe ne répondit rien d'abord, à l'exemple de Jésus-Christ; et comme on le pressait, il dit : « Je ne ferai jamais ce que vous exigez de moi. » A ces mots on l'accabla d'injures, et on le poussa si rudement hors du chariot qu'il tomba et se blessa à une jambe. Il ne s'en émut point; il marcha gaiement comme s'il n'eût rien souffert, et se laissa conduire à l'amphithéâtre. Lorsqu'il y entra il vint une voix du ciel qui dit : « Courage, Polycarpe, tiens ferme. » Les chrétiens qui étaient présents entendirent la voix. On présenta le saint évêque au proconsul, qui l'exhorta à avoir pitié de son âge, à jurer par la fortune de César, et à dire : « Otez les impies. » Les impies dont parlait le proconsul étaient les chrétiens. S. Polycarpe regarda d'un visage sévère toute la multitude du peuple infidèle qui était dans l'amphithéâtre, puis dit en soupirant : « Otez les impies ; » témoignant par là le désir ardent qu'il avait de leur conversion. Le proconsul reprit : « Jure par la fortune de César, et je te renverrai; dis des injures à Christ. » Polycarpe répondit : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal; il m'a au contraire comblé de biens. Eh! com-

ment pourrais-je dire des injures à mon roi qui m'a sauvé? Puisque vous me pressez de jurer par ce que vous appelez fortune de César, écoutez quelle est ma religion. Je suis chrétien; mais si vous voulez connaître la doctrine des chrétiens donnez-moi un jour, et je vous en instruirai. » Le proconsul dit: « Persuade le peuple. — Quant à vous je dois vous parler; car on nous apprend à rendre aux puissances l'honneur qui leur est dû, et qui n'est point incompatible avec notre religion; mais pour ce peuple il n'est point mon juge pour que je me justifie à ses yeux. »

Le proconsul, prenant alors un ton de sévérité, dit: « Sais-tu que j'ai des bêtes et que je t'y exposerai si tu ne changes? Faites-les venir, répondit Polycarpe; car je suis incapable de changer de bien en mal: mais il est bon de passer du mal au bien. —Je te ferai consumer par le feu si tu méprises les bêtes. —Vous me menacez d'un feu qui brûle pour un temps et s'éteint ensuite; mais vous ne connaissez pas le jugement futur, ni les feux éternels que la justice divine a allumés pour brûler les impies. Que tardez-vous? Faites paraître tout ce qu'il vous plaira. » Lorsque le saint prononçait ces paroles et plusieurs autres semblables la sérénité, la joie et une grâce toute céleste éclataient sur son visage. Le proconsul en fut frappé lui-même; mais il ne laissa pas d'envoyer son héraut pour crier trois fois au milieu de l'amphithéâtre: *Polycarpe a confessé qu'il était chrétien.* Après cette proclamation toute la multitude des païens et des Juifs demanda sa mort. « C'est, disaient les païens, le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de

nos dieux ; c'est lui qui enseigne aux hommes à ne point sacrifier aux dieux et à ne les point adorer. »

Ils prièrent l'asiarque Philippe (1) de lâcher un lion contre lui. Il leur représenta qu'il ne le pouvait parceque les combats des bêtes étaient achevés. Alors ils se mirent à crier tout d'une voix : *Que Polycarpe soit brûlé vif!* Ils n'eurent pas plus tôt obtenu ce qu'ils demandaient qu'ils coururent chercher du bois dans les boutiques et dans les bains. Les Juifs étaient les plus empressés. Le bûcher étant préparé, Polycarpe ôta sa ceinture et ses habits, et se baissa pour se déchausser, ce qu'il n'avait pas coutume de faire ; car les fidèles avaient tant de vénération pour sa vertu que chacun s'empressait à lui rendre cet office pour avoir le bonheur de le toucher. Comme les bourreaux se mettaient en devoir de l'attacher au poteau, il leur dit: « Cette précaution est inutile; laissez-moi ainsi. Celui qui me donne de la force pour souffrir le feu m'en donnera aussi pour rester ferme sur le bûcher. » Ils se contentèrent donc de lui lier les mains derrière le dos. Alors le saint levant les yeux au ciel fit cette prière : « Seigneur, Dieu tout puissant, père de Jésus-Christ votre fils béni et bien-aimé, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître, Dieu des anges et des puissances, Dieu de toutes les créatures et de toute la nation des justes qui vivent

(1) L'asiarque était un homme choisi chaque année par le conseil commun de toute l'Asie, pour avoir l'intendance de tout ce qui regardait la religion, dont les spectacles faisaient partie. Il paraît que dans ce temps-là l'assemblée générale de l'Asie se tenait à Smyrne et non à Ephèse; du moins est-il certain, par les marbres d'Arundel, que cela se pratiqua quelquefois.

en votre présence, je vous rends grâce de ce que vous m'avez fait arriver à cette heure où je dois être associé au nombre de vos martyrs, de ce que j'ai le bonheur de prendre part au calice de votre Christ, pour ressusciter à la vie éternelle dans l'incorruptibilité du Saint-Esprit. Recevez-moi aujourd'hui en votre présence avec eux, comme une victime agréable que vous avez préparée vous-même, afin d'accomplir ce que vous avez prédit, vous qui êtes le vrai Dieu, incapable de mensonge. C'est pourquoi je vous loue de toutes choses, je vous bénis, je vous glorifie par le Pontife éternel, Jésus-Christ, votre cher Fils, avec qui gloire soit rendue à vous et au Saint-Esprit, maintenant et à jamais. » *Amen.*

Quand il eut fini sa prière on mit le feu au bûcher, et il s'éleva une grande flamme : alors on vit un miracle surprenant, que ceux qui en furent les témoins publièrent ensuite; car les flammes se courbant en arc, et représentant une voile de navire enflée par le vent, s'étendirent autour du saint. Il était au milieu, non semblable à de la chair brûlée, mais à de l'or ou de l'argent qui sort de la fournaise ; il exhalait une odeur pareille à celle de quelque parfum délicieux. Les persécuteurs, outrés de voir qu'il ne pouvait être consumé par le feu, dirent à un confecteur (1) de lui donner un coup de poignard. Le sang sortit en si grande abondance qu'il éteignit le feu. Le démon fit si bien par ses

(1) On nommait *confecteurs* ceux qui étaient chargés d'achever les hommes et les bêtes qui demeuraient blessés dans l'amphithéâtre.

suggestions que les chrétiens ne purent avoir le corps du saint martyr, malgré le désir que plusieurs avaient d'enlever ce trésor. Les Juifs furent l'instrument dont il se servit pour exécuter ses desseins. Ils inspirèrent donc à Nicétás d'engager le proconsul à refuser aux chrétiens le corps de S. Polycarpe, « de peur, disaient-ils, qu'ils ne quittassent le crucifié pour l'adorer. » Ils ne savaient pas, disent les fidèles qui écrivirent les Actes du martyre de notre saint, « que nous ne pouvons jamais quitter Jésus-Christ, ni en adorer un autre. Il est vrai que nous honorons les martyrs, mais c'est parce-qu'ils sont les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, et qu'ils ont donné les marques du plus grand amour à leur roi et à leur maître. » Ils continuent ainsi, après avoir dit que le centurion avait fait jeter le corps de S. Polycarpe dans les flammes pour terminer le différend qui s'était élevé entre eux et les Juifs. « Nous retirâmes ses os, plus précieux que l'or et les pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable, où nous comptons avec la grâce de Dieu nous assembler pour célébrer le jour de son heureuse naissance, c'est à dire de son martyre. »

Nous lisons à la fin des Actes de S. Polycarpe qu'il souffrit le 25 avril, à la huitième heure, c'est à dire à deux heures après midi. S. Irénée parle de lui comme d'un homme fort âgé. On voit encore son tombeau à Smyrne dans une petite chapelle.

S. JUSTIN,

PHILOSOPHE ET APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, MARTYR.

(1er juin.)

Justin naquit à Néapolis ou Naplouse, autrefois capitale de la province de Samarie. C'est cette ville qui est appelée Sichem dans l'Écriture. L'empereur Vespasien lui donna le nom de Flavie, et honora ses habitants du privilége de bourgeoisie romaine. Tite, son fils et son successeur, y envoya une colonie de Grecs, dans laquelle se trouvèrent l'aïeul et le père de Justin, l'un et l'autre païens de religion.

Notre saint fut élevé dans les erreurs et les superstitions de l'idolâtrie, mais en même temps il eut soin de cultiver son esprit par l'étude des belles-lettres. Nous apprenons de lui-même qu'il employa sa jeunesse à lire les poètes, les orateurs et les historiens. Le cours de cette étude achevé, il s'appliqua à celle de la philosophie. Son but était de satisfaire l'ardent désir qu'il se sentait pour la recherche de la vérité. Il s'adressa d'abord à un maître stoïcien, avec lequel il resta quelque temps. Le peu de lumière qu'il en tira concernant la Divinité lui fit prendre la résolution de se mettre sous la conduite d'un péripatéticien, homme d'une grande subtilité d'esprit. Ce nouveau maître lui ayant demandé dès le second jour de quel salaire ses peines seraient récompensées, il jugea qu'une ame aussi basse ne pouvait être celle d'un philosophe. Il abandonna donc cette école pour aller se présenter à un py-

thagoricien, qui avait beaucoup de réputation et qui se piquait extrêmement de sagesse; mais comme celui-ci ne voulait admettre aucun disciple qu'il n'eût préalablement appris la musique, la géométrie et l'astronomie, Justin, impatient de se livrer à une étude plus essentielle, fréquenta l'école d'un académicien, où il fit de rapides progrès dans la philosophie platonicienne; déjà même il se flattait d'arriver bientôt à la vue de Dieu, dont les philosophes de la secte qu'il suivait semblaient faire le principal objet de leur application.

Un jour qu'il se promenait du côté de la mer pour être moins distrait et plus recueilli, il aperçut en se retournant un vieillard qui le suivait de fort près. Il fut frappé de son port majestueux, ainsi que d'un certain mélange de douceur et de gravité qui paraissait dans sa personne. Tandis qu'il le considérait attentivement celui-ci lui demanda s'il le connaissait. Non, répondit Justin. Pourquoi donc, reprit le vieillard, me regardez-vous si fixement? C'est, répliqua Justin, que je suis surpris de rencontrer un homme dans un lieu si écarté et si solitaire. J'y suis venu, dit le vieillard, par attachement pour quelques-uns de mes amis; ils sont en voyage, et je suis ici pour les attendre.

La conversation s'étant engagée, on parla de l'excellence de la philosophie. Justin prétendait que celle de Platon en particulier était la seule qui conduisît au bonheur, à la connaissance et à la vue de Dieu; mais le vieillard réfuta solidement sa prétention, et le convainquit par de bonnes raisons que Platon et Pythagore, pour lesquels il se sentait tant d'estime, s'étaient trompés dans leurs principes;

qu'ils n'avaient connu ni la Divinité ni l'ame humaine, et que par conséquent ils ne pouvaient communiquer aux autres une connaissance dont ils étaient eux-mêmes dépourvus. Alors Justin, qui cherchait sincèrement la vérité, demanda à qui il fallait s'adresser pour entrer dans la véritable voie. « Long-temps avant que vos philosophes existassent, répondit le vieillard, il y a eu dans le monde des hommes justes, amis de Dieu et inspirés par son esprit. On les appelle *prophètes* parcequ'ils ont prédit des choses futures qui sont effectivement arrivées. Leurs livres, que nous avons encore, contiennent des instructions lumineuses sur la première cause et la dernière fin de tous les êtres. On y trouve beaucoup d'autres articles dont la connaissance doit intéresser un philosophe. Ils n'emploient pour établir la vérité ni les disputes, ni les raisonnements subtils, ni ces démonstrations abstraites qui sont au dessus de la portée du commun des hommes. On les croyait sur leur parole parcequ'on ne pouvait se refuser à l'autorité qu'ils recevaient de leurs miracles et de leurs prédictions. Ils inculquaient la créance d'un seul Dieu, le père et le créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ, son fils, qu'il a envoyé au monde. » Il conclut son discours par ces paroles : « Quant à vous, faites d'ardentes prières pour que les portes de la vie soient ouvertes. Les choses dont je viens de vous entretenir sont de nature à ne pouvoir être comprises, à moins que Dieu et Jésus-Christ n'en donnent l'intelligence. » Après ces mots le vieillard se retira, et Justin ne le vit plus.

Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'es-

prit du jeune philosophe, et lui inspira une grande estime pour les prophètes. Il approfondit les motifs de crédibilité du christianisme, et se détermina peu après à l'embrasser. Ce qui contribua particulièrement à le convaincre de la vérité de notre religion fut l'innocence et la vertu de ceux qui la professaient. Il ne pouvait se lasser d'admirer la constance avec laquelle les disciples de Jésus-Christ aimaient mieux souffrir les plus cruelles tortures, et même affronter la mort avec son plus terrible appareil, que de trahir leur religion et de commettre le moin dre péché. Voici comment il s'explique sur ce point: « Lorsque j'entendais diffamer les chrétiens, et que de l'autre côté je les voyais courir avec intrépidité à la mort et à tout ce qui cause le plus d'effroi à la nature humaine, je concluais intérieurement qu'il était impossible que de tels hommes fussent vicieux et plongés dans le désordre. »

Ce que nous avons rapporté des études de S. Justin porte à croire qu'il était déjà avancé en âge quand il se convertit à la religion chrétienne. Plusieurs critiques ont inféré d'un passage de S. Épiphane qu'il avait trente ans lors de sa conversion. Quoiqu'il professât le christianisme il n'en continua pas moins de porter le *pallium* ou manteau, qui était la marque distinctive des philosophes. Il ne fut pas le seul fidèle qui en agit de la sorte; Aristide d'Athènes et Héraclas firent la même chose.

S. Justin était, au rapport de S. Épiphane, *un grand ascétique*, c'est à dire un homme qui menait une vie extrêmement sainte et austère. Il se rendit à Rome peu de temps après sa conversion, et l'on croit communément que ce fut de l'Égypte qu'il

vint en cette ville. Quelques auteurs ont conclu qu'il était prêtre et de la description qu'il fait du baptême, et de ce concours de peuple qui allait recevoir ses instructions vers le temps de son martyre: mais ce point n'est pas assez prouvé. Comme il paraît cependant avoir prêché, on ne peut guère douter qu'il n'ait été diacre.

Il n'y avait pas encore long-temps qu'il était chrétien lorsqu'il écrivit son *Oraison* ou discours *aux Grecs*. Il se proposa dans cet ouvrage de convaincre les païens de la légitimité des raisons qui lui avaient fait embrasser le christianisme. Après avoir développé l'impiété et l'extravagance des idolâtres, qui attribuaient à leurs divinités les crimes les plus honteux, il se montre pénétré d'admiration et de respect pour la sainteté de la doctrine chrétienne ainsi que pour l'auguste majesté de nos Écritures, qui mettent un frein aux passions et qui fixent les inquiétudes de l'esprit humain, en l'établissant dans une tranquillité inaltérable.

Le second ouvrage que publia S. Justin, et qui fut écrit à Rome, porte le titre de *Parénèse* ou d'*Exhortation aux Grecs*. L'auteur y répand les fleurs de l'éloquence, ce qu'il n'a pas fait même dans ses Apologies. On y trouve la réfutation des erreurs de l'idolâtrie avec les preuves de la vanité des philosophes païens. L'auteur reproche à Platon d'avoir essayé d'établir le polythéisme dans une harangue qu'il prononça en présence des Athéniens, de peur qu'on ne lui ôtât la vie comme à Socrate: ce qui montrait de sa part un grande faiblesse et surtout beaucoup de mauvaise foi, puisqu'il est prouvé par ses écrits qu'il n'admettait qu'un Dieu. Il cite divers

passages d'anciens auteurs, qui tous ne connaissaient qu'une seule Divinité. En composant son livre de la *Monarchie* il se proposa d'établir l'unité de Dieu par des autorités et des raisons tirées des philosophes païens.

On ne peut douter que S. Justin ne soit aussi l'auteur de l'*Épître à Diognète*. Ce Diognète, homme de grande considération, était fort versé dans la philosophie. Il avait été précepteur de Marc-Aurèle, qui eut toujours pour lui autant d'estime que de confiance. Frappé de la conduite des chrétiens, il désirait connaître ce qui les portait à mépriser le monde et la mort avec toutes ses horreurs, et d'où leur venait cette charité mutuelle inconnue aux autres hommes, charité si puissante qu'elle paraissait les rendre insensibles aux plus cruels traitements. S. Justin se chargea de lui donner les éclaircissements qu'il demandait. Après avoir démontré la folie du paganisme et l'imperfection de la loi judaïque il peint les vertus pratiquées par les chrétiens, et surtout leur humilité, leur douceur, leur amour pour ceux qui les haïssaient injustement, etc. Il ajoute que les tortures ne servaient qu'à augmenter le nombre et à perfectionner la sainteté des fidèles; vient ensuite une explication claire et précise de la divinité de Jésus-Christ, fils de Dieu et créateur de toutes choses. Le saint docteur prouve l'insuffisance de la raison, en montrant qu'elle ne peut toute seule nous conduire à la connaissance d'un Dieu, qui a envoyé son Fils pour nous enseigner ses adorables volontés et pour payer le prix de notre rédemption dans le temps que nous ne méritions que des supplices. Il développe ce mystère en faisant voir que

le saint a souffert pour les pécheurs, et la personne offensée pour ceux dont elle avait reçu des outrages. Étant, dit-il, dans l'impossibilité d'expier nos crimes par nos propres forces, nous nous trouvons à couvert sous les ailes de la justice elle-même, et nous sommes affranchis de l'esclavage du péché. Il relève la bonté infinie de Dieu pour l'homme, laquelle éclate en ce que, non content de nous avoir donné l'être, il a créé le monde pour notre usage, nous a soumis toutes choses, et nous a donné son Fils unique, avec la promesse de nous faire régner avec lui si nous l'aimons. « Présentement que vous le connaissez, dit-il à Diognète, de quelle joie ne devez-vous pas être comblé! Quels transports d'amour ne devez-vous pas éprouver pour celui qui vous a aimé le premier ! Et quand vous l'aimerez vous serez l'imitateur de sa bonté. On est véritablement l'imitateur de Dieu lorsqu'on supporte les fardeaux des autres, qu'on assiste le prochain, qu'on se place par humilité au dessous de ses inférieurs, qu'on partage avec les pauvres les biens qu'on a reçus du ciel. Vous comprendrez alors que Dieu gouverne cet univers; vous connaîtrez ses mystères; vous aimerez et admirerez ceux qui souffrent pour lui; vous condamnerez l'imposture du monde; vous mépriserez la mort du corps, et ne craindrez que la mort éternelle de l'ame, avec ce feu qui ne s'éteindra jamais. Quand vous saurez ce que c'est que ce feu vous envieriez le bonheur de ceux qui souffrent les flammes pour la justice. Je ne parle point des choses par rapport auxquelles je sois étranger; ayant été disciple des apôtres, je suis établi pour enseigner les nations, etc. »

S. Justin demeura long-temps à Rome auprès des bains de Timothée sur le mont Viminal. Il s'appliquait à instruire ceux qui venaient à sa maison pour le consulter ou pour vaquer aux exercices du christianisme. Evelpiste, qui souffrit depuis avec lui, avoua dans son interrogatoire qu'il avait écouté avec plaisir les discours de Justin. Le juge connut avec quel zèle le saint instruisait lorsqu'il demanda en quel lieu il assemblait ses disciples.

Justin ne se contenta pas de travailler à la conversion des Juifs et des gentils, il prenait encore la plume pour défendre la foi contre les attaques de l'hérésie. Il combattit Marcion par des écrits que S. Jérôme appelle *excellents*, mais que nous n'avons plus ; ils sont perdus, ainsi que plusieurs autres ouvrages auxquels les anciens donnent de grands éloges.

Le saint quitta Rome après avoir composé sa première Apologie. On croit qu'il exerça plusieurs années les fonctions d'évangéliste dans différentes contrées.

Etant à Ephèse, sous le règne d'Antonin-le-Pieux, le hasard lui fit rencontrer Tryphon dans les galeries de Xyste, où il se promenait. Ce Tryphon, habile philosophe, est appelé par Eusèbe le plus fameux Juif de son temps ; Justin eut avec lui une dispute réglée qui dura deux jours entiers. Les conférences se tinrent en présence de plusieurs personnes. Le saint les mit depuis par écrit, et les publia sous le titre de *Dialogue avec Tryphon*. En voici l'analyse :

Tryphon, voyant Justin en habit de philosophe, l'entretint sur l'excellence de la philosophie. Le

saint lui marqua son étonnement de ce qu'il ne s'attachait pas plutôt à étudier Moïse et les prophètes, en comparaison desquels les écrits des philosophes ne contenaient qu'un vain jargon et n'étaient qu'un tissu de rêveries. Dans la première partie de son dialogue il montre, d'après les prophètes, que la loi ancienne n'était que pour un temps et qu'elle devait être abolie par la nouvelle. Il fait voir dans la seconde que Jésus-Christ est Dieu avant tous les siècles, quoique distingué du Père quant à la personne; que c'est lui qui apparut à Abraham, à Moïse, etc.; qui a créé l'homme, qui s'est incarné, et qui est mort sur la croix. Il insiste beaucoup sur ce passage : *Voilà qu'une vierge concevra*, etc. Tryphon était convenu dès le commencement de la conversation qu'il était clair, par les prophètes, que le Messie devait être venu; mais il s'opiniâtrait à dire qu'il ne s'était point encore manifesté au monde. L'accomplissement des prophéties touchant la venue du Messie paraissait alors si visible qu'aucun Juif n'osait la contester. Justin, prenant mal le sens de quelques paroles d'Isaïe et de l'Apocalypse, en inférait qu'avant le jour du jugement Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec ses élus dans de chastes délices; mais il reconnaissait en même temps que le millenarisme n'était point admis par plusieurs fidèles véritablement orthodoxes. Ce point fut éclairci dans la suite, et l'on rejeta l'erreur de quelques particuliers comme contraire à la tradition de l'Eglise universelle. S. Justin parle dans la troisième partie de son dialogue de la vocation des gentils et de l'établissement de l'Eglise; il exclut du royaume céleste les hérétiques aussi bien que

les infidèles. Il atteste que les dons miraculeux du Saint-Esprit, tels que ceux de guérir les malades et de chasser les démons par l'invocation du nom du Sauveur, étaient alors fréquents parmi les disciples de Jésus-Christ. La nuit ayant mis fin à la conversation, Tryphon remercia Justin, et comme il était sur le point de s'embarquer il lui souhaita un heureux voyage.

Mais rien n'a rendu S. Justin plus célèbre que les Apologies qu'il composa en faveur de la religion chrétienne. La première et la plus importante, que les anciens éditeurs ont mal à propos placée et nommée la seconde, fut adressée, vers l'an 150, à l'empereur Antonin-le-Pieux, à ses deux fils adoptifs Marc-Aurèle et Lucius Commode, au sénat et au peuple romain. Antonin n'avait publié aucun édit contre les chrétiens; mais ceux-ci étaient souvent persécutés par les gouverneurs des provinces en vertu des édits précédents, qui n'avaient point été révoqués. Partout on les traduisait devant les tribunaux, comme une race d'hommes méchants, barbares et ennemis des dieux. On les traitait d'athées, et on les accusait de se livrer en secret à un affreux libertinage. Cette accusation était apparemment fondée sur le secret qu'ils gardaient, par rapport aux mystères de leur foi, ainsi que sur les abominations pratiquées parmi les gnostiques et les carpocratiens avec lesquels les païens les confondaient. On leur reprochait de manger dans leurs assemblées de religion la chair d'un enfant massacré, reproche qui venait peut-être d'une fausse notion de l'eucharistie. Celse et d'autres païens ajoutèrent depuis qu'ils adoraient la croix avec la tête d'un âne. Cette

prétendue histoire de l'adoration de la tête d'un âne était de l'invention d'un Juif qui prétendait avoir vu nos mystères; elle se répandit parmi le peuple et fut accréditée par ceux qui étaient intéressés à décrier notre religion. Le respect que les chrétiens avaient pour le signe de la croix, respect dont parlent Tertullien et tous les anciens pères, pouvait avoir donné lieu à l'autre partie de l'histoire. Ces calomnies se débitaient avec tant de confiance, le préjugé et la passion les adoptaient avec tant de facilité qu'elles servaient de prétexte pour justifier la cruauté des persécuteurs et pour rendre odieux le nom même de chrétien.

Toutes ces circonstances déterminèrent S. Justin à présenter son Apologie et à demander qu'on la rendît publique. Il y déclare généreusement qu'il est chrétien et qu'en cette qualité il prend la défense de sa religion. Il montre que les chrétiens ne doivent point être condamnés pour leur nom, et que les magistrats ne peuvent sévir contre eux, à moins qu'ils n'aient été convaincus de quelque crime; qu'ils ne sont point athées quoiqu'ils n'adorent pas les idoles; qu'ils adorent Dieu le père, Jésus-Christ, son fils, le Saint-Esprit et les bons anges. Après avoir exhorté l'empereur à tenir la balance égale dans l'administration de la justice, il exposa la sainteté de la doctrine et des mœurs des chrétiens. Non seulement, dit-il, ils ont le parjure en abomination, ils évitent encore les serments : tout ce qui porterait la moindre atteinte à l'honnêteté leur fait horreur; ils n'ont que du mépris pour les richesses; on les voit doux et patients dans les épreuves; leur charité embrasse tous les hommes et même leurs

ennemis. Ils paient fidèlement les impôts, ils obéissent à leurs supérieurs, ils honorent les princes, etc. On les calomnie lorsqu'on les accuse de manger des enfants : comment se rendraient-ils coupables d'un tel attentat eux qui condamnent les personnes qui ne font simplement que les exposer. Leur pureté est aussi à l'abri de la critique la plus sévère. N'est-ce pas l'amour de cette vertu qui en porte un si grand nombre de l'un et de l'autre sexe à vivre dans une entière continence jusqu'à l'âge le plus avancé? Suivent les preuves de l'immortalité de l'ame et de la résurrection de la chair. Le saint démontre par les prophètes qu'un Dieu devait s'incarner; que la destruction de Jérusalem avait été prédite, ainsi que la vocation des gentils, etc.

La nécessité où il était de repousser les calomnies des païens l'obligea, contre la coutume de la primitive Eglise, d'expliquer en quoi consistait le baptême et l'eucharistie. Il représente aussi le second de ces sacrements comme un véritable sacrifice. « Tous, dit-il, n'ont pas droit à cette divine nourriture (l'eucharistie); elle n'est que pour ceux qui reconnaissent notre doctrine comme vraie, qui ont été lavés de leurs péchés dans le bain de la régénération et qui vivent conformément aux préceptes de Jésus-Christ : car nous ne prenons pas ces choses comme un pain et un breuvage ordinaires; mais de même que Jésus-Christ, notre Sauveur, en s'incarnant par la parole de Dieu a eu de la chair et du sang pour notre salut, de même aussi nous avons été instruits que cette nourriture devient la chair et le sang de Jésus incarné, après l'invocation et les actions de grâces qui sont formées dessus et par la vertu des pro-

pres paroles qu'il a proférées. » Les fidèles, selon le saint docteur, sanctifiaient le dimanche en s'assemblant pour célébrer les divins mystères, pour lire les prophètes, pour écouter l'exhortation de celui qui présidait à l'assemblée et pour contribuer aux aumônes avec lesquelles on assistait les orphelins, les veuves, les prisonniers, les malades et les étrangers. S. Justin termine son ouvrage par l'édit que l'empereur Adrien donna en faveur des chrétiens.

Il paraît que cette Apologie produisit son effet et qu'elle rendit la liberté à l'Eglise. Antonin envoya en Asie un rescrit où se lisent les paroles suivantes : « Plusieurs gouverneurs de province ayant écrit à mon père au sujet des chrétiens, il répondit qu'il ne fallait point les inquiéter, à moins qu'ils ne fussent convaincus d'avoir entrepris quelque chose contre l'état. Ayant aussi été consulté sur le même sujet, j'ai répondu que, si quelqu'un était accusé simplement d'être chrétien on devait le renvoyer absous et faire subir à son accusateur la peine portée par les lois. » On lit dans Orose et dans Zonare que ce fut l'Apologie de S. Justin qui détermina l'empereur à envoyer un ordre semblable.

La seconde Apologie du saint parut en 167 : elle fut composée à l'occasion du martyre d'un nommé Ptolémée et de deux autres chrétiens qu'Urbicus, gouverneur de Rome, avait condamnés à mort. Le saint l'adressa à l'empereur Marc-Aurèle et au sénat romain ; il y prouvait l'injustice des persécuteurs. Les chrétiens, disait-il, ne souffriraient pas la mort avec tant de joie s'ils étaient coupables des crimes dont on les accuse. Leur vie et leur doctrine leur donnent beaucoup d'avantage sur les philosophes.

Socrate a eu bien des disciples ; mais il ne s'en est point trouvé qui aient été martyrs de sa doctrine. Je m'attends bien, continuait-il, que cet écrit me coûtera la vie et que je deviendrai la victime de la fureur de ceux qui portent une haine implacable à la religion pour laquelle je me suis chargé de plaider. Il comptait parmi ces ennemis du christianisme le philosophe Crescens, qui à beaucoup d'ignorance joignait un orgueil insupportable.

Les choses tournèrent comme Justin l'avait prévu. Sa mort fut arrêtée peu de temps après qu'il eut présenté son Apologie, et l'on ne peut guère douter qu'elle n'ait été l'effet de la malice de ceux dont il avait parlé. Nous avons les Actes authentiques de son martyre, lesquels paraissent avoir été tirés des registres du préteur. Voici ce qu'ils contiennent :

Justin, ayant été arrêté avec d'autres chrétiens, fut conduit devant Rustique, préfet de Rome, qui lui dit : « Obéissez aux dieux en vous conformant aux édits des empereurs. — On ne peut sans injustice blâmer ou punir ceux qui obéissent aux commandements de Jésus-Christ, notre Sauveur. — A quel genre de science vous appliquez-vous ? — J'ai essayé de toutes les sciences, mais, n'y ayant pas trouvé la vérité, je me suis enfin attaché à la philosophie des chrétiens, sans avoir égard au discrédit où elle était parmi ceux qu'aveuglent l'erreur et le préjugé. — Quoi ! misérable, vous tenez pour cette doctrine ! — Je m'en fais gloire, parcéqu'elle me procure l'avantage d'être dans le chemin de la vérité. — Quels sont les dogmes de la religion chrétienne ? — Nous autres chrétiens, nous croyons un seul Dieu, créateur de toutes les choses visibles et

invisibles, et nous confessons notre Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, prédit par les prophètes, l'auteur et le prédicateur du salut, le juge de tous les hommes. » Le juge lui ayant ensuite demandé où s'assemblaient les chrétiens, le saint lui dit : « Ils s'assemblent où ils veulent et où ils peuvent. Notre Dieu n'est pas renfermé dans un lieu particulier ; comme il est invisible et qu'il remplit le ciel et la terre, on l'adore et on le glorifie partout. — Je veux savoir où vous assemblez vos disciples. — J'ai demeuré jusqu'ici aux bains de Timothée, près de la maison d'un nommé Martin ; étant venu à Rome pour la seconde fois, je n'y fréquentai point d'autre lieu. Quand quelqu'un venait me trouver je lui enseignais la doctrine de vérité. — Vous êtes donc chrétien ? — Oui, certes, je le suis. »

Le juge fit la même question aux autres chrétiens qui avaient été arrêtés avec Justin, et qui étaient Chariston, Evelpiste, Hiérax, Péon, Libérien et une femme nommée Charitaine. Tous répondirent qu'ils étaient chrétiens par la miséricorde de Dieu. Evelpiste, esclave de César par sa condition, dit qu'il était redevable à ses parents de la connaissance du christianisme ; mais il ajouta qu'il avait toujours entendu avec grand plaisir les discours de Justin.

« Vous qui passez pour éloquent et qui vous imaginez suivre la véritable philosophie, dit le préfet en s'adressant à Justin, êtes-vous bien convaincu que si je vous fais fouetter depuis la tête jusqu'aux pieds vous monterez encore au ciel ? — Oui, si je souffre le supplice dont vous parlez, j'espère recevoir la récompense qu'ont déjà reçue ceux qui ont observé les préceptes de Jésus-Christ. — Quoi ! vous

vous imaginez que vous irez au ciel et que vous y recevrez une récompense? — Non seulement je me l'imagine, mais j'en suis si assuré que je n'ai pas là-dessus le moindre doute. »

Le juge, qui ne gagnait rien à disputer, leur ordonna à tous d'aller sacrifier aux dieux, ajoutant que s'ils refusaient d'obéir il les ferait traiter sans miséricorde. Justin, parlant au nom de tous, lui répondit : « Nous ne souhaitons rien tant que de souffrir pour Jésus-Christ. Les tourments hâteront notre bonheur et nous inspireront de la confiance à ce tribunal où tous les hommes doivent paraître un jour pour être jugés. » Les autres confesseurs ajoutèrent : « Il est inutile de nous faire languir plus long-temps; nous sommes chrétiens et nous ne sacrifierons point aux idoles. » Le préfet les voyant inébranlables les condamna à être fouettés et à perdre la tête, ce qui fut exécuté vers l'an 167, sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius Verus. Ils consommèrent leur glorieuse confession en louant Jésus-Christ et lui rendant des actions de grâces. Les chrétiens enlevèrent secrètement leurs corps et les enterrèrent honorablement.

S. Justin est de tous les anciens pères de l'Eglise celui dont il nous reste le plus d'ouvrages importants. Personne, au rapport de Tatien, son disciple, n'est plus digne d'admiration. Eusèbe, S. Jérôme, S. Epiphane, Théodoret, etc., lui donnent les plus grandes louanges. Son nom est marqué au 13 avril dans le martyrologe d'Usuard et dans le romain; mais il est honoré le 1er juin par les Grecs.

La meilleure édition des œuvres de S. Justin est celle que D. Maran, de la congrégation de Saint-

Maur, donna à Paris en 1742, in-f°. Elle reparut à Venise en 1747.

S. POTHIN, ÉVÊQUE, S. SANCTUS, S. ATTALE, SAINTE BLANDINE,

ET LES AUTRES MARTYRS DE LYON.

(2 juin.)

Après la victoire miraculeuse que les prières des chrétiens firent remporter sous Marc-Aurèle en 174, le feu de la persécution s'amortit pour quelque temps. Ce n'était pas que la paix dont l'Église jouissait ne fût souvent troublée en divers lieux, tantôt par des émotions populaires, tantôt par le fanatisme et la cruauté des gouverneurs particuliers. Ceci parut surtout en 177 à Vienne et à Lyon, dans les Gaules. S. Pothin était évêque de cette dernière ville, et il était aidé dans ses fonctions par le saint prêtre Irénée, que S. Polycarpe avait envoyé d'Asie. L'Eglise de Lyon était composée en grande partie des Grecs venus du même pays. Le désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ les avait sans doute attirés dans les Gaules; l'entrée d'ailleurs leur en avait été facilitée par la communication que le commerce établissait entre les ports de l'Asie et celui de Marseille.

Les progrès de l'Evangile augmentant tous les jours, les païens en ressentirent le plus grand dépit: bientôt ils entrèrent en fureur et résolurent d'extirper le nom chrétien. Ils ne savaient pas que l'Eglise, plantée par la croix, trouve sa fécondité dans les souffrances de ses enfants, semblable à la vigne

qui se charge de raisins lorsqu'elle a passé par le fer du vigneron.

Les généreux combats de ceux qui eurent l'honneur de verser leur sang en cette occasion sont rapportés dans une lettre que les témoins et les compagnons de leurs souffrances écrivirent aux fidèles de l'Asie et de la Phrygie, avec lesquels ils avaient d'anciens rapports de connaissance et de charité. Le style de cette lettre est plein d'éloquence, de feu et d'onction ; on pense communément que S. Irénée en a été le principal auteur. Il y règne une énergie et un ton de sentiment qui transportent l'ame et la ravissent hors d'elle-même. « L'esprit des bienheureux martyrs vit, pour ainsi dire, encore dans les paroles, toutes mortes qu'elles sont ; leur sang répandu pour Jésus-Christ y paraît encore tout bouillant. »

Inutilement, disent les auteurs de cette lettre, voudrions-nous dépeindre notre situation présente et donner une juste idée de la rage des païens et des tourments qu'ils font souffrir aux saints. L'ennemi déploie toute sa force contre nous, et laisse voir d'avance à quoi l'on doit s'attendre de sa part lorsqu'à la fin du monde il lui sera permis d'attaquer l'Eglise. Il réunit toutes ses forces et anime encore ses agents contre les serviteurs de Dieu. On ne se contente pas de nous chasser de nos maisons, des bains et des places publics, on nous défend encore de paraître en quelque lieu que ce soit.

Mais la grâce, supérieure à toutes les puissances de l'enfer, a retiré les faibles du danger de la tentation, et n'a exposé au combat que ceux qui par leur patience étaient en état de paraître inébranlable

comme autant de colonnes de la foi, d'aller même au devant des souffrances et de défier l'ennemi avec toute sa force et toute sa malice. Ces généreux athlètes, étant entrés dans la lice, ont enduré mille sortes d'infamies et les tourments les plus affreux; ils ont regardé toutes les tortures avec un œil indifférent; ils les ont même affrontées avec une intrépidité qui annonçait des ames vraiment persuadées que toutes les misères de cette vie n'avaient aucune proportion avec la gloire qui leur était préparée dans le monde à venir.

D'abord le peuple fondit sur eux avec une aveugle impétuosité; ils se virent en un instant frappés, traînés par les rues, accablés de pierres, pillés, emprisonnés; ils éprouvèrent tous les excès de fureur dont est capable une populace mutinée à laquelle on permet de tomber sur ses ennemis, et ils firent éclater en cette occasion une patience admirable. Ce premier transport passé, on procéda plus régulièrement. Le tribun et les magistrats de la ville ordonnèrent que les chrétiens comparussent dans la place publique. Ayant été interrogés devant le peuple, ils confessèrent glorieusement leur foi. Après cette confession on les emprisonna jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Lorsque celui-ci fut venu on les lui présenta. Les cruautés qui furent exercées contre eux allèrent si loin que Vettius Epagathus, un des frères, animé d'une sainte indignation demanda à parler sur ce sujet.

C'était un homme plein de l'amour de Dieu et du prochain, et d'une vertu si exacte que malgré sa jeunesse on pouvait dire de lui, comme de Zacharie, qu'il marchait sans reproche dans tous les

commandements du Seigneur. Son cœur brûlait de zèle pour la gloire de Dieu; il était actif et infatigable dès qu'il était question de servir et d'assister les malheureux. Il osa se charger de la défense de ses frères, et promettre de montrer que les chrétiens n'étaient coupables d'aucune pratique impie; mais le peuple, qui connaissait son mérite, se récria tumultuairement contre la proposition qu'il avait faite, et le gouverneur, aussi déterminé qu'intéressé à n'y avoir point d'égard, l'interrompit tout à coup en lui demandant s'il était chrétien. Sur la déclaration qu'il fit de sa foi on le rangea parmi les martyrs, avec le titre distinctif d'*avocat des chrétiens*, qu'il méritait d'ailleurs avec tant de justice.

Enfin arriva le temps où se fit le discernement de ceux qui étaient dignes de souffrir d'avec ceux qui n'étaient pas bien préparés pour le combat. Les uns fournirent la carrière avec autant de joie que de gloire, tandis que les autres, effrayés à la vue de ce qu'on leur préparait, quittèrent honteusement le champ de bataille. Il y en eut dix qui apostasièrent. Leur crime nous affligea au dessus de toute expression. Nous vîmes d'ailleurs refroidir par cette malheureuse circonstance le zèle de plusieurs qui, n'étant point encore arrêtés, avaient jusque-là profité de leur liberté pour servir les martyrs, sans envisager les dangers auxquels leur charité les exposait. Nous étions tous dans la plus grande consternation, non pas que nous redoutassions les tourments, mais parceque nous appréhendions de voir encore diminuer notre troupe. Heureusement la perte que nous venions de faire fut abondamment réparée par les nouvelles recrues de généreux mar-

tyrs que l'on arrêtait chaque jour. Nos deux Eglises se virent bientôt privées de ce qu'elles avaient de plus illustre, de ces grands hommes qui avaient toujours été regardés comme les principaux appuis de la religion parmi nous.

Les ordres qu'avait donnés le gouverneur pour que personne d'entre nous ne pût s'échapper étant rigoureusement exécutés, il arriva que plusieurs idolâtres qui étaient au service des chrétiens furent arrêtés avec leurs maîtres. Ces esclaves, craignant de souffrir les mêmes tortures que les saints, dirent, à l'instigation du démon et des soldats, que nous mangions de la chair humaine comme Thyeste, et que nous contractions des mariages incestueux comme Œdipe. Ils nous accusèrent encore de plusieurs autres crimes que notre religion nous défend même de nommer, et dont nous croyons à peine que des hommes puissent être capables. Au bruit de ces calomnies le peuple fut étrangement animé contre nous; ceux qui jusque-là avaient conservé pour nous quelque reste d'humanité écumèrent de rage et nous accablèrent de malédictions. Il serait impossible d'exprimer l'horreur des supplices que l'on mit en usage pour tirer quelque blasphème de la bouche des martyrs.

Ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple furent le diacre Sanctus, natif de Vienne; Maturus, qui, quoique néophyte, parut plein de force et d'ardeur pour le combat; Attale de Pergame, qui avait toujours été l'appui et l'ornement de notre Eglise, et une esclave nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes

de la condition la plus vile aux yeux du monde sont souvent très estimables devant Dieu par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent. Elle était d'une complexion si faible que nous tremblions tous pour elle ; sa maîtresse surtout, qui était du nombre des martyrs, appréhendait qu'elle n'eût ni la force ni la hardiesse de confesser sa foi; mais cette femme admirable se trouva par le secours de la grâce en état de braver les différents bourreaux qui la tourmentèrent depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Enfin ceux-ci s'avouèrent vaincus ; ils protestèrent que toutes les ressources de leur art barbare étaient épuisées, et ils marquèrent le plus grand étonnement de ce qu'elle vivait encore après tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir. Nous n'y comprenons rien, disaient-ils ; il ne fallait qu'une des tortures que nous avons employées pour lui ôter la vie, selon le cours ordinaire de la nature. Pour la sainte, semblable à un athlète généreux, elle puisait de nouvelles forces dans la confession de sa foi. « Je suis chrétienne, s'écriait-elle ; il ne se commet point de crimes parmi nous. » Ces paroles émoussaient la pointe de ses douleurs et lui communiquaient une sorte d'insensibilité.

Le diacre Sanctus endura aussi des tourments inouïs avec une patience plus qu'humaine. Les païens se flattaient qu'à force de tortures ils lui arracheraient quelques paroles peu convenables ; mais il soutint leurs assauts avec tant de fermeté qu'il ne voulut pas même leur dire son nom, sa patrie, son état. A chaque question qu'on lui faisait il répondait toujours : « Je suis chrétien. » Cependant le gouverneur et les bourreaux ne se contenaient plus

de rage. Après tous les raffinements de cruauté qu'ils purent imaginer ils lui appliquèrent des plaques d'airain enflammées aux parties du corps les plus sensibles; mais le martyr, soutenu d'une grâce puissante, persista toujours dans la profession de sa foi. Son corps était tellement meurtri et couvert de blessures qu'il n'avait plus la figure d'un corps humain. Jésus-Christ qui souffrait en lui avait fait de sa personne un instrument illustre pour triompher de l'ennemi, et montrait par son exemple que l'on ne craint rien lorsqu'on a l'amour du Père et que tout ce que l'on souffre pour la gloire du Sauveur ne mérite point le nom de peine. Quelques jours après le martyr fut exposé à une nouvelle épreuve. Les païens, voyant que l'inflammation s'était mise à son corps et qu'il ne pouvait pas seulement souffrir qu'on y touchât, s'imaginèrent qu'ils viendraient facilement à bout de le vaincre s'ils rouvraient ses plaies, ou qu'au moins il expirerait entre leurs mains, ce qui jeterait l'épouvante parmi les autres chrétiens. Leur espérance fut encore trompée. En effet, au grand étonnement des spectateurs, le corps du saint reprit tout à coup ses forces et recouvra l'usage de tous ses membres. Ce fut ainsi que par un miracle de la grâce de Jésus-Christ les tourments destinés à redoubler ses souffrances lui procurèrent une parfaite guérison.

Le démon se croyait assuré de Biblis, l'une des dix qui avaient eu le malheur de renier la foi. Il voulut augmenter son crime et son châtiment en la portant à calomnier les chrétiens. Il se flattait qu'étant d'un caractère faible et timide, elle ne pourrait résister à la question à laquelle on l'appliquerait;

mais les tourments produisirent un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. Biblis se réveilla comme d'un profond sommeil, et la douleur d'un supplice passager ayant tourné ses pensées sur les supplices éternels de l'enfer, elle s'écria : « Peut-on accuser de manger des enfants ceux qui par un motif de religion s'abstiennent même du sang des animaux ? » Depuis ce moment elle se déclara hautement chrétienne, et fut rangée parmi les martyrs.

C'était ainsi que la grâce de Jésus-Christ et la patience des saints déconcertaient la cruelle adresse de leurs ennemis ; mais le démon leur suggérait sans cesse de nouveaux artifices. On jeta les martyrs dans un cachot infect et ténébreux, où ils eurent les pieds enfermés dans des ceps de bois, et étendus jusqu'au cinquième trou. Ils essuyèrent encore toutes les indignités que l'on souffre dans de pareils lieux. Il en coûta la vie à un grand nombre. Les autres, après avoir été tourmentés au point qu'il paraissait impossible avec tous les soins imaginables de prolonger leurs jours, étaient dans un dénuement absolu de tout secours humain; cela n'empêchait pas que dans cet état ils n'eussent encore assez de force d'esprit et de corps pour consoler et encourager leurs frères. Il y en avait qui, quoique nouvellement arrêtés, mouraient sur-le-champ et sans avoir subi aucune torture, parcequ'ils ne pouvaient soutenir l'infection du cachot.

Du nombre de ceux qui souffrirent alors fut le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'était un vieillard plus que nonagénaire, si faible et si infirme qu'il pouvait à peine respirer ; mais un ardent dé-

sir de mourir pour le nom de Jésus-Christ, ranima ses forces et sa vigueur. La vie ne semblait lui être conservée que pour qu'il eût la gloire de la sacrifier. On le traîna devant le juge pour y subir l'interrogatoire. Il était conduit par les magistrats et les soldats de la ville, suivait une multitude de peuple, qui poussait de grands cris contre lui, et qui l'accablait d'injures avec autant d'acharnement que si c'eût été Jésus-Christ en personne. Le gouverneur lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il lui répondit, pour prévenir les blasphèmes qu'il prévoyait, qu'il le saurait lorsqu'il en serait digne. Là-dessus il fut violemment tiré de tous côtés, et traité avec beaucoup d'inhumanité. Ceux qui étaient auprès de lui lui déchargeaient de rudes coups sans respect pour son âge; ceux qui se trouvaient éloignés lui jetaient tout ce qui se présentait sous leur main, s'imaginant que ce serait un crime énorme que d'avoir pour lui le moindre égard, dans une circonstance où l'honneur de leurs dieux leur paraissait si fortement intéressé. Pothin, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, fut mené en prison, où il expira deux jours après.

Ceux qui avaient renié la foi au moment qu'on les avait arrêtés furent aussi conduits en prison, et y partagèrent les souffrances des martyrs; ainsi leur apostasie ne leur servit alors de rien; mais il y avait une grande différence entre les uns et les autres. Les confesseurs étaient simplement emprisonnés comme chrétiens, et leur religion faisait tout leur crime; les apostats au contraire étaient détenus comme des malfaiteurs et des homicides, et ils avaient infiniment plus à souffrir que les premiers.

Les uns étaient consolés dans leurs peines par l'avantage de verser leur sang pour Jésus-Christ, par la magnificence des promesses divines, par les charmes du saint amour et par l'esprit du Père céleste qui les animaient; les autres souffraient sans consolation, et trouvaient encore un surcroît de douleur dans les remords de leur conscience. A leur air seul on les distinguait aisément. Quand les martyrs paraissaient on les reconnaissait à un certain mélange de sérénité et de majesté qui éclatait sur leurs visages; leurs chaînes mêmes semblaient leur donner une nouvelle grâce, et les ornaient plutôt qu'elles ne les faisaient passer pour des malfaiteurs; il s'exhalait de leurs corps une agréable odeur, qui donnait lieu de croire qu'ils avaient sur eux des parfums. Pour les renégats, ils étaient tristes et abattus; leur extérieur même avait quelque chose de désagréable. Les païens les épargnaient encore moins que les autres. Vous n'êtes que des lâches, leur disaient-ils; en renonçant au titre de chrétien qui vous avait fait mettre au nombre des malfaiteurs, vous vous êtes avoués coupables des crimes qu'on vous imputait. Votre conduite sert de preuve contre vous. La vue de ce traitement ne fut pas inutile à plusieurs; elles les affermit dans leur foi, et les rendit vainqueurs de tous les assauts qui auraient pu ébranler leur constance.

Après cela on imagina de nouveaux supplices pour tourmenter les chrétiens, ce qui les mit en état d'offrir au Père éternel comme une couronne de fleurs de différentes nuances; mais il était temps que ces généreux athlètes, qui avaient remporté

des victoires si signalées dans un si grand nombre de combats reçussent enfin la palme que méritait leur courage.

On marqua le jour où le cruel spectacle de leur mort devait servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé on amena Maturus, Sanctus, Blandine et Attale, pour les exposer aux bêtes. Les deux premiers étant entrés dans l'amphithéâtre, on recommença sur eux toutes les cruautés qu'ils avaient déjà souffertes. Il semblait qu'on n'eût point encore essayé leurs forces; mais ils se montrèrent comme des athlètes qui, ayant déjà plusieurs fois terrassé l'ennemi, entreprennent un dernier combat qui doit être le chef-d'œuvre de leur courage et de leur adresse. Après une horrible flagellation ils furent livrés à la fureur des bêtes, qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre ; ils endurèrent encore d'autres genres de supplices, au gré du peuple, qui demandait qu'on les tourmentât tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. A la fin les païens proposèrent d'une voix unanime de les mettre sur la chaise de fer, toute rouge de feu. L'odeur insupportable qu'exhalait leur chair brûlée, loin de modérer la rage du peuple ne faisait que l'exciter de plus en plus. On ne put tirer de la bouche de Sanctus autre chose que sa première confession. Ayant encore lutté long-temps avec Maturus, ils furent égorgés l'un et l'autre. Ainsi finit le divertissement de ce jour.

Blandine fut attachée à un poteau pour être dévorée par les bêtes; comme elle avait les bras étendus dans l'ardeur de sa prière, cette attitude, en rappelant aux fidèles l'image du Sauveur cruci-

fié, leur inspira un nouveau courage, et leur était un gage assuré que quiconque souffre pour Jésus-Christ aura part à la gloire du Dieu vivant. La sainte resta ainsi quelque temps exposée aux bêtes, sans qu'aucune voulût jamais la toucher; après quoi on la délia. Elle fut ramenée en prison, et réservée pour un autre combat : c'était là qu'elle devait remporter une victoire complète sur l'ennemi qu'elle avait déjà vaincu plusieurs fois, et animer les frères à marcher sur ses traces. Ainsi une esclave pauvre et faible, en se revêtant de Jésus-Christ, déconcerta toute la malice de l'enfer, et par une constance inébranlable mérita de s'élever à une gloire immortelle.

Attale fut amené ensuite, et, comme c'était un homme de marque, le peuple demanda à grands cris de le voir souffrir. Il jouissait parmi nous d'une grande considération pour la sainteté de sa vie et pour son zèle à défendre la foi. Il entra d'un air magnanime dans le champ de bataille. Il fut promené autour de l'amphithéâtre avec cette inscription que l'on portait devant lui : *C'est ici Attale, le chrétien.* L'assemblée était prête à lui faire sentir tout le poids de sa rage ; mais le gouverneur apprenant qu'il était citoyen romain le renvoya en prison. Il écrivit en même temps à l'empereur pour lui demander ses ordres, tant à l'égard d'Attale que des autres prisonniers.

Pendant ce délai les fidèles donnèrent des marques éclatantes de charité et d'humilité. Malgré tout ce qu'ils avaient souffert pour la foi, ils ne voulaient point qu'on les appelât martyrs, et ils reprenaient sévèrement ceux d'entre nous qui par écrit

ou en parlant leur donnaient ce titre; il n'appartient, disaient-ils, qu'à Jésus-Christ, le fidèle, le véritable martyr, *le premier né des morts*, notre guide à la vie éternelle. On pourrait tout au plus l'étendre à ceux qui sont affranchis des liens du corps. Ceux-ci, ajoutaient-ils, peuvent être appelés martyrs, parce-que Jésus-Christ a scellé leurs souffrances par une mort glorieuse : mais pour nous, nous méritons à peine le nom de confesseurs. Ils suppliaient ensuite les frères avec larmes d'offrir sans cesse des prières à Dieu pour leur obtenir la grâce de la persévérance; mais quoiqu'ils ne permissent point qu'on les regardât comme martyrs, on voyait par toutes leurs actions qu'ils en avaient l'esprit. On ne pouvait surtout se lasser d'admirer leur patience, leur douceur, cette intrépidité avec laquelle ils parlaient aux païens, ce courage qui annonçait hautement qu'ils étaient supérieurs à tout sentiment de crainte, et qu'ils étaient prêts à souffrir tous les genres de tortures. En même temps ils s'humiliaient sous la main toute-puissante de Dieu, qui depuis les a élevés à un tel degré de gloire; ils n'accusaient personne, et excusaient tout le monde; enfin, semblables au premier martyr de l'Eglise, ils priaient pour leurs persécuteurs.

Une tendre charité les faisait surtout travailler à la conversion de ces ames infortunées dont le démon se croyait déjà le maître. Loin d'insulter à la faiblesse de ceux qui étaient tombés, ou de prendre de là occasion de s'estimer davantage, ils suppléaient de leur abondance aux besoins spirituels de leurs frères et s'empressaient de faire rejaillir sur eux cette richesse de grâce dont Dieu les avait favorisés.

Ils avaient pour eux une tendresse de mère et sollicitaient leur retour par les larmes qu'ils répandaient sans cesse devant le Père céleste. Après avoir obtenu la vie de la grâce qu'ils avaient demandée pour eux-mêmes, ils voulaient la partager avec les autres. Leurs efforts eurent tant de succès, leur conversation et leur conduite tant de pouvoir que l'Eglise eut la consolation de retrouver plusieurs de ses enfants qu'elle avait perdus, et de les voir prêts à confesser généreusement le nom sacré qu'ils venaient de renier et dans la disposition d'aller se présenter eux-mêmes devant le juge.

Il y avait parmi les martyrs un nommé Alcibiade. Depuis long-temps il pratiquait de grandes austérités, ne vivant que de pain et d'eau. Il paraissait résolu de continuer le même genre de vie dans la prison; mais Attale, après son premier combat dans l'amphithéâtre, apprit par révélation qu'Alcibiade était aux autres une occasion de scandale et que quelques-uns le soupçonnaient de favoriser la nouvelle secte des montanistes, qui affectaient des pénitences extraordinaires. On n'eut pas plus tôt averti Alcibiade qu'il rentra dans la voie ordinaire. Il mangea de tout ce qu'on lui présentait, en rendant grâces à Dieu, qui visitait ses serviteurs et qui leur donnait son esprit pour leur servir de guide.

Cependant les ordres de l'empereur arrivèrent. Ils portaient que l'on exécutât ceux qui persisteraient dans leur confession et que l'on élargît ceux qui auraient abjuré le christianisme. Le gouverneur prit occasion d'une fête publique, qui avait attiré beaucoup de monde dans la ville, pour donner au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit com-

paraître devant son tribunal, et les examina de nouveau. Voyant qu'ils étaient inébranlables, il condamna ceux qui étaient citoyens romains à perdre la tête et tous les autres à être exposés aux bêtes.

Ce fut alors que la grâce de Jésus-Christ éclata dans la confession inattendue de ceux qui auparavant avaient renié leur foi. Ces hommes faibles furent examinés à part, afin d'être remis en liberté; mais ayant déclaré qu'ils étaient chrétiens, on les condamna à souffrir avec les autres. Quelques-uns, il est vrai, persistèrent dans leur apostasie, mais il n'y eut que ceux qui n'avaient jamais eu la moindre étincelle de la vraie foi, ni le moindre soin de conserver la robe nuptiale; que ceux qui, dénués de toute crainte de Dieu, avaient toujours déshonoré par leurs mœurs la religion qu'ils professaient, et qu'on pouvait à juste titre appeler enfants de perdition.

Alexandre, Phrygien de naissance et médecin de profession, était présent lorsque les apostats furent amenés une seconde fois devant le gouverneur. C'était un homme rempli d'un esprit apostolique. Il vivait depuis plusieurs années dans les Gaules, où il s'était acquis une vénération universelle par son amour pour Dieu et par la liberté avec laquelle il publiait l'Evangile. Se trouvant donc auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisait signe à ses frères et de la tête et des yeux, afin de les animer à confesser Jésus-Christ. Son agitation, qui était continuelle et plus grande que celle d'une femme en travail, fut bientôt remarquée. Les païens, outrés de voir confesser la foi à ceux qui précédemment l'avaient reniée, s'en prirent à Alexandre et s'écriè-

rent qu'il était l'auteur de ce changement; sur quoi le juge se tournant de son côté lui demanda qui il était et ce qu'il faisait. Alexandre répondit sans détour qu'il était chrétien. Sa réponse irrita tellement le gouverneur que sans autre information il le condamna à être dévoré par les bêtes.

En exécution de cette sentence Alexandre fut conduit le lendemain dans l'arène avec Attale, que le gouverneur, pour faire plaisir au peuple, livrait une seconde fois à ce supplice. Après les divers tourments que l'on souffre d'ordinaire dans l'amphithéâtre ils achevèrent tous deux leur sacrifice par le glaive. Alexandre ne fit entendre ni soupir ni plainte, tant son ame était intimement unie à Dieu. Tandis qu'Attale fut sur la chaise de fer et que sa chair brûlée exhalait une odeur insupportable, il se tourna vers les spectateurs et leur dit en latin : « Voilà ce qui s'appelle véritablement dévorer les hommes, et ainsi vous êtes coupables de cette action inhumaine; mais pour nous, nous ne sommes souillés ni de ce crime ni d'aucune autre abomination. » Et comme on lui demandait quel était le nom de son Dieu, il répondit que Dieu n'a point un nom comme les mortels.

Enfin, au dernier jour des combats des gladiateurs on amena dans l'amphithéâtre Blandine et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus. Ils avaient l'un et l'autre assisté à l'exécution des martyrs tous les jours précédents. On voulut les obliger à jurer par les idoles. Le refus qu'ils firent d'obéir, joint au mépris qu'ils marquèrent pour les prétendues divinités des païens, inspirèrent au peuple les plus violents transports de rage. Il voulut

que, sans égard pour la jeunesse de l'un et le sexe de l'autre, on épuisât sur eux tous les genres de tortures. C'était inutilement qu'on les pressait de temps en temps de jurer par les idoles. Ponticus, encouragé par sa compagne, parcourut avec joie tous les degrés du martyre, et termina sa vie par une mort glorieuse. Blandine fut la dernière qui souffrit. Comme une mère pleine de tendresse pour ses enfants, elle avait exhorté ses frères à souffrir avec patience, et les avait envoyés devant elle au roi du ciel; passant ensuite par les mêmes épreuves, elle voyait arriver avec joie le moment qui la réunirait à eux dans la gloire. Elle fut fouettée, déchirée par les bêtes et assise dans la chaise brûlante; après quoi on l'enveloppa dans un filet pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air et la meurtrit pendant long-temps; mais son étroite union avec Dieu, jointe à une vive espérance du bonheur de l'autre vie, la rendait comme insensible à tous les tourments dont son corps était accablé. Elle finit aussi par être égorgée. Les païens eux-mêmes furent saisis d'étonnement à la vue de sa patience et de son courage. Ils avouaient qu'il ne s'était jamais rencontré parmi eux de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourments.

Le peuple, non content de la mort des martyrs, étendit la persécution jusque sur leurs cadavres. On jeta aux chiens les corps de ceux qui étaient morts en prison et on les fit garder nuit et jour pour nous empêcher de les enlever. Les membres à demi brûlés des uns, les têtes et les troncs des autres avec ce qui avait pu échapper aux bêtes et

au feu, furent ramassés soigneusement et confiés à la garde des soldats, qui firent sentinelle autour durant plusieurs jours. Il y en avait qui, à la vue de ces reliques, écumaient de rage et grinçaient les dents; ils paraissaient au désespoir de ce qu'il ne leur était plus possible d'exercer sur les martyrs de nouvelles cruautés. D'autres insultaient à la mémoire de ces soldats de Jésus-Christ et se riaient de leur constance. Ils relevaient la puissance de leurs idoles, qui venaient, selon eux, de punir leurs ennemis. Les plus modérés de païens, et ceux à qui tant de tortures barbares avaient inspiré quelque pitié, ne pouvaient plus contenir leur indignation. « Où est leur Dieu? s'écriaient-ils. De quoi leur a servi cette religion qu'ils ont préférée même à la vie? » Tels étaient les sentiments et le langage des païens. Pour nous, nous étions sensiblement affligés de ne pouvoir ensevelir nos frères. Les soldats étaient toujours en sentinelle; on ne pouvait les gagner ni par prières ni par argent. Ils se montraient aussi zélés pour empêcher la sépulture des martyrs que s'il eût été question pour eux d'un avantage important. Les corps de nos frères demeurèrent ainsi exposés pendant six jours, au bout desquels ils furent brûlés. On en jeta les cendres dans le Rhône, afin qu'il n'en restât pas le moindre vestige sur la terre. Il semblait que les païens se croyaient plus puissants que Dieu et qu'il était en leur pouvoir de s'opposer à la résurrection, dont l'espérance, disaient-ils, avait porté ces malheureux à introduire une religion aussi étrange que nouvelle, à braver les tourments les plus rigoureux et à voler avec joie au dernier supplice. Voyons, continuaient-ils, si

présentement ils reviendront à la vie, et si leur Dieu pourra les sauver et les délivrer de nos mains.

Ici finit la lettre admirable des chrétiens de Lyon et de Vienne, qu'Eusèbe avait insérée tout entière dans son *Histoire des saints Martyrs*, comme il nous l'apprend lui-même; mais son ouvrage est perdu, et nous n'avons plus de cette lettre que ce qu'il nous en a conservé dans son *Histoire ecclésiastique*. Eusèbe ajoute que les fidèles de Lyon et de Vienne terminaient leur lettre par une profession de foi, où ils condamnaient les erreurs des montanistes.

Nos saints martyrs souffrirent au commencement du pontificat d'Eleuthère, l'an de Jésus-Christ 177 et le dix-septième du règne de Marc-Aurèle. On les appelle *martyrs de Lyon* parceque cette ville fut le théâtre de leurs souffrances. Plusieurs d'entre eux étaient citoyens de Vienne. On lit dans S. Grégoire de Tours qu'ils étaient au nombre de quarante-huit et qu'on recouvra miraculeusement une partie de leurs cendres. Ces reliques furent déposées sous l'autel de l'église qui portait anciennement le nom des apôtres de Lyon.

S. SPÉRAT ET SES COMPAGNONS,

ORDINAIREMENT APPELÉS MARTYRS SCILLITAINS.

(17 juillet.)

L'empereur Sévère, ayant vaincu les rois qui avaient pris le parti de Niger contre lui, publia des édits sanglants contre les chrétiens. Ce fut dans la dixième année de son règne, qui était la 202e de Jésus-Christ. Les fidèles n'avaient pas laissé d'être

auparavant persécutés en plusieurs endroits. Les gouverneurs des provinces s'autorisaient des lois de l'empire, qui proscrivaient les religions étrangères, et des édits de quelques prédécesseurs de Sévère, lesquels n'avaient point été révoqués : aussi voyons-nous que le proconsul Saturnin excita en 200 une violente persécution en Afrique.

Les premiers chrétiens qui souffrirent à Carthage furent les douze martyrs scillitains, ainsi nommés de Scillite, ville de la province consulaire qu'on leur donne communément pour patrie. Ayant été arrêtés le 16 juillet, on les conduisit devant le tribunal du proconsul. Les principaux d'entre eux étaient trois hommes, Spérat, Narzal, Cittin, et trois femmes, Donate, Seconde, Vestine. Le proconsul les assura que l'empereur oublierait leur désobéissance et qu'il leur pardonnerait s'ils sacrifiaient aux dieux des Romains ; mais Spérat répondit généreusement au nom de tous ses compagnons : «.Nous n'avons commis aucun crime, nous n'avons insulté personne; au contraire, lorsqu'on nous a maltraités nous en avons remercié le Seigneur. Sachez donc que nous n'adorons que le seul vrai Dieu, qui est le maître et l'arbitre de toutes choses, et c'est pour nous conformer à sa loi que nous prions pour ceux qui nous persécutent injustement. » Le proconsul les pressant de jurer par le génie de l'empereur, Spérat reprit : « Je ne connais point le génie de l'empereur de ce monde; mais je sers le Dieu du ciel, qu'aucun homme n'a vu ni ne peut voir. Je n'ai jamais commis de crime punissable par les lois de l'état. J'ai toujours payé les droits dus au prince, que je regarde comme mon seigneur sur la

terre; mais je n'adore que mon Dieu, qui est le Roi des rois et le Maître souverain de toutes les nations de l'univers. Encore une fois, je ne suis coupable d'aucun crime; ainsi je n'ai mérité aucune punition. » Là-dessus le proconsul ordonna qu'ils fussent menés en prison, qu'on les mît aux ceps jusqu'au lendemain.

Le jour suivant, le proconsul étant assis sur son tribunal, les fit amener, et dit aux femmes d'honorer le prince et de sacrifier aux dieux. Donate répondit : « Nous rendons à César ce qui appartient à César ; mais nous n'adorons que Dieu, et nous n'offrons qu'à lui des sacrifices. Je suis aussi chrétienne, dit Vestine. Je crois aussi en mon Dieu, dit Seconde, et je veux lui être toujours fidèle. Quant à vos dieux, jamais nous ne nous déterminerons à les servir et les adorer. » Le proconsul, ayant ordonné qu'on les remît en prison, fit approcher les hommes, puis adressant la parole à Spérat, il lui dit : « Persistes-tu encore dans ta première résolution ? Es-tu toujours chrétien ? Oui, je le suis, répondit Spérat, et pour que personne ne l'ignore, je le répète, je suis chrétien. » Tous ceux qu'on avait arrêtés avec lui s'étant écriés qu'ils professaient la même religion, le proconsul dit : « Vous ne voulez donc ni grâce, ni temps pour délibérer sur le parti que vous avez à prendre? — Faites ce qu'il vous plaira; nous mourrons avec joie pour l'amour de Jésus-Christ. — Quels sont les livres que vous lisez et pour lesquels vous avez tant de respect ? — Les quatre évangiles de notre Seigneur Jésus-Christ, les épîtres de l'apôtre S. Paul, et toute l'Ecriture inspirée de Dieu. — Je vous donne trois jours pour rentrer en

vous-mêmes. — Ce délai est inutile; jamais nous ne renoncerons à la foi de notre Seigneur Jésus-Christ; ainsi ordonnez ce qui vous plaira. » Le proconsul les voyant inébranlables prononça la sentance suivante : « Spérat, Narzal, Cittin, Véturius, Félix, Acyllin, Lætance, Januaria, Générose, Vestine, Donate et Seconde, s'étant avoués chrétiens, et ayant refusé de rendre l'honneur et le respect dus à l'empereur, nous les condamnons à être décapités. » Aussitôt après la lecture de cette sentence Spérat et ses compagnons dirent : « Grâces soient rendues à Dieu, qui veut bien nous recevoir au nombre des martyrs pour la confession de son nom! » Lorsqu'ils furent arrivés au lieu du supplice ils se mirent à genoux pour renouveler leurs actions de grâces. On leur trancha la tête pendant qu'ils continuaient d'offrir leur sacrifice à Jésus-Christ.

Les fidèles qui transcrivirent leurs Actes sur les registres du greffe les terminent ainsi : « Les martyrs de Jésus Christ consommèrent leur sacrifice au mois de juillet, et ils intercèdent pour nous auprès de notre Seigneur Jésus-Christ, auquel soit honneur et gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

Il n'y avait pas long-temps que nos saints martyrs avaient souffert lorsque Tertullien adressa son Apologie de la religion chrétienne aux gouverneurs des provinces de l'empire. Cet auteur rapporte que Saturnin, qui le premier avait tiré le glaive en Afrique contre les disciples de Jésus-Christ, en fut puni par la perte de la vue peu de temps après.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE TERTULLIEN.

Tertullien (*Quintus Florens Tertullianus*) naquit à Carthage vers l'an 160. Il était fils d'un centurion des troupes proconsulaires d'Afrique. Il avoue lui-même qu'avant sa conversion au christianisme il le combattait par des railleries piquantes, qu'il s'était rendu coupable d'adultères, qu'il avait pris un plaisir singulier aux barbares combats de l'amphithéâtre, qu'il avait été vicieux au-delà de toutes bornes, qu'en un mot il avait été un grand pécheur sous toutes sortes de rapports.

Néanmoins comme il avait un esprit d'une trempe excellente et formé pour les sciences, il s'y appliqua dès sa jeunesse, et il fit de grands progrès dans la poésie, la philosophie, la géométrie, la physique et la rhétorique. Il s'instruisit à fond des principes de chaque secte de philosophes; il approfondit les mystères de la théologie païenne, et sut démêler dans les fables qui l'enveloppent ce qu'il y avait de réel et d'historique. Enfin son génie naturellement vaste lui fit parcourir avec un succès prodigieux le cercle de toutes les sciences profanes. Nous apprenons d'Eusèbe qu'il était surtout très versé dans la connaissance des lois romaines.

A tous ces avantages Tertullien joignait une pénétration et une vivacité d'esprit singulières avec un feu de caractère peu commun, qui le rendait extrêmement chaud et impatient, comme il s'en plaignait lui-même. Jamais il ne put se défaire de cette passion; quant aux autres, il s'en corrigea après sa conversion au christianisme.

Il paraît que les motifs qui le déterminèrent à embrasser l'Évangile furent les mêmes que ceux qu'il fait si bien valoir dans ses ouvrages, comme l'antiquité des livres de Moïse, les miracles et la sagesse

de ce saint législateur, la continuité et l'accomplissement des prophéties, qui toutes conduisent à Jésus-Christ, la certitude des miracles du Sauveur et des apôtres, l'excellence de la loi évangélique qui influe si merveilleusement sur les mœurs, le pouvoir que les premiers chrétiens avaient sur les démons, et le témoignage des démons eux-mêmes que les idolâtres adoraient comme les dieux, qui devenaient malgré eux les prédicateurs de Jésus-Christ et qui se faisaient connaître pour ce qu'ils étaient en présence de leurs propres adorateurs; enfin la patience et la fermeté inébranlable des martyrs.

Tertullien, ayant un génie propre à réussir dans la controverse, entreprit la défense du christianisme, qui d'un côté était attaqué par les païens et les Juifs, et de l'autre était défiguré par les hérétiques. Il prit la plume contre les différents ennemis de notre religion. Ce fut aux païens qu'il porta les premiers coups.

La persécution qui affligeait l'Église lui inspira le dessein d'écrire son *Apologétique*. C'est non seulement son chef-d'œuvre, mais encore le plus parfait et le plus précieux de tous les ouvrages de l'antiquité chrétienne.

Il eut le malheur de tomber après avoir servi l'Église en qualité de prêtre jusque vers le milieu de sa vie, c'est à dire jusqu'à l'âge de quarante ans, et même plus.

Montan, eunuque de Phrygie, se donne pour prophète. Il était singulièrement agité par un malin esprit, prétendant avoir des ravissements durant lesquels il perdait l'usage des sens et celui de la raison, comme il est aisé de s'en apercevoir aux extravagances qu'il débitait alors. Deux femmes riches et de qualité mais d'une vie fort déréglée, se joignirent à lui : l'une se nommait Prisca ou Priscille, et l'autre

Maximille; elles prétendaient aussi avoir des ravissements, et par là elles vinrent à bout de tromper plusieurs personnes.

Vers l'an 171 Montan avança qu'il avait reçu le Saint-Esprit pour mettre la dernière perfection à la loi de l'Évangile. Ses partisans le crurent sur sa parole, et lui donnèrent le nom de *Paraclet.* Affectant une doctrine extrêmement sévère à laquelle sa vie ne répondait nullement, il condamna les secondes noces et la fuite durant la persécution, et prescrivit à ses disciples des jeûnes extraordinaires.

Les montanistes disaient donc qu'outre le jeûne du carême observé par les catholiques, il y en avait d'autres *imposés par le divin Esprit.* Ils faisaient tous les ans trois carêmes, chacun de deux semaines, et ne mangeaient alors que des choses sèches, attribuant cette pratique au Saint-Esprit; en conséquence des nouvelles révélations de Montan qu'ils préféraient aux écrits des apôtres, et soutenant qu'elle devait s'observer à perpétuité. Voilà pourquoi ces hérétiques, même du temps de Sozomène, ne jeûnaient que deux semaines avant Pâques, quoique les catholiques jeûnassent quarante jours avant cette fête. Ces grands jeûneurs, dit Hooper dans son *Traité du carême,* ne s'en seraient pas tenus là s'ils n'avaient été arrêtés par la prétendue institution de l'esprit, qu'ils gardaient ponctuellement, et cette circonstance rendait leurs jeûnes superstitieux. Pépuze, ville de Phrygie, était leur métropole, et ils l'appelaient Jérusalem.

Les évêques d'Asie, ayant examiné les erreurs et les prophéties de Montan, les condamnèrent. On dit que Montan et Maximille étant devenus fous se pendirent.

Tertullien naturellement austère adopta la rigidité des montanistes. Il était de caractère à ne tenir

en rien un juste milieu ; il fallait qu'il fût extrême. Il tomba d'abord par orgueil. Il conserva, selon S. Jérôme, un vif ressentiment de quelques injures qu'il s'imagina avoir reçues du clergé de Rome. Aveuglé par sa passion, il se sépara de l'Eglise sans penser aux maximes qu'il avait si bien établies pour réfuter toutes les hérésies; mais sa chute n'ôta rien au mérite de ses écrits, surtout de ceux où règnent la justesse et la solidité du jugement, et qu'il avait précédemment composés pour la défense de la vérité. Il faut raisonner de lui comme d'un habile homme dont l'esprit s'égarerait; le malheur arrivé à celui-ci ne rendrait pas inutile ce qu'il aurait fait auparavant pour l'avancement des sciences.

Tertullien est le plus ancien des auteurs ecclésiastiques qui aient écrit en latin. S. Vincent de Lérins, qui est bien éloigné d'approuver ses écarts, dit en parlant de lui : « Il a été parmi les Latins ce qu'a été Origène parmi les Grecs, c'est à dire le premier homme de son siècle..... Chaque mot paraît une sentence, et presque chaque sentence une nouvelle victoire. Néanmoins avec tous ces avantages il n'a point persévéré dans l'ancienne foi de l'Église universelle. Ses erreurs, comme l'observe le bienheureux Hilaire, font que ses écrits n'ont pas l'autorité qu'ils auraient eue sans cela.. » S. Jérôme, auquel on avait objecté l'autorité de Tertullien, répondit dans son livre contre Helvidius qu'il n'était pas de l'Église, *ecclesiæ hominem non esse*. Il parle cependant quelquefois avantageusement de son savoir.

Lactance dit que le style de Tertullien est dur, âpre, inégal, obscur; mais il admire dans ses traits un sens profond. S. Cyprien trouvait des trésors achés au milieu des épines dont son langage est hérissé; il ne passait aucun jour sans en lire quelque

chose, et quand il envoyait chercher ses ouvrages il avait coutume de dire : *Donnez-moi mon maître.* Balzac a comparé ingénieusement l'éloquence de Tertullien à l'ébène, qui tire sa beauté et son prix de sa couleur noire.

La chute de ce grand homme doit d'autant plus étonner qu'il témoigne dans son Apologétique, c. 39, avoir une extrême frayeur de l'excommunication, qu'il appelle *une anticipation du jugement à venir*. Il fut depuis orgueilleux, attaché à son sens, et il se moqua des censures de l'Église. Quelque beau que fût son génie, il semble dépourvu des premiers principes quand il veut soutenir ses erreurs; il porte l'enthousiasme jusqu'au ridicule, comme lorsque, d'après les rêveries de Priscille et de Maximille, il dispute sérieusement sur la figure et la couleur d'une ame humaine. Ayant depuis abandonné les montanistes, il devint le père d'une nouvelle secte. Ceux qui la composaient prirent le nom de tertullianistes. Ils eurent une église à Carthage jusqu'au temps de S. Augustin, qu'ils renoncèrent à leurs erreurs. Tertullien mourut dans un âge très avancé, vers l'an 245.

La meilleure édition que nous ayons des œuvres de Tertullien est celle de Rigault, qui parut en 1634 et 1642, à laquelle il faut joindre un volume de notes et de commentaires de différents auteurs, imprimé dans la même ville en 1635. On estime les notes critiques et grammaticales de Rigault, mais on fait peu de cas de celles qui regardent la théologie; il y est parlé d'une manière peu respectueuse de certains usages de l'Église.

On a imprimé plusieurs fois séparément les principaux ouvrages de Tertullien, comme son Apologétique, son livre des Prescriptions, etc. On les a aussi traduits en français.

S. EPIPODE ET S. ALEXANDRE,

MARTYRS A LYON.

(22 avril.)

Epipode et Alexandre sortaient l'un et l'autre d'une famille très distinguée : le premier était de Lyon et le second Grec de naissance, tous deux à la fleur de leur âge. Ils avaient étudié sous les mêmes maîtres et s'étaient liés dès l'enfance d'une étroite amitié, qui croissait tous les jours. Cette amitié était d'autant plus solide que la religion en était la base. Les deux saints s'exhortaient continuellement à la perfection chrétienne. Ils se préparaient au martyre par une foi vive, par la pratique de la tempérance, de la chasteté et des œuvres de miséricorde. Ils ne voulurent point s'engager dans le mariage afin de pouvoir servir Dieu avec plus de liberté.

Le feu de la persécution s'étant allumé, ils prirent le parti de se cacher, pour suivre le conseil de l'Evangile. Ils sortirent donc secrètement de Lyon et se retirèrent dans un bourg voisin, où une veuve chrétienne leur offrit sa maison ; ils y vécurent quelque temps inconnus, par la fidélité que leur garda la sainte hôtesse et par le peu d'apparence qu'avait leur asile ; mais ils ne purent échapper aux persécutions des païens, et on les découvrit à la fin. Épipode voulant se sauver perdit un de ses souliers, que la veuve chrétienne trouva et qu'elle conserva comme un riche trésor. A peine eurent-ils été arrêtés qu'on les mit en prison, même avant de les

avoir interrogés, quoique cette formalité fût prescrite par les lois romaines.

Trois jours après ils furent conduits, les mains liées derrière le dos, devant le tribunal du gouverneur. Ils n'eurent pas plus tôt confessé qu'ils étaient chrétiens que le peuple jeta un cri d'indignation contre eux. Le magistrat transporté de rage s'écria : « De quoi ont donc servi toutes les tortures que nous avons employées s'il est encore des hommes assez audacieux pour suivre la doctrine du Christ ! » Il sépara ensuite les deux saints pour empêcher qu'ils ne s'encourageassent mutuellement, même par signes. Il prit à part Epipode, qu'il croyait le plus faible parcequ'il lui paraissait le plus jeune, et tâcha de le séduire par une bonté affectée, par de belles promesses et par l'appât du plaisir ; mais le saint lui répondit généreusement : « Sachez que je ne me laisserai jamais surprendre par votre cruelle compassion... Vos plaisirs n'ont rien qui me touche. Vous ignorez apparemment que l'homme est composé de deux substances, d'un corps et d'une ame. Chez nous l'ame commande et le corps obéit. Les plaisirs honteux auxquels vous vous livrez en l'honneur de vos prétendus dieux flattent agréablement le corps, mais ils donnent la mort à l'ame. Nous faisons donc la guerre au corps afin de le soumettre à l'ame... Pour vous, après vous être rabaissés jusqu'à la condition des brutes, vous trouverez à la fin une mort épouvantable. Il n'en est pas ainsi de nous : lorsque nous périssons par vos ordres nous entrons en possession d'une vie éternelle. » Le juge, irrité de la noble hardiesse de cette réponse, fit frapper rudement la bouche qui l'avait prononcée. Le mar-

tyr, dont les dents étaient tout en sang, continua de parler ainsi : « Je confesse que Jésus-Christ est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Il est juste que je lui remette une ame qu'il a créée et rachetée. Je ne perdrai point la vie, je ne ferai que la changer en une plus heureuse. »

A ces mots le juge le fait élever sur le chevalet. On lui déchire les côtés avec les ongles de fer. Le peuple devient furieux en voyant la constance et la tranquillité avec lesquelles Epipode souffre; il demande qu'on le lui abandonne pour le mettre en pièces; il trouve que la cruauté des bourreaux est trop lente à son gré. Le juge craignant une sédition ouverte fait enlever le martyr et ordonne qu'on lui coupe la tête, ce qui est promptement exécuté.

Deux jours après le juge se fit amener Alexandre. Il essaya de l'effrayer par le récit des tourments d'Epipode et des autres chrétiens; mais il fut trompé dans son espérance. Le martyr lui répondit que tout cela ne l'épouvantait point, et qu'en lui rappelant le souvenir de ce que les martyrs avaient souffert on n'avait fait que l'encourager à marcher sur leurs traces, et surtout à suivre l'exemple de son cher Epipode. Le juge, transporté de fureur, ordonna qu'on lui tînt les jambes écartées et que trois bourreaux le frappassent successivement. Cette torture dura long-temps sans que le martyr poussât un seul soupir; et comme on lui demandait s'il persistait toujours dans sa première confession il répondit : « Eh ! comment n'y persisterais-je pas? Les idoles des païens ne sont que des démons; mais le Dieu que j'adore, et qui est le seul tout-puissant et éternel, me donnera la force de le confesser jusqu'à

la fin ; il sera le gardien de ma foi et de mes saintes résolutions. » Le juge désespérant de le vaincre, et voulant lui ravir la gloire d'une plus longue constance, le condamna à être crucifié. L'instrument de son supplice n'eut pas plus tôt été préparé que les bourreaux l'y attachèrent. Un instant après il expira en invoquant le saint nom de Jésus. Son corps avait été si horriblement déchiré qu'on voyait à découvert ses entrailles.

Les chrétiens enlevèrent secrètement les corps des deux martyrs et les enterrèrent sur une colline qui était auprès de la ville. Ce lieu devint célèbre par la piété des fidèles et par un grand nombre de miracles. Un jeune homme de qualité, ayant été attaqué d'une maladie contagieuse qui ravageait la ville de Lyon, fut guéri avec de l'eau bénite par la veuve chrétienne dépositaire du soulier de S. Epipode; plusieurs autres personnes reçurent par de semblables moyens non seulement la santé du corps, mais même la lumière de l'Evangile. Les possédés étaient délivrés du démon devant le tombeau des saints martyrs : il s'y passait en un mot de si grandes choses que l'incrédulité était obligée de se rendre à l'évidence des faits.

Ce tombeau, qui était hors de la ville, se trouvait renfermé dans son enceinte lorsque S. Eucher, évêque de Lyon, écrivit au cinquième siècle le panégyrique des saints martyrs. Il y est dit qu'on emportait de la poussière de leur tombeau pour guérir les malades, et qu'il y en avait dans tout le pays. La vertu de cette poussière est aussi attestée par S. Grégoire de Tours. Ce dernier rapporte que dans le sixième siècle les corps des deux saints furent

déposés avec celui de S. Irénée sous l'autel de l'église de Saint-Jean. On découvrit en 1410 les reliques de S. Epipode et de S. Alexandre, et l'on en fit une translation solennelle.

LES SEPT FRÈRES
MARTYRS,
ET SAINTE FÉLICITÉ, LEUR MÈRE.

(10 juillet.)

Ces saints, dont les triomphes sont si célèbres dans les écrits des Pères, souffrirent sous l'empereur Antonin-le-Pieux. Sainte Félicité était une dame romaine également distinguée par sa vertu et par sa naissance. Elle éleva ses sept enfants dans la crainte du Seigneur, et prit soin de les pénétrer des plus sublimes maximes du christianisme. Après la mort de son mari elle servit Dieu dans la continence, et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Ses exemples ainsi que ceux de sa famille arrachèrent plusieurs païens à leurs superstitions, en même temps qu'ils encourageaient les chrétiens à se montrer dignes de leur vocation.

Les prêtres païens, furieux des pertes que faisait la religion dont ils étaient ministres, portèrent leurs plaintes à l'empereur Antonin. « Vous ne pouvez supporter, lui dirent-ils, la hardiesse avec laquelle Félicité professe la doctrine des chrétiens ; plusieurs abandonnent le culte des dieux immortels, qui sont les gardiens et les protecteurs de l'empire ; cet abandon et la tolérance d'un culte étranger les outra-

gent; aussi sont-ils extrêmement irrités contre la ville et contre l'état. On ne peut les apaiser qu'en obligeant Félicité et ses enfants à leur offrir des sacrifices. »

Antonin, qui était lui-même superstitieux, répondit favorablement à la plainte des prêtres. Il chargea Publius, préfet de Rome, de leur donner satisfaction, et de faire ce qu'ils demandaient pour apaiser les dieux. En conséquence de cet ordre Publius se fit amener Félicité avec ses sept enfants. Lorsqu'ils furent venus il prit la mère à part, et employa tous les moyens possibles pour la déterminer à sacrifier, ajoutant qu'en cas de refus il serait obligé d'avoir recours aux voies de rigueur. « Apprenez à me connaître, répondit Félicité, ne vous flattez pas de m'effrayer par vos menaces, ni de me séduire par vos belles paroles. J'espère par la vertu de l'esprit de Dieu, qui combattra avec moi, triompher de Satan et sortir victorieuse des épreuves auxquelles vos assauts mettront ma fidélité. Malheureuse femme, dit Publius transporté de rage, comment la mort peut-elle vous paraître si désirable que d'exposer vos enfants à être privés de la vie, et de me forcer à la leur ravir par de cruels tourments? Mes enfants, reprit Félicité, vivront éternellement en Jésus-Christ s'ils lui sont fidèles; mais ils doivent s'attendre à des supplices qui ne finiront point s'ils sacrifient aux idoles. »

Le lendemain Publius, étant assis sur son tribunal, dans le champ et devant le temple de Mars, envoya chercher Félicité et ses enfants; puis s'adressant à la mère, il lui dit : « Ayez pitié de vos enfants, qui sont à la fleur de l'âge, et qui peuvent aspirer

aux premières charges de l'état. Votre pitié, répondit la sainte, est une impiété réelle, et la prétendue compassion à laquelle vous m'exhortez annoncerait la plus cruelle des mères. » Se tournant ensuite vers ses enfants, elle leur dit : Regardez le ciel où Jésus-Christ vous attend avec ses saints ; persistez dans son amour, et combattez généreusement pour vos ames. » A ces mots Publius lui fit donner des soufflets, en lui disant qu'elle était bien hardie de donner en sa présence de pareils avis, qui montraient une opiniâtreté impardonnable à désobéir aux empereurs.

Il résolut de faire une nouvelle tentative en prenant les saints séparément pour essayer de les ébranler par la force réunie des menaces et des promesses. Il commença par Janvier, l'aîné des sept frères ; mais il n'en reçut que cette réponse : « Ce que vous me conseillez de faire est contraire à la raison. J'attends de la bonté du Seigneur Jésus qu'il me préservera d'une telle impiété. » Il ordonna qu'on le battît cruellement, après quoi on le renvoya en prison. Le second des frères fut ensuite amené. Comme on le pressait de sacrifier, il répondit : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et c'est à lui que nous devons offrir le sacrifice de nos cœurs. Jamais nous n'oublierons l'amour que nous devons à Jésus-Christ. Employez tous les artifices et tous les raffinements de la cruauté, vous ne pourrez nous ravir notre foi. » Les autres frères ayant été interrogés firent une semblable réponse, et protestèrent que rien ne serait capable de les priver de la récompense éternelle promise aux justes. Martial, qui parla le dernier, dit : « Tous ceux qui ne confessent pas que

Jésus-Christ est vrai Dieu seront jetés dans un feu qui ne s'éteindra jamais. » L'interrogatoire fini, les saints souffrirent la peine du fouet, et furent ramenés en prison. Publius, désespérant de vaincre leur constance, envoya toute la procédure à l'empereur.

Antonin, ayant lu l'interrogatoire, ordonna que les confesseurs fussent envoyés à différents juges, et condamnés à divers genres de supplices. Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe terminèrent leur vie par de violents coups de massue qu'on déchargea sur eux. Sylvain, le quatrième des frères, fut jeté la tête en bas dans un précipice. Alexandre, Vital et Martial, qui étaient les plus jeunes, eurent la tête tranchée. Félicité mourut de la même manière quatre mois après. Elle est nommée le 23 de novembre dans le martyrologe romain, qui fait mémoire des sept frères le 10 de juillet. C'est en ce dernier jour que la fête de ces saints est marquée dans l'ancien calendrier romain, publié par Buchérius. Il y avait sur la voie Salarienne une église bâtie en l'honneur et sur le tombeau de sainte Félicité.

Ce fut dans cette église que S. Grégoire-le-Grand prêcha sa troisième homélie sur les évangiles, le jour de la fête de la sainte martyre. Voici de quelle manière il s'y exprime : « Félicité, ayant sept enfants, craignait plus de les laisser sur la terre après elle que les autres mères ne craignent de survivre aux leurs. Elle fut plus que martyre, puisqu'elle souffrit en quelque sorte ce que souffrait chacun de ses enfants. Elle combattit la huitième,

selon l'ordre du temps ; mais elle fut dans la peine durant toute cette scène sanglante ; elle commença son martyre dans l'aîné de ses enfants, et ne le consomma que par sa propre mort. Elle reçut une couronne pour elle et pour tous ceux qu'elle avait mis au monde. En les voyant tourmenter elle ne perdit rien de sa constance. Comme mère, elle éprouvait tout ce que la nature fait souffrir en pareille circonstance ; mais elle se réjouissait dans son cœur par les sentiments que lui inspirait l'espérance. » Le même père prend de là occasion de montrer combien la foi est faible en nous ; dans sainte Félicité, elle triompha de la chair et du sang, et dans nous elle n'est pas capable d'arrêter les saillies de nos passions, ni de détacher nos cœurs de ce monde perfide et corrompu. « Soyons du moins couverts de confusion, ajoute-t-il, en voyant que nous sommes si éloignés de la vertu de cette sainte, et que nous permettons aux mauvais penchants d'étouffer la foi dans nos cœurs. Souvent un mot nous trouble ; la moindre contradiction nous irrite et nous décourage, et cependant les supplices et la mort même ne purent ébranler l'ame courageuse de Félicité...... Nous pleurons sans cesse lorsque Dieu nous redemande les enfants qu'il nous avait donnés, tandis que Félicité s'attriste que les siens ne meurent pas pour Jésus-Christ, et se réjouit de les voir sceller leur foi par l'effusion de leur sang. »

On entend tous les jours les parents se plaindre des désordres de leurs enfants : ils doivent surtout s'en prendre à leur négligence et à leurs mauvais exemples. Que n'imitent-ils le zèle de sainte Félicité ? Qu'ils s'appliquent à former à la vertu ces ten-

dres plantes dont la culture leur a été confiée, et leurs peines seront récompensées dès cette vie par les plus douces consolations. Ils compteront alors autant de saints dans leur famille qu'ils auront mis d'enfants au monde.

TRAITS DÉTACHÉS.

SAINTE FOI, SAINTE ESPÉRANCE ET SAINTE CHARITÉ, VIERGES ET MARTYRES.

(1er août.)

Ces trois saintes, qui étaient sœurs, furent cruellement tourmentées pour la foi, et souffrirent le martyre à Rome, sous le règne d'Adrien. Sainte Sophie, leur mère, leur donna les noms sous lesquelles elles sont connues par dévotion et par amour des vertus théologales. Après les avoir élevées dans la piété elles les exhorta elle-même à confesser généreusement le nom de Jésus-Christ, et les vit avec joie verser leur sang pour la cause de la religion. Elle servit Dieu dans l'état de viduité, et mourut en paix.

SAINTE PRAXÈDE, VIERGE.

(21 juillet.)

Sainte Praxède était fille de Pudens, sénateur romain, et sœur de sainte Pudentienne. Ce fut sous le

pontificat de Pie Ier, et sous le règne d'Antonin *le Pieux* qu'elle édifia la ville de Rome par l'éclat de ses vertus. Elle avait de grands biens, qu'elle employa à soulager les pauvres et à pourvoir aux besoins de l'Eglise. Elle tâchait d'avoir quelque part à la couronne des martyrs par les consolations et les secours qu'elle leur procurait. On admirait surtout en elle un grand amour pour la prière, le jeûne et les veilles. Elle mourut en paix, et fut enterrée auprès de sa sœur, sur la voie Salarienne. Bède et les autres martyrologistes la qualifient *vierge.*

S. APOLLONIUS, APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIÉNNE, MARTYR.

(18 avril.)

Marc-Aurèle avait persécuté la religion chrétienne par zèle pour le paganisme. Son fils Commode, qui lui succéda en 180, fut, quoique très vicieux, moins cruel envers les disciples du Sauveur; il les favorisa même en considération de Marcia, qu'il avait honorée du titre d'impératrice. Ce n'était pas que cette femme crût en Jésus-Christ, mais elle s'intéressait pour une religion dont les maximes lui paraissaient admirables. A la faveur de ce calme l'Eglise vit augmenter prodigieusement le nombre de ses enfants. Plusieurs personnes de la première qualité se rangèrent sous les étendards de la croix. On comptait le sénateur Apollonius parmi ceux qui avaient abjuré l'idolâtrie.

Apollonius était fort distingué par la connaissance

des belles-lettres et de la philosophie. A peine eut-il connu la vérité qu'il étudia avec autant de succès que d'ardeur l'Ecriture sainte. Il vivait tranquille dans la pratique des bonnes œuvres lorsqu'un de ses esclaves, nommé Sévère, l'accusa d'être chrétien devant Pérennis, préfet du prétoire. L'esclave eut les jambes cassées, et fut condamné à mort, conformément à un édit de Marc-Aurèle, qui avait décerné la peine de mort contre les accusateurs des chrétiens, quoiqu'il n'eût point révoqué les lois portées antérieurement contre ces derniers.

Pour Apollonius, le préfet l'engagea fortement à quitter le christianisme, afin de conserver sa vie et sa fortune. Le saint fit voir par ses réponses qu'il ne deviendrait point apostat. Sa constance étant inébranlable, Pérennis renvoya l'affaire au sénat, pour que l'accusé y rendît compte de sa foi. Apollonius fit en plein sénat un excellent discours en faveur de la religion chrétienne. Malheureusement cette pièce n'est pas parvenue jusqu'à nous. Nous apprenons de S. Jérôme, qui l'avait lue, que l'éloquence et la solidité s'y trouvaient réunies à une connaissance profonde de la littérature sacrée et profane. Le saint, persistant toujours dans sa première résolution, fut condamné par un arrêt du sénat à perdre la tête. Son martyre arriva vers l'an 186.

S. ÉLEUTHÈRE, PAPE.

(26 mai.)

S. Éleuthère eut la douleur de voir les ravages

que faisait la persécution, surtout à Lyon et à Vienne, dans les Gaules ; mais il eut aussi la consolation de voir l'Eglise réparer ses pertes par de nouvelles conquêtes dans la Grande-Bretagne. La foi avait pénétré dans cette île du temps même des apôtres ; mais les superstitions régnantes en avaient beaucoup altéré la pureté. Le peuple était encore devenu fort ignorant par suite des guerres que lui firent les Romains lorsqu'ils soumirent le pays. La Providence cependant ne l'abandonna point. « Dieu, qui choisit douze pauvres pêcheurs pour convertir le monde, inspira à un prince de se faire apôtre et de moins estimer l'avantage de porter une couronne que celui d'étendre la foi dans cette partie éloignée de l'univers. »

Ce prince, qui se nommait Lucius, régnait dans une partie de l'île. C'était un de ces rois que les Romains établissaient dans les pays éloignés pour contenir dans la soumission les peuples conquis. Lucius envoya à Rome une ambassade solennelle pour demander au pape Eleuthère des ecclésiastiques zélés qui pussent instruire ses sujets, célébrer parmi eux les divins mystères, et leur administrer les sacrements. Le saint pontife reçut cette ambassade avec la plus grande joie, et chargea quelques hommes apostoliques d'aller annoncer l'Évangile dans la Grande-Bretagne. La foi y fit de si rapides progrès que du pays soumis à Lucius elle passa bientôt dans les contrées du nord où *les aigles romaines n'avaient pu pénétrer*.

—

TROISIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

ABRÉGÉ HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES ARRIVÉS DANS LE TROISIÈME SIÈCLE.

—

L'empereur Sévère avait d'abord paru favorable aux chrétiens; mais la dixième année de son règne il publia contre eux de sanglants édits, qui furent exécutés avec tant de rigueur que plusieurs crurent que le temps de l'Antechrist était arrivé.

Cette persécution, qui est la cinquième, s'étendit jusque dans les Gaules, et se fit sentir surtout à Lyon. S. Irénée, qui en était évêque, avait été disciple de S. Polycarpe. L'empereur, voyant la ville devenue presque toute chrétienne par les soins de ce saint prélat, prit une résolution bien digne de la cruauté d'un persécuteur : il donna ordre à ses soldats d'entourer la ville et de faire main basse sur tous ceux qui se déclareraient chrétiens. Le massacre fut presque général. S. Irénée fut conduit devant le prince, qui le fit mettre à mort, s'applaudissant d'avoir égorgé le pasteur et le troupeau. Une ancienne inscription, que l'on voit encore à Lyon, marque que, sans compter les femmes et les enfants, le nombre des martyrs alla à dix-neuf mille.

La persécution ne fut guère moins violente à Carthage, où sainte Perpétue et sainte Félicité, suivies d'une troupe d'autres martyrs, allèrent à la

mort avec une joie qui ne pouvait être inspirée que par celui pour qui elles souffraient.

En même temps que les chrétiens étaient persécutés ils étaient en butte aux calomnies les plus atroces. On les regardait comme des sacriléges, des ennemis publics, des gens noircis de toutes sortes de crimes ; et l'on se mettait peu en peine d'examiner s'ils étaient en effet tels qu'on les représentait. Mais Dieu suscita des hommes aussi grands en science qu'en sainteté, qui défendirent les mystères et la morale du christianisme.

S. Justin adressa aux empereurs deux Apologies vives et touchantes, qui éclairèrent une foule de païens, et qui valurent à ce généreux athlète la couronne du martyre. Peu après, le célèbre Tertullien, prêtre de Carthage, publia une nouvelle Apologie ; et celle-ci porta un coup mortel au paganisme.

Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici quelques passages de son *Apologétique*. Après avoir établi la divinité du christianisme Tertullien repousse avec force les calomnies dont on chargeait les chrétiens. « On nous accuse, dit-il, de révolte et de désobéissance aux empereurs. Mais en quoi nous sommes-nous révoltés ? Souvent le peuple nous poursuit à coups de pierre, on brûle nos maisons, on nous tourmente, on nous fait mourir dans les supplices les plus cruels. Qu'avons-nous fait pour nous venger de tant d'injustices ? Si nous voulions vous faire une guerre ouverte, manquerions-nous de troupes ? Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos villes, vos bourgades, vos camps, le palais, le sénat : nous ne laissons vides

que vos temples. Manquerions-nous de forces, nous qui ne craignons pas la mort, si ce n'était une de nos maximes de la souffrir plutôt que de la donner? Pour nous venger ce serait assez de vous abandonner et de nous retirer hors de l'empire ; vous seriez épouvantés de votre solitude. »

Ensuite Tertullien décrit ce qui se passait dans les assemblées des chrétiens, que l'on traitait de factieuses. « Nous nous réunissons, dit-il, pour prier Dieu en commun. Ceux qui président sont des vieillards d'une vertu éprouvée, qui sont parvenus à cet honneur, non par argent, mais par le bon témoignage de leur vie. S'il y a parmi nous un trésor il sert à l'entretien des pauvres et de tous les malheureux; car nous ne souffrons pas qu'ils restent sans secours. Comme nous n'avons qu'un cœur et qu'une ame, nous n'hésitons pas à nous aider les uns les autres. Il ne faut pas s'étonner si une telle amitié produit des repas communs : ces repas se nomment *agapes,* c'est à dire *charité.* Les pauvres comme les riches y sont admis. Tout s'y passe dans la modestie ; on s'y entretient comme sachant que Dieu est présent : le repas commence et finit par la prière. »

« En quoi donc, continue Tertullien, méritons-nous la mort? Vous, magistrats, qui jugez les criminels, parlez, s'en trouve-t-il un qui soit chrétien? J'en prends à témoin vos registres : parmi les malfaiteurs que vous condamnez tous les jours pour leurs crimes il n'y a pas un seul chrétien. L'innocence est pour nous une nécessité ; nous la connaissons, l'ayant apprise de Dieu même qui est un maître parfait, et nous la gardons fidèlement, comme

ordonnée par un juge que l'on ne peut tromper. »

Telle était encore la vie des chrétiens au commencement du troisième siècle de l'Église.

Les successeurs de Septime Sévère laissèrent les chrétiens en paix. Alexandre leur fut même favorable. Il honorait Jésus-Christ comme l'un de ses dieux, et il avait placé sa statue dans une espèce de temple domestique. Cette inclination d'Alexandre pour les chrétiens fut pour Maximin, son successeur, une raison de les haïr. Ce prince naturellement féroce commença contre eux une persécution que l'on compte pour la sixième, et qui tomba particulièrement sur les évêques et sur les prêtres. Le détail de cette persécution n'est pas venu jusqu'à nous; et d'ailleurs elle ne fut pas longue, parceque le persécuteur fut tué par ses soldats après un règne fort court.

La septième persécution fut excitée par l'empereur Dèce. Dès le commencement de son règne, il publia contre les chrétiens un édit sanglant, que l'on exécuta avec une extrême rigueur. Les fouets, le feu, les bêtes féroces, la poix bouillante, les tenailles brûlantes, tous les genres de supplices furent mis en usage. Le nombre de ceux qui souffrirent alors pour la foi est si grand qu'il ne serait pas possible de les compter. Beaucoup de chrétiens pour se soustraire à la persécution s'enfuirent dans les déserts. De ce nombre fut S. Paul, né dans la Thébaïde : il se retira fort jeune dans la solitude, et y mena une vie angélique, entièrement séparé du monde et intimement uni à Dieu.

La huitième persécution doit principalement être attribuée à l'aveugle crédulité de l'empereur Va-

lérien. Il se laissa persuader par les prêtres de ses faux dieux que pour réussir dans une guerre qu'il entreprenait il fallait abolir le christianisme. En conséquence il publia un édit de persécution, et cette persécution comme les précédentes procura la gloire du martyre à un grand nombre de chrétiens. Parmi les plus illustres on peut compter S. Cyprien, évêque de Carthage, et S. Laurent, premier diacre de l'Église romaine.

Ce fut pendant cette persécution qu'un jeune enfant, nommé Cyrille, montra un courage extraordinaire à Césarée en Cappadoce. Son père, qui était idolâtre, ne pouvant le porter à invoquer les faux dieux le chassa de chez lui après l'avoir maltraité. Le juge, qui en fut informé, envoya des soldats qui lui amenèrent le jeune Cyrille. « Mon enfant, lui dit-il avec douceur, je veux bien vous pardonner en considération de votre âge ; soyez sage et renoncez à vos superstitions. » L'enfant répondit : « Je suis bien aise de souffrir pour ce que j'ai fait : si je suis chassé de la maison paternelle j'en habiterai une autre qui est plus grande et plus belle ; je ne crains pas la mort, parcequ'elle est suivie d'une meilleure vie. » A ces mots le juge prenant un air sévère le fit lier comme pour le mener au supplice : il ordonna de préparer un bûcher et d'y mettre le feu. Mais cet admirable enfant n'en parut pas effrayé ; il se laissa conduire sans verser une larme. On l'approcha du feu, on le menaça de l'y jeter ; mais il ne perdit rien de sa constance. On le ramena au juge, qui lui dit : « Eh bien ! vous avez vu le glaive, vous avez vu le feu ; serez-vous sage maintenant ? Le jeune Cyrille répondit : « Vous m'avez fait grand

tort de me rappeler ; je ne crains ni l'épée ni le feu : je soupire après des richesses plus solides que celles de mon père. C'est Dieu qui doit me récompenser ; hâtez-vous de me faire mourir, afin que j'aille à lui plus promptement. » Les assistants pleuraient en l'entendant parler de la sorte ; mais il leur disait : « Vous devriez vous réjouir avec moi au lieu de chercher à m'affaiblir par vos larmes : ah ! vous ne savez pas quelle est la gloire qui m'attend ! laissez-moi finir ma vie temporelle. » Ce fut dans ces sentiments qu'il retourna au lieu du supplice, et qu'il reçut la couronne du martyre.

L'empereur Aurélien, qui dans les premières années de son règne n'avait pas été contraire aux chrétiens, changea tout à coup de conduite. Il était sur le point de signer un édit terrible contre eux lorsqu'il fut arrêté par la foudre, qui tomba à ses pieds. La frayeur dont il fut saisi lui fit pour lors abandonner son dessein. Quelque temps après il l'exécuta. Mais les édits n'avaient pas encore été portés dans les provinces éloignées quand il mourut.

Cependant la haine que cet empereur avait manifestée contre les chrétiens avant sa mort ne laissa pas de faire beaucoup de martyrs. Parmi ceux-ci fut S. Denis, premier évêque de Paris. Son zèle à étendre la foi dans cette capitale et dans les provinces voisines lui a mérité le titre d'apôtre des Gaules. Il fut pris avec un prêtre et un diacre ; après avoir souffert divers genres de supplices ils eurent tous les trois la tête tranchée sur une montagne proche de Paris, nommée depuis pour ce sujet le Mont des Martyrs, et vulgairement Montmartre.

S. IRÉNÉE,

ÉVÊQUE DE LYON, MARTYR.

(28 juin.)

S. Irénée naquit vers l'an 120 de Jésus-Christ. Il était Grec, et, selon toutes les apparences, de l'Asie mineure. Ses parents, qui étaient chrétiens, le mirent sous la conduite de S. Polycarpe, évêque de Smyrne. Ce fut dans une si sainte école qu'il puisa cette science de la religion qui le rendit depuis un des plus beaux ornements de l'Église et la terreur des hérétiques. S. Polycarpe lui forma tout à la fois l'esprit et le cœur par ses leçons et ses exemples, et de son côté le disciple tira tout l'avantage possible du bonheur qu'il avait de vivre sous un tel maître. Il était pénétré de vénération pour ses éminentes vertus; il observait chacune de ses actions, et il avait soin de remarquer tout ce qu'il voyait en lui, afin de se mettre à portée de mieux suivre ses traces et de se revêtir pour ainsi dire de son esprit. Il écoutait ses discours avec une ardeur incroyable, et il les grava si profondément dans son cœur que jamais il ne les oublia, pas même dans sa vieillesse, comme il le déclare dans sa lettre à Florin. S. Jérôme dit que S. Irénée fut aussi disciple de S. Papias, qui avait vu les apôtres.

Les hérésies des trois premiers siècles ne furent qu'un mélange grossier de fables, de philosophie et de christianisme. S. Irénée, pour réfuter celle de son temps, s'appliqua sérieusement à l'étude de la mythologie et des différents systèmes philosophi-

ques qui avaient cours parmi les païens. Cette étude le rendit capable d'exposer chaque erreur dans tout son jour et d'en découvrir la source. C'est pour cela que Tertullien dit en parlant de lui que personne n'avait fait plus de recherches pour s'instruire de toutes sortes de doctrines. S. Jérôme en appelle souvent à son autorité. Eusèbe loue son exactitude. S. Epiphane dit qu'il est *un homme très docte, très éloquent et doué de tous les dons du Saint-Esprit.* Théodoret le regarde comme la *lumière des Gaules occidentales.*

La communication que le commerce établissait entre les ports de la Narbonnaise ou de Provence et ceux de l'Asie mineure facilita beaucoup la propagation de l'Evangile dans les Gaules. La lumière de la foi éclaira de bonne heure la Provence; puis s'étendant peu à peu elle parvint bientôt jusqu'à Vienne et à Lyon. Cette dernière ville, avantageusement située sur le Rhône, n'était pas moins fameuse alors par son commerce qu'elle l'est aujourd'hui. Si l'envie d'amasser des richesses engageait plusieurs personnes à courir les risques d'une navigation périlleuse, le désir de gagner des ames à Jésus-Christ faisait affronter à d'autres les mêmes dangers. Du nombre de ceux-ci furent la plupart de ces Grecs et de ces Orientaux qui reçurent la couronne du martyre à Vienne et à Lyon. S. Irénée, au rapport de S. Grégoire de Tours, fut envoyé dans les Gaules par S. Polycarpe, et l'on croit qu'il était accompagné de quelques prêtres. Ses éminentes vertus le firent élever au sacerdoce par S. Paulin, premier évêque de Lyon. En 177 l'Eglise dont il était membre le députa vers le pape Eleuthère pour

le prier de ne point retrancher de la communion les Orientaux, qui continuaient de célébrer la Pâque le même jour que les Juifs.

Le nombre et le zèle des chrétiens de Lyon excita la fureur des idolâtres. Il y eut de grands tumultes à ce sujet, et il s'alluma une persécution sanglante dont nous avons déjà parlé. S. Irénée se distingua au dessus des autres fidèles dans ce temps d'épreuves; il y survécut cependant. Il était parti pour son voyage de Rome lorsque l'orage commença à éclater. A son retour on était au plus fort de la persécution. S. Pothin ayant versé son sang pour Jésus-Christ, il fut élu pour lui succéder. Par ses prédications, dit S. Grégoire de Tours, il convertit à la foi presque tout le pays. Il gouvernait, selon Eusèbe, les Eglises des Gaules, c'est à dire des provinces voisines de la Narbonnaise. L'Evangile ne fut porté dans le reste des Gaules qu'au troisième siècle, après l'arrivée de S. Denis et de ses compagnons.

Commode succéda à l'empereur Marc-Aurèle, son père, en 180. Quoique ce prince fût très corrompu il éteignit le feu de la persécution et rendit la paix à l'Eglise; mais cette paix fut troublée par une foule d'hérétiques, nommément par les gnostiques et les valentiniens. S. Irénée avait principalement ces derniers en vue lorsqu'il écrivit ses cinq livres *contre les hérésies*.

Valentin, chef des valentiniens, avait une assez grande étendue de connaissances. Il prêcha en Egypte, puis à Rome, avec beaucoup d'applaudissements. On lit dans Tertullien que l'orgueil et la jalousie furent la cause de sa perte. Pour se venger

de ce qu'on ne l'avait point fait évêque en Egypte, comme il le désirait, il se mit à dogmatiser contre la doctrine de l'Eglise. Il répandit d'abord son hérésie dans l'île de Chypre, et de là elle passa dans l'Italie et dans les Gaules.

Florin avait été disciple de S. Polycarpe avec S. Irénée; il devint depuis prêtre de l'Eglise romaine. Ayant osé avancer quelques blasphèmes, celui-ci entre autres, que Dieu est l'auteur du péché, on le déposa du sacerdoce. S. Irénée lui écrivit une lettre que nous n'avons plus, et qui était intitulée : *De la monarchie ou unité de Dieu, et que Dieu n'est point l'auteur du péché.* Eusèbe en cite un passage, où le saint docteur conjure Florin de la manière la plus touchante de penser avec quelle horreur Polycarpe, leur maître commun, s'il vivait encore entendrait les impiétés qu'il ne rougissait pas de débiter. Cette lettre fit impression sur l'esprit de celui auquel elle avait été écrite, et le retira de ses erreurs; mais comme il était d'un caractère orgueilleux et brouillon il abandonna la foi de nouveau et tomba dans l'hérésie des valentiniens. Ce fut à cette occasion que S. Irénée publia son *Ogdoade* ou réfutation des huit principaux Eones, auxquels Valentin attribuait la création et le gouvernement du monde. Il terminait son ouvrage par ces paroles : « O vous qui transcrivez ce livre, je vous conjure par notre Seigneur Jésus-Christ et par son glorieux avénement, où il jugera les vivants et les morts, de le collationner après que vous l'aurez copié, et de le corriger exactement sur l'original. On voit par là jusqu'où les pères portaient l'exactitude par rapport aux copies des livres, et combien ils devaient avoir en

horreur l'impudence de certains hérétiques qui falsifiaient les écrits qui passaient par leurs mains.

Un prêtre de Rome, nommé Blaste, avait rompu la paix de l'Eglise en célébrant la Pâque le quatorzième de la première lune. Il ajouta depuis l'hérésie au schisme, en avançant que la pratique qu'il suivait était de précepte divin. Il fut déposé de l'ordre de prêtrise, et S. Irénée composa pour le réfuter son traité *du Schisme*.

La dispute de la célébration de la Pâque s'étant renouvelée, le pape Victor menaça les Asiatiques de les excommunier. S. Irénée lui écrivit pour l'engager à ne pas porter trop loin la sévérité. Il lui représenta avec autant de force que de respect qu'il pouvait, à cause des circonstances, tolérer au moins pour quelque temps la différence de pratique dans le point dont il s'agissait. Il en est de cela, disait-il, comme de la manière dont on doit jeûner dans la semaine sainte. Les uns croient n'être obligés que de jeûner un jour, les autres deux, et les autres un plus grand nombre. La sévérité du pape Victor empêcha ceux qui tenaient pour la nécessité des cérémonies légales de tirer avantage de la pratique des Orientaux; mais la modération de S. Irénée fit que plusieurs fidèles ne furent point exposés à la tentation d'offenser Dieu par leur opiniâtreté et leur désobéissance, jusqu'à ce que l'on eût trouvé un temps plus favorable pour établir une parfaite uniformité dans le point de discipline dont il s'agissait.

La paix dont l'Eglise jouissait alors permit à S. Irénée d'exercer son zèle et d'écrire pour la défense de la vérité. Commode fit paraître une modération extraordinaire au commencement de son

règne, et, malgré les excès de débauche et de cruauté auxquels il s'abandonna depuis, il ne persécuta jamais les chrétiens. Ayant terminé ses jours par une mort violente en 192, Pertinax se vit forcé à prendre la pourpre. C'était un vieillard qui ne cessa de craindre pour sa vie pendant les quatre-vingt-sept jours qu'il régna. Il fut assassiné parcequ'on trouvait que son genre de vie était trop frugal et trop sévère. Les soldats de la garde prétorienne, qui s'étaient arrogé le droit de disposer de l'empire, sans que le sénat osât leur résister, en vinrent jusqu'à le mettre à l'encan. Julien et Simplicien se présentèrent et en offrirent chacun leur prix; mais il fut adjugé au premier, qui s'engagea à donner six mille deux cent cinquante dragmes à chaque soldat. Le sénat eut la lâcheté de confirmer cette élection. Lorsqu'il fallut payer la somme promise Julien ne trouva point d'argent. Il lui en coûta la vie, et il fut massacré après avoir porté la pourpre deux mois et six jours. Une partie des troupes plaça ensuite Sévère sur le siége impérial, et son élection eut les suffrages du sénat. Niger et Albin furent aussi proclamés empereurs en même temps; mais Sévère défit le premier, en 194, par ses généraux; il marcha en personne contre le second, et le vainquit dans les Gaules, près de Lyon, en 197.

Les chrétiens n'eurent aucune part à toutes ces révolutions. Tertullien donne de grands éloges à la fidélité qu'ils montrèrent envers leurs princes dans ces temps orageux. Il dit qu'on ne les trouva jamais dans les armées des rebelles, et qu'ils ne s'engagèrent ni dans le parti de Niger ni dans celui d'Albin. On avait toujours été persuadé, depuis l'extinction

de la république, que la dignité impériale n'était point strictement héréditaire; aussi le sénat confirmait-il au nom du peuple romain l'élection de tous les empereurs, et cette élection était regardée comme un acte solennel qui donnait l'investiture légale de la souveraine puissance. Sévère se trouvant dans ce cas, les chrétiens s'attachèrent à lui et lui obéirent avec une fidélité inviolable. Ce prince leur avait d'autres obligations. Un des fidèles, nommé Proculus, le guérit d'une maladie; par reconnaissance il garda son bienfaiteur dans son palais tant qu'il vécut, et parut même quelque temps favoriser ceux qui professaient le christianisme. Proculus était intendant d'Evode, affranchi de l'empereur, qui le nomma précepteur de son fils Caracalla. Tertullien, de qui nous apprenons ces particularités, dit que la guérison fut miraculeuse, et il y joint une histoire de démons chassés. La vérité de cette même guérison est confirmée par le témoignage des auteurs païens.

Cependant les clameurs des idolâtres se firent entendre. Sévère oublia ce qu'il devait aux chrétiens, et alluma le flambeau de la cinquième persécution; en quoi il suivit son caractère naturellement porté à la cruauté. En effet les historiens le représentent comme un homme fier, cruel, entêté et inexorable. Ce fut l'an 202 qu'il publia son édit contre les chrétiens. Ayant été autrefois gouverneur de Lyon, il avait vu de ses yeux l'état florissant de l'Eglise de cette ville. Ceci porte à croire qu'il donna des ordres particuliers pour que l'on sévît avec une rigueur extraordinaire contre ceux qui en étaient membres; peut-être aussi cette persécution fut-elle l'effet de la fureur des magistrats de

Lyon et d'une émeute populaire. Il paraît au moins que les infidèles de tous les pays, rassemblés pour célébrer des jeux en l'honneur de Sévère, la dixième année du règne de ce prince, crièrent tumultuairement contre les chrétiens, qui sans doute refusaient de participer à leurs cérémonies sacriléges; ce qui donna lieu à Tertullien de dire dans son Apologie : « Est-ce donc ainsi que vous souillez vos réjouissances par un déshonneur public ? »

Adon dans sa Chronique rapporte que S. Irénée souffrit le martyre avec une multitude innombrable de chrétiens. Suivant une ancienne épitaphe en vers léonins, qui se lit sur un pavé de mosaïque qui est à Lyon dans l'église du saint, le nombre de ceux qui furent martyrisés avec lui était de dix-neuf mille. On lit dans S. Grégoire de Tours que S. Irénée avait converti en fort peu de temps presque tous les habitants de Lyon, qui furent pour la plupart associés à ses combats, en sorte que des ruisseaux de sang coulaient dans les rues. On met ordinairement le martyre de ces saints en 202, au commencement de la persécution. Quelques auteurs le reculent jusqu'à l'an 208 que Sévère passa par Lyon, allant porter la guerre dans la Bretagne. Les Grecs honorent S. Irénée le 23 août, et les Latins le 28 juin. Les premiers disent qu'il termina sa vie par le glaive. Son corps fut enterré par le prêtre Zacharie, entre ceux des saints martyrs Epipode et Alexandre. Ses reliques se sont gardées à Lyon, dans une chapelle souterraine de l'église dite de Saint-Irénée, sur la montagne, jusqu'à l'an 1562, que les huguenots les dissipèrent. Son crâne fut retrouvé par un catholique, qui le ramassa

et le déposa dans l'église primatiale de Saint-Jean, où il est encore aujourd'hui.

Les chrétiens de la primitive Eglise auraient été assez forts pour se délivrer de tous les mauvais traitements qu'on leur faisait souffrir, mais ils savaient que leur religion prescrivait l'obéissance aux princes et aux magistrats dépositaires de leur autorité, et que, dans le cas où ils ordonnaient quelque chose de contraire à la loi de Dieu, il valait mieux perdre la vie que de se révolter. Les Maures, les Marcomans et les Parthes, disait Tertullien, ne sont point si nombreux que les chrétiens, qui ne reconnaissent d'autres limites que celles du monde. « Nous ne sommes que d'hier, continue-t-il, et notre nombre s'est telleme ntaccru que nous remplissons tout ce qui est soumis à votre puissance, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos assemblées, vos armées mêmes, vos tributs et vos décuries, le palais, le sénat et les places publiques. Nous ne vous laissons que vos temples. Quelle guerre n'étions-nous pas capables d'entreprendre? En supposant que nous eussions été les plus faibles, que n'aurions-nous pas été en état de faire, nous qui sommes si détachés de la vie et qui montrons tant d'ardeur pour courir à la mort? Les chrétiens n'avaient qu'à simplement sortir de votre empire; la perte de tant d'hommes de tout état vous aurait fait une plaie dangereuse, et elle eût été seule une vengeance terrible. La solitude où vous seriez restés, le silence général et l'horreur de la nature vous auraient effrayés comme si tout le monde eût été mort pour vous. » Non seulement, ajoute le même auteur, les chrétiens souffrent avec patience et avec

joie les injures et les tourments, mais ils aiment encore leurs ennemis et prient pour eux; ils protègent l'état par leurs prières, ils délivrent souvent leurs persécuteurs des dangers de l'ame et du corps, ainsi que des assauts des démons, leurs ennemis invisibles. Dans leurs assemblées religieuses ils sont comme un corps invincible qui fait saintement violence au ciel, et cette violence est fort agréable à Dieu. Ils offrent des prières ferventes pour les empereurs, pour leurs ministres, pour les magistrats, pour la prospérité de l'état et pour la paix de l'empire. C'est à ce Dieu tout puissant que nous autres chrétiens adressons nos supplications, les yeux levés vers le ciel, et dans ces supplications c'est bien plus le cœur qui agit que la langue. Jamais nous n'y oublions les empereurs et les princes sous la domination desquels nous vivons; nous demandons pour eux une longue vie, un règne tranquille, des armées courageuses, un sénat fidèle, un peuple vertueux, la paix dans l'univers et tout ce que peut désirer un homme et un roi..... Tandis que nous levons les mains au ciel pour vous, que vos ongles de fer nous déchirent, que vos gibets nous tiennent attachés, que vos feux nous consument, que vos glaives nous décapitent, que vos bêtes nous dévorent, un chrétien prosterné devant Dieu est dans une posture propre à souffrir toutes sortes de tortures. Continuez, ô magistrats qui vous piquez d'aimer la justice! ravissez-nous la vie pendant que nous sommes en prières pour le salut de l'empereur, etc.» Tertullien avoue qu'il y avait des chrétiens qui ne vivaient pas d'une manière conforme à leur profession; mais il ne passaient pas, dit-il,

pour chrétiens parmi ceux qui le sont véritablement. Aucun de ses derniers n'a jamais été coupable de rébellion, au lieu qu'on reproche ce crime avec beaucoup d'autres aux philosophes païens. Hippias, l'un d'entre eux, fut tué pour avoir pris les armes contre son pays. Qu'on nous cite un seul chrétien qui ait employé les voies de fait, même pour la défense de ses frères, quoiqu'ils fussent traités sans raison avec la dernière barbarie.

Les œuvres de S. Irénée ont été publiées par Erasme et par Feuardent. Grabe les fit réimprimer à Oxford en 1702; mais il y a souvent altéré le texte de son auteur; il y a joint aussi des notes qui le défigurent par leur hétérodoxie, et qui pour la plupart ont pour objet d'établir les idées particulières de l'éditeur, par rapport à la nouvelle religion qu'il avait embrassée. La meilleure de toutes les éditions que nous ayons des œuvres du saint docteur est celle que D. Massuet, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1710, in-fol. Pfaff, luthérien, publia en 1715 quatre nouveaux fragments de S. Irénée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin. Le second de ces fragments présente en abrégé la doctrine de l'Eglise sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie.

S. LÉONIDE,

PÈRE D'ORIGÈNE, MARTYR.

(22 avril.)

L'an de Jésus-Christ 202 et le dixième du règne

de l'empereur Sévère, il s'alluma une cruelle persécution qui fit couler dans tout l'empire, et surtout en Egypte, le sang d'une multitude de chrétiens. Parmi ceux dont le triomphe illustra la ville d'Alexandrie on compte Léonide, père du grand Origène. C'était un philosophe chrétien, également versé dans les sciences sacrées et profanes; il avait sept fils, dont Origène était l'aîné. Ayant remarqué en lui de très heureuses dispositions, il l'éleva avec un soin tout particulier. Charmé des progrès rapides qu'il lui voyait faire dans les sciences et dans la vertu, il l'aimait tendrement et ne cessait de remercier Dieu de lui avoir donné un tel fils. Souvent il s'approchait de son lit lorsqu'il était endormi, et lui découvrant la poitrine il la baisait avec respect comme un sanctuaire où résidait l'esprit de Dieu.

Pendant que la persécution ravageait l'Eglise d'Alexandrie Léonide fut arrêté et mis en prison par l'ordre de Lætus, gouverneur d'Egypte. Origène, qui n'avait alors que dix-sept ans, portait une sainte envie à son père et brûlait d'un ardent désir de verser son sang pour Jésus-Christ. Sa mère le conjurait inutilement de ne point l'abandonner. Comme elle avait tout lieu de craindre qu'il n'allât se livrer aux persécuteurs, elle prit le parti de cacher tous ses habits, afin qu'il ne pût sortir de la maison. Le jeune Origène, ne pouvant faire autre chose, écrivit à son père une lettre fort touchante pour l'exhorter à mourir avec courage et avec joie. « Prenez garde à vous, lui disait-il, et n'allez pas, à cause de nous, changer de résolution. » Léonide persista généreusement dans la foi et fut décapité dans l'année 202. La confiscation de ses biens ré-

duisit sa famille à une extrême pauvreté; mais la Providence sut la consoler et pourvoir à ses besoins.

Quant à Origène, il se rendit depuis si célèbre que nous croyons devoir le faire connaître plus particulièrement en donnant un précis de sa vie et de ses écrits après la vie de S. Léonide.

Suidas dit que S. Léonide fut honoré du caractère épiscopal. D. Vincent de la Rue est du même sentiment, et le prouve par l'autorité de deux copies manuscrites du *Catalogue des hommes illustres* de S. Jérôme, qui se gardent dans la bibliothèque du Vatican.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS D'ORIGÈNE.

Origène, surnommé *Adamance*, naquit à Alexandrie l'an 185. Le surnom d'*Adamance* qui vient *d'adamas*, *diamant* ou *indomptable*, lui fut donné à cause de son assiduité infatigable au travail. Il profita beaucoup sous le célèbre Clément, chargé du soin de faire les Catéchèses; il prit aussi les leçons du fameux Ammonius Saccas, qui avec les plus habiles philosophes de son temps suivait principalement la doctrine de Platon. Ce n'était pas qu'il méprisât Aristote; au contraire, il le suivait aussi en bien des choses, et par là il était venu à bout d'assoupir les querelles qui avaient si long-temps divisé les écoles de l'ancienne Grèce. Origène eut pour condisciples Ammonius, Plotin, le critique Longin et plusieurs autres personnages recommandables par leur érudition.

Comme il joignait un désir insatiable d'apprendre à des dispositions extraordinaires, il fit de très grands progrès dans toutes les sciences. Il acquit, selon Sui-

das et S. Jérôme, une connaissance profond de la dialectique, de la géométrie, de l'arithmétique, de la rhétorique; il perça les ténèbres de l'ancienne philosophie, afin de démêler quels avaient été les sentiments de chaque philosophe; il s'appliqua aussi à l'étude de la langue hébraïque, pour mieux pénétrer les mystérieuses obscurités de l'Écriture.

La mort de son père l'ayant réduit à une grande pauvreté, il trouvait de quoi subsister dans les libéralités d'une femme d'Alexandrie extrêmement riche, qui le retira chez elle. Cette femme logeait aussi un certain hérétique nommé Paul, qu'elle considérait beaucoup. Origène était par conséquent forcé de le voir; mais il ne voulut jamais communiquer avec lui dans la prière. On ne sait s'il perdit par là les bonnes grâces de sa bienfaitrice; quoi qu'il en soit, il ouvrit à Alexandrie une école de grammaire qui le mit en état de se passer des secours d'autrui. L'année suivante, c'est à dire en 203, il instruisit quelques catéchumènes qui s'étaient adressés à lui.

L'évêque Démétrius, connaissant son rare mérite, le chargea de l'école des catéchèses à Alexandrie, quoiqu'il n'eût que dix-huit ans. C'était pour Origène une distinction bien glorieuse, puisque cette place ne se donnait ordinairement qu'à des personnes avancées en âge; aussi était-il déjà un savant formé dans un âge où les autres hommes sont à peine capables d'études sérieuses. La supériorité de son génie le fit universellement admirer et respecter : on venait le consulter de toutes parts, et il se vit en peu de temps à la tête d'un grand nombre de disciples. Ceux qui avaient écouté les plus habiles maîtres venaient se perfectionner sous lui. Les païens allaient l'entendre comme les autres; Origène les recevait avec bonté, et il saisissait adroitement toutes les occasions qui se présentaient de leur faire goûter la

doctrine du christianisme. Voici un trait qui prouve mieux que tout ce que nous pourrions dire la haute idée que l'on avait conçue de lui. Étant un jour entré par hasard dans l'école de Plotin, ce philosophe, tout habile qu'il était, fut déconcerté en le voyant; il s'arrêta tout court et refusa de continuer. Il reprit à la fin son discours sur les instances réitérées qui lui en furent faites, et il profita de cette occasion pour donner à Origène des louanges où il y avait autant d'esprit que de vérité. Ce trait est rapporté par Porphyre dans la vie de Plotin.

Il n'en était pas d'Origène comme de ces maîtres ordinaires qui sont obligés, par la sphère étroite de leurs connaissances, de se borner à un genre particulier; il enseignait toutes les sciences avec autant de succès que la théologie.

Malgré les fatigues inséparables de son emploi il était encore en état d'occuper sept scribes; et ce qu'il y a de plus admirable c'est que la fécondité de son génie ne l'empêchait point de mettre chaque idée à sa place, de lui donner le jour qui lui convenait, de rendre en un mot toutes ses pensées avec une énergie et une facilité qui feront l'admiration de tous les siècles. Son application à l'étude n'était presque jamais interrompue; la variété dans les objets de son travail était le seul délassement qu'il se permît. Il savait étudier jusque dans ses voyages, afin d'augmenter de plus en plus l'étendue de ses connaissances : partout il était environné de disciples, et il n'y avait aucun lieu où il ne laissât des traces de son immense érudition. A peine connaissait-il les intervalles de repos marqués par la nature; la nuit et le jour étaient également pour lui un temps d'étude.

On vit sortir de son école un grand nombre de docteurs et de prêtres qui éclairèrent l'Église par leur science et l'édifièrent par leurs vertus. Ce fut

aussi dans ses leçons que plusieurs chrétiens puisèrent le désir du martyre. Parmi ceux de ses disciples qui versèrent leur sang pour Jésus-Christ on compte S. Plutarque, S. Sérénus, S. Héraclide, etc.

La fonction de catéchiste obligeant Origène à converser avec les femmes aussi bien qu'avec les hommes, il s'avisa d'un moyen extraordinaire pour se mettre à l'abri de toute tentation : il se fit eunuque. Cette action, dont le motif était louable, venait sans doute d'un zèle indiscret : aussi Origène la condamna-t-il lui-même dans la suite.

Lorsque Origène cessa d'enseigner la grammaire il vendit tout ce qu'il avait de livres de littérature profane et se contenta de quatre oboles par jour que lui donnait celui qui les avait achetés. Il vécut de la sorte plusieurs années. Son amour pour la pénitence lui faisait pratiquer toutes sortes d'austérités. Il allait nu-pieds et s'abstenait de l'usage de la viande. Une extrême faiblesse d'estomac fut seule capable de le déterminer à se permettre un peu de vin. Il couchait toujours sur la terre nue, jeûnait et veillait beaucoup. Il pratiquait dans un degré éminent la pauvreté volontaire, et refusait constamment les offres de secours que lui faisaient plusieurs personnes. A l'entendre cependant il était encore bien éloigné de ce parfait dégagement de toutes les choses créées ; aussi s'écriait-il à l'occasion du précepte que Jésus-Christ donne aux hommes, et plus particulièrement aux prêtres, de renoncer à tout ce qu'ils possèdent pour devenir ses disciples : « Je tremble en proférant ces paroles : c'est moi-même que j'accuse le premier ; c'est ma propre condamnation que je prononce... Au moins, puisque nous connaissons notre devoir, tâchons de le remplir. Hâtons-nous de cesser d'être les prêtres de Pharaon, dont les possessions étaient sur la terre, afin d'être comptés parmi les

prêtres du Seigneur, comme Paul, Pierre et Jean, qui n'avaient ni or ni argent, mais qui possédaient des richesses que tous les biens visibles ne peuvent procurer.

Origène fit un voyage à Rome sous le pontificat de S. Zéphirin, afin de satisfaire le désir qu'il avait de voir *une église aussi ancienne* que celle de cette ville. Son séjour n'y fut pas long. Étant retourné à Alexandrie, il y reprit ses catéchèses, à la sollicitation de l'évêque Demétrius. Ce fut vers ce temps-là qu'il convertit à la foi catholique plusieurs personnes qui avaient embrassé les erreurs de Marcion et de Valentin.

Le style d'Origène n'est point assez serré; on y trouve souvent des longueurs; ses commentaires sur l'Écriture sont trop remplis d'allégories tirées de loin et quelquefois arbitraires. Son style est plus châtié dans ses ouvrages de controverse. S. Basile et S. Grégoire de Nazianze estimaient beaucoup les écrits d'Origène; ils en recueillirent un grand nombre d'extraits que nous avons encore sous le nom de *Philocalie*.

Les ennemis de ce père ont tâché inutilement de le déprimer. Les lecteurs non prévenus admireront toujours en lui une vaste érudition jointe à la profondeur du génie et aux brillantes qualités de l'esprit.

L'édition des œuvres d'Origène par les *Bénédictins* est la plus complète que nous ayons; elle a été commencée par D. Charles de la Rue, qui a publié les deux premiers volumes. Le troisième, qu'il avait préparé, parut en 1749, par les soins de D. Charles-Vincent de la Rue son neveu. Ce dernier donna en 1759 un quatrième volume avec des notes fort judicieuses sur plusieurs endroits des *Origeniana* de M. Huet.

SAINTE PERPÉTUE, SAINTE FÉLICITÉ
ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

(7 mars.)

La persécution allumée en 202 par l'empereur Sévère ayant étendu ses ravages en Afrique l'année suivante, le proconsul Minuce Timinien ou Firminien donna des ordres pour arrèter à Carthage cinq jeunes catéchumènes; savoir, Révocat et Félicité, tous deux de condition servile; Saturnin, Secondule et Vibia Perpétue. Félicité était pour lors grosse de sept mois, et Perpétue avait un enfant à la mamelle qu'elle nourrissait de son propre lait. Cette dernière était une femme de vingt-deux ans, issue d'une famille considérable, et mariée à un homme de qualité: elle avait encore son père et sa mère. De trois frères qu'elle avait eus l'un, nommé Dinocrate, était mort à sept ans. Son père, qui était vieux et fort attaché au paganisme, l'aimait plus que ses autres enfants. Quant à sa mère, il paraît qu'elle était chrétienne, ainsi qu'un de ses frères; l'autre n'était que catéchumène. Sature, qui selon toutes les apparences était frère de Saturnin, et avait instruit nos cinq martyrs, se laissa volontairement emprisonner pour leur être réuni. Lorsque ces généreux soldats de Jésus-Christ eurent été arrêtés, on les garda quelques jours enfermés dans une maison particulière. Ce fut là que commencèrent les assauts qu'ils eurent à soutenir de la part de la nature et de l'enfer. Mais écoutons parler sainte Perpétue elle-même.

« Nous étions, dit-elle, entre les mains de nos persécuteurs, lorsque mon père, poussé par la tendresse qu'il avait pour moi, vint faire de nouveaux efforts afin d'ébranler ma constance. Comme il continuait je lui dis : Ce vase que vous voyez par terre peut-il changer de nom ? Il ne le peut assurément, répondit-il. De même, lui répliquai-je, je ne puis me dire autre que je ne suis, c'est à dire chrétienne. A ce mot mon père se jeta sur moi comme s'il eût voulu m'arracher les yeux ; mais il se contenta de me maltraiter, et se retira ensuite tout confus de n'avoir pu vaincre ma résolution avec tous les artifices que le démon lui avait suggérés. Ayant été quelques jours sans le revoir, j'en rendis grâce à Dieu, et me trouvai beaucoup soulagée. Nous profitâmes de ce petit intervalle pour recevoir le baptême. Au sortir de l'eau, le Saint-Esprit m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les tourments.

« Peu de jours après on nous conduisit dans une prison, dont l'horreur et l'obscurité me saisirent d'abord, car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux (1). Nous souffrîmes beaucoup ce jour-là, tant de la chaleur causée par la foule que de l'insolence des soldats qui nous gardaient. Ce qui me causait le plus de peine était que je n'avais pas mon enfant : mais les diacres Tertius et Pomponius, qui nous assistaient obtinrent à force d'argent que l'on nous mît pour quelques heures dans un lieu où nous pussions respirer. Pendant que cha-

(1) Les prisons des Romains étaient des cachots affreux où la lumière ne pouvait pénétrer que par une ouverture très étroite. On en voit encore dans plusieurs anciens amphithéâtres.

cun songeait à ce qui le regardait je donnai à téter à mon enfant qu'on m'avait apporté, et qui mourait de faim ; je priai ensuite ma mère d'en avoir soin, et la consolai ainsi que mon frère. J'étais pénétrée de douleur en voyant celle qu'ils ressentaient à cause de moi. Je passai quelques jours dans la la peine la plus cruelle ; mais ayant obtenu qu'on me laissât mon enfant dans la prison, je me trouvai entièrement tranquille, et la prison me parut un séjour agréable ; en sorte que j'aimais mieux y être qu'ailleurs.

« Un jour mon frère me dit : Je sais, ma sœur, que vous avez beaucoup de pouvoir auprès de Dieu ; demandez-lui donc, je vous prie, qu'il vous fasse connaître par quelque vision si vous souffrirez le martyre, et vous m'en instruirez ensuite. Comme je savais que Dieu me donnait chaque jour mille marques de sa bonté, je répondis avec confiance à mon frère : Vous saurez demain ce qui en sera. Je conjurai donc le Seigneur de m'envoyer une vision, et voici celle que j'eus : je vis une échelle d'or d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au ciel, mais si étroite qu'il ne pouvait y monter qu'une personne à la fois. Les deux côtés étaient hérissés d'épées, de lances, de crocs, de couteaux, en sorte que quiconque y serait monté négligemment ou sans regarder en haut ne pouvait manquer d'être déchiré par tous ces instruments. Au pied de l'échelle était un dragon d'une énorme grandeur, qui paraissait toujours prêt à s'élancer sur ceux qui se présentaient pour monter. Le premier qui monta fut Sature, qui n'était point avec nous lorsque nous fûmes arrêtés, mais qui depuis se livra volontaire-

ment aux persécuteurs à cause de nous. Quand il fut arrivé au haut de l'échelle il se tourna vers moi et me dit : Perpétue, je vous attends ; mais prenez garde que le dragon ne vous morde. Je lui répondis: Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, il ne me fera point de mal. Alors, comme s'il eût eu peur de moi, il leva doucement sa tête de dessous l'échelle; et moi, m'étant mise en devoir de monter, elle me servit de premier échelon. Lorsque je fus parvenue au haut de l'échelle je vis un jardin très spacieux au milieu duquel était assis un homme d'une grande taille, habillé en berger, dont les cheveux étaient blancs; il tirait le lait de ses brebis, et était environné d'une multitude innombrable de personnes vêtues de blanc. Il m'appela par mon nom et me dit: Ma fille, soyez la bien-venue. Il me donna d'une espèce de caillé fait avec le lait qu'il tirait ; je le reçus en joignant les mains, et le mangeai : tous ceux qui étaient là présents répondirent *amen*. Je m'éveillai à ce bruit, mâchant quelque chose de fort doux. Je racontai cette vision à mon frère, et nous en conclûmes que nous souffririons la mort.

« Quelques jours après, le bruit s'étant répandu que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père dans la prison. La douleur était peinte sur son visage. Ma fille, me dit-il en m'abordant, ayez pitié de mes cheveux blancs ; ayez pitié de votre père, si je suis digne que vous m'appeliez de ce nom. S'il est vrai que je vous ai élevée moi-même jusqu'à cet âge, et que vous ayez toujours eu dans mon cœur la préférence sur vos frères, ne me rendez pas l'opprobre des hommes. Jetez les yeux sur vos frères, sur votre mère et sur votre enfant, qui ne

pourra vivre sans vous. Quittez cette fierté qui nous perdrait tous ; car aucun de nous n'osera paraître en public si vous êtes condamnée au supplice. En parlant ainsi il me baisait les mains ; puis se jetant à mes pieds il m'appelait, non sa fille, mais sa dame. J'avoue que ma peine était extrême lorsque je considérais que mon père serait le seul de toute ma famille qui ne se réjouirait pas de mon martyre. Je lui dis pour le consoler : Il arrivera de tout ceci ce qui plaira à Dieu ; car sachez que notre sort est entre ses mains, et non entre les nôtres. Il se retira accablé de tristesse.

« Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous enlever tout à coup pour nous faire subir un interrogatoire, et nous arrivâmes à la place. Le bruit s'en étant aussitôt répandu, la salle d'audience fut en un instant remplie de peuple. On nous fit monter sur une espèce d'échafaud, où était le tribunal du juge. Nous comparûmes devant Hilarien, intendant de la province, qui représentait le proconsul, mort depuis peu. Tous ceux qui furent interrogés avant moi confessèrent généreusement Jésus-Christ. Quand mon tour fut venu mon père parut avec mon enfant ; il m'éloigna un peu du pied du tribunal, et employa tous les moyens que la tendresse put lui suggérer pour m'attendrir sur le sort de cette innocente créature. Hilarien se joignit à lui et me dit : Quoi ! vous ne serez touchée ni par les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux, ni par l'innocence de cet enfant qui va devenir orphelin par votre mort ? Sacrifiez donc pour la prospérité des empereurs. Je répondis : Je ne sacrifierai point. Vous êtes donc chrétienne, reprit-

il? Oui, je suis chrétienne, répliquai-je. Cependant mon père, qui était resté là dans l'espérance qu'il pourrait enfin me gagner, reçut un coup de baguette d'un huissier à qui Hilarien avait ordonné de le faire retirer. Ce coup me fut très sensible, et je ressentis une vive douleur de voir mon père ainsi maltraité dans sa vieillesse. Le juge prononça ensuite notre sentence, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes à la prison remplis de joie. Dès que j'y fus rentrée j'envoyai le diacre Pomponius demander mon enfant à mon père, qui ne voulut point me l'envoyer. Mais Dieu permit que l'enfant ne demandât plus à téter, et que mon lait ne m'incommodât point. »

Il paraît que Secondule était mort en prison avant l'interrogatoire, puisqu'il n'est pas parlé de lui. Hilarien avant de prononcer la sentence avait fait subir une cruelle flagellation à Sature, à Saturnin et à Révocat ; il avait aussi fait battre au visage Perpétue et Félicité. Il différa le supplice des martyrs jusqu'aux jeux qui devaient se donner à la fête de Géta, que l'empereur Sévère, son père, avait créé césar lorsque Caracalla eut été proclamé Auguste.

Sainte Perpétue raconte de la manière suivante une vision qu'elle eut après son retour dans la prison : « Un jour que nous étions tous en oraison il m'arriva de prononcer le nom de Dinocrate. Ceci me parut extraordinaire parcequ'il ne m'était point encore venu dans l'esprit. Je donnai quelques larmes à son malheur, et je connus que je pouvais et devais prier pour lui; je commençai donc à le faire avec ferveur, et à gémir en la présence de Dieu.

La nuit suivante il me sembla voir Dinocrate sortir d'un lieu ténébreux où il y avait plusieurs autres personnes. Une soif brûlante le dévorait ; son visage était pâle et défiguré, et on y voyait encore l'ulcère qu'il avait en mourant. Ce Dinocrate était mon frère, qu'un horrible cancer avait enlevé de ce monde à l'âge de sept ans. C'était pour lui que j'avais prié. Il me semblait qu'il y avait une grande distance entre lui et moi, de sorte que nous ne pouvions approcher l'un de l'autre. Près de lui était un bassin plein d'eau, mais dont le bord était plus haut que n'est la taille d'un enfant. Il faisait d'inutiles efforts pour atteindre jusqu'à l'eau afin d'étancher sa soif, ce qui m'affligeait extrêmement. Je m'éveillai, et connus que mon frère était dans la peine ; mais j'espérai que je pourrais le soulager. Je me mis donc à prier pour lui nuit et jour, demandant à Dieu avec larmes qu'il daignât m'exaucer. Je continuai jusqu'au moment où l'on nous transféra dans la prison du camp ; car nous étions destinés à servir aux spectacles qui devaient se donner dans le camp, à la fête du césar Géta. Le jour que nous fûmes dans les ceps (1) j'eus une autre vision : ce même lieu obscur d'où j'avais vu sortir Dinocrate

(1) Le cep, en latin *nervus*, était une machine de bois percée de plusieurs trous de distance en distance. On y attachait les pieds des martyrs, et on leur écartait quelquefois les jambes jusqu'au quatrième ou cinquième trou. Cette espèce de question était fort douloureuse, comme il est facile de se l'imaginer. Sainte Perpétue remarque que durant tout le temps qu'elle et ses compagnons passèrent dans la prison du camp ils furent enchaînés et retenus dans les ceps. Il paraît qu'ils restèrent plusieurs jours dans cette prison, en attendant celui qui était marqué pour les jeux publics.

me parut très éclairé. Pour Dinocrate, il avait le corps net, et il était bien vêtu. On n'apercevait plus sur son visage qu'une cicatrice à l'endroit où était auparavant la plaie causée par le cancer. Les bords du bassin étaient baissés, et l'enfant pouvait avec facilité atteindre jusqu'à l'eau; il y avait même sur le rebord une fiole toute pleine. Lorsque Dinocrate eut étanché sa soif il alla jouer comme font d'ordinaire les enfants. Je m'éveillai alors et je compris qu'il avait été délivré des peines qu'il endurait. (1)

« Quelques jours après l'officier nommé Pudens, qui commandait les gardes de la prison, voyant que Dieu nous favorisait de plusieurs dons, conçut une grande estime pour nous, et laissa entrer librement les frères qui venaient nous voir, soit pour nous consoler, soit pour recevoir eux-mêmes des consolations. Comme le jour marqué pour les spectacles approchait, mon père revint me trouver. Il était dans un accablement qu'on ne pourrait exprimer : il s'arrachait la barbe, se jetait par terre,

(1) Il est évident par les conséquences que sainte Perpétue tire de ces deux visions, au sujet de Dinocrate, que de son temps la doctrine de l'Eglise était qu'il y avait des peines dues à certains péchés qui s'expiaient après la mort, et qu'on priait pour la délivrance des *fidèles trépassés*. La croyance du purgatoire remonte donc aux premiers siècles. Cette preuve ne perdrait rien de sa force, quand bien même on supposerait que les deux visions qu'eut sainte Perpétue ne venaient point de Dieu. Il en résulte toujours qu'on croyait alors pouvoir soulager les ames des morts par le secours de ses prières. Mais comment s'y prendrait-on pour prouver que Dieu n'était pas l'auteur des visions qu'eut notre sainte ? S. Augustin et les autres pères n'ont jamais eu le moindre soupçon sur cet article. Le moyen d'ailleurs de s'imaginer que Dieu, qui est la bonté même, eût permis qu'une personne brûlante d'amour pour lui fût trompée sur un point aussi essentiel.

y demeurait couché sur le visage, maudissait sa vieillesse et disait des choses capables d'émouvoir toutes les créatures. Je mourais de douleur de le voir dans cet état.

«Enfin la veille des spectacles j'eus cette vision. Il me sembla que le diacre Pompone était venu à la porte de la prison, qu'il y frappait à grands coups et que j'y étais accourue pour la lui ouvrir. Il était vêtu d'une robe blanche ornée d'une infinité de petites grenades d'or. Il me dit: Perpétue, nous vous attendons, venez. En même temps il me prit par la main; il me conduisit par un chemin étroit et raboteux. Nous arrivâmes enfin à l'amphithéâtre, presque tout hors d'haleine. Quand nous fûmes au milieu de l'arène il me dit : Ne craignez point, je serai avec vous dans un moment, et je partagerai votre combat. A ces mots il se retira et me laissa. Sachant que je devais être exposée aux bêtes je ne comprenais pas pourquoi on différait tant à les lâcher contre moi. Alors parut un Egyptien fort laid, qui s'avança pour me combattre avec plusieurs autres aussi difformes que lui; je vis en même temps une troupe de jeunes gens qui vinrent pour me secourir et qui me frottèrent d'huile. Je me sentis changée en un athlète fort et vigoureux. Aussitôt parut un homme d'une grandeur prodigieuse, qui avait une robe traînante avec deux bandes de pourpre par devant. Il tenait une baguette semblable à celle des intendants des jeux, et un rameau vert d'où pendaient des pommes d'or. Il fit faire silence et dit : Si l'Egyptien remporte la victoire sur la femme il la tuera avec le glaive; mais si la femme est victorieuse de l'Egyptien elle aura ce rameau.

Nous nous approchâmes l'Egyptien et moi, et le combat s'étant engagé je renversai mon ennemi sur le visage après une longue résistance de sa part, et lui marchai sur la tête. Le peuple se mit à applaudir et mes défenseurs à chanter. Je m'approchai de l'intendant des jeux, de cet homme admirable qui avait été témoin de ma victoire, et il me donna le rameau avec un baiser en me disant : La paix soit avec vous, ma fille. Après cela je m'éveillai, et je connus que je ne combattais point contre les bêtes mais contre les démons. » Ici finit la relation de sainte Perpétue.

Sature eut aussi une vision qu'il écrivit lui-même. Il lui sembla que quatre anges le conduisaient ainsi que ses compagnons dans un jardin délicieux. Ils y rencontrèrent Jocond, Saturnin et Artaxe, qui avaient été brûlés vifs pour la foi, et Quintus qui était mort en prison pour la même cause ; et comme ils s'informaient où étaient les autres martyrs de leur connaissance, ils furent transportés dans un palais magnifique tout resplendissant de lumière comme le soleil. Ils virent le roi de ce beau lieu environné de ses heureux sujets qui répétaient continuellement : *Saint, Saint, Saint.* Sature s'étant alors tourné vers Perpétue lui dit : « Eh bien ! ma sœur, vous avez ce que vous désiriez. Dieu soit loué, me répondit-elle ; j'ai plus de joie ici que je n'en ai jamais eu dans le monde. Lorsque nous sortions, ajoute Sature, nous trouvâmes l'évêque Optat et le prêtre Aspase, mais fort tristes et éloignés l'un de l'autre de quelques pas. Dès qu'ils nous eurent aperçus ils vinrent se jeter à nos pieds pour nous prier de les réconcilier ensemble. Nous les embras-

sàmes en leur disant : Eh ! n'êtes-vous pas vous notre évêque, et vous un prêtre du Seigneur ? Comment donc pourrions-nous vous souffrir ainsi à nos pieds ? C'est à nous de nous prosterner aux vôtres. Perpétue se mit alors à s'entretenir avec eux : mais il vint des anges qui écartèrent Optat et Aspase, en leur ordonnant de ne pas troubler les martyrs et de terminer seuls leurs différends. Il fut dit encore à l'évêque de travailler à assoupir les contestations qui divisaient quelques-uns de ses diocésains. Les anges après les avoir réprimandés tous deux firent semblant de vouloir fermer les portes du jardin. Pour nous, continue Sature, nous vîmes là plusieurs de nos frères. Nous nous nourrissions de parfums délicieux qui nous rassasiaient. » Telle fut la vision de Sature. Le reste des Actes de nos saints martyrs fut écrit par un témoin oculaire.

Mais revenons à Félicité. Elle était grosse de huit mois, et comme le jour des spectacles approchait elle craignait extrêmement que son martyre ne fût différé. C'est qu'il n'était permis d'exécuter les femmes enceintes qu'après leurs couches. Ses compagnons s'affligeaient aussi sensiblement de leur côté en prévoyant qu'ils la laisseraient seule dans le chemin qui devait les conduire au terme de leur commune espérance. Ils se mirent donc tous en prières afin d'obtenir de Dieu qu'elle accouchât avant le jour marqué pour les spectacles. A peine leurs prières fut-elle finie que les douleurs de l'enfantement prirent Félicité. La violence du mal lui faisant jeter quelques cris de temps en temps, un des gardes qui l'avait entendue lui dit : « Quoi !

tu te plains? que feras-tu donc lorsque tu seras exposée aux bêtes? C'est moi, répondit Félicité, qui souffre maintenant ce que je souffre; mais là il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parceque je souffrirai pour lui. » Elle accoucha d'une fille, qu'une femme chrétienne éleva comme son enfant.

Cependant le tribun qui avait les saints martyrs en sa garde les traitait avec une extrême rigueur, et cela parcequ'on lui avait représenté les chrétiens comme des gens qui pourraient se tirer de prison par le moyen de la magie. Perpétue lui dit hardiment: « Osez-vous bien traiter avec cette dureté des prisonniers qui appartiennent à César, et qui sont destinés à combattre le jour de sa fête? Pourquoi leur refusez-vous le peu de soulagement qui leur est accordé jusque-là? N'est-il pas de votre honneur qu'on nous trouve en bon état? » Le tribun, honteux et confus de ce reproche, ordonna que les martyrs fussent traités avec plus d'humanité; il permit aussi aux frères de les visiter et de leur porter des rafraîchissements. Le geôlier Pudens, qui s'était converti, leur rendait secrètement tous les bons offices qui dépendaient de lui. La veille de leur combat on leur donna selon la coutume le souper qu'on nommait le *souper libre*, et qui se faisait en public; mais nos saints le changèrent autant qu'il leur fut possible en un repas de charité. Ils parlaient avec leur fermeté ordinaire au peuple que la curiosité avait attiré dans la salle où ils mangeaient, et en le menaçant de la colère de Dieu ils relevaient le bonheur qu'ils avaient de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. « Quoi! leur disait

Sature, le jour de demain ne suffira-t-il pas pour satisfaire votre inhumaine curiosité? Vous paraissez aujourd'hui avoir pitié de nous, mais vous applaudirez demain à notre mort. Regardez bien toutefois nos visages, afin de nous reconnaître à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés. » Ces paroles, prononcées avec ce ton d'assurance et cette fermeté que la foi seule donne, remplirent les païens d'étonnement; il y en eut même plusieurs d'entre eux qui se convertirent.

Enfin, le jour qui devait éclairer le triomphe de nos généreux athlètes étant arrivé, on les fit sortir de prison pour les conduire à l'amphithéâtre. La joie était peinte sur leur visage; elle éclatait dans leurs paroles et dans tout leur extérieur. Perpétue marchait la dernière: la tranquillité de son ame se manifestait dans sa démarche; elle tenait les yeux modestement baissés vers la terre. Pour Félicité, elle ne pouvait exprimer la joie qu'elle ressentait de ce qu'elle se trouvait en état de combattre les bêtes aussi bien que les autres. Lorsqu'ils furent à la porte de l'amphithéâtre on voulut selon la coutume faire prendre aux hommes la robe des prêtres de Saturne et aux femmes les bandelettes que portaient les prêtresses de Cérès. Les martyrs refusèrent de s'assujettir à cette cérémonie superstitieuse, et dirent qu'ils étaient venus de leur plein gré à l'amphithéâtre, sur la parole qu'on leur avait donnée de ne rien exiger d'eux qui fût contraire à leur sainte religion. Le tribun eut égard à la justice de leur demande et les laissa habillés comme ils étaient. Perpétue chantait, comme se tenant déjà assurée de la victoire. Révocat, Saturnin et Sature mena-

çaient le peuple des jugements de Dieu. Quand ils furent vis-à-vis du balcon d'Hilarien ils lui crièrent : « Vous nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera dans l'autre. » Le peuple irrité de cette hardiesse demanda qu'ils passassent par les fouets. Nos saints se réjouirent d'être traités comme l'avait été Jésus-Christ, leur divin maître.

Dieu leur accorda tout ce qu'ils lui avaient demandé. Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble des diverses sortes de supplices qu'on faisait endurer aux chrétiens, ceux-ci souhaitaient mourir d'une façon et ceux-là d'une autre. Saturnin dit qu'il désirait être exposé à toutes les bêtes de l'amphithéâtre, afin de multiplier ses victoires en multipliant ses combats. Il obtint en partie ce qu'il désirait, car lui et Révocat après avoir été attaqués par un léopard le furent aussi par un ours. Sature ne craignait rien tant que d'être exposé à un ours, et il aurait souhaité qu'un léopard lui eût ôté la vie du premier coup de dent. On l'exposa d'abord à un sanglier ; mais cet animal, s'étant tourné contre le piqueur qui l'avait lâché, lui ouvrit le flanc avec ses défenses ; il revint ensuite sur Sature, qu'il ne fit que traîner quelques pas sur le sable. Le martyr ayant été après cela conduit auprès d'un ours, cet animal ne voulut point sortir de sa loge. Comme Sature était sain et entier, on le rappela pour tenter un second combat. Ce fut alors qu'ayant trouvé l'occasion de parler à Pudens, il l'exhorta à persévérer constamment dans la foi. « Vous voyez, lui disait-il, que les bêtes ne m'ont point fait de mal, conformément à mes désirs et à la prédiction que j'avais faite. Croyez donc fermement en Jésus-Christ ; je

retourne dans l'amphithéâtre, où un léopard m'ôtera la vie d'un seul coup de dent. » La chose arriva ainsi ; car un léopard s'étant jeté sur lui, il lui fit une si large blessure d'un coup de dent que son corps fut tout couvert de son sang. Le martyr tourna ses derniers regards sur Pudens et lui dit : « Adieu, cher ami, souvenez-vous de ma foi, et que nos souffrances au lieu de vous troubler ne servent qu'à vous fortifier. » Il lui demanda ensuite l'anneau qu'il avait à son doigt, puis l'ayant trempé dans son sang, il le lui rendit comme un gage propre à animer sa foi.

Sur ces entrefaites Perpétue et Félicité furent enfermées toutes nues dans des rets et exposées à une vache sauvage et furieuse. Le peuple fut touché tout à la fois d'horreur et de pitié, voyant l'une si délicate et l'autre qui venait d'accoucher, les mamelles encore dégouttantes de lait. On les retira et on les couvrit d'habits flottants. La vache, s'étant jetée d'abord sur Perpétue, l'éleva en l'air et la laissa tomber sur les reins. La jeune martyre, qui s'aperçut que ses vêtements étaient déchirés, les arrangea promptement, moins occupée des douleurs qu'elle ressentait que de l'honnêteté qui pouvait être blessée ; elle renoua ensuite ses cheveux, qui s'étaient détachés, afin de ne pas paraître semblable aux personnes affligées. Comme Félicité avait été fort mal traitée par la vache et qu'elle était étendue par terre, Perpétue courut à elle et lui donna la main pour lui aider à se relever. Elles attendaient toutes deux qu'on leur fît soutenir une nouvelle attaque ; mais le peuple n'ayant pas voulu qu'on les exposât de nouveau, on les conduisit à la

porte *Sanevivaria*, qui donnait dans la place publique. Perpétue y fut reçue par un catéchumène nommé Rustique, qui lui était fort attaché. Alors cette femme admirable s'éveilla comme d'un profond sommeil et se mit à regarder autour d'elle en demandant quand on l'exposerait à cette vache furieuse; et lorsqu'on lui raconta ce qui s'était passé elle n'en voulut rien croire, jusqu'à ce qu'elle eût reconnu le catéchumène et aperçu sur son corps et sur ses vêtements des marques de ce qu'elle avait souffert. « Eh ! où était-elle ? s'écrie S. Augustin en parlant de cette circonstance, où était-elle donc lorsqu'elle était attaquée et déchirée par une bête furieuse sans en ressentir les coups, et lorsqu'après un si rude combat elle demandait quand il devait commencer? Que voyait-elle, pour ne point voir ce que tout le monde voyait? Que sentait-elle pour ne pas sentir une douleur si violente? Par quel amour, par quelle vision, par quel breuvage était-elle ainsi toute transportée hors d'elle-même et comme divinement enivrée pour paraître impassible dans un corps mortel? » La sainte fit appeler son frère, et lui dit ainsi qu'à Rustique : « Demeurez fermes dans la foi ; aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de nos souffrances. »

Cependant on se disposait à égorger les martyrs dans le *spoliarium*; mais le peuple ayant demandé qu'ils fussent égorgés au milieu de l'amphithéâtre, ils se levèrent aussitôt et s'y rendirent d'eux-mêmes ; et après s'être donné le baiser de paix ils reçurent tous le coup de la mort sans faire le moindre mouvement et sans laisser échapper la moindre plainte. Sature fut le premier couronné, conformé-

ment à la vision qu'avait eue sainte Perpétue. Celle-ci tomba entre les mains d'un gladiateur maladroit, qui la fit souffrir long-temps; elle conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante du bourreau, et lui marqua l'endroit où il devait frapper.

Ce glorieux martyre arriva le 7 de mars, selon les plus anciens martyrologes; il est marqué au même jour dans le calendrier de l'Église romaine de l'an 364, lequel a été publié par Buchérius. S. Prosper dit qu'ils souffrirent à Carthage, ce qui s'accorde parfaitement avec toutes les circonstances de leur histoire. Leurs corps étaient dans la grande église de cette ville au cinquième siècle. Leur fête, au rapport de S. Augustin, attirait plus de monde pour honorer leur mémoire que la curiosité n'avait autrefois attiré de païens à leur martyre. Les noms de sainte Perpétue et de sainte Félicité ont été insérés dans le canon de la messe.

SAINTE POTAMIÈNE ET S. BASILIDE,

MARTYRS D'ALEXANDRIE.

(28 juin.)

Ces deux martyrs avaient été formés à la vertu par Origène. Potamiène était esclave de condition. Sa mère, qui se nommait Marcelle, l'éleva dans les principes de la foi; mais elle la mit depuis sous la conduite du grand maître dont nous venons de parler, afin qu'il achevât l'édifice qu'elle avait commencé.

Potamiène était jeune et d'une rare beauté. Celui qu'elle servait ayant conçu pour elle une passion

violente la pressa de consentir à ses désirs infâmes ; mais la sainte se comporta de manière à ne lui laisser aucune espérance. Il employa mille artifices, qui ne lui réussirent pas plus que les promesses et les menaces. Résolu de se venger, il la livra au préfet, nommé Aquila, le priant toutefois de ne point lui faire de mal s'il pouvait la déterminer à contenter sa passion, et lui promettant une somme considérable d'argent en cas que les choses tournassent comme il le souhaitait. Les efforts réitérés du préfet n'eurent aucun succès. Voyant donc Potamiène inébranlable, il la condamna à diverses tortures ; il fit ensuite préparer une chaudière pleine de poix bouillante, et la menaça de l'y jeter si elle refusait plus long-temps d'obéir à son maître. La sainte répondit au juge de la manière suivante : « Je vous conjure par la vie de l'empereur, que vous respectez, de ne pas permettre que je paraisse nue ; ordonnez plutôt qu'on me descende peu à peu dans la chaudière avec mes habits, et vous verrez quelle est la patience que Jésus-Christ, que vous ne connaissez point, donne à ceux qui espèrent en lui. » Le préfet donna l'ordre qu'on lui demandait, et chargea un des gardes de l'exécuter.

Ce garde se nommait Basilide. Il traita Potamiène avec toutes sortes d'égards, et la préserva le long du chemin des insolences de la populace, qui insultait à sa pudeur par des paroles obscènes. Il reçut bientôt la récompense de son humanité. La sainte lui dit de prendre courage, l'assurant qu'après sa mort elle lui obtiendrait de Dieu la grâce du salut. A peine eut-elle fini de parler qu'on lui mit les pieds dans la poix bouillante, et on l'y en-

fonça peu à peu jusqu'au haut de la tête. Ce fut ainsi qu'elle consomma son sacrifice. Marcelle, sa mère, fut brûlée dans le même temps. Il y eut alors, selon Tertullien et Origène, des visions et des apparitions en conséquence desquelles plusieurs personnes se convertirent.

De ce nombre fut Basilide, auquel Potamiène avait promis de marquer sa reconnaissance lorsqu'elle aurait été réunie à Jésus-Christ. Peu après le martyre de la sainte les soldats, ses camarades, exigèrent de lui qu'il jurât par les faux dieux; ce qu'il refusa de faire en disant qu'il était chrétien. Ils crurent d'abord qu'il plaisantait; mais voyant qu'il persistait dans sa résolution, ils le conduisirent au préfet, qui le fit emprisonner. Les chrétiens qui le visitèrent voulurent savoir la cause d'un changement si subit. Potamiène, leur répondit-il, m'est apparue dans la nuit, trois jours après son martyre; elle m'a mis une couronne sur la tête, en me disant qu'elle avait obtenu pour moi du Seigneur la grâce du salut, et que bientôt je lui serais réuni dans la gloire. Les frères, remplis de joie, le régénérèrent par le baptême. Le lendemain Basilide confessa de nouveau la foi devant le tribunal du préfet, et fut condamné à être décapité. Il est nommé dans le martyrologe romain sous le 28 juin, avec sainte Potamiène, S. Plutarque et ses compagnons.

Notice sur Arnobe.

Une des plus célèbres de ces conversions miraculeuses fut celle d'Arnobe. C'était un savant rhéteur,

et il occupe une place distinguée parmi les écrivains des premiers temps, qui apprirent de l'ennemi même l'art de le vaincre, et qui empruntèrent de l'idolâtrie des armes pour la terrasser. Il naquit à Sicca, ville d'Afrique. Son savoir et son éloquence lui acquirent beaucoup de réputation, et il fut chargé d'enseigner la rhétorique en Numidie. Sa profession l'obligeant à lire les auteurs anciens et modernes, il se rendit fort habile dans la théologie païenne, à laquelle il porta depuis de si rudes coups; il en était un des plus zélés défenseurs dans le temps qu'il se rendit à l'évidence de la révélation divine. Il y fut forcé, dit S. Jérôme, par des avertissements que le ciel lui donna en songe, *somniis compulsus*. Les historiens les plus estimés rapportent divers exemples de conversions qui s'opérèrent dans ces temps orageux pour l'Église, en conséquence des songes ou des visions envoyées d'une manière surnaturelle. On peut voir nommément ce que dit Eusèbe de S. Basile, soldat; mais il faut laisser parler Origène sur ce sujet. « Plusieurs, dit-il, ont embrassé le christianisme par l'esprit de Dieu, qui frappait leurs ames d'une impression subite, et qui leur envoyait des visions tant de jour que la nuit; en sorte qu'au lieu de rejeter la parole divine ils devenaient disposés à y confirmer leur vie. J'en ai vu plus d'un exemple... Je prends Dieu à témoin que mon but est de faire aimer la religion de Jésus-Christ, non par des contes inventés à plaisir, mais par la vérité et par le récit de ce qui est arrivé en ma présence. »

Immédiatement après sa conversion, Arnobe demanda le baptême; mais l'évêque de Sicca, considérant la fureur avec laquelle il s'était déchaîné contre les fidèles, lui déclara qu'il ne pouvait l'admettre au bain sacré de la régénération que quand il aurait fait un ouvrage où il défendrait publiquement

cette même vérité qu'il avait combattue avec tant d'acharnement. Arnobe, impatient de renaître en Jésus-Christ, composa ses sept livres *contre les Gentils*. C'est ce que nous apprenons de S. Jérôme, qui dit, en parlant de ce traité, qu'il manque d'ordre et que le style en est rempli d'inégalités. Ce jugement n'empêche pas que cet ouvrage ne soit précieux; il est même écrit avec une certaine élégance; et s'il s'y rencontre des défauts de style cela vient uniquement de ce que l'auteur n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. On y trouve plusieurs passages de Cicéron et de Clément d'Alexandrie; mais l'Ecriture n'y est jamais citée, parceque Arnobe ne l'avait point encore lue. Il parle cependant des miracles de Jésus-Christ, et il en tire de forts arguments.

Il commence son premier livre par répondre au reproche que les idolâtres faisaient aux chrétiens de mépriser les dieux, et d'être par là la cause de tous les maux qui tombaient sur l'empire. Ce reproche n'était pas nouveau. « Si le Tibre se déborde, disait Tertullien, si le Nil n'inonde point les campagnes, s'il y a du dérangement dans les saisons, s'il survient des tremblements de terre, si la famine ou la peste font sentir leurs ravages, on crie aussitôt: Les chrétiens aux lions, *statim christianos ad leones.* » Origène dit aussi qu'on attribuait les malheurs publics aux chrétiens, dont on prétendait que la religion excitait la colère des dieux. Arnobe montre que les maux dont il s'agit étaient même plus fréquents avant le christianisme, que les tremblements de terre entre autres sont des effets purement naturels qui doivent arriver quelquefois; qu'à la vérité ils sont réglés par la Providence, mais qu'ils ne peuvent être produits en haine du christianisme, puisqu'ils se font également sentir aux païens et aux chrétiens, etc.

Les ennemis de ces derniers les accusaient de rendre les honneurs divins à un homme qui avait été crucifié. Arnobe détruit cette accusation en prouvant que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Il expose les grands motifs de crédibilité qui portent à recevoir l'Évangile; il insiste nommément sur les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples, miracles qui supposaient un pouvoir divin, et qui n'étaient point des effets de la magie, comme le prétendaient les païens. Il représente les progrès rapides de la foi, qui s'était répandue dans tout le monde par le ministère d'un petit nombre d'hommes sans lettres, et cela malgré les plus sanglantes persécutions. Il dit que le nom seul de Jésus-Christ mettait les démons en fuite et faisait taire leurs oracles. Il marque le temps où il écrivit en parlant des édits que Dioclétien publia en 302 pour ordonner de brûler les Ecritures et de démolir ces églises où les chrétiens réunis offraient leurs prières à Dieu pour les princes, pour les magistrats, pour les armées, pour leurs amis et leurs ennemis, pour les vivants et les morts. L'unité de Dieu prouvée, il réfute l'idolâtrie, qu'il considère quant à sa forme, à ses coutumes et à ses dogmes ; puis, remontant à l'origine de ses temples, de ses idoles, de ses oracles, de ses sacrifices, de ses divinations, de ses jeux et de ses apothéoses, il tourne contre elle les armes qu'elle lui a fournies.

Les raisonnements d'Arnobe sont pleins de force, et présentés d'ailleurs avec cette grâce que communique le coloris délicat d'une imagination brillante. Il y a beaucoup de sel dans la manière dont il raconte l'histoire et les aventures des divinités du paganisme. Il traite son sujet avec un ton de facilité et de décence qui suppose en lui une grande finesse d'esprit. Sa satire est innocente et toujours dirigée contre l'erreur, sans aucunes personnalités. Il ne

manque point aux égards : sous sa plume les païens sont des hommes trompés et malheureux; par là il gagne leurs cœurs et les dispose à goûter la vérité, qui ne s'offre à eux que sous les charmes les plus attrayants.

Lorsque Arnobe écrivit contre les gentils il était encore pour ainsi dire novice dans la foi; il montre cependant une grande connaissance des dogmes du christianisme. On lui a reproché d'être tombé dans quelques erreurs, mais il a été justifié par Le Nourry, Ceillier, etc. Nous n'avons point encore de bonne édition de ses œuvres.

Nous donnerons de suite la notice de la vie et des écrits du célèbre Lactance, qui fut dans sa jeunesse disciple d'Arnobe à Sicca.

NOTICE SUR LACTANCE.

Lactance nous apprend lui-même qu'il passa des ténèbres de l'idolâtrie à la connaissance du christianisme, mais nous ignorons par quels moyens sa conversion fut opérée. Ceillier, Le Brun et Franceschini prouvent qu'il se convertit à Nicomédie, où il avait été appelé vers l'an 290 pour enseigner la rhétorique en latin. Il resta dix ans dans cette ville; mais comme on n'y estimait que la langue grecque il eut peu de disciples, et il vécut dans une si grande pauvreté qu'au rapport de S. Jérôme il manquait même du nécessaire.

Vers l'an 317 il fut envoyé dans les Gaules par Constantin-le-Grand, qui le nomma précepteur de Crispe, son fils, qu'il avait eu de Minerville, sa première femme, et qui avait alors environ neuf ans. Il s'attacha singulièrement à ce jeune prince, qui outre plusieurs belles qualités avait encore beaucoup

de dispositions à la vertu : mais Fauste, seconde femme de l'empereur, ayant faussement accusé Crispe d'avoir attenté à son honneur, elle engagea son mari à donner un ordre pour qu'on mît à mort le prétendu coupable. L'opinion commune est que ceci arriva vers l'an 326, ou même plus tôt. Au reste on ne fut pas long-temps à découvrir la calomnie. Constantin vengea la mort de son fils en faisant étouffer Fauste dans un bain chaud.

Lactance conserva toujours précieusement la mémoire de son disciple, et il ne chercha d'autres consolations dans la douleur que lui causa sa mort que celle que l'étude pouvait lui procurer. Il était fort âgé lorsque l'éducation de Crispe lui fut confiée, et il paraît que la pauvreté dont nous avons parlé était antérieure à cet emploi. Cependant Eusèbe et S. Jérôme nous donnent à entendre qu'il fut toujours pauvre par choix, qu'il méprisa les richesses et les honneurs tant qu'il vécut, et qu'il ne fit jamais de démarches pour rétablir sa fortune. Cette circonstance n'est pas une petite preuve de sa piété. En effet il faut être bien vertueux pour vivre pauvrement à la cour des princes, pour négliger les moyens de s'y enrichir, et pour n'être pas sensible aux plaisirs quand on est environné de personnes voluptueuses. On croit qu'il continua de demeurer à Trèves après la mort de Crispe, et même qu'il y finit ses jours. Il disait que sa vie lui paraîtrait bien employée, et qu'il se croirait amplement dédommagé de ses travaux s'il pouvait retirer quelques personnes de l'erreur, et les conduire dans le chemin de la vie éternelle.

Ce fut le désir d'être utile qui engagea Lactance à prendre la plume. C'est le plus éloquent de tous les auteurs chrétiens qui aient écrit en latin. Son style est pur, égal, naturel, fleuri et tellement semblable à celui de Cicéron que de bons critiques

ont eu de la peine à trouver de la différence entre l'un et l'autre : aussi Lactance est-il appelé le *Cicéron chrétien;* mais il l'emporte sur l'orateur romain du côté des pensées. Quand il parle de Dieu, il le fait avec une sublimité peu commune; et comme la doctrine de l'Évangile est infiniment au dessus de celle des philosophes païens, il développe d'une manière admirable les vrais principes de la morale ; il donne une description claire et précise de toutes les vertus, et sait les faire aimer par les charmes dont son éloquence en accompagne la pratique. Il tourne ses principaux efforts contre le paganisme, qu'il réfute avec tout le zèle et tout l'esprit imaginables. On doit cependant avouer qu'il a mêlé dans la théologie trop d'idées philosophiques, qu'il est tombé dans quelques fautes par rapport à l'ancienne chronologie, ainsi que par rapport à plusieurs autres points, et qu'il lui est arrivé comme à Arnobe de ne pas s'exprimer sur tous les mystères de la foi avec autant d'exactitude et de précision que la plupart des autres pères.

Le premier livre qui sortit de la plume de Lactance est intitulé *De l'ouvrage de Dieu*. L'auteur y prouve la Providence, surtout par la création de l'homme. Il y décrit avec élégance les principales parties du corps humain ainsi que les facultés de l'ame dont il est animé.

Dans le traité *de la Colère de Dieu* Lactance montre que la justice qui ordonne la punition du péché n'est pas moins un attribut essentiel de la Divinité que la miséricorde.

Le principal ouvrage de Lactance a pour titre *des Institutions divines*, et est partagé en sept livres, qui tous tendent à renverser le système de l'idolâtrie, et à établir sur ses ruines le culte du vrai Dieu. Il fut d'abord publié vers l'an 320,

durant la persécution de Licinius; mais il paraît que l'auteur le retoucha environ quatre ans après. Il y remonte à l'origine de l'idolâtrie, la renverse dans tous ses points, et confond ses protecteurs. Il combat les différentes sectes des philosophes païens, les fait toutes passer en revue et pousse l'erreur jusque dans ses derniers retranchements. A cette fausse philosophie il en substitue une qui est noble, sublime, parfaite, celle de l'Écriture, qui seule peut satisfaire la raison dans les points où tous les systèmes inventés par les païens sont en défaut. Viennent ensuite les preuves du christianisme. Lactance présente la loi de Dieu sous le point de vue le plus intéressant. C'est cette loi, dit-il, qui a rétabli la droiture originelle, qui resserre les liens qui nous unissent à nos semblables, qui nous procure une paix véritable et de solides consolations, qui nous trace enfin des règles infaillibles pour parvenir à la félicité. L'ouvrage est terminé par une dissertation sur le bonheur. La pratique de la vertu supposant de rudes combats, l'auteur nous conseille d'avoir toujours les yeux fixés sur le monde à venir où nous allons, et auquel cette vie-ci ne sert que de passage, afin que la vue de la récompense nous anime et nous soutienne dans les différentes épreuves.

Lactance attache et par la solidité des raisonnements, et par la manière agréable dont il présente les choses. Il évite dans la dispute tout ce qui sent l'aigreur et l'invective, et ne s'éloigne jamais de ce ton de modestie qui doit caractériser les défenseurs mêmes de la bonne cause. La vérité dans ses mains est sûre de triompher. Le cœur étant gagné, il n'y a plus qu'un pas à la persuasion. Ce talent, qui est peut-être plus rare que la sublimité du génie, Lactance le possédait dans un degré peu commun. Sa

manière d'écrire, semblable à celle de Cicéron, contribuait aussi beaucoup à intéresser ses lecteurs. Ajoutons à tous ces avantages qu'aucun auteur n'a peut-être jamais mis plus de méthode dans ses compositions. Son plan est parfaitement régulier; chaque chose y est à sa place : c'est une chaîne d'idées qui s'entretiennent par une liaison naturelle et imperceptible. Les raisonnements sortent pour ainsi dire les uns des autres, et sont tellement assortis au sujet qu'on ne peut résister à l'évidence qui résulte de leur ensemble.

Il y a eu un grand nombre d'éditions des œuvres de Lactance. La première de toutes est celle qui fut donnée à Sublac en 1465. L'abbé Le Brun des Marettes en préparait une nouvelle, que la mort l'empêcha d'achever; l'abbé Lenglet du Fresnoy a fini son travail, et a publié l'édition à Paris en 1748, 2 vol. in-4°. Le prêtre François-Xavier Franceschini, religieux carme, fit réimprimer les œuvres de Lactance à Rome en 1754, avec des dissertations pleines de critique et de jugement. Cette édition est en dix volumes in-8°.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Les sept Machabées et leur mère, martyrs de l'ancienne loi (1er août.) 1

Premier siècle de l'Église. — Sainte Anne, mère de la sainte Vierge. (26 juillet) 23

La nativité de S. Jean-Baptiste. (24 juin.) . . 25

Les saints Innocents. (28 décembre.) 33

S. Joseph. (19 mars.) 39

La décollation de S. Jean Baptiste. (29 août.) . 47

Précis historique des principaux événements arrivés depuis l'an 33 de Jésus-Christ jusqu'à la fin du 1er siècle. 61

S. Étienne, diacre, premier martyr. (26 décembre.) 69

La conversion de S. Paul. (25 janvier.) . . . 78

S. Jacques le majeur, apôtre. (25 juillet.) . . 85

S. Philippe, un des sept premiers diacres de l'Église. (6 juin.) 93

S. Barnabé, apôtre. (11 juin.) 99

S. Jacques le mineur, apôtre. (1er mai) . . . 110

S. Matthias, apôtre. (24 février.) 114

Les saints martyrs de Rome, sous Néron. (24 juin.). 117

S. Pierre, prince des apôtres. (29 juin.) . . . 120

S. Paul, apôtre. (30 juin.) 134

Notice sur Sénèque. 193

S. Marc, évangéliste. (25 avril.) 196

S. André, apôtre. (30 novembre.) 202

S. Barthélemi, apôtre. (24 août.) 209
S. Jean devant la porte latine. (6 mai.) . . . 215
S. Timothée, évêque et martyr. (24 janvier.) . 217
S. Jean, apôtre et évangéliste. (27 décembre.) 222
S. Philémon et sainte Appie. (22 novembre.) . 246
Sainte Thècle, vierge et martyre. (23 septembre.) 248
S. Tite, évêque de Crète. (4 janvier.) 252
S. Jude, apôtre. (28 octobre.) 254
S. Lazare, sainte Marthe et sainte Marie. (29 juillet.) 258
S. Luc, évangéliste. (18 octobre.) 268
Sainte Marie-Madeleine. (22 juillet.) . . . 279
S. Matthieu, apôtre et évangéliste. (21 septembre.) 284
S. Philippe, apôtre. (1er mai.) 292
S. Simon, apôtre. (28 octobre.) 296
S. Thomas, apôtre. (21 décembre.) 298
S. Gamaliel. (3 août.) 307
S. Vital, martyr à Ravenne. (28 avril.) . . . . *ib.*
S. Gervais et S. Protais. (19 juin.) 308
S. Nazaire et S. Celse. (28 juillet.) 310
S. Apollinaire, évêque de Ravenne. (23 juillet.) 311
S. Onésime. (16 février.) 312
Sainte Flavie Domitille, vierge et martyre. (12 mai.) 313
S. Joseph d'Arimathie. (17 mars.) 314
Deuxième siècle de l'Église. — Précis historique. 315
S. Siméon, évêque de Jérusalem, martyr. (18 février.) 318
S. Ignace, évêque d'Antioche, martyr. (1er février.) 321
S. Denys, l'aréopagite, martyr. (3 octobre.) . . 339
S. Symphorien, martyr. (22 août.) 343
S. Polycarpe, évêque de Smyrne, martyr. (26 janvier.) 345
S. Justin, philosophe, martyr. (1er juin.) . . 358
S. Pothin, S. Sanctus, S. Attale, sainte Blandine et les autres martyrs de Lyon. (2 juin.) 374
S. Spérat et ses compagnons. (17 juillet.) . . . 392
Notice sur Tertullien. 396

S. Epipode et S. Alexandre. (22 avril.) . . . 401
Les sept frères martyrs et sainte Félicité, leur mère. (10 juillet.) 405
Sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité, vierges et martyres. (1er août.) 410
Sainte Praxède, vierge. (21 juillet.) . . . . . *ib.*
S. Apollonius, martyr. (18 avril.) 411
S. Eleuthère, pape. (26 mai.) 412
Troisième siècle de l'Église. — Précis historique. 414
S. Irénée, évêque de Lyon, martyr. (28 juin.) . 420
S. Léonide, martyr. (22 avril.) 430
Notice sur Origène. 432
Sainte Perpétue, sainte Félicité et leurs compagnons, martyrs. (7 mars.) 437
Sainte Potamiène et S. Basilide. (28 juin.) . . 455

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

under Butler, A.

